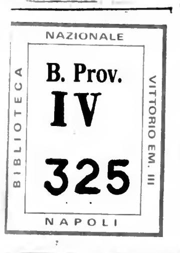






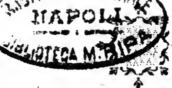
HISTOIRE
DES
CHEVALIERS
HOSPITALIERS
DE SAINT JEAN
DE JÉRUSALEM,

Appellés depuis CHEVALIERS DE RHODES, & aujourd'hui CHEVALIERS DE MALTE.

Par M. l'Abbé de VERTOT, de l'Académie des Belles-Lettres, &c.

DERNIERE ÉDITION,
Revue, corrigée & augmentée.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXX.



HISTOIRE DES CHEVALIERS HOSPITALIERS DE SAINT JEAN DE JÉRUSALEM,

Appellés depuis CHEVALIERS DE RHODES, *& aujourd'hui* CHEVALIERS DE MALTE.

LIVRE SEPTIEME.



RERE JACQUES DE MILLY, Grand-Prieur d'Auvergne, fuccéda au Grand-Maître de Laftic; il étoit alors dans fon Prieuré. On lui dépêcha le Chevalier de Boifrond fon neveu, pour lui

Jacques de Milly.

1445. 1 Juin.

Jacques de Milly.

porter le décret de son élection ; & dans la dépêche dont ce Chevalier étoit chargé, le Conseil représenta au nouveau Grand-Maître de quelle importance il étoit pour le bien de la Religion qu'il se rendît incessamment à Rhodes. Par la même lettre, il lui insinua que, pour se débarrasser des recommandations des Souverains en faveur de quelques jeunes Chevaliers, & pour ne pas préjudicier aux droits d'ancienneté, il devoit déclarer de bonne heure qu'il n'accorderoit aucune grace, avant que d'avoir pris possession de sa dignité, & prêté dans Rhodes même les serments qu'on exigeoit des Grands-Maîtres en pareille cérémonie.

Ce Prince déféra à de si justes conseils, partit en diligence pour Rhodes, & y arriva heureusement le 20 Août de l'année 1454. Sa présence y étoit bien nécessaire. Mahomet, le plus fier & le plus superbe de tous les hommes, irrité de la réponse courageuse que les Chevaliers avoient faite à son Ambassadeur, jura leur perte & la destruction de Rhodes : & dans l'impatience de s'en venger, il venoit d'envoyer, comme les avant-coureurs de sa fureur, trente galeres qui, par son ordre, avoient ravagé les côtes des isles de la Religion.

De tous les Princes voisins que sa vaste ambition lui faisoit regarder comme ses ennemis, il n'y en avoit point qui lui

fussent plus odieux, ni qu'il souffrît plus impatiemment au milieu de ses états, que les Grands-Maîtres de Rhodes. Il faisoit dessein de porter l'année suivante ses armes dans cette isle, & d'exterminer l'Ordre entier de saint Jean, mais il fut obligé de différer cette entreprise par les nouvelles qu'il apprit d'une puissante ligue qui s'étoit formée contre lui pour la défense de la Hongrie. Le Pape Calixte III en étoit le chef, & il y avoit fait entrer successivement, outre le Roi de Hongrie, Alphonse, Roi d'Arragon; Philippe, Duc de Bourgogne, les Républiques de Venise & de Genes, le nouveau Grand-Maître de Rhodes, & différents Princes d'Italie.

Jacques de Milly.

Charles VII, Roi de France, étoit puissamment sollicité par un Légat que le Pape lui avoit envoyé exprès, de joindre ses armes à celles des alliés : & sur l'éloignement où ce Prince paroissoit de quitter ses états, Calixte lui en écrivit en des termes impérieux. Mais ce n'étoit plus le temps où les Papes, soit par pur zele pour la Religion, soit par des motifs de politique, vinssent aisément à bout, sous le spécieux prétexte de croisades & de guerres saintes, de reléguer, pour ainsi dire, les Empereurs & les autres Souverains au fond de l'Orient. Le Roi de France fit peu d'attention à des menaces déguisées sous les appa-

Jacques de Milly.

rences de pieuses exhortations. Cependant comme ce Prince avoit un véritable fond de religion, quoiqu'il fût toujours en garde contre les Anglois qu'il avoit chassés de France, & que le Dauphin son fils, par son ambition, lui causât beaucoup d'inquiétude, il fit donner au Commandeur d'Aubusson, que le Grand-Maître lui avoit envoyé pour implorer son secours, des sommes considérables qui furent employées, soit à acheter des armes, soit à de nouvelles fortifications qu'on fit dans la ville de Rhodes.

Pendant que tous ces alliés rassembloient leurs forces, Mahomet, après différentes entreprises qui cachoient son véritable dessein, tomba tout d'un coup sur la ville de Belgrade, qu'Amurat son pere avoit autrefois assiégée inutilement; mais que ce Prince, par une émulation de gloire, tenta de surprendre & d'emporter. On sait que cette importante place est située sur une pointe de terre, & dans une presqu'isle que forme le Danube au septentrion, & à la riviere de la Save à l'occident. Huniade, un des plus grands Capitaines de la Chrétienté, & seul de son temps comparable à Scander-Berg, pendant tout le temps que dura le siege, s'étoit retranché à la tête des Hongrois, sur le rivage septentrional du Danube. Mais,

Mahomet, pour se rendre maître du cours de ce fleuve devant Belgrade, & pour couper la communication du camp des Chrétiens avec la place, avoit formé comme un demi-cercle de Saïques & de Brigantins liés ensemble, qui occupoient tout l'espace d'au-dessus & d'au-dessous de la ville. Huniade, pour percer cette espece d'estacade, & faire passer du secours dans la ville, arma de son côté un grand nombre de bâtiments de différentes grandeurs; & après les avoir chargés de ce qu'il avoit de Soldats les plus braves & les plus déterminés, il se met à leur tête, il se laisse aller au fil de l'eau, aborde la flotte des Infideles, saute le premier dans la galiote de l'Amiral, s'en rend maître, & suivi par les Officiers Hongrois qui commandoient les troupes de débarquement, il rompt l'estacade, sépare les petits vaisseaux qui la composoient, en coule une partie à fond, s'empare des autres, passe au fil de l'épée les troupes dont ils étoient chargés, & entre dans le port, traînant à sa suite les débris de la flotte Turque. Ce Seigneur par sa présence releve le courage de la garnison & des habitants, & leur adressant la parole: *Je suis venu*, leur dit-il, *avec ces braves Soldats pour vivre ou pour mourir avec vous: & je sauve-*

Jacques de Milly.

Jacques de Milly. *rai la place, ou je m'ensevelirai sous ses ruines.*

Pendant tout le temps que dura le siege, ce grand homme faisoit en même temps les fonctions de sage Capitaine, & de Soldat déterminé : Général, Gouverneur, Officier de marine & d'artillerie, les Turcs le trouvoient à tous les postes qu'ils attaquoient ; on le voyoit en même temps à la tête de toutes les sorties. On rapporte que dans une de ces sorties, il tua de sa main jusqu'à douze ennemis ; mais comme, après tout, ces petits avantages n'étoient point décisifs, & que Mahomet avançoit toujours ses travaux, il vit bien qu'il n'y avoit qu'une bataille qui pût sauver la place. Dans cette vue, il fit prendre les armes à la garnison, aux troupes qu'il avoit amenées, & même aux plus braves habitants dont il fit choix ; & ayant formé de toutes ces troupes un corps considérable, il se mit à leur tête, & l'épée à la main se jetta dans les tranchées des ennemis. Il tailla d'abord en pieces tout ce qui s'opposoit à son passage ; mais au bruit que faisoit cette attaque, les Turcs se rallient bientôt, & font ferme : jamais les Chrétiens & les Infideles n'avoient combattu avec plus de courage & d'opiniâtreté.

Huniade, qui veut vaincre ou mourir, irrité d'une ſi longue réſiſtance, s'abandonne dans les plus épais bataillons des ennemis, pouſſe, tue tout ce qui ſe préſente devant lui, & force enfin les Infideles à reculer en déſordre. Mahomet accourt lui-même à leur ſecours; &, à la tête de ſes légions invincibles de Janiſſaires, qui faiſoient toute la force de ſon armée & de ſon empire, charge les Chrétiens, & tue de ſa main un des principaux Officiers des Hongrois; mais dans le même temps il reçoit une large bleſſure à la cuiſſe, qui le met hors de combat: on le porte auſſi-tôt dans ſa tente, où le ſang qu'il avoit perdu le fit tomber en foibleſſe. Jacques de Milly.

Malgré la retraite de Mahomet, les Janiſſaires ſoutiennent le combat: Huniade fait de nouveaux efforts, gagne les batteries, & tourne le canon contre les tentes du Sultan. Mais le Général Chrétien voyant un gros de Saphis qui s'avançoient, le ſabre à la main, pour lui couper le chemin de la retraite, ne jugea pas à propos, par un combat trop opiniâtre, de réduire les Turcs à un déſeſpoir ſouvent plus redoutable que leur valeur ordinaire; & ainſi, content des avantages qu'il venoit de remporter, il rentra triomphant dans Belgrade, parmi les acclamations de ſes ſoldats, qui traî-

Jacques de Milly. noient à leur suite un grand nombre de prisonniers.

Le Sultan, revenu de son évanouissement, s'informa aussi-tôt des suites du combat ; on ne lui put cacher que les premiers Bachas de sa cour, le Visir, l'Aga des Janissaires, & les principaux Officiers de ce corps avoient été tués, que le canon avoit été encloué, & les bagages pris. On prétend que sur de si fâcheuses nouvelles, & si contraires à ses espérances, il demanda du poison pour terminer sa vie & sa douleur.

1456. le 6 Août. Ce qui est de certain, c'est qu'il perdit en cettte occasion plus de vingt mille hommes de ses meilleures troupes, & qu'il fut obligé de lever le siege, & de regagner Constantinople avec précipitation. Pour surcroît de chagrin, il apprit que pendant la campagne les Chevaliers de Rhodes, pour faire diversion, avoient ravagé les côtes de ses états, bloqué ses ports, causé de grands dommages au commerce de ses sujets, & assuré celui des Chrétiens.

Le Sultan, pour se venger des Chevaliers, mit en mer une puissante flotte, chargée de dix-huit mille hommes de débarquement, avec ordre de porter le fer & le feu dans toutes les isles de la Religion. L'Amiral aborda d'abord à l'isle de Cos ou Lango : il assiégea

un château fortifié, appellé Landimachio. Les Turcs battirent la place avec grand nombre de canons & de mortiers ; & ayant fait brêche, ils monterent en foule à l'assaut. Ils se flattoient d'emporter ce château sans beaucoup de résistance ; mais ils trouverent sur la brêche un bon nombre de Chevaliers, qui les repousserent, & qui en roulant des pierres, & faisant tomber sur les assiégeants de l'huile bouillante & du plomb fondu, en firent périr les plus braves au pied des murailles. Une sortie faite ensuite à propos, acheva de jetter le trouble & le désordre dans les troupes des Infideles, qui se rembarquerent avec plus de précipitation & d'empressement qu'ils n'avoient couru à l'assaut. Jacques de Milly.

Le Commandant, sans se rebuter d'un si mauvais succès, crut qu'il seroit plus heureux contre les habitants de l'isle Simia ou des Singes : il en assiégea le château, & pour ne pas hasarder ses troupes, il l'attaqua par des mines secretes, qu'il conduisit jusqu'au milieu de la place. Mais son entreprise ayant été découverte à temps, il rencontra des Chevaliers, qui ayant contreminé, éventerent la mine, taillerent en pieces les mineurs avec les troupes qui les soutenoient, & forcerent les Infideles à se rembarquer. Delà, ils s'approcherent de l'isle de Rho-

Jacques de Milly.

des ; & ayant mis quelques soldats à terre, l'Amiral leur ordonna d'entrer dans le pays avec le moindre bruit qu'ils pourroient ; de tâcher de reconnoître la garde que l'on faisoit dans l'isle, & s'il y avoit des troupes le long de la côte.

Ces espions s'avancerent dans les terres sans être découverts : tout leur parut tranquille & sans défiance, & ils s'apperçurent qu'un bourg voisin appellé *Archangel*, très-peuplé, & le plus riche de l'isle, n'avoit que de foibles défenses ; là-dessus, ils firent les signaux que l'Amiral leur avoit prescrits. Ce Général ne les eut pas plutôt apperçus, qu'il mit toute son infanterie dans des vaisseaux plats. Dès que les Infideles furent débarqués, ils marcherent droit à ce bourg, surprirent les habitants, tuerent ceux qui se mirent en défense, firent esclaves les autres ; mais dans la crainte de s'attirer toutes les forces de la Religion, l'Amiral Turc, après avoir ravagé la campagne, se rembarqua brusquement. Il fit une pareille exécution dans les isles de Lerro, de Calamo, de Nissara, de Lango, & de Simia, par où il repassa à son retour de Rhodes. Comme ces isles étoient la plupart sans défense, il ravagea la campagne, arracha les vignes, coupa les arbres fruitiers, enleva les habitants

qu'il put surprendre : & après avoir laissé par-tout des marques de sa cruauté, il reprit la route de Constantinople. Il présenta à Mahomet un grand nombre d'esclaves qu'il avoit faits dans son expédition : le Sultan les envisagea avec une joie cruelle, & comme un soulagement à la fureur dont il étoit animé contre les Chevaliers ; il ne leur laissa que le choix de la mort, ou de renoncer à la Foi. Plusieurs furent assez foibles pour prendre ce dernier parti, & ces malheureux devenus Mahométans, servirent depuis de guides aux Corsaires qui infestoient les différentes isles de la Religion.

Jacques de Milly.

Frere Jean de Châteauneuf, de la Langue de Provence, Commandeur d'Uses dans le Prieuré de saint Gilles, & Bailli des isles de Lango, de Lerro & de Calamo, les voyant désertes & ruinées, en remit le gouvernement à l'Ordre, qui, dans un Chapitre général, pria le Grand-Maître de se charger de les repeupler. Pour éviter de pareilles surprises, le même Chapitre ordonna que cinquante Chevaliers résideroient dans le château de saint-Pierre ; qu'on en mettroit vingt-cinq dans l'isle de Lango ; que quarante autres Chevaliers monteroient la galere qui étoit de garde en tout temps dans le port de Rhodes ; & le Grand-Maître de son côté fit

Jacques de Mil'y. construire un fort dans le bourg d'Archangel pour la sûreté des habitants.

Ces précautions étoient d'autant plus nécessaires, qu'outre la guerre que la Religion avoit à soutenir contre les Turcs, on étoit à la veille d'une rupture avec le Soudan d'Egypte, Prince voisin, qui n'étoit pas moins redoutable que Mahomet. Le Grand-Maître venoit de recevoir une Lettre pressante de Louis de Savoie, Roi de l'isle de Chypre, du chef de la Reine Charlotte de Lusignan, sa femme, dans laquelle il imploroit le secours & la protection de l'Ordre, contre les entreprises d'un bâtard de la maison de Lusignan, qui à la faveur du crédit qu'il avoit à la Cour du Soudan, prétendoit se rendre maître de ce Royaume. L'Ordre, comme on sait, y possédoit de grands biens, même des villes & des forteresses considérables : ainsi il ne s'y pouvoit rien passer dans une guerre civile, entre la Reine & le bâtard, où le Grand-Maître ne dût s'intéresser.

Pour l'intelligence de ces prétentions réciproques, il faut savoir que Jean de Lusignan, dernier Roi de Chypre, n'avoit pour héritier de ses Etats qu'une jeune Princesse appellée Charlotte, sortie de son mariage avec Hélene Paléologue, sa seconde femme. C'étoit un Prince efféminé, d'une foible complexion, pres-

qu'imbécile, incapable de gouverner; & le dernier de son royaume étoit instruit avant lui des affaires de son Etat. Toute l'autorité résidoit dans la personne de la Reine, qui étoit gouvernée elle-même par le fils de sa nourrice, Ministre absolu, qui disposoit à son gré du gouvernement, & qui tournoit à son profit les charges, les dignités & les revenus de la couronne.

Jacques de Milly.

Cette injuste domination finit par le mariage de la Princesse avec Jean de Portugal, Duc de Coimbre. Ce Prince, du chef de sa femme, héritier présomptif de la couronne, voulut entrer en possession des droits que le Roi, son beau-pere, avoit abandonnés; l'impérieux Ministre s'y opposa, mais le parti du Prince prévalut, & le Ministre qui redoutoit son ressentiment, se réfugia à Famagouste, dont les Génois étoient en possession depuis long-temps. Sa mere, pour se venger de l'exil de son fils, fit empoisonner le Prince Portugais, & par sa mort le Ministre revint à la Cour, & y reprit son ancienne autorité.

Il reprit en même temps tout son orgueil: soit vengeance, soit hauteur, & que la tête, comme à la plupart de ses semblables, lui eut tourné dans une fortune trop élevée, il ne garda nulle mesure avec la veuve du Duc de Coim-

Jacques de Milly.

bre : il chercha même les occasions de lui rendre de mauvais offices auprès de la Reine, sa mere. La Princesse outrée de ses manieres hautaines & insolentes, s'en plaignit à un frere bâtard, qu'elle avoit, appellé Jacques de Lusignan, nommé à l'archevêché de Nicosie, capitale de l'isle, quoiqu'il ne fut pas encore dans les Ordres sacrés. C'étoit un homme dévoré d'ambition, à qui un crime ne coûta jamais rien pour arriver à ses fins ; naturellement caché, cruel de sang-froid, & capable d'un assassinat prémédité, quand il y alloit de ses intérêts.

Pendant la vie du Duc de Coimbre, dont il redoutoit le courage & l'habileté, ce bâtard s'étoit tenu éloigné des affaires, & renfermé dans les bornes de son état ; mais la mort du Prince Portugais ralluma son ambition, & il crut qu'il ne lui étoit pas impossible de s'approcher plus près du trône, ou du moins de parvenir au ministere ; il falloit pour cela éloigner des affaires le fils de la nourrice.

Jacques, sous prétexte de venger les outrages qu'il avoit faits à la Princesse, le poignarda lui-même. Il se flattoit d'occuper sa place, mais la colere de la Reine ne lui permit pas de se montrer à la Cour. Il se réfugia secretement chez un noble Vénitien, son ami

Jacques de Milly.

particulier, appellé *Marc Cornaro*, homme puissant & riche, qui avoit des établissements considérables dans l'isle : mais ne s'y croyant pas encore assez en sûreté contre le ressentiment d'une Reine offensée, il passa à Rhodes, d'où il écrivit au Pape pour en obtenir la confirmation de sa dignité d'Archevêque.

La Reine qui redoutoit son esprit artificieux, traversa ses desseins à Rome. Le bâtard, irrité de la trouver à son chemin, prit un parti extrême : sans songer davantage à l'archevêché, il ramassa un nombre de bandits, retourna dans l'isle de Chypre, arriva à Nicosie, forma un puissant parti, fit périr ses ennemis, & même tous ceux qui pouvoient prétendre au ministere & au gouvernement ; &, malgré la Reine même, il s'empara & des forces & des finances de l'Etat. Cette princesse dissimula sagement une entreprise à laquelle elle ne pouvoit alors s'opposer ; elle ne trouva de ressource que dans un second mariage de sa fille : elle lui fit épouser Louis, fils du Duc de Savoie, qui arriva ensuite dans l'isle de Chypre avec une flotte chargée de troupes de débarquement : ce fut au bâtard à sortir au plutôt de l'isle, & il chercha un asyle au grand Caire & à la Cour du Soudan.

Cependant le Roi & la Reine étant

Jacques de Milly.

morts à peu de jours près l'un de l'autre, le Prince de Savoie & la Princesse sa femme furent reconnus pour Roi & Reine de Chypre, & en cette qualité ils furent couronnés solemnellement. Le bâtard de Lusignan n'en eût pas plutôt les nouvelles, qu'il dépêcha à Constantinople une de ses créatures pour implorer la protection de Mahomet auprès du Soudan; & comme rien ne coûte à un usurpateur, son Agent offrit de sa part de payer au Grand-Seigneur le même tribut que le Prince Egyptien tiroit de l'isle de Chypre. Le bâtard, à force de présents, sut mettre en même temps dans ses intérêts le fils du Soudan, & trois de ses principaux Ministres, qui lui représenterent que s'il vouloit accorder au bâtard l'investiture de ce royaume, il augmenteroit du double le tribut que son pere lui avoit payé de son vivant.

Ce fut au sujet de cette intrigue, dont le Roi Louis fut averti par l'Ambassadeur qu'il avoit envoyé au Caire, qu'il écrivit en diligence au Grand-Maître pour lui demander dans une si importante conjoncture son conseil & du secours. Il y avoit déjà long-temps que l'Ordre tenoit lieu de Protecteur à tous les Princes de la maison de Lusignan. Le Grand-Maître n'eût pas plutôt reçu les lettres du Roi, qu'il en-

voya Frere Jean Delphin, Commandeur de Niſſara, au grand Caire, pour traverſer les prétentions & les intrigues du bâtard. Jacques de Milly.

Cet Ambaſſadeur ayant été admis à l'audience du Soudan, lui repréſenta que l'isle de Chypre étant feudataire de ſa couronne, il étoit de ſa juſtice d'y maintenir, contre un homme ambitieux, les droits légitimes des héritiers du feu Roi; qu'en qualité de ſes vaſſaux, ils lui paieroient avec exactitude le tribut auquel l'isle étoit aſſujettie, & qu'ils garderoient une fidélité inviolable, dont l'Ordre entier ſe rendroit volontiers caution. L'habileté de l'Ambaſſadeur, & quelques préſents répandus à propos parmi ces Barbares, commençoient à incliner les eſprits du côté le plus juſte; mais il ſurvint un Ambaſſadeur de la part de Mahomet, qui repréſenta au Soudan qu'il étoit de l'intérêt de tous les vrais Muſulmans d'empêcher que le Prince de Savoie, & qu'aucun Prince Latin ne fît des établiſſements dans le Levant. Il ajouta qu'il regarderoit comme ſes ennemis tous ceux qui les favoriſeroient; qu'il devoit craindre lui-même, s'il accordoit l'inveſtiture de Chypre à un prince Latin, d'exciter une révolte dans ſes propres Etats; & s'il ne ſe ſentoit pas aſſez puiſſant pour chaſſer de l'isle le fils du Duc

Jacques de Milly.

de Savoie, il lui offroit le secours de ses armes ; qu'il consentiroit même avec plaisir qu'il s'en servît pour chasser de l'isle de Rhodes les Chevaliers, tous Latins d'extraction, & les ennemis irréconciliables de leur Prophete.

L'Egyptien déféra à ces remontrances qui avoient un air de menaces, & qui venoient d'un Prince dont en ce temps-là personne ne vouloit s'attirer les armes & le ressentiment. L'investiture fut accordée au bâtard de Lusignan, & le Soudan, pour l'établir sur le trône, le fit accompagner, à son retour, par une puissante armée. Avec ce secours il se rendit maître en peu de temps de tout le Royaume ; il ne resta au Roi & à la Reine que la forteresse de Cyrene, où ils se réfugierent : le bâtard forma aussi-tôt le siege de cette place. Les Génois conserverent dans cette révolution la ville de Famagouste, & les Chevaliers se maintinrent dans le château de Colos, place forte qui appartenoit à l'Ordre, & qui faisoit partie de la grande Commanderie de Chypre.

La Reine Charlotte de Lusignan ne se trouvant pas en sûreté dans Cyrene, abandonna l'isle de Chypre, & se retira dans celle de Rhodes, sous la protection du Grand-Maître. La naissance de cette jeune Princesse, sa dignité Royale, ses malheurs, & plus que cela

encore, cet empire naturel que donne la beauté, lui firent de zélés partisans de la plupart des Chevaliers; on remarqua sur-tout que le Commandeur d'Aubusson, soit pure générosité, soit inclination secrete, s'attacha particuliérement à ses intérêts. L'usurpateur, de son côté, pour se procurer l'appui de la République de Venise, épousa depuis Catherine Cornaro, sous le titre spécieux de fille de saint Marc. En conséquence de cette qualité, ces habiles Républicains, pour se faire un droit sur cette ville, donnerent à la jeune Cornaro, une dot de cent mille ducats, & la République s'obligea, par un traité solemnel, à protéger le nouveau Roi contre ses ennemis; ce qui désignoit les Chevaliers de Rhodes qui avoient donné un asyle à la Reine Charlotte. Mais l'usurpateur ne fut pas longtemps sans éprouver qu'il est rare de trouver de la fidélité & de la bonne foi dans les traités dont l'injustice a fait la base & le fondement. Les oncles de la Vénitienne, pour avoir part au Gouvernement de l'Etat, furent soupçonnés d'avoir empoisonné le nouveau Roi. Ce qui est de certain, c'est que nous verrons dans la suite que la République recueillit seule le fruit de ces différentes usurpations. Jacques de Milly.

Cependant le Grand-Maître se trou-

Jacques de Milly.

voit embarrassé contre Mahomet & le Soudan d'Egypte, qui menaçoient également Rhodes d'un siege. Le Soudan même, pour se venger de la protection que l'Ordre donnoit à la reine de Chypre, avoit retenu, contre le droit des gens, l'Ambassadeur Delphin, & tous les vaisseaux marchands de Rhodes qui trafiquoient en Egypte. Le sage Grand-Maître, pour pressentir les dispositions du Turc, envoya à la Porte un Prélat Grec, appellé Démétrius Numphylacus, qui demanda à Mahomet un sauf-conduit en faveur du Commandeur de Sacconnay, chargé de quelques propositions de paix, mais il ne fut pas alors écouté. Les Chevaliers en furent d'autant plus alarmés, que se trouvant épuisés d'argent & de munitions, ils n'avoient pas seulement à se défendre des Sarrasins & des Turcs, mais encore des Vénitiens qui, pour de légers intérêts de commerce, firent une descente dans l'isle de Rhodes, & y commirent plus de ravages & de cruautés que n'avoient jamais fait ces Barbares. Ils y revinrent peu de temps après avec une flotte de quarante deux galeres, qui bloquerent le port de Rhodes, & menacerent la ville d'une siege.

Le sujet de cette entreprise venoit de ce que le Grand-Maître, par droit de représailles, & pour procurer la li-

berté à son Ambassadeur & à ses sujets, que le Soudan avoit retenus, avoit fait arrêter, de son côté, deux galeres Vénitiennes chargées de marchandises pour le compte de quelques marchands Sarrasins; & on avoit arrêté en même temps un grand nombre de sujets du Soudan qui se trouverent sur ces galeres. On mit ces Infideles à la chaîne; leurs marchandises furent confisquées; & à l'égard du corps des galeres, on permit aux Vénitiens de se retirer, & de poursuivre leur route: tout cela étoit dans les regles ordinaires de la guerre, qui veut même que la robe de l'ennemi fasse confisquer la robe de l'ami. Mais la République, que l'intérêt de son commerce avoit lié étroitement avec les Sarrasins, demanda hautement la main-levée des effets saisis. La plupart des jeunes Chevaliers, & sur-tout les Espagnols, vouloient qu'on ne répondît à des propositions si injustes & si impérieuses qu'à coups de canon; mais le Grand-Maître fut d'un avis contraire. Il avoit été averti que si l'Ordre ne rendoit pas volontairement les prisonniers Sarrasins & leurs marchandises, le Commandant de la flotte avoit des ordres secrets de ravager toutes les isles de la Religion, d'en enlever les paysans & les habitants de la campagne, & de

Jacques de Milly.

Jacques de Milly.

les livrer ensuite au Soudan comme otages, pour les Sarrasins arrêtés à Rhodes. *Je ne suis pas en peine avec le secours de votre valeur*, dit le Grand-Maître en plein Conseil, *de défendre cette place contre toutes les forces de la République, mais je ne puis pas empêcher leurs galeres de surprendre nos sujets de la campagne ; & je crois qu'il est plus à propos de rendre quelques Sarrasins, que d'exposer des familles entieres à tomber dans les chaînes de ces Barbares, & peut-être dans le péril, à force de tourments, de changer de religion.* Tout le Conseil se rendit à un sentiment si plein de prudence : les Sarrasins furent remis à l'Amiral Vénitien, & la charité l'emporta sur le juste ressentiment d'une si grande injustice.

Au milieu de tant d'ennemis, l'Ordre, pour comble d'embarras, se trouva malheureusement agité de divisions, que l'ambition & la vanité firent naître. Les Procureurs des langue d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre & d'Allemagne, se plaignirent dans un Chapitre général de ce que les principales dignités de l'Ordre, & sur-tout la charge de Capitaine-général de l'isle, étoient attachées aux langues de France au préjudice des autres nations ; & ils soutenoient que dans une République

bien réglée, & dans un état composé de la Noblesse de toute l'Europe, il ne devoit y avoir aucune distinction que celle de l'ancienneté & du mérite. Les Français leur répondirent que l'Ordre devoit uniquement à leurs ancêtres sa fondation; que si par la succession des temps on y avoit admis d'autres nations, c'étoient les seuls Français qui les avoient adoptées; que les autres langues les devoient toujours considérer comme leurs premiers peres, & qu'il seroit bien injuste de priver aujourd'hui leurs successeurs de ces marques d'honneur qu'ils avoient acquises ou conservées aux dépens de leur sang, & comme la juste récompense des services rendus à la Religion.

Jacques de Milly.

A l'égard de la charge de Capitaine-général, le Commandeur d'Aubusson, qui, en l'absence du Maréchal de l'Ordre, en faisoit la fonction, repartit que cette charge n'appartenoit qu'à la langue d'Auvergne, dont le Maréchal étoit le chef; qu'après tout, il n'y avoit point dans l'Ordre de langue qui n'eût une dignité particuliere, & que comme les Français ne s'ingéroient point dans les fonctions de l'Amiral, du Grand-Conservateur, du Turcopolier & du Grand-Bailli; dignités qui donnoient entrée au Conseil, & attachées aux langues d'Italie, d'Arragon, d'Angle-

Jacques de Milly. terre & d'Allemagne, il étoit bien surprenant que les Chevaliers de ces langues enviassent à ceux de Provence, d'Auvergne & de France, les charges de Grand-Commandeur, de Grand-Maréchal & de Grand-Hospitalier, qui, depuis l'origine de l'Ordre, avoient été exercées par des Chevaliers Français. Malgré une réponse si sage, les mécontents persisterent dans leurs prétentions : & comme ils s'apperçurent que leur parti n'étoit pas le plus fort, le Procureur de la langue d'Arragon jetta aux pieds du Grand-Maître un acte d'appel au saint Siege; & suivi des autres Procureurs, il se retira du Chapitre d'une maniere séditieuse, & sortit même de la ville. L'avis du Conseil étoit de procéder contre eux; mais le Grand-Maître, d'un naturel doux & modéré, laissa exhaler ce premier feu. Plusieurs anciens Chevaliers s'entremirent de l'accommodement, & sans qu'il y eût rien pour lors d'innové à ce sujet, les plus emportés rentrerent dans la ville & dans leur devoir. Mais le Grand-Maître étant
1461. mort peu après d'une goutte remontée, ils firent revivre leurs prétentions sous le magistere de Frere PIERRE RAIMOND ZACOSTA, Châtelain d'Emposte, Castillan de naissance, & successeur de Milly. On ne put terminer cette grande affaire que par la création

Raimond Zacosta.

tion

tion d'une nouvelle langue en faveur des Castillans & des Portugais, qui furent séparés des Arragonois, des Navarrois & des Catalans. On attacha à cette nouvelle langue la dignité de Grand-Chancelier, & par cette augmentation il se trouva depuis huit langues dans la Religion. Raimond Zacosta.

Nous venons de voir que Mahomet, dans l'impatience de porter ses armes dans l'isle de Rhodes, avoit refusé d'accorder un sauf-conduit au Commandeur de Sacconay, qui étoit chargé par le Grand-Maître de Milly, de traiter de la paix entre la Religion & la Porte. Il faut ajouter que la cause d'un refus si fier venoit de ce que l'Ordre ne vouloit point entendre parler de tribut; d'autres desseins plus importants firent dissimuler à Mahomet un refus si courageux: & quand on s'y attendoit le moins, on ne fut pas peu étonné de voir apporter ce sauf-conduit à Rhodes. La surprise des Chevaliers venoit de ce que ce Prince avoit fait alors des apprêts extraordinaires par terre & par mer, ce qui fit soupçonner qu'il n'avoit fait porter des paroles de paix, que pour endormir les Chevaliers, & les amuser à la faveur d'un traité qu'il étoit à veille de rompre.

Le Grand-Maître, sans laisser voir sa

Raimond Zacosta. juste défiance, & pour pénétrer le dessein des Infideles, ne laissa pas d'envoyer à Constantinople Frere Guillaume Maréchal, Commandeur de Villefranche, accompagné de deux Grecs de l'isle de Rhodes, l'un, nommé Arto Gentille, & l'autre Constance Collace. La négociation ne traîna point; on ne parla plus de tribut; ou du moins les Ministres de la Porte n'insisterent pas beaucoup sur cet article. Mahomet, qui ne vouloit pas être traversé dans ses projets par les diversions ordinaires des Chevaliers, signa la treve pour deux ans; & l'Ambassadeur revint à Rhodes sans avoir pu pénétrer de quel côté le Sultan tourneroit ses armes. On n'en étoit pas plus instruit à la Porte, & parmi les favoris mêmes de ce Prince, le Cadilesquier, ou Juge suprême de Constantinople, voyant la campagne prête à s'ouvrir, & ayant été assez hardi pour lui demander où l'orage alloit fondre: *Si un seul poil de ma barbe savoit mon secret*, lui dit le furieux Mahomet, *je l'arracherois à l'instant, & le jetterois au feu*; réponse dont ce Ministre ne se fit l'application qu'avec une extrême frayeur. Enfin le secret de cette campagne, qui tenoit en suspens l'Europe & l'Asie, se déclara; les Turcs entrerent dans la Penderacie, nommée anciennement Paphlagonie, &

s'emparerent de Sinope & de Castamone, deux des plus considérables villes de cette province ; & qui, quoique sous la puissance d'un Prince Mahométan, servoient de boulevard à la ville Impériale de Trébisonde, qui obéissoit à un Prince Chrétien : c'étoit à cette capitale qu'en vouloit Mahomet. Ce Prince, mesuré dans ses démarches, n'étendoit jamais ses conquêtes que de proche en proche ; & après s'être assuré des Persans par un traité de paix avec Usun-Cassan, il marcha droit à Trébisonde, dont il forma le siege en même temps par terre & par mer. Raimond Zacosta.

Cette ville est située sur le rivage de la mer Noire, & faisoit autrefois partie de l'ancienne Colchide. Dans la révolution qui arriva à Constantinople, & dans laquelle le faux Empereur Alexis Comnene périt, le Prince Isaac de la même maison, se réfugia à Trébisonde : il en fit la capitale d'un nouvel Empire, ou, pour mieux dire, suivant le génie des Grecs, qui donnoient souvent de grands noms à d'assez petits sujets, il appella du nom magnifique d'Empire un Etat qui ne comprenoit guere plus de deux ou trois petites provinces. Ses successeurs s'y conserverent avec assez de tranquillité jusqu'au regne d'un autre Alexis qui vivoit du temps d'Amurat II.

Raimond Zacosta.

Les fils du Prince Grec, dans l'impatience de lui succéder, se révolterent, prirent les armes contre l'Empereur leur pere, & ensuite les uns contre les autres, & le vieil Empereur périt dans ces guerres civiles. Jean, un de ces Princes impies, demeura seul le maître, recueillit le fruit de tant de crimes, & fut reconnu pour Empereur. Il ne jouit pas long-temps de cette dignité : la mort lui enleva la couronne, l'objet de son ambition. David Comnene, le dernier de ses freres, fut nommé régent & tuteur d'un jeune Prince qu'il laissa dans son bas-âge, & à peine dans sa quatrieme année. Le tuteur, qui n'avoit point dégénéré de la perfidie de ses freres, priva de la vie & de la couronne son neveu & son pupille. Il épousa ensuite une Princesse de la maison des Cantazenes, appellée Hélene, dont il eut huit fils & deux filles. Il regardoit avec plaisir ses enfants comme les soutiens du trône qu'il avoit usurpé ; mais la justice divine, qui souvent dès cette vie fait sentir sa main vengeresse aux usurpateurs, suscita Mahomet, qui, à la tête de deux armées formidables par terre & par mer, vint l'assiéger dans sa capitale : le siege dura trente jours. Le Prince Grec craignant d'être emporté d'assaut, entra en négociation, & il consentit à remettre à

Mahomet cet Empire & sa capitale, à condition d'en recevoir en échange une autre province. Le Sultan en convint ; les portes de Trébisonde lui furent ouvertes ; il y mit garnison, & dans les autres places qui appartenoient à Comnene. Ce Prince le suivit ensuite à Constantinople ; mais, au lieu de l'exécution du traité, il ne lui laissa que le choix de la mort, ou de renoncer à la foi. L'Empereur Grec, rappellant les anciens sentiments de Religion que l'ambition avoit étouffés, préféra la mort à l'apostasie ; sept de ses enfants mâles répandirent, comme lui, leur sang, plutôt que d'embrasser la secte de Mahomet. L'extrême jeunesse du dernier, qui n'avoit pas trois ans, le déroba au martyre. Heureux si le cruel Sultan n'en fit pas dans la suite un renégat.

Raimond Zacosta.

1461.

Ce n'est pas que ce Prince fût touché du mérite de faire des prosélytes : on sait sa funeste indifférence pour toutes les religions : mais, dans le cruel dessein de ne laisser vivre aucun des Princes chrétiens dont il avoit conquis les états, il se servoit de ce prétexte pour s'en défaire ; & s'il s'en trouvoit d'assez foibles pour succomber à ses menaces, il trouvoit bientôt un autre prétexte pour les faire périr, outre que ce changement de Religion les rendoit si odieux & si méprisables aux Chrétiens

Raimond Zacosta.

leurs anciens ſujets, qui aimoient encore mieux être ſoumis à un Muſulman naturel, qu'à un transfuge & à un apoſtat.

Pendant que le Sultan étoit occupé dans ces guerres, le Grand-Maître conſidérant de quelle utilité ſeroit pour la défenſe de la ville & du port de Rhodes un nouveau fort, le fit conſtruire, à la faveur de la treve, ſur des rochers fort avancés dans la mer : ce Prince n'épargna rien pour en rendre le travail ſolide. Philippe, Duc de Bourgogne, à qui il communiqua ſon deſſein, fournit douze mille écus d'or pour y contribuer. Les Chevaliers, par reconnoiſſance, firent mettre ſes armoiries ſur les flancs de cette fortereſſe, qui fut appellée la tour de Saint Nicolas, à cauſe d'une chapelle dédiée à ce Saint, & qui ſe trouva enclavée dans l'enceinte de cette fortereſſe.

Quoiqu'il y eût alors une eſpece de treve entre le Sultan & les Chevaliers, cependant les vaiſſeaux de ce Prince & des Corſaires Turcs, quand ils en trouvoient l'occaſion favorable, faiſoient des deſcentes dans les isles de la Religion, & en enlevoient les habitants qu'ils pouvoient ſurprendre. Le Grand-Maître en fit porter ſes plaintes au Grand-Seigneur ; mais ſon Ambaſſadeur n'ayant pas été écouté, les Che-

valiers, par droit de représailles, n'épargnerent pas les côtes de la Turquie. Mahomet, le plus fier de tous les Souverains, ne put souffrir que les Chevaliers osassent traiter avec lui d'égal à égal: il entroit en fureur au seul nom de représailles. Pour s'en venger, il résolut de chasser les Chevaliers de cette isle, & de l'Asie entiere; mais avant que de s'engager dans cette guerre, il jugea à propos de la commencer par la conquête de Lesbos & des autres isles de l'Archipel, d'où l'Ordre eût pu tirer quelques secours. Raimond Zacosta.

Lesbos est une isle située dans la partie orientale de la mer Egée, qu'un Prince Grec, de la maison de Gattilusio, possédoit alors à titre de souveraineté. Mahomet passa dans cette isle à la tête des troupes qu'il avoit destinées pour cette conquête: il forma d'abord le siege de Mitilene, capitale de l'isle. Il prenoit pour prétexte de cette guerre, que le Prince de Lesbos donnoit retraite dans ses ports aux Chevaliers de Rhodes, & même aux Armateurs Génois & Catalans, qui troubloient la navigation, & ruinoient le commerce des Turcs.

Le Grand-Maître, qui entretenoit une alliance étroite avec le Prince de Lesbos, lui envoya aussi-tôt un corps considérable de Chevaliers, qui se jetterent dans la place. Il leur en laissa la

Raimond Zacosta.

défenſe, & à des Armateurs Génois & Catalans, qui ſe trouverent dans le port. Lucio Gattiluſio, ſon couſin, partageoit le commandement & la défenſe de la place avec l'Archevêque de Mitilene, pendant que ce petit Souverain, Prince peu guerrier & ennemi des périls, ſe renferma, ou, pour mieux dire, ſe fut cacher dans le château, comme dans l'endroit le plus sûr & le moins expoſé. Les aſſiégeants & les aſſiégés, dans l'attaque & dans la défenſe, donnerent toutes les marques qu'on pouvoit ſouhaiter de leur courage. Les Turcs, accoutumés de paſſer de conquête en conquête, ſouffroient impatiemment qu'un petit Prince osât arrêter les armes de leur invincible Empereur. Ils ſe précipitoient dans toutes les attaques ; un grand nombre y périt. Mahomet éprouva la différence qu'il y avoit entre un Chevalier de Rhodes & un ſoldat Turc. Les Chevaliers ne lui donnoient point de repos, & par des ruiſſeaux de ſang qu'ils faiſoient couler dans toutes leurs ſorties, ils firent craindre au Viſir qui commandoit au ſiege, ſous les ordres de Mahomet, que ce Prince, plein de la plus haute valeur, & qui s'expoſoit ſouvent, n'y pérît lui-même. Comme rien n'étoit plus cher au Général que la conſervation de ſon maître, le ſage Miniſtre, ſous prétexte

de donner ses ordres pour de nouveaux secours, l'engagea de repasser en terre-ferme, où il lui envoyoit jour par jour une relation exacte de ce qui se passoit dans ce siege. Raimond Zacosta.

La vigoureuse résistance des Chevaliers & des Armateurs Chrétiens ne lui permettant pas d'en espérer un prompt succès, il tenta la voie de corruption, qui lui réussit mieux que celle des armes. Il s'adressa au Gouverneur de la ville, du même nom & du même sang que le Prince ; & il lui promit de la part de Mahomet de lui laisser la souveraineté de l'isle, s'il vouloit faciliter la prise de Mitilene, & s'engager à ne souffrir jamais dans les ports de l'isle ni Chevaliers, ni Armateurs Chrétiens.

Lucio Gattilusio ne pouvoit pas ignorer que Mahomet ne devoit la plupart de ses conquêtes qu'à sa foi promise, & presque toujours violée ; mais le foible Grec, ébloui par l'éclat d'une couronne, se laissa séduire par les promesses magnifiques du Visir. Le traître lui livra une porte qu'il défendoit ; les Turcs y entrerent en foule, & massacrerent les Chevaliers, qui, quoiqu'abandonnés par les Grecs, se firent tous tuer les armes à la main. Plusieurs Armateurs eurent un sort pareil ; d'autres, sur l'espoir de la vie qu'on leur promit, furent faits prisonniers. Le

Raimond Zacosta.

traître, pendant ce tumulte, courut au château, & avec une frayeur étudiée, représenta au Prince qu'il étoit à la veille d'être forcé, s'il ne se disposoit à capituler : le foible Prince de Lesbos lui en laissa le soin. Mahomet, qui n'étoit pas éloigné, sur les avis qu'il reçut de son Visir, accourut pour recueillir la gloire & le fruit de sa négociation ; le traité fut arrêté : il promit au Prince en échange de son isle d'autres terres dans la Grece, & on convint qu'il se rendroit à Constantinople pour traiter de cet échange. Le Prince de Lesbos s'y rendit avec son parent, dont il ignoroit la perfidie.

Mahomet ne les traita pas mieux qu'il avoit fait l'Empereur de Trébisonde. Pour préliminaire de la négociation, on ne leur laissa que le choix de changer de religion, ou de la mort. Les deux Gattilusio furent assez lâches pour renoncer à la foi : ils se flattoient au moins, par leur apostasie, d'avoir conservé leurs jours ; mais Mahomet chercha un autre prétexte pour s'en défaire. Ce Prince, dont la cruelle politique étoit de faire périr tous ceux qui pouvoient avoir de justes prétentions sur le pays dont il s'étoit emparé, fit un crime aux deux Gattilusio d'une promenade, comme s'ils eussent voulu s'échapper, & sortir de ses états sans

sa permission ; & là-dessus il leur fit couper la tête. Il traita encore plus cruellement les Armateurs Chrétiens qui avoient défendu Mitilene, & qui, sur l'assurance que le Visir leur avoit donnée de la vie, s'étoient rendus aux Infideles. Le Sultan, malgré la parole de son Visir, les avoit fait arrêter ; & pour intimider leurs semblables, il les fit scier par la moitié du corps, & il ordonna qu'on en abandonnât les membres aux chiens & aux animaux carnaciers. Raimond Zacosta.

Le Grand-Maître regarda ces cruels supplices comme les avant-coureurs de la guerre que Mahomet porteroit la campagne prochaine dans l'isle de Rhodes. Ce fut pour s'y préparer qu'il envoya en Europe une citation générale adressée à tous les Chevaliers, avec des ordres particuliers aux Receveurs de se trouver à Rhodes pour assister au Chapitre qu'il y avoit convoqué, & d'y apporter les annates & les responsions dont ils étoient comptables au trésor commun.

Ces Officiers, en conséquence de ces ordres supérieurs, presserent plusieurs Commandeurs de satisfaire à ce qu'ils devoient ; mais la plupart, ceux surtout d'Italie & d'Arragon, chercherent différents prétextes pour éluder le paiement qu'on exigeoit d'eux si juste-

Raimond Zacosta.

ment. Les uns prétendoient que leur impofition étoit exceffive ; d'autres fe plaignoient du Grand-Maître comme d'un vieillard toujours tremblant aux moindres mouvements de Mahomet, & qui, fous prétexte d'une guerre imaginaire, non-content de les fatiguer par des voyages de long cours, cherchoit encore à les épuifer par des taxes exorbitantes. Ces plaintes furent portées au Pape Paul II, & appuyées par les Rois de Naples, d'Arragon, & par le Doge de Venife.

Le Roi d'Arragon, fur-tout, preffoit le Souverain Pontife de le faire venir à Rome, pour rendre raifon de fa conduite. L'animofité de ce Prince étoit fondée fur ce que ce Grand-Maître ayant retenu la châtellenie d'Empofte, dont il étoit en poffeffion quand il parvint au magiftere, lui redemandoit différentes terres de cette grande commanderie, dont il s'étoit emparé à titre de bienféance. Tous ces Princes, par différents motifs, obtinrent du Pape que le Chapitre général, qui étoit convoqué à Rhodes, fe tiendroit à Rome. C'étoit, pour ainfi dire, livrer le Grand-Maître à fes ennemis ; & ce qui étoit de plus fâcheux, par cette nouvelle citation & ce changement, on expofoit l'isle de Rhodes à toutes les entreprifes de Mahomet. Le Grand-Maître pou-

voit se servir d'une aussi juste raison, & alléguer, pour éviter ce voyage, la nécessité où il étoit de défendre en personne les Etats dont la Religion lui avoit confié la souveraineté : mais ce timide vieillard, dans l'impatience de faire éclater son innocence sur un aussi grand théatre que la Cour de Rome, s'y rendit en diligence : l'ouverture du Chapitre se fit peu après. Le Grand-Maître, soutenu des plus anciens Commandeurs & des plus gens de bien, n'eut pas de peine à faire comprendre au Souverain Pontife, que les plaintes qu'on lui avoit faites n'avoient point d'autre fondement que le libertinage de quelques mauvais Religieux, auxquels même de grands biens ne suffisoient pas pour fournir à un grand luxe : & pour preuve de son désintéressement, & pour faire cesser les plaintes du Roi d'Arragon, il remit en même temps à la Religion & au Chapitre la châtellenie d'Emposte, qu'il n'avoit retenue après son élection à la grande-Maîtrise, que pour pouvoir fournir à la construction de la forteresse de saint Nicolas.

Raimond Zacosta.

Ces marques de désintéressement couvrirent de confusion ses ennemis; le Pape lui-même eut honte de s'en être laissé surprendre, & de les avoir écoutés. Pour réparer le tort qu'il avoit fait

Raimond Zacosta. au Grand-Maître, il le combla en particulier de caresses, & il affecta même en public de lui donner des marques de considération qui étoient si justement dues à son mérite, & au rang qu'il tenoit parmi les Princes Chrétiens. Le Chapitre de son côté fit contre les désobéissants des réglements très-séveres, qui furent approuvés par le Saint-Siege. Le Grand-Maître se disposoit à les porter lui-même à Rhodes; mais une pleurésie, qui le surprit à Rome, termina sa vie : & l'opinion commune fut que les peines & les chagrins que de mauvais Religieux lui avoient causés, avoient avancé ses jours. Le Pape voulut qu'il fût enterré dans l'Eglise de saint Pierre : on n'y oublia rien de la pieuse magnificence qui pouvoit orner ses funérailles : & par un décret du Chapitre, on mit dans son épitaphe, que ce Grand-Maître s'étoit également distingué par sa piété, par sa charité, & par sa capacité dans le gouvernement.

Le Chapitre général procéda ensuite à une nouvelle élection : les suffrages se trouverent partagés entre Frere Raimond Ricard de la langue de Provence, & Grand-Prieur de saint Gilles; & Frere JEAN-BAPTISTE DES URSINS, Prieur de Rome. Le mérite & les qualités personnelles de ce dernier, soutenus par le crédit de sa fa-

Jean-Baptiste des Ursins.

1464.

mille, lui firent donner la préférence. Cependant il ne l'emporta sur son concurrent que d'une voix : ce qui pourroit faire présumer que dans tout autre endroit qu'à Rome, la pluralité des suffrages ne se seroit pas trouvée de son côté. Jean-Baptiste des Ursins.

Le nouveau Grand-Maître, après avoir reçu la bénédiction du Pape, se rendit en diligence à Rhodes, où l'ambition & les forces de Mahomet faisoient toujours craindre quelque surprise. Il y fit venir, par une citation particuliere, les plus braves Chevaliers, & ceux de chaque langue qui avoient le plus d'expérience. On y vit bientôt arriver Frere Bertrand de Cluys, Grand-Prieur de France; Frere Jean de Bourbon, Commandeur de Boncourt; Frere Jean de Sailly, Commandeur de Fiesfes; Frere Jean Wulnet, Commandeur d'Oison, & Frere Pierre d'Aubusson, un des plus grands Capitaines de l'Ordre, habile sur-tout dans cette partie de l'art militaire qui concerne les fortifications, & que le Grand-Maître fit Sur-Intendant dans celles de l'isle. Ce fut par son conseil & par ses soins qu'on creusa & qu'on élargit les fossés de la ville, & qu'on éleva du côté de la mer une muraille qui avoit cent toises de longueur, six de hauteur, & une d'épaisseur.

Jean-Baptiste des Ursins.

Cette précaution étoit d'autant plus néceſſaire, qu'on apprit depuis que le Sultan auroit ouvert la campagne par le ſiege de Rhodes, s'il n'avoit été retenu à Conſtantinople par une maladie dangereuſe. La peſte étant ſurvenue en même temps dans cette capitale de l'Empire Turc, il fut obligé de différer pour quelque temps cette entrepriſe. Mais pour ne pas laiſſer les Chevaliers en repos, il mit en mer trente galeres chargées d'infanterie, & dont le Commandant eut ordre de faire des deſcentes dans les endroits de l'iſle les moins défendus ; d'en enlever les habitants, & d'y mettre tout à feu & à ſang. Le Grand-Maître averti de cet armement, le rendit inutile par ſa ſage conduite & la valeur des Chevaliers.

Il y avoit alors dans cette iſle pluſieurs châteaux ſitués de diſtance en diſtance, & qui en temps de guerre ſervoient de retraite aux habitants de la campagne.

On comptoit parmi ces places fortes les châteaux de Lindo, de Féracle, de Villeneuve, de Catauda, d'Archangel, & de Tiranda. Les payſans eurent ordre de s'y retirer avec leurs beſtiaux ; & les Chevaliers partagés en différents corps de cavalerie ayant laiſſé débarquer les Turcs, tomberent ſur ceux qui s'étoient avancés dans le pays, en tuerent un grand nombre, firent pluſieurs pri-

fonniers, & forcerent les autres à chercher leur falut dans la fuite, & à fe rembarquer. Jean-Baptifte des Urfins.

Mahomet fut au défefpoir de cette défaite. Ce Prince, dont toute la vie jufqu'alors n'avoit été, pour ainfi dire, qu'une campagne continuelle, donna auffi-tôt des ordres preffants pour un nouvel armement qu'il fit faire par terre & par mer. On ne doutoit point que ces apprêts extraordinaires ne regardaffent l'isle de Rhodes, ou celle de Négrepont, dont les Vénitiens étoient alors les maîtres. Dans cette incertitude, ces habiles Républicains, qui avoient en vue de fe prévaloir du fecours de l'Ordre, envoyerent des Ambaffadeurs aux Grand-Maître & au Confeil, pour y propofer une ligue offenfive & défenfive contre leur ennemi commun. Rien en apparence n'étoit plus convenable pour les uns & pour les autres; mais quand on vint à approfondir les conditions de ce traité, on fut bien furpris à Rhodes d'apprendre que les Vénitiens, pour préliminaire, demandoient que la Religion fe mît fous la protection & la dépendance de leur République; & que la Religion à l'avenir ne pût rien entreprendre fans fes ordres. Le Grand-Maître rejetta avec une jufte indignation le projet d'une ligue qui, fous le nom d'alliance, auroit établi une véritable fervitu-

Jean-Baptist des Urfins.

de ; & si des historiens célebres n'en faisoient mention, on auroit peine à croire qu'un corps aussi sage que le Sénat de Venise eût été capable de faire faire une proposition si odieuse à un Ordre composé de la plus illustre noblesse de la chrétienté, & qui avec ses seules forces résistoit depuis si long-temps à celles des Sarrasins & des Turcs. Mais quoique cette ligue particuliere n'eût point lieu, on n'eut pas plutôt appris à Rhodes que les armées de terre & de mer de Mahomet avoient investi l'isle & la ville de Négrepont, que le Grand-Maître se croyant obligé par sa profession de défendre tous les Etats des Princes chrétiens, envoya aussi-tôt des galeres armées au secours de Vénitiens. Le Chevalier de Cardonne commandoit cet armement, & le Commandeur d'Aubusson, fort habile dans l'attaque & la défense des places, fut mis à la tête d'une troupe de braves Chevaliers qui avoient ordre de tâcher de débarquer dans l'isle, & de se jetter dans la ville assiégée.

L'isle de Négrepont portoit anciennement le nom d'Eubée ; son circuit est d'environ trois cents-soixante milles ; sa plus grande largeur de quarante, & la moindre de vingt ; & elle communique avec la terre-ferme de Bœotie par un pont qui traverse l'Euripe. Les

Athéniens appelloient sa capitale Chalcide, mais depuis elle prit le nom général de l'isle. Jean Bondumiero, & Louis Calbo, son Lieutenant, nobles Vénitiens, y commandoient pour la République; & Paul Erizzo, autre noble Vénitien, qui venoit d'y exercer la charge de Provéditeur, voyant les approches de l'ennemi, résolut généreusement d'y demeurer, quoique le temps de son service fût expiré. Mahomet, avant que de porter ses armes dans l'isle de Rhodes, voulut attaquer celle de Négrepont, d'où les Chevaliers eussent pu tirer du secours.

Jean-Baptiste des Ursins.

Ce Prince belliqueux, suivi d'une armée de six-vingt mille combattants, arriva sur le rivage de l'Euripe, dont il passa le trajet sur un pont de bâteaux qu'il y fit construire, en même temps que sa flotte, composée de trois cents voiles, s'en approcha sous la conduite du Visir Machmut. Il y eut trois attaques principales, où d'abord il périt un grand nombre de Turcs; mais un traître leur ayant indiqué un endroit des murailles qu'ils avoient négligé, & dont les défenses étoient vieilles, & tomboient en ruine, les Infideles y appointerent leur artillerie, & firent tomber un grand pan de muraille. Les assiégés firent donner avis du péril où ils étoient exposés au Général Canalé, qui

Jean-Baptiste des Ursins.

commandoit la flotte de la République. Les galeres de la Religion l'avoient joint; la flotte chrétienne s'avança aussitôt à la vue du camp ennemi; elle avoit le vent & les courants favorables, & on avoit résolu dans le Conseil de guerre d'insulter le pont qui traversoit l'Euripe, pour couper aux Turcs la communication avec la terre-ferme, & les priver par-là des convois qu'ils en tiroient. Toute la flotte demandoit le combat avec de grands cris, & les Chevaliers de Cardone & d'Aubusson surtout pressoient Canalé d'avancer. Mais ce Commandant ayant jetté par hasard les yeux sur son fils unique qui paroissoit effrayé du péril, après avoir balancé quelque temps entre l'attaque & la retraite, tourna honteusement la proue, & à force de voiles & de rames, s'éloigna des Infideles, & abandonna les assiégés à qui il ne resta aucune espérance de secours.

Le Sultan profita de leur consternation; ses troupes le lendemain monterent à l'assaut, & forcerent l'endroit de la muraille que son artillerie avoit abattu. Ils n'y entrerent cependant que sur les corps de Bondumiere, de Calbo, & des principaux Officiers de la garnison, qui se firent tuer sur la breche. Le Provéditeur Erizzo disputa le terrein pied à pied, & par des retirades

faites de rue en rue, se voyant forcé de tous côtés, il gagna encore le château, où il se défendit avec beaucoup de courage; mais enfin, manquant de vivres & de munitions de guerre, & la plupart de ses soldats étant blessés, il fut obligé de capituler. Il ne voulut pourtant point ouvrir les portes du château, qu'il n'eût pour assurance de sa vie la parole expresse du Sultan. Ce Prince jura par sa tête que celle d'Erizzo seroit en sûreté : mais se voyant maître de sa personne, il le fit scier par le milieu du corps; & ajoutant la raillerie à la cruauté & à la perfidie, il disoit : *Qu'à la vérité il avoit donné à Erizzo assurance pour sa tête, mais qu'il n'avoit jamais entendu épargner ses flancs.*

Jean-Baptiste des Ursins.

Ce brave Vénitien avoit avec lui Anne Erizzo sa fille, jeune personne d'une beauté singuliere. Son pere craignant qu'elle ne devînt la proie du soldat insolent, conjura ses bourreaux de la faire mourir avant lui; mais on lui répondit qu'elle étoit réservée pour les plaisirs du Sultan. On la conduisit à ce Prince qui, charmé de sa beauté, lui offrit de la faire regner sur son cœur & sur son empire. La sage Vénitienne lui répondit avec une modeste fierté qu'elle étoit Chrétienne & vierge, & qu'elle abhorroit plus que la mort, les débauches

Jean Baptiste des Ursins.

de son serrail, & les douceurs empoisonnées de ses promesses. Mahomet employa inutilement toutes sortes de moyens pour la séduire ; on lui porta de sa part des pierreries & des habits magnifiques qu'elle rejetta avec un noble mépris. Mahomet, plus susceptible d'orgueil que de sensualité, irrité de sa résistance, changea son amour en haine ; & dans les noirs transports de sa fureur, d'un coup de cimeterre lui sépara la tête du corps, & remplit les vœux de cette héroïne qui, par le sacrifice d'une vie courte, & d'une beauté fragile, acquit une gloire & une félicité immortelle.

Il seroit difficile d'exprimer toutes les cruautés qui furent exercées à la prise de Négrepont. L'isle fut bientôt remplie de carnage & d'horreur ; le soldat Turc, à l'exemple & sous les yeux de son Souverain, se faisoit un mérite de sa fureur & de son emportement : surtout on ne fit aucun quartier aux Chrétiens Latins ; & le Sultan, irrité d'avoir vu parmi la flotte Vénitienne les galeres de la Religion, envoya à Rhodes déclarer la guerre à feu & à sang, & jura de tuer de sa main le Grand-Maître, & d'exterminer tous les Chevaliers qui tomberoient en sa puissance.

Ces menaces n'empêcherent pas la

Religion de continuer dans la ſuite de fournir de puiſſants ſecours aux Vénitiens. La flotte de cette République étoit alors commandée par le fameux Mocenigo, qui avoit pris la place du timide Canalé. Les galeres de la Religion l'ayant joint, on fut de concert aſſiéger Attalie, ville célebre ſur les côtes de la Pamphile, qu'on nomme aujourd'hui Satalie. Le Provéditeur Sorano fut commandé d'abord pour rompre la chaîne qui fermoit le port, & il s'en acquitta avec beaucoup de courage & de ſuccès. Les vaiſſeaux Chrétiens y entrerent: on pilla enſuite le fauxbourg des deux enceintes, dont la ville étoit fortifiée; on emporta la premiere; mais les murailles de la ſeconde ſe trouverent plus hautes que les échelles qu'on avoit préparées pour l'eſcalade. Le Général des galeres de la Religion, & pluſieurs braves Chevaliers ayant été tués dans cette attaque, le Général Vénitien la fit ceſſer malgré les cris d'une vieille femme chrétienne, eſclave dans Satalie, qui du haut de la muraille appelloit les Chrétiens, & leur repréſentoit le petit nombre & la foibleſſe des aſſiégés. On rapporte que, ſaiſie de douleur d'entendre ſonner la retraite, elle ſe précipita du haut de la muraille dans les foſſés, d'où les Vénitiens l'enleverent toute briſée de ſa chûte, & prirent

Jean-Baptiſte des Urſins.

Jean-Baptiste des Ursins.

soin de sa sépulture. Les Chrétiens repoussés allerent décharger leur colere dans la campagne ; & après le dégât ordinaire en pays ennemi, ils vinrent donner fond à Rhodes. Ils y trouverent un Ambassadeur d'Ussum-Cassan, Roi de Perse, appellé Azimamet, qui, outre ses domestiques, étoit accompagné de plus de cent Gentilshommes Persans.

Pour l'intelligence de la négociation dont il étoit chargé envers le Grand-Maître, & les autres Princes Chrétiens ennemis de Mahomet, il faut savoir qu'après la perte de Négrepont, les Vénitiens avoient formé une puissante ligue contre le Turc, dans laquelle étoient entrés le Pape Paul II, le Roi d'Arragon ; Ferdinand, Roi de Naples, l'Ordre de saint Jean de Jérusalem, & la République de Florence. Outre ces secours, les Vénitiens, pour susciter de tous côtés des ennemis au Sultan, avoient envoyé jusqu'en Perse un Ambassadeur appellé Catherini Zéno, pour solliciter Ussum-Cassan d'arrêter par d'utiles diversions les armes d'un Prince ambitieux qui menaçoit tout l'Ordre de ses chaînes. Ce Prince n'avoit pas besoin d'être éclairé sur ses véritables intérêts ; il y avoit long-temps qu'il souffroit impatiemment les conquêtes de Mahomet. Nous avons dit qu'il étoit

Jean-Baptiste des Ursins.

déjà entré dans une ligue contre le Turc avec plusieurs Princes Chrétiens ; mais les fatales discordes de ses confédérés, & l'impétuosité de Mahomet, avoient fait perdre jusqu'alors le fruit de ces magnifiques alliances, qui avoient plus d'éclat que de solidité. Il ne laissa pas d'écouter avec plaisir les nouvelles propositions que lui fit l'Ambassadeur Vénitien.

Ussum-Cassan, ou Ussum-Hassan ; c'est-à-dire, Uzum le Long, ainsi appellé à cause de la grandeur de sa taille, étoit le sixieme Prince des Turcomans, de la Dynastie d'Akconjonlû, ou du mouton blanc. Il commença ses conquêtes par usurper les Etats de son frere Gehanghir, dont il sut se défaire : & dans la même année il s'empara de ceux de Gehanschah, Prince de la Dynastie du mouton noir, qu'il fit périr avec toute sa famille. Il ne traita pas mieux Abousaïde, petit-fils de Tamerlan, sur lequel il conquit toute la Perse.

Quoique ce Prince fit profession de la secte Musulmane, soit qu'il en reconnut la fausseté, soit que l'intérêt de son état fût sa premiere religion, il ne faisoit point de scrupule de s'unir avec des Princes Chrétiens : il n'avoit envoyé son Ministre que pour reconnoître les forces des Princes alliés. Cet Ambassadeur avoit été reçu par le Grand-

Jean-Baptiste des Ursins.

Maître avec tous les honneurs & la magnificence dus à son caractere : on le combla de caresses & de presents. La Noblesse Persane qui l'accompagnoit, étoit régalée tous les jours par les principaux Chevaliers de l'Ordre ; & pour lui donner bonne opinion des forces de la ligue, on lui en fit voir tour-à-tour les troupes de terre & de mer, rangées en ordre de bataille, & avec tous les mouvements qui se pratiquent dans de véritables combats.

Azimamet, dans une audience qu'il eut du Grand-Maître & des principaux Capitaines de la ligue, leur dit que le Roi, son maître, avoit pris sur Mahomet la forte place de Torate dans la petite Arménie ; qu'il se préparoit à continuer ses conquêtes ; que les Persans, à la vérité, étoient invincibles par leur cavalerie, la premiere du monde ; qu'ils ne manquoient, ni d'hommes, ni de chevaux, ni de lances, ni de sabres ; mais qu'on ignoroit encore dans son pays l'usage des armes à feu ; & que le Roi son maître l'avoit envoyé pour demander aux Princes Chrétiens des fondeurs & d'excellents canonniers pour s'en servir contre le Turc : ce qui lui fut promis ; & le Grand-Maître lui ayant donné une escadre de galeres, il fut conduit à Venise, où le traité fut conclu. A son retour le Sénat le fit accom-

pagner par cent Officiers d'artillerie, avec des fondeurs & d'habiles armuriers, qui fournirent depuis les armées de Perse d'un train complet d'artillerie, & d'un nombre infini d'arquebuses. Jean-Baptiste des Ursins.

Il n'étoit guere possible qu'une ambassade d'un aussi grand éclat pût être cachée à Mahomet. Ce Prince en pénétra bientôt les motifs, & pour faire échouer cette négociation, il dépêcha un Ambassadeur au Roi de Perse pour représenter le tort qu'il faisoit à sa gloire, de s'unir avec des Infideles contre un Prince de sa religion. Mais le Persan peu en prise à de pareils scrupules, ne fit pas beaucoup d'attention aux reproches de Mahomet; & trouvant son intérêt dans la ligue, il y persista constamment, sans même que de mauvais succès l'en pussent détacher. Mahomet, aigri de la fermeté de ce Prince, lui déclara la guerre, & il alla en personne à la tête d'une armée composée de cent quatre-vingt-dix-mille hommes l'attaquer au milieu de ses Etats. Avant que de partir de Constantinople, il y laissa le Prince Zizim, le dernier de ses enfants, avec un bon Conseil, pour avoir soin du gouvernement; mais en passant à Amasie, il y prit Bajazet, frere de ce jeune Prince; & Mustapha l'aîné de tous, qui commandoit sur la fron-

Jean-Baptiste des Ursins.

tiere de Caramanie, le vint joindre avec les troupes de son gouvernement. Ce jeune Prince, l'année précédente, avoit défait en bataille rangée une armée d'Ussum-Cassan. Mahomet voulant profiter de cette victoire, & de la consternation des Persans, s'avança jusqu'aux bords de l'Euphrate. Son dessein étoit de passer ce fleuve pour pénétrer dans la Perse ; mais il découvrit de l'autre côté Ussum-Cassan, qui, accompagné de trois Princes ses enfants, & à la tête d'un grand corps de cavalerie, composé de quarante mille chevaux, se disposoit à lui en disputer le passage. Jamais deux maisons royales ne s'étoient vues dans une plus glorieuse concurrence. L'Euphrate, vis-à-vis de l'endroit où les deux armées étoient postées, se partageoit en plusieurs branches : il y en avoit quelques-unes de guéables. Les Turcs s'abandonnent dans le fleuve pour les gagner ; mais la marche continuelle des chevaux qui remuent les sables d'un gué, fait un gouffre qui abyme tout. Pour comble de malheur, ceux qui peuvent approcher des bords de ce fleuve, les trouvent escarpés par la précaution du Roi de Perse. Epuisés de travail, & ne pouvant combattre de pied ferme sur des sables mouvants, ils se voient en bute aux fleches des Persans, sans pou-

voir venger leur mort. Plusieurs se noient ; les courants en emportent d'autres. Plus de douze mille hommes périrent dans cette entreprise, & le furieux Mahomet, désespéré de ce mauvais succès, est contraint à la fin de faire sonner la retraite.

Jean-Baptiste des Ursins.

Comme les Persans avoient enlevé les vivres & les fourrages de ces cantons, il fallut que les Turcs regagnassent leur frontiere. Il ne manquoit rien à la gloire du Persan, s'il eût su se borner à cet avantage. Mais entraîné par les conseils audacieux des jeunes Princes ses enfants, il passa l'Euphrate, & poursuivit son ennemi : il le trouva puissamment retranché. On en vint bientôt aux mains : chacun se mêle, tout combat, le Prince comme le simple soldat. La victoire passa plus d'une fois dans l'un & l'autre parti. Le jeune Mustapha, fils aîné de Mahomet, la fixa enfin dans celui du Sultan ; il défit un grand corps de Persans, commandés par le Prince Zéinel, fils d'Ussum-Cassan, qui y fut tué. Pendant que Mustapha poursuivoit les fuyards, il envoya la tête du Prince Persan à Mahomet, comme les gages de la victoire : elle se déclara absolument contre les Persans depuis la mort de Zéinel : toute leur armée fut dissipée, & chercha son salut dans les montagnes voisines. Au

Jean-Baptiste des Ursins.

milieu de la joie que causoit à Mahomet un si glorieux succès, on vint lui dire qu'on ne sçavoit ce qu'étoit devenu Mustapha. Le Sultan sentit vivement qu'il étoit pere : il frémit, & détestoit une si funeste victoire, lorsque les cris des soldats lui annoncerent peu après le retour de ce jeune Prince. Dans les premiers transports de joie, il court avec empressement au-devant de lui, l'embrasse avec tendresse, quoique tout couvert de sang & de poussiere. Il voulut même lui présenter de sa main une tasse de sorbec : mais Mustapha fit une douce expérience dans cette occasion, que de tous les rafraichissements il n'y en avoit point de plus propre à essuyer la sueur & les fatigues du combat, qu'une victoire qu'on y vient de remporter.

Cependant ce jeune Prince, le compagnon des travaux & de la gloire de son pere, l'appui de son trône, & l'espérance de ses sujets, au milieu de tant de lauriers, se vit un an après frappé de la foudre. Achmet Géduc, un des principaux Bachas de la Porte, avoit une femme d'une rare beauté. Le jeune Sultan eut le malheur de la rencontrer comme elle alloit au bain, &, malgré l'austere précaution qu'on prescrit aux femmes de cette nation, de ne paroître en public que voilées,

elle ne put réfifter au plaifir fecret de lui laiffer entrevoir combien elle étoit aimable. Un coin de fon voile lui échappa, mais qu'elle reprit auffi-tôt; elle ne fe montroit avec tant de réferve, qu'afin d'être regardée avec plus de curiofité. Les Courtifans, nation fervile, ne manquerent pas de donner des louanges criminelles aux defirs du jeune Prince, qui, depuis les grandes actions qu'il avoit faites à la guerre, fe croyoit au-deffus des loix. Il la fuit jufqu'au bain, entre, malgré les Gardes, dans un lieu interdit aux hommes, la furprend dans un état peu décent; & emporté par fa paffion, en obtient des faveurs qui apparemment ne lui firent pas éprouver beaucoup de réfiftance. Achmet en eft bientôt averti: outré de cette infulte, il court au ferrail, fe jette aux pieds de Mahomet, s'arrache la barbe, déchire fa vefte & fon turban, & par fes cris & fes larmes apprend au Sultan le malheur de fa femme, ou plutôt le fien.

Jean-Baptifte des Urfins.

Mahomet avoit déjà de l'inquiétude au fujet de l'humeur fiere & hautaine de fon fils; mais pour ne pas s'abaiffer jufqu'à blâmer cette violence devant un de fes fujets, il diffimule fon reffentiment, & regardant avec mépris le Bacha: *Ta femme & toi*, lui dit-il, *n'êtes-vous pas mes efclaves, & trop*

Jean-Baptiste des Ursins

honorés de contribuer à la satisfaction de mes enfants? Il le renvoya avec une si dure réponse : mais en même temps il manda Mustapha, & avec cet air qui faisoit trembler les plus Grands de sa cour, il lui fit des reproches sanglants, le chassa de sa présence ; & ayant appris que ce jeune Prince étoit sorti du serrail plein d'indignation, & en murmurant d'un traitement si dur, trois jours après il l'envoya étrangler. Quoique ces événements se soient passés dans l'intervalle de deux années, je les ai rapportés de suite, par la liaison qu'il y a entre eux, & pour la commodité du Lecteur.

L'ordre des temps nous devoit faire reprendre la narration à l'endroit qui traite de la Ligue du Persan avec le Grand-Maître & les autres Princes Chrétiens, mais comme cette matiere n'entre qu'indirectement dans notre Histoire, nous nous contenterons de remarquer que cette guerre entre deux Princes si puissants, & qui disputoient de l'empire de l'Asie, dura plusieurs années, & suspendit l'entreprise que Mahomet avoit formée contre Rhodes.

Le Grand-Maître, dans cet intervalle, renouvella ses soins pour la conservation de cette place & de toute l'isle. Par son ordre, & de l'avis du Conseil, d'anciens Chevaliers en visiterent tou-

tes les places, & les autres isles qui dépendoient de la Religion. Ce fut dans ce même temps qu'il tint à Rhodes un Chapitre général, la ressource la plus sûre pour la manutention, ou pour le rétablissement de la discipline réguliere. C'étoit dans ces grandes assemblées qu'on travailloit avec soin, & sans égard pour personne, à la correction des mœurs; & on peut dire que sans les fréquentes convocations des Chapitres, l'Ordre au milieu du tumulte des armes, ne se seroit jamais conservé si long-temps dans ce premier esprit de piété & de désintéressement, qui ne le distinguoit pas moins que son courage & sa rare valeur.

Jean-Baptiste des Ursins.

Quoique la puissance de tant de Souverains, qui étoient entrés dans la ligue, tînt en respect Mahomet; cependant ce Prince avoit des armées si nombreuses, que les Chevaliers de Rhodes, de peur d'en être surpris, se tenoient sans cesse sur leurs gardes. On ajouta encore de nouvelles fortifications aux anciennes, & on fit construire sur le rivage de la mer deux tours du côté de Limonia, & une troisieme qui regardoit le village de Sainte Marthe. Le Commandeur d'Aubusson, devenu Grand-Prieur d'Auvergne par la mort du Chevalier Cottet, conduisoit ces ouvrages avec une attention digne de son zele & de

Jean-Baptiste des Ursins.

sa capacité ; rien n'échappoit à sa vigilance. Le Grand-Maître & la Religion écoutoient ses avis comme des loix : c'étoit, pour ainsi dire, l'ame & le premier mobile du Conseil ; lui seul étoit ordinairement chargé de l'exécution des projets qu'il avoit proposés : guerre, finance, fortifications, tout passoit par ses mains. On le voyoit environné en tout temps d'Officiers, d'Artisans & d'Ouvriers, sans que le nombre & la différence des affaires l'embarrassassent : son zele pour le service de l'Ordre, l'étendue & la facilité de son esprit, suffisoient à ces différents emplois.

Le Grand-Maître, dans un âge avancé, & toujours infirme, avoit bien besoin de ce secours ; il y avoit près d'un an qu'il étoit tombé malade & il ne faisoit plus que languir : une hydropisie termina à la fin ses jours. Il mourut le huitieme de Juin de l'année 1476. On procéda à l'élection de son successeur ; Frere Raimond de Ricard, Grand-Prieur de Saint Gilles, qui avoit concouru dans l'élection précédente avec ce dernier Grand-Maître, fut choisi pour présider à celle de son successeur, & ce fut ce Grand-Prieur, qui, après les cérémonies ordinaires, annonça à l'assemblée que tous les suffrages des électeurs s'étoient réunis dans la personne de Frere PIERRE D'AUBUSSON, Grand-

Prieur d'Auvergne, Seigneur issu des anciens Vicomtes de la Marche & d'une des plus illustres maisons de France. On peut dire qu'avant même son élection à la grande-Maîtrise, il étoit déjà Grand-Maître par les vœux de tous les Chevaliers, & même du peuple, qui, aux premieres nouvelles qu'il en eut, fit éclater par des feux publics cette joie pure & sincere qui part du cœur, & que la politique ou la servitude n'ont jamais su contrefaire. Un si heureux choix rassura les plus timides, & on ne craignit plus Mahomet, quand on vit d'Aubusson chargé du gouvernement, & à la tête des affaires. Pierre d'Aubusson.

Sa conduite justifia de si heureux préjugés. Il employa son autorité pour faire exécuter tous les projets qu'il n'avoit proposés auparavant que comme simple membre du Conseil. Par ses ordres ont fit forger une grosse chaîne de fer, dont on ferma le port; & pour empêcher les descentes & les courses des Pirates dans les autres endroits de l'isle; il augmenta les tours & les forts qu'on avoit fait construire le long des côtes, & de distance en distance. Il ne borna point ses vues & ses soins à la conservation de la seule isle de Rhodes: il fit passer de puissants secours dans les autres isles qui dependoient de la Reli-

Pierre d'Aubusson.

gion ; & par le même zele & la même attention, il envoya des Ingénieurs au château de Saint Pierre, qui sur ses mémoires & le plan qu'il leur remit, firent creuser les fossés si avant, que l'eau de la mer s'y répandant, les felouques & les brigantins de la Religion y entroient sans peine, & s'y trouvoient à couvert des Turcs & des Corsaires. Pendant que ce digne Souverain de Rhodes n'étoit occupé que de sa défense, on vit arriver dans cette isle Michel Salamon, envoyé de Lorédan, Général des Vénitiens, qui venoit réclamer un Chypriot, appellé Riccio Marini, un des plus zélés serviteurs de Charlotte de Lusignan.

Nous venons de voir que la couronne de Chypre, qui depuis près de trois cents ans étoit dans la maison de Lusignan, avoit été usurpée sur Charlotte de Lusignan par son frere bâtard ; que l'usurpateur, pour s'assurer de la protection des Vénitiens, avoit recherché en mariage une fille de la maison de Cornaro ; & que le Sénat, pour se faire un droit, ou, pour mieux dire, des prétentions sur ce royaume, la lui avoit accordée, & l'avoit dotée comme fille de saint Marc. Pour avancer cette succession, on prétend que ce bâtard avoit été empoisonné : un petit enfant qu'il

laissa presque à la mamelle ne lui survécut guere. Les Vénitiens, à titre de protection, firent passer de puissants secours dans cette isle ; ils s'en rendirent bientôt les maîtres sous le nom de la veuve du bâtard, à qui ils ne laisserent de Reine que le nom, & de vains ornements.

Pierre d'Aubusson.

Cependant, Charlotte de Lusignan, l'unique & la seule héritiere de cette couronne, conservoit toujours de secrets partisans dans ce royaume. Il s'y fit plusieurs projets pour en chasser les Vénitiens, mais qui échouerent par l'habileté & les forces des Capitaines de cette République. Les chefs du parti de la Reine Charlotte furent obligés d'abandonner l'isle ; chacun se refugia où il crut trouver un asyle, & plus de sûreté. Riccio Marini, un de ces chefs, s'étoit retiré à Rhodes : ce fut le sujet de l'ambassade de Salamon ; il vint le redemander au Grand-Maître, comme un séditieux & un rebelle : il lui présenta de la part du Doge une lettre pleine de menaces; & l'Envoyé de Lorédan ajouta avec hauteur que la Sérénissime République ayant adopté Catherine Cornaro, elle regarderoit comme ses ennemis ceux qui favoriseroient les partisans de Charlotte de Lusignan.

On n'étoit guere accoutumé à Rho-

Pierre d'Aubusson.

des d'entendre des Ambaſſadeurs parler avec tant de hauteur. Outre les ſervices continuels que la Religion avoit rendus à cette République, les Chevaliers de Rhodes ne ſe croyoient pas inférieurs, ni en dignité, ni en forces, à des gentilshommes Vénitiens ; & les plus fiers de cette noble milice opinoient à renvoyer l'agent de Lorédan ſans réponſe.

Si le Grand-Maître s'étoit abandonné à ces premiers mouvements d'une inclination ſecrete, qui l'avoient autrefois attaché à la perſonne & aux intérêts de Charlotte de Luſignan, il eût répondu à l'Envoyé du Général Vénitien avec la même hauteur, & ce courage qui lui étoit ſi naturel. Mais ce qui pouvoit être conſidéré dans un Chevalier particulier comme générofité, ne convenoit plus à un Souverain, qui devoit régler ſes démarches par l'intérêt ſeul de ſon état : ainſi le Grand-Maître, pour ne ſe pas attirer de nouveaux ennemis, à la veille de voir fondre toutes les forces de Mahomet ſur l'isle de Rhodes, tempéra tellement ſa réponſe, que, ſans rien accorder à l'Envoyé des Vénitiens, & auſſi ſans les offenſer par des diſcours trop fiers, il ſut également maintenir les droits de ſa dignité, & la liberté de ſes Etats. Il lui dit que l'Ordre, ſuivant ſes ſta-

tuts, ne prenoit point de parti dans les différends & dans les guerres qui naiſſoient entre les Princes Chrétiens; qu'il le chargeoit de dire à ſon Général qu'on ne recevoit à Rhodes ni ſéditieux, ni rebelles; mais que, comme il ſe pratiquoit dans tout pays libre & ſouverain, on n'en chaſſoit pas auſſi ceux que des diſgraces particulieres obligeoient de s'y refugier, & qui y vivoient en gens d'honneur & en bons Chrétiens: avec cette réponſe il congédia ce Miniſtre.

A peine cet Envoyé fut parti de Rhodes, qu'il y en arriva un autre de la part du Soubachi, ou Lieutenant du Gouverneur de Lycie, province voiſine, comme nous l'avons dit, de l'isle de Rhodes. Ce Commandant Infidele, dont la cruauté n'étoit retenue que par ſon avarice naturelle, avoit actuellement dans ſes priſons pluſieurs Chrétiens, & des ſujets de la Religion; & comme il en perdoit tous les jours quelqu'un par les peines & la miſere de l'eſclavage, il réſolut, contre l'uſage de ſa nation, de traiter de leur liberté. Mais on ſoupçonna que le voyage de cet Envoyé n'étoit qu'un prétexte inventé par Mahomet pour faire reconnoître les fortifications de Rhodes. Cependant, comme le Grand-Maître n'avoit rien plus à cœur que la liberté de ſes Freres, il

Pierre d'Aubusson.

entra volontiers en négociation ; ce fut le sujet de plusieurs voyages que cet Envoyé fit à Rhodes.

Le Grand-Maître, dans l'impatience de recouvrer ces Chevaliers, & en même temps pour couper pied à tous ces voyages, applanit les difficultés. Outre l'argent nécessaire pour la rançon des esclaves, qu'il fournit de ses propres deniers, il envoya encore des présents magnifiques au Soubachi ; & quand le négociateur ramena ces Chevaliers, sa récompense ne fut point oubliée. Le Grand-Maître les embrassa tous les uns après les autres : jamais une tendre mere, qui après une longue absence revoit dans ses bras un fils unique, ne fit éclater une joie plus vive. Ces Chevaliers, de leur côté, baisoient ses mains, les mouilloient de leurs larmes, embrassoient ses genoux, & par ces transports muets, mais qui se font si bien entendre au cœur, tâchoient d'exprimer leur reconnoissance : ils l'appelloient leur pere & leur sauveur. Le Grand-Maître se défendoit avec beaucoup de modestie de tous ces titres : *C'est à la Religion, mes enfants*, leur dit-il, *que vous devez ces marques de votre reconnoissance ; & j'espere que vous vous en acquitterez avec votre valeur ordinaire contre les entreprises de Mahomet, qui nous menace tous les jours d'un siege.*

Il en avoit reçu des avis de différents côtés. L'Ordre n'avoit point encore eu de Grand-Maître qui eût tant dépensé & si utilement en espions; il en entretenoit jusques dans l'intérieur du serrail. C'étoit par leur avis qu'il avoit appris que les Vénitiens, à l'insu de leurs alliés, négocioient secrétement leur paix avec la Porte. Il savoit d'ailleurs par la voie publique que le Roi de Perse Ussum-Cassan, le plus puissant des ennemis de Mahomet, accablé d'années & de fatigues de la guerre, ne faisoit plus que se tenir sur la défensive, sans rien entreprendre contre les Turcs. Il voyoit que les Princes Chrétiens, selon leur immuable coutume, se déchiroient les uns les autres; que Mathias Corvin, Roi de Hongrie, faisoit une guerre sanglante à l'Empereur Frédéric: d'où il concluoit que Mahomet, se prévalant de ces divisions, tourneroit infailliblement ses armes, l'année prochaine, contre l'isle de Rhodes.

Pierre d'Aubusson.

Le Grand-Maître, pour n'être pas surpris, fit remplir les magasins de munitions de guerre & de bouche; & l'isle de Rhodes se trouvant destituée pour sa défense d'un nombre suffisant de Chevaliers, il convoqua le Chapitre général; &, par une citation adressée aux Grands-Prieurs, il ordonna à tous les Chevaliers de se rendre incessamment à Rhodes avec leurs armes, & dans l'équipage conforme

Pierre d'Aubuſſon.

à leur profeſſion. On trouve dans l'Hiſtoire de Boſio la copie en Italien de cette citation, dont l'original ſe conſerve encore aujourd'hui dans les archives de Malte; & nous avons cru que les Lecteurs ne feroient pas fâchés d'en voir ici un extrait :

MES TRÈS-CHERS FRERES,

Au milieu des plus grands périls dont Rhodes eſt menacée, nous n'avons point trouvé de ſecours plus aſſuré que la convocation générale, & une prompte aſſemblée de tous nos Freres. L'ennemi eſt aux portes; le ſuperbe Mahomet ne met plus de bornes à ſes projets ambitieux; ſa puiſſance devient de jour en jour plus formidable; il a une multitude innombrable de ſoldats, d'excellents Capitaines, & des tréſors immenſes : tout cela eſt deſtiné contre nous; il a juré notre perte; j'en ai des avis bien sûrs. Ses troupes ſont déjà en mouvement; les provinces voiſines en ſont remplies; tout file du côté de la Carie & de la Lycie; un nombre prodigieux de vaiſſeaux & de galeres n'attendent plus que le printemps & le retour de la belle ſaiſon pour paſſer dans notre isle. Qu'attendons-nous nous-mêmes? Ignorez-vous que les ſecours ſont éloignés, ordinairement très-foibles, & toujours incertains? Nulle reſſource que dans no-

tre propre valeur ; & nous sommes perdus si nous ne nous sauvons nous-mêmes. Les vœux solemnels que vous avez faits, mes Freres, vous obligent à tout quitter pour vous rendre à nos ordres. C'est en vertu de ces saintes promesses faites au Dieu du Ciel & aux pieds de ses autels, que je vous cite. Revenez incessamment dans nos Etats, ou plutôt dans les vôtres : accourez avec autant de zele que de courage au secours de la Religion. C'est votre mere qui vous appelle ; c'est une mere tendre qui vous a nourris & élevés dans son sein, qui se trouve en péril. Y auroit-il un seul Chevalier assez dur pour l'abandonner à la fureur des Barbares ? Non, mes Freres, je ne l'apprehende point ; des sentiments si lâches & si impies ne s'accordent point avec la noblesse de votre origine, & encore moins avec la piété & la valeur dont vous faites profession.

Pierre d'Aubusson.

Cette citation répandue dans toute l'Europe, excite le zele & l'ardeur des Chevaliers ; tous travaillent avec empressement à leurs équipages. Pour avoir plus promptement de l'argent, on vend ses meubles, on loue & on afferme à vil prix les commanderies ; chacun prend des mesures pour son départ & pour son passage, & tous ne craignent rien tant

Pierre d'Aubuſſon. que de n'arriver pas aſſez tôt à Rhodes. Quelques Souverains, édifiés de leur zele, y envoyerent différents ſecours; le plus conſidérable vint de la France. Louis XI, qui regnoit alors, obtint du Pape Sixte IV un Jubilé & des Indulgences en faveur de toutes les perſonnes qui aſſiſteroient les Chevaliers. Ce Jubilé produiſit très-promptement des ſommes conſidérables qui furent envoyées auſſi-tôt en Orient, & qui, par ordre du Grand-Maître, furent employées à conſtruire de nouvelles fortifications, qu'il jugea à propos d'ajouter au château & aux boulevards de la ville de Rhodes.

Mahomet ne s'apperçut qu'avec chagrin qu'on eût pénétré ſes deſſeins; & pour empêcher que cette découverte ne mît en mouvement les Princes Chrétiens, & ne produisît à la fin quelque ligue redoutable, il tâcha, ſous prétexte d'une négociation de paix avec le Grand-Maître, & par une ambaſſade d'un grand éclat, de ralentir le zele de ceux qui ſe diſpoſeroient à prendre les armes. Mais comme c'étoit le plus fier de tous les hommes, & qu'il ne vouloit pas s'expoſer à un refus de la part des Chevaliers, il chargea de cette démarche le Prince de Zem ou Zizim, un de ſes enfants, & Cheleby ſon ne-

veu, dont les gouvernements étoient voisins de Rhodes, & il leur ordonna de se servir pour cette négociation d'un renégat Grec, appellé Démetrius Sophian, dont il connoissoit l'adresse & l'habileté. Pierre d'Aubusson.

Les deux Princes Turcs, en exécution des ordres qu'ils avoient reçus du Grand-Seigneur, envoyerent à d'Aubusson une lettre remplie de sentiments d'estime pour sa personne, & pour tous les Chevaliers de son Ordre. Elle étoit même remplie de traits flatteurs peu ordinaires dans le style des Barbares: ces Princes la finissoient par l'inviter à faire avec Sa Hautesse une paix solide, & par laquelle ils lui offroient leur médiation & leur crédit à la Porte.

Le Grec renégat fut chargé de cette lettre & de la négociation, dont on prétend qu'il avoit seul le secret, à l'insu même des deux jeunes Princes. Il se rendit à Rhodes, présenta au Grand-Maître sa lettre de créance, & quand il fallut entamer la négociation, il lui représenta que, pour lui accorder une paix solide & durable, le Grand-Seigneur ne lui demandoit qu'un léger tribut. Pour l'y déterminer plus facilement, il ajouta qu'afin d'obtenir un pareil traité, le Sénat de Venise n'avoit point fait difficulté de s'engager à envoyer chaque année à la Por-

Pierre d'Aubusson.

te huit mille ducats d'or ; qu'il en seroit quitte à bien meilleur marché, quoiqu'on ne peut, dit-il, acheter trop cher l'amitié d'un Prince si puissant, & qui faisoit trembler tous les autres.

Le Grand-Maître avoit déjà été averti par ses espions, qu'il entretenoit à Constantinople, de l'ambassade du renégat, & qu'on ne s'en servoit que pour l'endormir & le surprendre : ainsi pour tourner à son avantage & contre Mahomet l'artifice que ce Prince employoit pour le tromper, il dissimula sagement la connoissance qu'il en avoit. Il ne laissa même voir qu'une parfaite confiance aux paroles de l'Ambassadeur, & il lui dit qu'il seroit ravi de pouvoir parvenir à une paix solide avec le Grand-Seigneur. Mais il ajouta que son Ordre étant sous la protection particuliere du Souverain Pontife des Chrétiens, & qu'ayant même de grands biens dans les Etats de la plupart des Princes de l'Europe, il ne pouvoit rien conclure sans leur participation ; cependant qu'il ne croyoit pas qu'ils s'opposassent à un traité qui établiroit une paix solide entre les deux Puissances ; qu'il lui paroissoit que le Conseil de son Ordre y consentiroit aussi volontiers ; mais que pour obtenir ce consentement des Chevaliers, il ne falloit pas parler de tribut, dont

le nom seul leur étoit odieux. Qu'il alloit néanmoins en écrire incessamment à Rome, & dépêcher des Ambassadeurs dans toutes les cours de la Chrétienté, & qu'il ne demandoit que trois mois pour en avoir la réponse.

L'habile Grand-Maître, dans la vue de procurer aux Chevaliers qui étoient éloignés le temps & la liberté du passage pour se rendre à Rhodes, ajouta avec une ingénuité apparente, que dans la disposition favorable où le Grand-Seigneur paroissoit être de traiter de bonne foi avec son Ordre, il croyoit qu'il étoit de l'intérêt des uns & des autres, & pour éviter de s'aigrir par de nouvelles entreprises, de faire une suspension d'armes, & de rétablir entre leurs sujets la liberté du commerce, au moins pendant les trois mois qu'il avoit demandés pour faire venir des réponses de l'Europe.

Le Grand-Maître, après cette conférence, & pour ne pas retenir plus longtemps dans Rhodes un renégat qu'il regardoit comme un espion, le congédia, & il le chargea d'une lettre pour les deux jeunes Princes Ottomans, où, après avoir répondu à leurs civilités avec toute la politesse convenable, il ajoutoit, conformément à ce qu'il avoit dit à leur Ambassadeur, qu'il ne pouvoit

Pierre d'Aubuffon.

conclure un traité de cette importance fans la participation du Pape & de la plupart des Princes Chrétiens.

L'Ambaffadeur, à fon retour, rendit compte de la négociation aux deux Princes Ottomans. Il leur fit comprendre qu'il s'étoit apperçu que le Grand-Maître traiteroit volontiers de la paix ; mais que ce Prince ne confentiroit jamais à payer aucun tribut, & qu'il feroit même défavoué de tout fon Ordre s'il y confentoit. Les deux Princes qui croyoient faire leur cour à Mahomet en avançant cette négociation, & qui la conduifoient de bonne foi, renvoyerent l'Ambaffadeur avec ordre de changer le nom de tribut dans celui d'un préfent, dont le prix & la valeur feroient réglés par les Chevaliers mêmes. Ils le chargerent en même temps de conclure une fufpenfion d'armes pour le temps qu'avoit exigé le Grand-Maître. Mais d'Aubuffon, bien inftruit qu'on ne cherchoit, par ces différentes propofitions, qu'à l'amufer, rejetta avec fermeté l'obligation d'un préfent, & de tout ce qui pouvoit avoir l'air de tribut : il demanda feulement le temps néceffaire pour apprendre les intentions du Pape & des Princes Chrétiens, dans la vue de pouvoir faire venir des fecours de l'Europe. Le Grec n'en ayant pu tirer autre chofe, & pour

Pierre d'Aubuſſon.

pour tenir toujours la négociation ouverte, conclut avec lui cette ſuſpenſion d'armes, & la liberté du commerce, qu'un ſecond Ambaſſadeur, qui vint à Rhodes de la part de Mahomet même, confirma.

Quoique ce Prince, ſur la confiance qu'il avoit dans ſes forces, conduiſît ordinairement ſes entrepriſes avec hauteur, il avoit cru en cette occaſion devoir ſe ſervir de ſes détours, & de cette feinte négociation, afin d'en faire paſſer les nouvelles en Europe, & par le bruit d'une paix prochaine que ſes émiſſaires avoient ſoin de répandre, refroidir le zele des Princes Chrétiens, & ralentir l'empreſſement des Chevaliers : c'étoit là le but de ſes artifices. Le Grand-Maître, de ſon côté, ne s'étoit laiſſé aller, en apparence, à écouter ſes propoſitions, que pour faciliter le paſſage des Chevaliers, & pour avoir le temps de ménager d'autres traités plus sûrs & auſſi importants, qui ſe négocioient actuellement à Rhodes.

Il y avoit dans cette ville un Envoyé du Soudan d'Egypte, & ſon favori, appellé Douan Diodar, qui y étoit venu pour renouveller les anciens traités de paix avec les Chevaliers. On a pu voir dans le cours de cette hiſtoire que la Religion de Saint Jean, depuis ſon éta-

Pierre d'Aubuſſon.

bliſſement, avoit toujours eu deux ſortes d'ennemis, Mahométans de Religion, & également redoutables. Les premiers étoient les Arabes ou les Sarraſins d'Egypte, qui s'étoient emparés ſur les Chrétiens, comme nous l'avons vu, de la Paleſtine, de la Phenicie, & d'une partie de la Syrie. Les Turcs de la Dynaſtie Ottomanide, depuis la conquête de Rhodes faite par les Chevaliers, devinrent pareillement leurs ennemis déclarés; & quelquefois ces deux ſortes d'ennemis, quoique jaloux les uns des autres, avoient joint leurs forces contre un Ordre militaire qui, par ſes flottes & ſes galeres, troubloit le commerce de leurs marchands, & les entrepriſes de leurs Corſaires. Mais les forces de la Religion ne ſuffiſant pas pour réſiſter en même temps à ces deux Puiſſances, les Grands-Maîtres & le Conſeil avoient toujours recherché avec ſoin d'avoir la paix avec une nation, quand ils étoient en guerre avec l'autre: par cette ſage politique ils balançoient leur pouvoir, & tenoient leurs forces ſéparées.

Le bruit que Rhodes étoit menacée d'un ſiege, étant paſſé en Egypte, fit craindre au Soudan que Mahomet ne réuſsît dans ſon entrepriſe: voiſin pour voiſin, il aimoit mieux le plus foible; & pour ne laiſſer rien à craindre de ſa

part aux Chevaliers, il avoit envoyé à Rhodes son favori pour y renouveller les derniers traités de paix. Le Grand-Maître en reçut les premieres ouvertures avec d'autant plus de plaisir, qu'il vit bien que l'intérêt seul du Soudan rendroit le nouveau traité durable. Pierre d'Aubusson.

Ainsi on entra en matiere avec une confiance réciproque ; & après quelques conférences, on convint que les vaisseaux de la Religion ne troubleroient plus à l'avenir ceux d'Egypte dans leur commerce, & que les Chevaliers ne souffriroient point que leurs sujets servissent de soldats, de pilotes ou même de guides aux ennemis du Soudan. Réciproquement le Soudan promit de ne rien entreprendre contre les intérêts du Grand-Maître ; que les vaisseaux de la Religion seroient bien reçus dans tous ses ports ; que s'ils y étoient poursuivis par leurs ennemis, les Sarrasins seroient tenus de les défendre ; que quand les sujets du Grand-Maître, pour aller à la Terre-Sainte, passeroient sur les états du Soudan, on n'en exigeroit aucun droit : que l'on ne retiendroit plus aucun esclave chrétien qui se trouveroit avoir été affranchi par son Patron ; & qu'à l'égard des autres esclaves chrétiens, on en pourroit faire l'échange contre des Sarrasins, esclaves à Rhodes, & en

Pierre d'Aubusson.

donnant un Sarrasin pour un Chrétien.

Le Grand-Maître fit un traité à peu-près pareil avec le Roi de Tunis, autre Prince Mahométan : on y ajouta seulement que la Religion pourroit prendre dans ses Etats, quand elle en auroit besoin, trente mille muids de bled sans payer aucun droit de traite ni de sortie.

Pendant ces différentes négociations, il arrivoit à Rhodes des Chevaliers de tous les endroits de la Chrétienté ; mais comme on en attendoit encore un plus grand nombre, le Chapitre fut différé jusqu'au 28 d'Octobre, que le Grand-Maître en fit l'ouverture. *Généreux Chevaliers*, leur dit-il, *voici enfin l'occasion de faire paroître votre zele & votre courage contre les ennemis de la Foi. Dans une guerre si sainte, c'est Jesus-Christ lui-même qui sera votre chef ; il n'abandonnera pas, mes Freres, ceux qui vont combattre pour ses intérêts. En vain Mahomet, ce Prince impie, & qui ne connoît point d'autre divinité que sa propre puissance, se vante d'exterminer notre Ordre. S'il a des troupes plus nombreuses que les nôtres, ses troupes ne sont composées que de vils esclaves qu'on traîne par force dans les périls, & qui ne s'exposent à la mort que pour éviter la mort même dont ils sont menacés par leurs*

Officiers : au lieu que je ne vois parmi vous que des Gentilshommes nés d'un sang illustre, élevés dans la vertu, déterminés à vaincre ou à mourir, & dont la piété & la valeur sont des gages sûrs de la victoire. Pierre d'Aubusson.

Les Chevaliers qui composoient l'assemblée, ne répondirent à un discours si touchant, que par les assurances de répandre jusqu'à la derniere goutte de leur sang pour la défense de la Religion ; & afin que le service ne fût point retardé par la diversité du commandement & la lenteur des conseils, tout le Chapitre conjura le Grand-Maître de se charger seul, & avec une autorité absolue, du commandement des armes, & de l'administration des finances. C'étoit une espece de *dictature*, dont on jugea à propos de le revêtir pendant l'orage dont Mahomet menaçoit l'Ordre. Le Grand-Maître, par modestie, vouloit refuser un pouvoir si étendu & si peu ordinaire, & il représenta que ces différents emplois seroient mieux remplis, s'ils étoient partagés entre plusieurs Chevaliers : mais tout le Chapitre avoit une si parfaite confiance dans sa capacité, & dans le zele qu'il avoit fait paroître pour le bien de la Religion, & on lui fit de si pressantes instances, qu'il ne put se dispenser de s'en charger.

Pierre d'Aubusson.

Le premier usage qu'il en fit, fut de nommer quatre Capitaines géneraux, qu'on appelloit en ce temps-là *Capitaines du secours*, & qui devoient commander chacun dans le quartier qui leur fut assigné. Il choisit pour ces emplois, l'Hospitalier, l'Amiral, le Chancelier & le Trésorier de l'Ordre : & le Chevalier Rodolphe de Wirtemberg, Grand-Prieur de Brandebourg, fut choisi pour Général de la cavalerie : le Grand-Maître, à la tête de ces premiers Officiers, visitoit tous les jours les fortifications & les dehors de la place.

Par son ordre on abattit toutes les maisons de plaisance qui en étoient trop voisines ; on coupa les arbres, & on rasa jusqu'aux Eglises de saint Antoine & de Notre-Dame de Philerme, dont les ennemis, pendant le siege, auroient pu se prévaloir. Les Rhodiens ne virent pas sans quelque regret ruiner leurs maisons de campagne, & détruire des jardins délicieux dont la ville étoit environnée ; mais le salut public l'emporta sur toute autre considération : rien ne fut épargné ; & avant que de ruiner l'Eglise de Notre-Dame de Philerme, on rapporta dans la principale Eglise de la ville une Image de la Vierge, qui y étoit conservée de temps immémorial, & qui y étoit révérée avec un culte religieux.

Le Grand-Maître, pour ne pas laisser de fourrage ni de pâture à la cavalerie ennemie, fit couper tous les grains de la campagne, & marqua aux Paysans de chaque canton les forts où, à l'arrivée des Infideles, ils pourroient se retirer. Par le même esprit de prévoyance, & en parcourant le rivage de la mer, il examinoit avec ses Officiers les endroits d'où on pouvoit s'opposer aux descentes des ennemis; ceux où il faudroit se retrancher, si on étoit trop pressé; les coupures & les retirades qu'on seroit obligé de faire derriere les murailles si elles tomboient par l'effort de l'artillerie. Rien n'échappoit à l'étendue & à la justesse de ses vues: fortifications, artillerie, armes, vivres & finances, tout passoit sous ses yeux, & il étendoit ses soins sur les moindres habitants, & pourvoyoit à leur subsistance, comme à celle des Chevaliers & des troupes qui composoient la garnison. Pierre d'Aubusson.

Heureusement pour le soulager dans ces différents travaux, outre un grand nombre de Chevaliers de toutes nations, qui s'étoient déjà rendus à Rhodes, on y vit arriver Bertrand de Cluys, Grand-Prieur de France; Charles de Montholon & plusieurs autres Chevaliers des trois langues de ce Royaume. Ils furent bientôt suivis par Frere

Pierre d'Aubusson.

Jean Daw, Grand-Bailli d'Allemagne, qui se rendit à Rhodes, à la tête d'un grand nombre de Commandeurs & de Chevaliers de sa nation, & avec un corps de troupes plus considérable encore par le choix & la valeur des soldats, que par leur nombre. Des Seigneurs & des Gentilshommes Français, aux premieres nouvelles qu'ils eurent du siege dont Rhodes étoit menacée, y accoururent avec une suite conforme à leur qualité : on comptoir parmi ces illustres guerriers, Antoine d'Aubusson, Vicomte de Monteil, frere aîné du Grand-Maître. Ces Seigneurs descendoient du côté de leur pere en ligne masculine de Raimond, Seigneur de Monteil ou Vicomte, & de la Feuillade, second fils de Renaud VII du nom, Vicomte d'Aubusson, qui avoit pour huitieme aïeul Renaud d'Aubusson, premier du nom, & frere aîné de Turpin d'Aubusson, qui, pour sa piété & la noblesse de son origine, fut élu Evêque de Limoges, l'an 898, ainsi qu'Aimar de Chabanois le rapporte dans sa chronique. Sa mere étoit de la maison de Comborn, très-illustre, très-puissante, & alliée à plusieurs Princes Souverains.

Le Vicomte d'Aubusson étoit accompagné de Louis de Craon, Seigneur des premieres maisons d'Anjou, & de Be-

noit Scalier de l'Escale, dont les ancêtres avoient été Souverains de Vérone ; ce Seigneur amena d'Italie, à ses frais, au secours de la Religion, plusieurs bandes ou compagnies d'infanterie. On trouve encore parmi ces braves guerriers, Louis Sanguin, Parisien; Claude Colomb, de Bordeaux ; Mathieu Brangelier, de Périgord ; & Charles le Roi, de Dijon. Le Grand-Maître, à la priere de tout le Conseil, déféra au Vicomte de Monteil le commandement général des armées, & il assigna aux autres volontaires les quartiers qu'ils devoient défendre. Une émulation héroïque régna bientôt entre ces Chevaliers séculiers & les Chevaliers de l'Ordre, & la même émulation se retrouva entre les habitants Grecs & Latins, & passa depuis jusqu'aux femmes & aux enfants, qui travailloient, à l'envi, aux retranchements que le Grand-Maître avoit ordonnés.

Pierre d'Aubusson.

Ces Chevaliers & ces volontaires, tout brûlants de zele de se signaler, attendoient avec impatience l'arrivée des Infideles; mais ils n'attendirent pas longtemps. Mahomet se lassa de dissimuler, & de faire un personnage si contraire à son orgueil naturel : il cessa de feindre, & il fit éclater hautement le dessein qu'il avoit formé d'attaquer l'isle de Rhodes,

Pierre d'Aubusson.

dont il regardoit la conquête comme le fondement de celle de l'Asie entiere, que son ambition embrassoit, pour mettre le sceau à sa gloire. Il étoit puissamment fortifié dans ce dessein par le Grand-Visir, ou premier Bacha, comme on parloit en ce temps-là, appellé Misach Paléologue, Prince Grec de cette maison Impériale, né Chrétien; mais qui à la prise de Constantinople, pour éviter la mort à laquelle Mahomet avoit condamné tous les héritiers de l'empire, s'étoit fait Mahométan. Sa valeur, ses services, son adresse, & une complaisance entiere pour toutes les volontés du Sultan, l'avoient élevé depuis à la dignité de Visir; & pour ne pas laisser de soupçon à ce Prince sur son changement de Religion, il affectoit de se montrer ennemi implacable de tous les Princes Chrétiens, & sur-tout du Grand-Maître & des Chevaliers de Rhodes.

Ce fut pour faciliter à son Maître la conquête de cette isle, qu'il introduisit à sa cour trois fameux renégats qui en avoient levé le plan. Le premier, appellé Antoine Méligalle, étoit de la ville de Rhodes même, de noble extraction; mais qui, ayant dissipé son patrimoine & l'héritage de ses peres en débauches, s'étoit flatté, pour derniere ressource, de tirer quelque avantage de

fon changement de religion. Le fecond étoit le même Démétrius Sophian, dont Mahomet s'étoit fervi pour porter les lettres du Sultan Zizim à Rhodes; homme d'efprit, propre à la négociation; mais accufé de magie, & de s'adonner à la recherche de ces vaines connoiffances, que les vifionnaires appellent *Sciences occultes.* Le troifieme de ces renégats étoit un Ingénieur Allemand, appellé Georges Frapan, & communément *Maître Georges*, bon Géometre, qui excelloit fur-tout dans la conduite & le fervice de l'artillerie. Mahomet qui n'épargnoit rien pour attacher à fon fervice des hommes qui lui pouvoient être utiles, lui donnoit des apointements confidérables. L'Allemand, par fon ordre, avoit parcouru la plupart des places chrétiennes, fur lefquelles le Sultan pouvoit avoir des deffeins, & en avoit levé le plan; &, entre autres, il lui en avoit rapporté un très-exact de la ville & des environs de Rhodes.

Pierre d'Aubuffon.

Le Bacha, pour flatter la paffion du Sultan, lui parla de ces trois renégats comme de gens très-propres à faire réuffir fes deffeins. Mahomet les fit appeller, & après qu'ils eurent été introduits en fa préfence, pour fe rendre plus agréables, & de concert avec le Miniftre, ils lui dirent que la plus gran-

Pierre d'Aubuffon.

de partie des murailles de Rhodes tomboit en ruine, que la difette des munitions y étoit grande, & que les prétendus fecours de l'Europe, dont les Chevaliers fe flattoient, étoient fort incertains par les guerres continuelles qui étoient entre les Princes Chrétiens. Les trois renégats lui préfenterent chacun un plan de la ville de Rhodes : celui de l'Allemand fut trouvé le plus régulier, & ce fut fur ce plan que le Sultan régla l'ordre des attaques, & tout ce qui devoit s'exécuter pour faire réuffir une entreprife fi importante.

Le Sultan, emporté par fon impatience, voulut que, fans attendre la grande armée, le Bacha partît pour aller lui-même reconnoître la place. Il le fit auffi-tôt embarquer fur de légeres frégates & des vaiffeaux de basbord, avec quelques compagnies de Janiffaires & de Saphis : il étoit fuivi des trois renégats, auxquels ce Prince promit de magnifiques récompenfes, s'ils pouvoient contribuer à le rendre maître de Rhodes. Dans la traverfe le Rhodien Méligalle, infirme depuis longtemps, fut attaqué d'une horrible maladie : fa chair couverte d'ulceres tomboit en morceaux, & avant que d'expirer il fe trouva enfeveli dans la pourriture.

Pierre d'Aubusson.

Cependant le Bacha Paléologue faisoit route : il parut bientôt à la vue de l'isle de Rhodes, & le quatrieme Décembre il vint mouiller vis-à-vis la forteresse de Fano. Il mit aussi-tôt quelques compagnies de Saphis à terre pour reconnoître, suivant ses instructions, s'il pouvoit y descendre lui-même. Le Bailli de Brandebourg, qui commandoit la cavalerie légere de la Religion, ayant laissé ces coureurs avides de butin, s'engager dans les terres, tombe ensuite sur eux, en tue une partie, pousse les autres jusqu'au bord de la mer, & les force à se rembarquer. Le Bacha, après les avoir reçus sur ses vaisseaux, prend le large; & pour ne pas laisser les armes de son maître inutiles, en attendant l'arrivée de la grande flotte, il tenta une nouvelle descente dans l'isle de Tilo, qui appartenoit à l'Ordre. Les habitants de la campagne s'étoient refugiés dans la forteresse, où il y avoit une forte garnison, composée pour la plupart des Chevaliers.

Paléologue, pendant huit jours, battit la place avec ce qu'il avoit d'artillerie : la breche lui ayant paru raisonnable, il fit mettre pied à terre aux Saphis, & les mena lui-même à l'assaut. Il se flattoit d'emporter brusquement le château; mais il n'avoit pas

Pierre d'Aubusson.

encore éprouvé la valeur de ceux qui le défendoient. Ce qu'il y avoit de Chevaliers firent une si vigoureuse résistance, que le Bacha, après avoir vu périr au pied des murailles les plus braves de sa troupe, fut obligé de faire sonner la retraite. Il jugea bien par le courage des assiégés, que s'il vouloit s'opiniâtrer à ce siege, il falloit en revenir à ouvrir la tranchée, & aux regles ordinaires de la guerre; mais n'ayant pas encore un assez grand corps de troupes pour une pareille entreprise, & la saison n'étant plus favorable, il leva le siege avec encore plus de honte que de perte, se rembarqua une seconde fois, & gagna le port de Phisco en Lycie, situé à vingt-deux milles de Rhodes, d'autres disent à dix-huit milles. C'étoit le rendez-vous & le quartier d'assemblée, tant pour la grande flotte que pour les troupes de terre qui, en attendant le retour du printemps, étoient cantonnées dans cette province, & dans les provinces voisines.

Ce ne fut que vers la fin d'Avril que la grande flotte des Infideles partit de Gallipoli, passa le détroit, entra dans la riviere de Lycie, & se trouva à la vue de l'isle de Rhodes. La garde qui étoit au haut du mont saint Etienne, donna le signal pour avertir qu'elle

paroiſſoit. Le Grand-Maître y accourut auſſi-tôt avec les principaux Officiers de la Marine, & ils jugerent à ſa manœuvre qu'elle alloit au port de Phiſco pour y embarquer les troupes qui étoient aux environs. La conjecture ſe trouva bien fondée; & ce fut dans ce port que ſe fit l'embarquement. On comptoit dans cette flotte cent-ſoixante vaiſſeaux de haut bord, ſans les felouques, les galiotes & les vaiſſeaux plats & de tranſport; on ne parloit pas moins que de cent mille hommes dans l'armée de terre. Ce formidable armement arriva enfin dans Rhodes le 23 du mois de Mai 1480.

Pierre d'Aubuſſon.

Nous avons déja parlé de la ſituation de cette iſle, au ſujet de la conquête qu'en firent les Chevaliers pendant le magiſtere de Foulques de Villaret: ainſi pour l'éclairciſſement de ce qui ſuit, nous nous contenterons de remarquer que la capitale de l'iſle de Rhodes, & qui en porte le nom, eſt ſituée au bord de la mer, & ſur la pente d'une colline, qui en ce temps-là étoit couverte d'orangers, de grenadiers, de muſcats excellents, & de vignobles de différentes eſpeces. Cette place étoit entourée par une double enceinte de murailles, & fortifiée de diſtance en diſtance par de groſſes tours. Un rempart ſoutenoit ces murailles &

Pierre d'Aubusson.

ces tours au dedans de la ville : au dehors on trouvoit un fossé large & profond. Cette place avoit deux ports, dont le premier qu'on rencontroit en y abordant servoit de retraite aux galeres ; son embouchure étoit défendue par une plate-forme, sur laquelle il y avoit une tour tournée vers l'Orient, & appellée *le Fort saint Elme.* Les grands vaisseaux occupoient l'autre port, qui étoit fortifié par deux tours, l'une appellée *la tour de saint Jean*, & l'autre *la tour de saint Michel.* On prétend que c'étoit en la place de ces deux tours, & sur deux rochers qui se regardent, qu'étoient autrefois posés les deux pieds de ce fameux colosse de bronze dont nous avons parlé, & qui passoit pour une des sept merveilles du monde. A côté de ce port il y a comme deux petits golfes, dont l'un regarde le Septentrion, & l'autre le Midi : celui qui regarde le Septentrion étoit fermé par un mole qui s'avançoit plus de trois cents pas dans la mer ; c'étoit à son extrêmité que le Grand-Maître Zacosta avoit fait construire une forteresse qu'on appelloit *la tour de saint Nicolas*, à cause d'une chapelle dédiée sous le nom de ce Saint, & qui étoit renfermée dans la place. A l'extrêmité de l'autre golfe, & du côté du Midi, on

trouvoit une autre tour, mais moins considérable que la premiere, & qui ne laissoit pas de son côté de défendre l'entrée du port. Cette tour empêchoit qu'aucun vaisseau n'y pût entrer ou en sortir. A deux milles de la ville on trouvoit la montagne ou la colline de saint Etienne, & un peu plus loin, & d'un autre côté, on rencontroit le mont Philerme, célebre par la dévotion des Insulaires, & des autres peuples Chrétiens voisins, qui venoient en pélerinage visiter l'Eglise qui étoit construite en l'honneur de la sainte Vierge. Telle étoit la situation de la ville de Rhodes & des environs lorsqu'elle fut assiégée par le Bacha Paléologue.

Pierre d'Aubusson.

Le bord de la mer étoit alors couvert des vaisseaux des Turcs, qui, par des décharges continuelles de leur artillerie, tâchoient de favoriser la descente des troupes. Le canon de la ville & des forts y répondoit de son côté, & les Chevaliers emportés par leur courage, pour prévenir & pour arrêter les Turcs, s'avançoient l'épée à la main dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il y eut bien du sang de répandu dans cette premiere occasion; mais malgré tous les efforts des Chrétiens, il fallut que leur courage cédât au grand nombre des Infideles. Ces Barbares se partagerent, & pendant qu'une

Pierre d'Aubusson.

partie occupoit toutes les forces des Chevaliers, le plus grand nombre aborda en foule dans les endroits éloignés, & moins défendus. Tous enfin prirent terre ; ils gagnerent le mont ou la colline de saint Etienne, où ils se retrancherent d'abord ; & après avoir débarqué leur artillerie, ils firent sommer la place de se rendre, & ils employerent des menaces & des promesses qui furent également méprisées.

Différents partis des Infidelés parurent bientôt dans la plaine : les principaux chefs qui étoient à la tête s'avancerent pour reconnoître les fortifications de la place. On ne les laissa pas approcher impunément : de vigoureuses sorties leur firent reprendre bien vîte le chemin de leur camp. Ce fut dans une de ces sorties, où commandoit le Vicomte de Monteil, frere du Grand-Maître, que le renégat Démétrius périt. Son cheval fut tué ; il tomba à terre, & le poids de ses armes l'ayant empêché de se relever, des escadrons, qui poursuivoient l'ennemi, lui passerent sur le corps, & l'écraserent. La Religion, de son côté, perdit en cette occasion le Chevalier de Murat, de la langue d'Auvergne & de l'illustre maison de la Tour, qui, poussant les Infideles avec plus d'ardeur que de pru-

dence, se trouva enveloppé par un escadron de Saphis qui lui couperent la tête.

Pierre d'Aubusson.

De ces légeres escarmouches qui n'avoient rien de décisif, il en fallut venir à des attaques plus régulieres. L'Ingénieur Allemand, après avoir reconnu tous les dehors de la place, conseilla au Bacha de s'attacher d'abord à la tour de saint Nicolas, & il lui fit espérer qu'il seroit bientôt maître du port & de la ville, s'il pouvoit emporter cette forteresse. Paléologue, suivant son avis, mit aussi-tôt en batterie trois grosses pieces d'artillerie près l'Eglise de saint Antoine, qui commencerent à battre la tour. Le Grand-Maître de son côté fit construire une contre-batterie dans le jardin de la langue d'Auvergne, qui ne faisoit pas un moindre feu: & les canonniers de part & d'autre tâchoient de ruiner les batteries qui leur étoient opposées. Ce n'étoit encore qu'un léger prélude de l'horrible tonnerre qui se fit entendre quand le Bacha eût mis en batteries ce nombre prodigieux de canons de toutes grandeurs qu'il avoit fait amener dans son camp.

L'Ingénieur Allemand, pour joindre l'artifice à la force ouverte, & pour reconnoître les endroits foibles de la place, de concert avec le Général Turc,

Relation de Merry Dupuy, Auteur contemporain, p. 17 & suiv.

Pierre d'Aubuſſon.

Cette relation eſt imprimée en entiere à la fin du ſecond vol. de l'Hiſt. in-4

ſe préſenta le lendemain comme un transfuge ſur le bord du foſſé, avec une poſture ſuppliante, comme s'il eût craint d'être repris; il conjura la garde de lui faire ouvrir promptement le guichet. Le Grand-Maître en ayant été averti, permit qu'on le laiſſât entrer, & il fut auſſi-tôt conduit à ſon Palais. C'étoit un homme d'une haute taille, bien fait, de bonne mine, adroit dans ſes diſcours, & qui, ſous un extérieur ingénu, cachoit toute l'adreſſe d'un habile fourbe.

D'Aubuſſon, qui étoit environnée du Conſeil de l'Ordre, lui demanda par quel motif il avoit quitté le ſervice d'un Prince auſſi puiſſant que Mahomet, ſur-tout pour s'expoſer, ſi la place étoit priſe, aux cruels ſupplices dont on puniſſoit les transfuges. Le perfide Allemand, ſans changer de contenance, & avec cet air de ſincérité, qui diſtingue ſa nation des autres, diſſimula ſon changement de religion, & lui répondit qu'il étoit Chrétien; que l'avidité du gain, & l'eſpérance des récompenſes l'avoit engagé, comme pluſieurs autres Chrétiens, à ſuivre les étendards du Grand-Seigneur; mais que depuis que l'armée de ce Prince étoit débarqué dans l'isle de Rhodes, il s'étoit ſenti déchirer par des remords ſi vifs, que, n'ayant pu ſoutenir plus

long-temps les reproches de sa conscience, il venoit de bon cœur lui offrir ses services, & sacrifier sa vie pour la défense de Rhodes & de la Religion. Pierre d'Aubusson.

Le Grand-Maître, quoique toujours en garde contre les transfuges, ne lui en laissa rien voir ; au contraire, il donna de grandes louanges aux pieux motifs qui l'avoient rappellé au service des Princes Chrétiens : il lui demanda ensuite, avec une confiance apparente, quels étoient les desseins & les forces du Bacha.

Le Bacha, lui répondit l'Allemand, *n'a que trop déclaré ses desseins & ceux de son maître par ses attaques. A l'égard de ses forces, vous avez pu voir de vos yeux combien sa flotte est nombreuse & redoutable. L'armée de terre est composée de plus cent mille hommes, la plupart vieux soldats, & qui ont suivi Amurat & Mahomet son fils dans toutes leurs conquêtes. Mais ce qui est le plus à craindre pour une place assiégée, c'est son artillerie. Jamais aucun Général n'a eu dans son armée un si grand nombre de canons si bien servis: &, outre les canons ordinaires, il a fait fondre, depuis qu'il est arrivé dans l'isle, seize grosses pieces appellées basilics ou doubles canons de dix-huit pieds de longueur, & qui portent des boulets de deux & jusqu'à trois pieds de diametre.*

Pierre d'Aubusson.

Il ajouta que l'effet de ses mortiers n'étoit pas moins redoutable ; qu'ils jettoient dans une place des pierres d'une prodigieuse grosseur. *Vous éprouverez incessamment*, ajouta-t-il, *la furie de ces machines infernales contre lesquelles vous ne pouvez vous précautionner trop tôt.* Pour gagner la confiance du Grand-Maître, & pour se faire de cette confiance un degré à la trahison qu'il minutoit, il lui donna plusieurs avis importants pour la défense de la place, & qui, par l'événement, furent trouvés très-utiles.

Il sembloit à plusieurs Seigneurs du Conseil qui l'écoutoient, que ce fourbe parloit de bonne foi ; d'autres qui se souvenoient de l'avoir vu autrefois dans la ville même de Rhodes, avertirent secrétement le Grand-Maître que dès ce temps-là il passoit pour un aventurier sans religion, & capable de tout faire & de tout entreprendre pour de l'argent. Mais ce qui acheva de le rendre suspect, c'est qu'on jetta en même temps avec des fleches des billets dans la ville, où il n'y avoit que ces mots : *Défiez-vous de maître Georges.* On les porta aussi-tôt au Grand-Maître ; & dans le Conseil les uns attribuoient tout simplement ces avis à des Chrétiens, sujets du Grand-Seigneur, & qu'il forçoit de servir dans ses armées. D'au-

tres soutenoient que ce pouvoit être un artifice du Bacha même qui, pour procurer la confiance des Chevaliers à son espion, affectoit de le décrier. Le Grand-Maître, pour ne rien hasarder, & pour profiter aussi, si on le pouvoit, des talents de cet Ingénieur, ordonna aux Officiers d'artillerie de tâcher d'en tirer toutes les lumieres qu'ils pourroient pour la défense de la place, mais en même temps de l'observer comme un espion. Pour l'empêcher de s'échapper, ni d'avoir aucune relation avec les Turcs, il le mit sous la garde de six soldats qui, de quelque côté qu'il tournât ses pas, ne le perdoient jamais de vue. L'Allemand eût bien voulu, suivant ses ordres, reconnoître les endroits les plus foibles de la place ; mais si-tôt qu'il approchoit d'un boulevard, ou d'un bastion, il se voyoit abordé par quelque Commandeur, qui, d'un air froid & sévere, lui demandoit ce qu'il cherchoit ; & dans la crainte de se rendre à la fin suspect, & d'être traité comme un espion, il se tint retiré dans le logement qu'on lui avoit assigné.

Pierre d'Aubusson.

Le Bacha, en attendant le succés de sa trahison & de leur intelligence mutuelle, continua de battre la tour de saint Nicolas avec sa plus grosse artillerie. On y tira plus de trois cents coups de canon ; le côté qui regardoit la mer, *Caoursin, p. 3*

Pierre d'Aubusson.

& qui se trouva terrassé, résista à l'effort de l'artillerie ; mais l'endroit de la muraille qui étoit vis-à-vis de la ville, en fut entiérement ruiné. Les débris & les pierres, par un heureux hasard, s'arrêterent au pied de la muraille, entassées les unes sur les autres, mais en forme de talc, qui servoit en dehors comme d'une seconde muraille.

Cependant le Grand-Maître, qui n'ignoroit pas que le salut de la ville dépendoit de la conservation de ce fort, y fit entrer l'élite des Chevaliers, & il mit à leur tête le Commandeur Caretto, de la langue d'Italie, Chevalier d'une valeur éprouvée, & qui étoit considéré comme un des premiers de la Religion. Après qu'ils eurent travaillé jour & nuit à se retrancher, on dressa des batteries pour défendre la breche. Le Grand-Maître ayant reconnu qu'en certains endroits la mer étoit quelquefois si basse, que les Turcs pourroient la passer à gué, & monter sur le mole, fit jetter au fond de l'eau des tables & des planches toutes hérissées de clous & de pointes de fer. On prépara en même temps des brûlots au pied des rochers qui environnoient la tour, pour mettre le feu aux galeres ennemies qui en approcheroient de trop près. Un corps de Chevaliers Français & Espagnols se placent par son ordre

ordre dans le fossé, pour en défendre les approches, ou au moindre signal se jetter dans le fort, & secourir la garnison. Après toutes ces précautions, ce Prince, ne se reposant encore que sur lui-même de la défense d'une place si importante, s'y enferma avec le Vicomte Monteil son frere, & d'autres volontaires qui voulurent partager avec lui le péril manifeste où il alloit s'exposer.

Pierre d'Aubusson.

En effet, le Bacha ordonne l'assaut pour le lendemain 9 Juin, & deux heures avant le jour, ses galeres & des bâtiments légers chargés d'infanterie, s'avancent avec un vent favorable vers la tour. Ils joignent bientôt le mole; leurs soldats se jettent à terre en poussant de grands cris; & malgré tout le feu de différentes batteries qu'il leur fallut essuyer, ils se présenterent fiérement à l'escalade. La difficulté de la monter leur fit prendre des échelles, & les appuyant d'un air intrépide contre le tas de pierres que le canon avoit fait crouler, & qui servoit à la place comme d'avant-mur; ils monterent à l'assaut le sabre à la main, avec une résolution capable d'étonner d'autres hommes que les Chevaliers. Le Grand-Maître étoit sur la breche, & faisoit en même temps l'office de Capitaine & de Soldat. Il eut dans cette occasion ses armes faussées en plusieurs en-

Pierre d'Aubusson.

droits, & un éclat de pierre lui ayant enlevé son casque sans le blesser, il prit, sans en être plus ému, le chapeau du premier soldat qui se trouva auprès de lui. D'autres accidents encore plus funestes qui pouvoient arriver, faisoient trembler pour lui les Chevaliers, qui ne trembloient pas pour eux-mêmes. Le Commandeur Carette l'ayant conjuré respectueusement, au nom de tout l'Ordre, de se retirer, & de laisser à ses Religieux le soin de défendre la breche. *C'est ici*, lui dit-il, *le poste d'honneur qui appartient à votre Grand-Maître :* & en se tournant du côté de Carette : *Si j'y suis tué*, ajouta-t-il avec un souris obligeant, *il y a plus à espérer pour vous qu'à craindre pour moi ;* comme pour lui faire entendre qu'il le croyoit digne par sa valeur d'être son successeur.

Les Chevaliers, à l'exemple & sous les yeux du Grand-Maître, bordoient la breche, & au défaut de muraille, faisoient un rempart de leurs corps. Les uns renversent les échelles, d'autres jettent des masses pesantes qui écrasent les assiégeants. Il y en a qui lancent des feux d'artifices, ou qui répandent de l'huile bouillante : tous combattent, & tous font une résistance qui semble passer les forces ordinaires de la nature. Les Turcs ne se rebutent point, aucun ne fuit le péril.

Si les Chevaliers par leurs coups en font tomber quelques-uns des échelles, ils se trouvent aussi-tôt remplacés par d'autres, qui se pressent d'y monter. Ceux qui ne pouvoient occuper les postes dangereux, battoient la breche à coups de mousquets, & tiroient des fleches du pied des murailles, ou avec des crampons attachés à des cordes, & qu'ils jettoient sur des Chevaliers; ils tâchoient de les accrocher, & de les attirer à terre pour les égorger.

Pierre d'Aubusson.

Qui pourroit raconter toutes les actions d'une valeur déterminée que firent les particuliers de chaque parti, mais dont l'histoire du temps nous a dérobé le détail ! Enfin, le feu plus fort & plus redoutable que les hommes décida du succès de cette terrible attaque. Les brûlots de la Religion embraserent plusieurs galeres des Turcs : l'artillerie de la ville en foudroya d'autres, & les Chevaliers firent un si grand feu de mousqueterie, que les Infideles, après avoir perdu leurs principaux Chefs, furent obligés de prendre la fuite. Dans cette retraite précipitée, & en voulant gagner les vaisseaux qui les avoient amenés, plusieurs se noyerent, ou furent tués au bord de la mer.

Ce mauvais succès ne rebuta point le Bacha, il n'en fut que plus animé contre

Pierre d'Aubusson.

les Chevaliers. Mais pour ne pas s'opiniâtrer mal à propos à l'attaque d'un endroit où le Grand-Maître sembloit avoir porté toutes ses forces, il tourna ses efforts contre le corps de la place. On fit, par son ordre, deux attaques en même temps, l'une contre le quartier des Juifs, & l'autre qui regardoit le poste de l'auberge d'Italie. Mais cette derniere n'étoit qu'une fausse attaque ; la véritable avoit pour objet la muraille des Juifs : le Bacha fit dresser plusieurs batteries pour la ruiner, & quoique, au rapport des Historiens du temps, elle eût jusqu'à vingt-huit pieds d'épaisseur, comme elle étoit ancienne, & qu'elle ne se trouva point terrassée, l'effort de l'artillerie l'ébranla bientôt. Le Grand-Maître, pour prévenir les Turcs s'ils se présentoient à l'assaut, fit abattre plusieurs maisons ; & en leur place il fit creuser un fossé large & profond : derriere ce fossé on éleva une nouvelle muraille de brique, soutenue d'une épaisse terrasse, ouvrage qui semble incroyable par le peu de temps qu'on employa à le mettre en sa perfection. Mais comme il n'y avoit personne qui n'en connût la nécessité, & le péril où la ville étoit exposée, tout le monde y travailloit avec une égale ardeur. Le Grand-Maître lui-même, & les plus anciens Commandeurs, à son

exemple, faisoient l'office de manœuvres & de pionniers. Tous les habitants, sans distinction d'âge, de sexe ou de condition, travailloient nuit & jour : les Grecs & les Latins, si souvent divisés pendant la paix, ne l'étoient alors que par une louable émulation d'avoir plutôt achevé la tâche dont ils s'étoient chargés. Les femmes Juives, comme les Chrétiennes, menacées d'un honteux esclavage, & qui redoutoient encore plus les indignités auxquelles elles seroient exposées, si la ville étoit emportée d'assaut, fatiguoient comme les hommes. Les Religieuses mêmes, sorties de leurs Couvents, servoient les ouvriers avec un zele incroyable. Tout étoit alors soldat ou pionnier ; tout le monde conspiroit à la défense de la patrie commune ; & ce ne fut que par ce zele général que le Grand-Maître vint à bout en peu de temps de si grands travaux, qui, dans une autre conjoncture, n'auroient pas été finis en plusieurs mois.

Pierre d'Aubusson.

Cependant l'artillerie des Infideles battoit continuellement la muraille : rien ne résistoit à leurs basilics & à leurs gros canons : & le bruit s'en faisoit entendre depuis l'isle de Lango, qui est à cent milles de Rhodes à l'occident, jusqu'à l'isle de Châteauroux, qui se trouve dans la même distance à l'orient.

Pierre d'Aubusson.

Il partoit en même temps de leurs mortiers des pierres d'une énorme grosseur, qui, après avoir été poussées dans l'air par la violence de la poudre, retomboient dans la ville & sur les maisons, en perçoient le comble, pénétroient jusques dans les différents étages, & écrasoient tout ce qu'elles rencontroient ; personne n'étoit en sûreté : ce fut là l'espece d'attaque qui fit plus de frayeur aux Rhodiens.

Le Grand-Maître, pour mettre surtout les femmes & les enfants en sûreté, leur ordonna de se retirer dans un endroit de la ville le plus éloigné des batteries, & qui étoit à l'occident, entre les maisons & le rempart. On posa sur cet endroit de grosses poutres en forme de toit, qu'on rendit si solide & si épais, qu'on n'eût plus rien à craindre des plus grosses pierres ; & pour rendre le change au Bacha en même monnoie, le Grand-Maître, aidé de ses plus habiles Ingénieurs, fit faire par les charpentiers de la ville, une machine de bois qui jettoit pareillement des quartiers de pierre d'une prodigieuse grosseur : ces pierres, non-seulement écrasoient les soldats qui se trouvoient sous sa portée, mais par leur poids elles ouvroient les sapes, & alloient chercher les travailleurs jusques au fond des mines. Les Chevaliers nommerent cette machi-

ne, par raillerie, *le tribut*, faisant allusion à celui que Mahomet avoit voulu exiger de la Religion, & pour l'avertir que c'étoit la seule espece de paiement qu'il en devoit espérer.

Pierre d'Aubusson. *Caoursin*, p 7.

Cependant le Général des Infideles poussoit vivement le travail de ses approches ; & son artillerie ayant fait de grandes breches, il les envoya reconnoître, dans le dessein de faire monter ses troupes à l'assaut ; mais il fut bien surpris d'apprendre que les Chevaliers avoient fait un fossé profond, & élevé un nouveau mur derriere l'ancien, & des transfuges lui rapporterent que par la vigilance & les soins du Grand-Maître, les habitants & les femmes sur-tout n'avoient plus rien à craindre pour leurs personnes de l'effet terrible des pierres, qui ne pouvoient plus offenser que des maisons vuides.

Le Bacha, outré de trouver dans la personne seule du Grand-Maître des obstacles continuels à toutes ses entreprises, résolut de s'en défaire à quelque prix que ce fût, & de le faire périr par le fer ou le poison. Pour un si lâche dessein, il jetta les yeux sur deux transfuges de la garnison, & qui, depuis leur désertion, avoient renoncé à la Foi : l'un étoit Dalmate, & l'autre Albanois. Ces deux renégats, séduits par des promesses magnifiques du Bacha, & de

Pierre d'Aubusson.

concert avec lui, quitterent le turban, rentrerent dans la ville comme s'ils se fussent échappés des fers des Infideles. Après avoir été pris dans une sortie, on les reçut dans la place avec joie & sans la moindre défiance. Ces scélérats s'applaudissoient déjà du succès qu'ils espéroient dans leur entreprise; le Dalmate, à force d'argent, avoit même, à ce qu'on prétend, corrompu un petit Officier de la bouche, qui n'attendoit plus qu'une occasion favorable pour exécuter un si noir complot. L'Albanois, qui étoit connu du Secrétaire du Grand-Maître, s'étant apperçu qu'il étoit mécontent de ce Prince, fut assez imprudent de s'ouvrir à lui : & lui ayant fait voir des lettres scellées du sceau du Bacha, qui lui promettoit les premieres dignités de l'Empire & des trésors immenses, s'il vouloit exécuter ce que l'Albanois lui proposeroit de sa part : ce Secretaire plein d'honneur, en avertit aussi-tôt le Grand-Maître. L'Albanois fut arrêté, il découvrit à la question son complice ; & avant qu'on les eût pu conduire au supplice, l'un & l'autre furent déchirés, & mis en pieces par le peuple.

Le Bacha, sans se rebuter du mauvais succès qu'avoit eu un si lâche & si honteux dessein, revint à la force ouverte; & sans quitter l'attaque du quar-

tier des Juifs, par le conseil des principaux Officiers de son armée, il reprit le premier projet de l'Allemand, qui étoit de pousser à bout l'entreprise de la tour de saint Nicolas.

Pierre d'Aubusson.

Un canal, quoique assez étroit, séparoit cette tour de l'endroit où campoient les Infideles ; & pour l'attaquer il falloit traverser ce petit bras de mer qui formoit un des golfes dont nous avons parlé. Le Général des galeres, le Commandant des troupes de la Natolie, & Merla-Bey, gendre d'un des fils de Mahomet, tous Officiers pleins d'expérience & de valeur, se chargerent de cette attaque, & de porter les troupes qui étoient nécessaires pour l'exécution jusques sur le mole. Pour cet effet, on construisit un pont qui alloit du pied de l'Eglise saint Antoine jusqu'à la tour ; & pour le pouvoir conduire, & en faire poser un bout à la pointe du mole saint Nicolas, un Ingénieur Turc, à la faveur de la nuit, porta en cet endroit une ancre, qu'il attacha au pied d'un rocher qui étoit couvert de l'eau de la mer; & dans l'anneau de cette ancre il passa ensuite un gros cable qui répondoit à la tête du pont, & qui, par le moyen d'un cabestan, le devoit faire avancer. Mais un matelot Anglois, dont l'Histoire n'a pas dédaigné de nous conserver le nom, & qui s'appelloit

Merry Dupuy, p. 47.

Pierre d'Aubusson.

Gervais Roger, s'étant, par hasard, trouvé en cet endroit, & ayant vu, sans se montrer, toute la manœuvre de l'Ingénieur Turc, le laissa partir & s'éloigner, plongea aussi-tôt dans la mer, détacha adroitement le cable qu'il laissa sur le rivage, retira l'ancre, & l'apporta au Grand-Maître, qui le récompensa magnifiquement. Les Turcs, après que leur pont fut en état, voulurent le faire avancer par le moyen du cable; mais ils s'apperçurent bientôt, par la facilité avec laquelle il revint à eux, que leur stratageme avoit été découvert & rendu inutile.

Le Bacha, pour suppléer à cet expédient, fit venir quantité de barques qui soutenoient ce pont flottant, & qui le remarquerent pendant la nuit jusqu'au bord du mole, où il l'alla appuyer. Les soldats se jetterent sur le mole, & filoient successivement par le pont, en même temps que des galiotes & d'autres bâtiments légers débarquoient d'un autre côté différentes compagnies, composées des plus braves de l'armée. Tous se flattoient de surprendre les Chrétiens; mais d'Aubusson qui avoit prévu cette seconde attaque, après avoir renforcé la garnison, & bordé la muraille d'intrépides arquebusiers, & d'une artillerie nombreuse, les attendit de pied ferme sur la breche. Au bruit que firent les

Turcs en se jettant sur le mole, on fit par son ordre, & malgré les ténebres, de si furieuses décharges de tous côtés, qu'il y périt un grand nombre de ces Infideles. Pierre d'Aubusson.

Le Bacha qui conduisoit en personne cette entreprise, pour ne pas laisser plus long-temps ses soldats exposés au feu de la forteresse, les fit avancer jusqu'au pied du fort, & du côté que son artillerie avoit fait de si grandes ouvertures. On en vint bientôt aux mains; & sans se voir qu'à la lueur des pots à feu, des grenades & de la mousqueterie, le combat fut long & opiniâtre. Le pont & les galiotes fournissoient continuellement aux Turcs des troupes fraîches; jamais ces Infideles n'avoient fait paroître tant de valeur & un courage si déterminé. Plusieurs, à la faveur de leurs échelles, gagnerent le haut de la breche; & plutôt que de reculer, s'y firent tuer, sans vouloir de quartier. Le gendre du fils de Mahomet tint ferme presque seul sur les ruines de la tour: & se faisant un rempart des corps des soldats morts, & tout couvert de blessures, il tua encore de sa main plusieurs Chevaliers, & en déchargeant un coup de sabre sur un soldat qui venoit de le blesser, & qu'il tua, il tomba mort à côté de lui. On ne se battoit pas avec moins de furéur sur la mer;

Pierre d'Aubusson.

des brûlots que le Grand-Maître avoit préparés, s'attacherent à des galeres Turques, qui battoient le fort, & les embraserent. Les cris de ceux qui cherchoient à éviter le feu, dont ils étoient environnés, le bruit & la fumée du canon, les gémissements des blessés, l'horreur même des ténebres, rien n'étoit capable de ralentir le courage des combattants: tous vouloient vaincre ou mourir. On voyoit des deux côtés la même valeur & la même fermeté. Combien d'actions héroïques dont l'obscurité de la nuit déroba la connoissance! Enfin, le jour parut, & fit voir la perte qu'avoient fait les Infideles. La mer étoit couverte de cadavres flottants, d'arcs, de turbans, & des débris encore fumants de leurs galeres. Pour surcroît de disgraces, les canonniers du fort voyant alors à découvert le pont ennemi chargé de soldats qui venoient au secours de leurs camarades, pointerent leurs canons contre ce pont, & le mirent en pieces: d'autres prétendent qu'il se brisa par la foule des Infideles qui fuyoient. Ces Barbares ne pouvant plus souffrir les efforts des Chrétiens, malgré les menaces & les prieres de leurs Officiers, abandonnerent l'attaque, prirent la fuite, & chercherent leur salut dans les bâtiments qui les avoient amenés.

Plusieurs Chevaliers, à la tête de la garnison, les poursuivirent l'épée dans les reins, & en taillerent en pieces un grand nombre. Merry, ou Médéric Dupuy, que j'ai suivi en plusieurs endroits de cette relation, rapporte qu'un Religieux de saint François, appellé Antoine Fradin, fut des plus ardents dans cette poursuite ; qu'on le vit le sabre à la main entrer dans la mer jusqu'à la ceinture, pour empêcher ces Barbares de se rembarquer ; qu'il en tua plusieurs, auxquels il coupa la tête, & que les Infideles perdirent en cette occasion plus de deux mille cinq cents hommes ; ce qui ne se put pas faire, sur-tout dans un combat qui se passa pour la plus grande partie dans les ténebres de la nuit, sans que l'Ordre de son côté n'eût aussi perdu plusieurs Chevaliers. On convient même qu'ils y furent presque tous blessés, mais on n'en compte que douze de morts, & qui scellerent par la perte de leur vie la profession qu'ils avoient faite de défendre la religion jusqu'à la derniere goutte de leur sang.

Pierre d'Aubusson.

Ce mauvais succès jetta les Turcs dans une consternation suivie pendant trois jours d'un morne silence par-tout le camp : ils tomberent dans une espece d'inaction ; le Général, frappé lui-même de cet étonnement, ne savoit plus quel

Pierre d'Aubusson.

parti prendre ; mais comme il ne redoutoit pas moins la colere & le ressentiment de Mahomet, que l'épée des Chevaliers, il sortit enfin de cette léthargie, & s'animant d'une nouvelle fureur, il continua le siege & ses attaques. Il n'y avoit point d'apparence de s'obstiner à celle de la tour : ainsi il revint aux postes d'Italie & des Juifs, qu'il fit battre de nouveau avec toute son artillerie. Mais pour ne pas laisser pénétrer par quel endroit il vouloit monter à l'assaut, il fit dresser d'autres batteries contre différents quartiers des murailles. Les relations de ce siege portent que de ces basilics & de ces grosses pieces qu'il avoit amenées, il en fut tiré trois mille cinq cents volées, qui mirent en poudre une grande partie des murailles, des tours & des ravelins. Il joignit aux terribles effets de ces machines infernales le travail continuel des soldats & des prisonniers, dont les uns tâchoient de combler le fossé par des fascines & des terres transportées. & d'autres creusoient des mines, poussoient des galeries, & préparoient des fourneaux pour achever de faire sauter ce qui restoit des fortifications debout. La place étoit ouverte de tous côtés, mais l'endroit surtout de la basse-ville & du quartier des Juifs paroissoit le plus ruiné & en plus grand péril.

Dans cette extrêmité les Chevaliers qui avoient en garde l'Ingénieur Allemand, le conduisirent sur la breche, lui en firent envisager les ruines, les travaux des assiégeants, les fossés prêts d'être comblés, & lui demanderent le secours de son art contre tant de périls. A cette vue, le traître ne put s'empêcher de laisser échapper une maligne joie; mais se renfermant aussi-tôt dans son caractere, il feignit de déplorer le malheur de Rhodes & des Chevaliers: *Quel secours*, leur dit-il, *pouvez-vous chercher dans une place ouverte de tous côtés, environnée de cent mille hommes, tous prêts à monter à l'assaut, & qui sera infailliblement emportée à la premiere attaque?* Cependant, pour soutenir toujours son même rôle, il fut d'avis qu'on changeât les batteries de place, & par une nouvelle trahison qu'il avoit apparemment concertée avec le Bacha avant que de s'en séparer, il les fit dresser dans les endroits les plus foibles de la ville, pour désigner aux Turcs où ils devoient adresser leurs coups. Sous prétexte de vouloir se rendre utile, il voulut pointer & tirer lui-même le canon: alors on s'apperçut que non-seulement il tiroit à coups perdus, mais encore qu'il attira de nouvelles canonnades sur l'endroit d'où ses coups étoient partis. Ces diverses observations le ren-

Pierre d'Aubuſſon.

dirent plus ſuſpect ; on le mit au Conſeil de guerre : il ſe coupa pluſieurs fois dans les interrogations que lui firent ſes Juges ; & pour éclaircir ſes contradictions, ayant été mis à la queſtion, il avoua enfin qu'il n'étoit venu dans la place que par ordre exprès de Mahomet, & pour livrer, s'il le pouvoit, la place aux Infideles ; que, quoiqu'il fût obſervé par les Gardes du Grand-Maître, il n'avoit pas laiſſé de faire paſſer des avis très-utiles dans leur camp ; que ce n'étoit pas la premiere place qu'il eût trahie ſous les apparences d'un feint repentir, & qu'il avoit lui ſeul cauſé la perte d'une infinité de Chrétiens. On communiqua ſa confeſſion au Grand-Maître, qui envoya ſur le champ ce fameux ſcélérat au ſupplice.

Mais quelques Chevaliers Italiens & Eſpagnols ne laiſſerent pas de faire attention ſur le péril où il avoit dit que la ville étoit d'être emportée au premier aſſaut : cela n'étoit même que trop viſible : ils ſe communiquerent leur frayeur réciproque ; la cabale groſſit ; on tint des conférences ſecretes, dont le réſultat fut que, puiſqu'on ne pouvoit plus ſauver Rhodes, il n'étoit pas juſte de ſacrifier ce qui reſtoit de Chevaliers au déſeſpoir du Grand-Maître, & d'un homme qui ne vouloit pas ſur-

vivre à la perte de sa Principauté ; qu'il falloit, malgré lui, sauver les Chevaliers & les habitants par une honorable composition. Ces murmures & de si indignes projets passerent bientôt jusqu'au Palais. D'Aubusson en fut averti : il fit appeller ces Chevaliers ; & comme s'il ne les eût plus considérés comme Religieux de son Ordre : *Messieurs*, leur dit-il, *si quelqu'un de vous ne se trouve pas en sûreté dans la place, le port n'est pas si étroitement bloqué, que je ne trouve le moyen de vous en faire sortir*. Prenant ensuite un air rempli de majesté, d'indignation & de colere : *Mais si vous voulez demeurer avec nous*, ajouta-t-il, *qu'on ne parle jamais de composition, ou je vous ferai tous mourir.* Pierre d'Aubusson.

Ces paroles foudroyantes couvrirent de honte & de confusion ces Chevaliers ; mais par un heureux effet elles rappellerent dans leur cœur leurs anciens sentiments de valeur. Ils détesterent leur foiblesse ; tous lui promirent de l'expier par leur sang, ou par celui des Infideles ; & ce ne furent pas les derniers à s'exposer depuis aux plus grands périls. Il ne falloit pas des hommes moins déterminés pour résister aux attaques continuelles des Turcs. Le Bacha faisoit battre la ville jour & nuit, sans donner de relâche aux assiégés ; mais comme son principal dessein étoit de

Pierre d'Aubusson.

donner l'assaut du côté de la muraille des Juifs, & que le fossé étoit encore profond, ses soldats, par son ordre & à la faveur du canon, travaillerent avec tant d'ardeur & de succès, qu'ils vinrent à bout de le combler : en sorte qu'il sembloit qu'un escadron de cavalerie pourroit entrer sans obstacle dans la ville.

Tout paroissoit disposé pour un assaut : il n'y avoit plus ni fossés, ni murailles, ni tours, qui empêchassent les Turcs d'y monter. Mais le Bacha qui appréhendoit encore plus la valeur héroïque des Chevaliers, que les fortifications de l'art, & qui vouloit ménager ses troupes, envoya proposer au Grand-Maître une conférence, dans la vue de le réduire à se rendre sans attendre les dernieres extrêmités. Le Grand-Maître, pour avoir le temps de faire de nouveaux retranchements, ne s'éloigna pas de cette proposition ; la conférence se tint le lendemain sur le bord du fossé. Le Bacha ne s'y trouva point ; mais il y envoya, de sa part, un des principaux Officiers de son armée, & le Grand-Maître, de son côté, y député Frere Antoine Gaultier, Châtelain de Rhodes. L'Officier Turc, sans avoir rien de cet air superbe, & des manieres hautaines que la puissance formidable de Mahomet inspiroit à ses

Dupuy, p. 67.

Miniſtres, exhorta les Chevaliers à prévenir tous les malheurs qui ſuivent la perte d'une place emportée d'aſſaut. Il dit au Châtelain qu'une vigoureuſe défenſe méritoit juſtement l'eſtime & les louanges mêmes de l'ennemi, ſi on pouvoit ſe flatter d'un heureux ſuccès; mais que la valeur devoit avoir ſes bornes; que c'étoit moins courage qu'une fureur téméraire, de ſe précipiter dans des périls dont on ne pouvoit échapper; qu'il y avoit même de l'inhumanité d'y entraîner un peuple innocent, ſous prétexte de le défendre: que les murailles de la ville étoient raſées, les tours abattues, les foſſés comblés; que Rhodes enfin n'étoit plus, ou n'étoit qu'un amas confus de décombrements, & un monceau de cendres; qu'il ne coûteroit au plus au Bacha qu'un aſſaut de deux heures pour s'en rendre le maître. Prenant enſuite des manieres radoucies & touchantes, il le conjura de porter le Grand-Maître & le Conſeil à prévenir, par une ſage compoſition, le maſſacre général des Chevaliers & des habitants, le déshonneur des femmes & des filles, & toutes les horreurs inſéparables d'une place emportée d'aſſaut & l'épée à la main.

Pierre d'Aubuſſon.

Quoique le Grand-Maître n'eût point paru à cette conférence, il n'en étoit

Caourſin, p. 10.

Pierre d'Aubusson.

pas éloigné. Il entendit tout le discours artificieux du Turc ; & ce fut par son ordre que le Châtelain de Rhodes lui répondit que le Bacha avoit été mal servi par ses espions, & qu'ils n'avoient pas bien reconnu l'état & les forces de la place ; que si les Turcs osoient se présenter à l'assaut, ils trouveroient au défaut de la muraille des fossés, des retirades & des retranchements qui leur coûteroient bien du sang avant que de s'en être rendus les maîtres ; mais que quand ils n'auroient pas ces obstacles à vaincre, la ville étoit assez forte, tant qu'elle seroit défendue par les Chevaliers ; qu'ils n'avoient tous qu'un même cœur, un même esprit, & pour unique objet la défense de la Foi, & l'honneur & la gloire de leur Ordre ; que des hommes qui ne craignoient point la mort étoient plus forts que des murailles & des bastions. C'est ainsi que se termina la conférence : l'Envoyé du Turc se retira, & fit comprendre au Bacha qu'il ne falloit point compter sur aucune composition, & qu'il n'y auroit que la force seule des armes qui decideroit du sort de Rhodes.

Le Bacha, honteux & irrité d'avoir fait inutilement une pareille démarche, jura, dans le transport de sa colere, de faire passer tout au fil de l'épée. On ai-

guisa même, par son ordre, un grand nombre de pieux pour empaler les Chevaliers & les habitants; il promit le pillage de la ville à ses soldats, & pour obliger les Chevaliers à partager leurs forces, il fit porter en différents endroits des échelles & les machines nécessaires pour monter à l'assaut. Mais la véritable attaque & le principal effort de ses armes devoit se faire au quartier des Juifs qui étoit le plus ruiné. Il ne restoit plus de vestige de muraille en cet endroit, comme nous l'avons dit; le fossé étoit comblé, & pour empêcher les Chevaliers de se retrancher, & même de paroître sur les breches, plusieurs batteries de canons tirerent pendant un jour & une nuit entiere sans relâche, & enlevoient tout ce qui y paroissoit. Enfin, le lendemain vingt-sept Juillet, un peu après le soleil levé, les Turcs en bon ordre & avec un grand silence s'avancent, montent sans faire de bruit sur les remparts, & s'en rendent les maîtres sans trouver la moindre résistance. Les Chrétiens qui étoient de garde, pour éviter la furie du canon qui battoit cet endroit sans relâche, se tenoient au pied d'un talut que les débris de la muraille avoient fait de leur côté, & même la plupart accablés de veilles & de fatigues, étoient alors malheureu-

Pierre d'Aubusson.

sement endormis. Les Turcs, fiers de ce premier succès, arborent leurs drapeaux, & se fortifient. Le Bacha surpris agréablement d'un si heureux commencement, fait avancer de nouvelles troupes : le rempart en fut bientôt couvert.

C'étoit fait de Rhodes sans un prompt secours : mais le Grand-Maître, averti du péril que couroit la place, fit déployer sur le champ le grand étendard de la Religion, & se tournant vers des Chevaliers qu'il avoit retenus auprès de lui, pour marcher aux endroits qui seroient les plus pressés : *Allons, mes Freres*, leur dit-il avec une noble audace, *combattre pour la Foi, & pour la défense de Rhodes, ou nous ensevelir sous ses ruines.* Il s'avance aussi-tôt à grands pas à la tête de ses Chevaliers, & voit avec surprise deux mille cinq cents Turcs maîtres de la breche, du rempart & de tout le terre-plein qui le bordoit. Comme les maisons & les rues étoient bien plus basses, on ne pouvoit aller à eux, & monter sur le haut du rempart, que par deux escaliers qu'on y avoit pratiqués autrefois, mais qui étoient alors couverts des débris de la muraille. Le Grand-Maître prend une échelle, l'appuie lui-même contre ce tas de pierre, & sans s'étonner de celles que les ennemis jettoient sur lui, monte

Baptist. Fulgosius de dictis factisque memorabilibus collectaneorum, lib. 3, ch. 2, particula penultima.

Pierre d'Aubusson.

le premier une demi-pique à la main ; les Chevaliers à son exemple, les uns avec des échelles, & d'autres en gravissant parmi ces décombres tâchent de le suivre, & de gagner le haut du rempart.

On vit dans cette occasion, contre ce qui se pratique ordinairement dans les sieges, les assiégés eux-mêmes monter à l'assaut, & les assaillants sur la défensive. Ces Infideles repoussent les Chevaliers à coups de mousquets, de fleches, ou en roulant sur eux de grosses pierres. Toute la valeur de ces courageux Chevaliers fut obligée de céder à une si vigoureuse résistance, & plusieurs demeurerent écrasés sous le poids des pierres qu'on leur jettoit. Le Grand-Maître lui-même fut renversé deux fois : mais malgré la mort dont il étoit menacé, & qu'il voyoit présente de tous côtés, sans faire attention à deux blessures qu'il venoit de recevoir, il se releve, & à travers du feu continuel de la mousqueterie, des fleches, & des pierres, il remonte courageusement, suivi de ses braves Chevaliers, & se jette enfin sur le terre-plein que les Turcs occupoient : pour lors le combat devint plus égal ; les Chevaliers fondent l'épée à la main sur les Infideles : bientôt on se mêle de part & d'autre, & avec une fureur réciproque : tout com-

Pierre d'Aubusson.

bat : & tous veulent vaincre, les uns pour conserver leur premier avantage, & les autres pour regagner un poste d'où dépendoit le salut de la place. Le Grand-Maître se distingua encore plus par sa rare valeur que par sa dignité : il tua de sa main plusieurs Officiers des Turcs, & il en précipita d'autres du haut des murailles.

La victoire commence à se déclarer pour lui ; les Turcs plient, & leur bataillons s'éclaircissent. Le Bacha qui s'en apperçut fit avancer aussi-tôt, pour les soutenir, un corps de Janissaires. Il étoit sur les ailes le sabre à la main, soit pour les animer, soit pour tuer ceux qui reculeroient. Il eut bientôt reconnu le Grand-Maître, moins encore à ses armes dorées, qu'aux grands coups qu'il donnoit. N'ayant pu le faire périr par le poison, comme nous l'avons dit, il engagea plusieurs Janissaires, par l'espoir de magnifiques récompenses, à venger par sa mort le sang de leurs compagnons. Douze de ces soldats les plus déterminés, pour le faire périr, se dévouerent pour ainsi dire à la mort. Ils se jettent aussi-tôt dans la mêlée, chargent rudement les Chrétiens, les écartent, pénétrent jusqu'à d'Aubusson, & malgré les Chevaliers qui l'environnoient lui porterent plusieurs coups, & lui font tout à la fois cinq grandes blessures.

Pierre d'Aubuſſon.

ſures. L'ardeur dont il étoit animé l'empêcha d'abord de les ſentir : il combattit encore quelque temps avec ſa valeur ordinaire. Les Chevaliers s'étant apperçus du ſang qu'il perdoit par ſes plaies, le conjurerent de ſe retirer ; mais ce grand homme, au lieu de déférer à leurs tendres prieres : *Mourons ici, mes chers Freres*, leur dit-il, *plutôt que de reculer. Pouvons-nous jamais mourir plus glorieuſement que pour la défenſe de la Foi & de notre Religion.*

Ses ſentiments héroïques, ſes bleſſures, le ſang qui en couloit, le deſir de le venger, animerent tellement les Chevaliers & les Soldats chrétiens, que, furieux de leur douleur ; & comme des gens qui ne vouloient plus ſurvivre à leur Chef, ils s'abandonnent au travers des plus épais bataillons des Infideles, & en font un horrible carnage. Les Turcs épouvantés de leurs coups, les prennent pour d'autres hommes, ou pour quelque choſe au-deſſus de l'homme même. Ils perdent avec le courage l'eſprit & le jugement ; tous prennent la fuite, & dans ce déſordre & cette confuſion ils ſe tuent les uns les autres pour s'ouvrir un paſſage. Les Chevaliers profitent de cette conſternation ; & non contents d'avoir regagné la breche, ils en ſortent, & pourſuivent les Turcs. En vain le Bacha tâche de les raſſu-

Pierre d'Aubuffon.

3 Août.

rer : malgré ses promeſſes & ſes menaces, tout fuit ; ils l'entraînent lui-même dans cette déroute générale ; & il fut trop heureux de trouver un aſyle dans ſon camp, d'où il regagna enſuite ſes vaiſſeaux & ſes galeres, & ſe rembarqua avec autant de honte que de déſeſpoir.

Le Grand-Maître, tout couvert de ſon ſang, de celui des ennemis, & encore plus couvert de gloire, fut porté dans ſon Palais, où il recouvra ſa ſanté en peu de temps. Dès qu'il ſe trouva en état de marcher, il fut dans l'Egliſe de ſaint Jean, rendre grace au Dieu des armées, de la victoire qu'il venoit de remporter ; & pour laiſſer des monuments durables de ſa reconnoiſſance & de ſa piété, il fit conſtruire trois Egliſes en l'honneur de la ſainte Vierge & des ſaints Patrons de l'Ordre. Il fit dans ces Egliſes différentes fondations pour prier Dieu à perpétuité pour les ames des Chevaliers qui avoient été tués pendant un ſiege auſſi meurtrier. Les Chevaliers vivants, & qui s'étoient le plus ſignalés, & juſqu'aux moindres Soldats, eurent part à ſes graces ; & pour conſoler les payſans & les habitants de la campagne, dont les Infideles avoient ravagé les terres, il leur fit diſtribuer des grains pour les nour-

rir jusqu'à la prochaine récolte, & les déchargea pour plusieurs années des Tributs qu'ils payoient avant le siege. Pierre d'Aubusson.

Si le Grand-Maître, par sa victoire & sa libéralité, rendit heureux tous les habitants de Rhodes, Mahomet, au contraire, aux premieres nouvelles qu'il eut de la levée du siege, entra dans des fureurs qui faisoient trembler : il vouloit faire étrangler son Général & les principaux Officiers de son armée ; il n'y en eût aucun qui osât se présenter devant lui. Paléologue se crut bienheureux d'en être quitte pour la perte de sa dignité ; Mahomet le relégua à Gallipoli. Après les premiers mouvements de sa colere, & pour se consoler en quelque maniere lui-même, il dit tout haut que ses armes n'étoient heureuses qu'entre ses mains, & il résolut la campagne prochaine de se mettre à la tête de son armée.

Les préparatifs qu'il fit pour cela furent extraordinaires : il assembla jusqu'à trois cents mille hommes, & le rendez-vous général fut dans la Bithynie, province voisine de la Lycie, où on prétendoit qu'il devoit s'embarquer pour passer dans l'isle de Rhodes. D'autres soupçonnoient qu'un si grand armement regardoit le Soudan d'Egypte, & ils se fondoient sur ce que le Prince

Pierre d'Aubusson.

Zizim, un de ses enfants, étoit déjà entré dans la Syrie par son ordre. Quoi qu'il en soit, Mahomet avoit déjà passé le détroit, & il s'avançoit à grandes journées dans la Natolie, lorsqu'un coup du Ciel arrêta le cours de ses entreprises. Une violente colique l'emporta dans une bourgade de Bithynie, appellée Teggiar Tzair. Il mourut le trois de Mai de l'an 1481. On porta son corps à Constantinople, dans une Mosquée de sa fondation; & quoique ce Prince eût conquis deux Empires, douze Royaumes & près de trois cents Villes, l'épitaphe qu'on lui fit, & dont on prétend qu'il avoit donné lui-même le dessein, ne parla point de ses grandes actions. Comme si on les eût comptées pour rien, en comparaison de ses derniers projets; on se contenta de mettre sur son tombeau neuf ou dix paroles Turques expliquées par celles-ci:

JE ME PROPOSOIS DE CONQUÉRIR RHODES, ET DE SUBJUGUER LA SUPERBE ITALIE.

Mahomet par sa mort laissa les Princes Bajazet & Zizim ses fils héritiers d'un si vaste Empire. Ils s'y trouverent encore trop à l'étroit; aucun des deux ne voulut entendre parler de partage: l'un & l'autre vouloient régner seuls.

Caoursin, Historien contemporain, & Vice-Chancelier de l'Ordre de S. Jean, prétend que Bajazet étoit l'aîné. Jaligny, autre Historien du même temps, attribue le droit d'aînesse à Zizim : question assez peu importante parmi une nation guerriere, où les armes avoient presque toujours décidé de la couronne. Pierre d'Aubusson.

Bajazet aimoit l'étude plus que la guerre, & il aimoit le vin encore plus que l'étude. Les Turcs lui attribuent une traduction en leur langue des ouvrages d'Averroës, célebre Philosophe Arabe, l'ornement de Cordoue, où il étoit né. Zizim, moins voluptueux que son frere, avoit toujours marqué une grande impatience de marcher sur les traces de son pere, & d'acquérir de la gloire par les armes. On prétend que ces deux freres ne s'étoient vus qu'une seule fois : Mahomet, jaloux jusqu'à la fureur de la souveraine puissance, les avoit toujours tenus séparés, de peur qu'ils ne s'unissent contre lui. Lorsque ce Prince mourut, Bajazet faisoit sa résidence en Amasie, ville située sur la mer Noire, à l'extrêmité de la Cappadoce : le séjour de Zizim étoit à Magnésie, ville de la Carie.

Pendant l'éloignement de ces deux freres, les Bachas & les grands Officiers de la couronne se partagerent sur le choix d'un Empereur. Chacun prit

Pierre d'Aubusson.

parti suivant son intérêt ou son inclination. Mahomet, alors Grand-Visir ou premier Bacha, & qui avoit succédé dans cette charge à Misac Paléologue, avoit plus de penchant pour Zizim. Mais le Bacha Chersec-Ogli, gendre de Bajazet, s'étant emparé des trésors de Mahomet, s'en servit pour gagner les Janissaires de la Porte. Achmet Géduc, autre Bacha & le plus grand Capitaine qui fut alors parmi les Turcs, étant revenu d'Italie, où il avoit conquis la ville d'Otrante, fit déclarer encore en faveur de Bajazet l'armée qu'il commandoit.

On fut surpris que ce Général, né soldat, & élevé dans les armes, qui d'ailleurs, du vivant de Mahomet, avoit eu des différends assez vifs avec Bajazet, l'eût préféré à Zim, Prince plein de valeur. Mais ce fut apparemment par des vues de politique, & par rapport à son intérêt particulier : il se flatta que sous un Prince peu guerrier, & abymé dans la débauche, il seroit plus nécessaire & plus considéré que sous la domination d'un Sultan qui voudroit lui-même commander ses armées. Quoi qu'il en soit, le parti de Bajazet, par l'adresse & l'habileté de ceux qui le conduisoient, étant devenu le plus puissant, on proclama à Constantinople ce Prince pour Souverain :

& pour ne pas laiſſer le trône vuide, en ſon abſence, ſes partiſans le firent remplir ſous ſon nom par un de ſes enfants, appellé *Corcut*, jeune Prince qui, quoique à peine âgé de huit ans, ne laiſſa pas de témoigner beaucoup de répugnance à en deſcendre, quand, à l'arrivée du Sultan ſon pere, il fut obligé de lui céder ſa place.

Pierre d'Aubuſſon.

Zizim, plus éloigné de Conſtantinople, fut averti plus tard de la mort de Mahomet : il ſe mit auſſi-tôt en chemin pour s'y rendre. Mais ayant appris qu'il avoit été prévenu par ſon frere, & que cette capitale de l'Empire s'étoit déclarée en ſa faveur, il revint ſur ſes pas, rappella l'armée qu'il commandoit en Syrie, fit de nouvelles levées de troupes, s'empara de Burſe & de toute la Bithynie, & réſolut d'y attendre ſon ennemi.

Bajazet, pour l'empêcher de ſe fortifier dans l'Aſie, fit marcher auſſi-tôt contre lui ſes meilleures troupes. Cette armée, pour la plupart, étoit compoſée de Janiſſaires & de Spahis, c'eſt-à-dire, de l'élite de l'infanterie & de la cavalerie Turque, & il y avoit joint un grand corps de troupes Européennes, ſupérieures en forces & en courage aux Aſiatiques, la plupart amollis par les délices du pays. Ce qui rendoit cette armée encore plus redoutable, le vaillant

F 4

Pierre d'Aubusson.

Achmet révéré des soldats en étoit Général, & Bajazet, qui lui étoit redevable de la faveur des armées, en lui confiant le commandement général, le rendit tout de nouveau arbitre de sa fortune & de l'Empire.

Achmet, ayant passé le Bosphore, entra dans l'Asie, & prit le chemin de Burse. Zizim ne trouva pas à propos de s'y enfermer, & de s'y laisser assiéger. Il en sortit, marcha droit au devant des troupes de son frere. On en vint bientôt aux mains; un grand Empire devoit être le prix du victorieux. Zizim, pour l'emporter, fit des prodiges de valeur: ce Prince, le sabre à la main, chargea tout ce qui se présenta devant lui: le combat fut sanglant & très-opiniâtre de part & d'autre: on ne faisoit point de quartier ni de prisonniers, & on fut quelque temps sans s'appercevoir de quel côté pencheroit la victoire. Mais Achmet, après avoir laissé jetter aux ennemis tout leur feu, s'étant mis à la tête du corps de réserve, & de troupes fraiches, qui n'avoient point encore combattu, chargea les Asiatiques si brusquement, que ces troupes, la plupart composées de nouvelles levées, ne purent soutenir plus long-temps les efforts des Européens. En vain Zizim, pour tâcher de maintenir le combat, revint plusieurs fois à la charge avec ce qu'il put

rallier de sa cavalerie. Les plus braves, & qui dans ce combat ne l'abandonnerent jamais, périrent presque tous à ses côtés. Achmet ensuite vint aisément à bout de l'infanterie : la plupart fut taillée en pieces : ce qui échappa à l'épée du victorieux, chercha son salut dans la fuite ; & la crainte de tomber au pouvoir de Bajazet, réduisit enfin Zizim à prendre le même parti.

Pierre d'Aubusson.

A la faveur de la nuit qui survint, il se jetta dans un bois, & s'y enfonça. Comme la nuit l'avoit empêché de connoître toute la grandeur de sa perte, il se flattoit de rallier le lendemain ses troupes, & de tenter de nouveau le sort des armes. Mais n'ayant pu rassembler que quarante cavaliers, & tout le reste ayant été tué ou dissipé, il ne fut plus question que de s'éloigner avec une extrême diligence d'un endroit qui lui avoit été si malheureux, & qui pouvoit lui devenir encore plus funeste : le choix d'un asyle ne laissoit pas de l'embarrasser. Parmi ceux qui étoient restés auprès de lui, les uns proposoient l'Egypte, où régnoit le Soudan Cait-Béi, d'autres vouloient qu'il eût recours au Caraman, ou au Grand-Maitre de Rhodes, tous ennemis déclarés des Turcs, ou jaloux de leur puissance. Zizim se détermina en faveur du Soudan, le plus puissant des

Pierre d'Aubusson.

trois. Par des routes détournées, il gagna avec sa petite troupe la Syrie, pénétra dans la Palestine, se rendit à Jérusalem, visita la Mosquée qu'on appelloit le Temple de Salomon, où il fit ses prieres; après avoir traversé les déserts de l'Arabie il arriva au Caire. Il fut reçu du Souverain avec les honneurs & les cérémonies dues à sa naissance : mais dans le fond avec l'indifférence que les Princes ont ordinairement pour les malheureux. Cait-Béi ne jugea pas à propos de s'associer à sa mauvaise fortune, & tous ses offices se terminerent à offrir à Zizim sa médiation auprès de son frere. Ce Prince l'accepta, plutôt par complaisance, & pour ne pas paroître la mépriser, que par aucune espérance d'un heureux succès. Le Soudan fit partir aussi-tôt un Emir pour Constantinople. Pendant son voyage, Zizim par dévotion fit celui de la Mecque, & à son retour il amena au Caire sa femme & ses enfants, que le Soudan reçut avec beaucoup de politesse, & auxquels il promit une constante protection.

L'Emir, que Cait-Béi avoit envoyé à Constantinople, n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il entama sa négociation. Bajazet, par le conseil d'Achmet son premier Ministre, & pour amuser Zizim, fit dire au Soudan d'Egypte qu'il

donneroit volontiers à son frere une province dans l'Asie. Cait - Béi eût bien souhaité, pour affoiblir cet Empire, qu'il y eût eu un peu plus de proportion dans ce partage ; mais comme, après tout, Bajazet étoit maître de l'Empire entier, & que dans ce traité il prétendoit donner la loi, le Soudan indifférent, comme la plupart des médiateurs, sur les intérêts de Zizim, fut d'avis qu'il acceptât la proposition de son frere, & il lui représenta qu'une grande province en toute souveraineté étoit préférable à une guerre, dont le succès étoit incertain. Zizim, qui aspiroit à l'Empire, & qui par son courage & son ambition s'en trouvoit plus digne que son frere, rejetta ces offres avec fierté. D'ailleurs, il vit bien qu'on ne cherchoit qu'à le jetter dans un labyrinthe de négociations pleines de supercheries, & dont il ne verroit jamais la fin ; il répondit donc au Soudan, que de si hautes prétentions de part & d'autre, & un démêlé de cette importance ne pouvoient se décider que par la force des armes, & l'épée à la main.

Mais ne voyant pas ce Prince dans la disposition d'armer en sa faveur, il se contenta de lui recommander sa femme & ses enfants, & il se retira auprès du Caraman, Prince de Cilicie, dans lequel il crut trouver plus de générosi-

Pierre d'Aubuſſon.

té & de réſolution, & qui lui avoit même envoyé offrir juſqu'en Egypte le ſecours de ſes armes, & de joindre leurs forces contre Bajazet. Mahomet avoit enlevé à ce Prince la Cappadoce, & cette partie de la Cilicie voiſine du mont Taurus. Zizim s'étant rendu auprès de lui, lui promit, ſous les ſerments les plus ſolemnels, de lui rendre ces provinces, ſi, par le ſecours de ſes armes, il pouvoit monter ſur le trône. Ces deux Princes dans une entrevue ſe jurerent une fidélité inviolable; le Caraman arma auſſi-tôt, demanda du ſecours à ſes alliés & à ſes voiſins. Le Grand-Maître qui en étoit du nombre, lui envoya cinq galeres chargées de ſoldats & d'artillerie pour tenir la mer & défendre les côtes de ſon pays, & le Caraman tira en même temps différents ſecours de pluſieurs petits Princes Mahométans, qui entrerent dans la même ligue contre une puiſſance qui ſembloit vouloir engloutir toutes les autres.

Ces Princes ayant joint leurs troupes avant qu'Achmet eût tiré les ſiennes de leurs quartiers d'hiver, s'avancerent juſques dans la plaine de Laranda, à l'extrêmité de la Cappadoce. Bajazet fut ſurpris, en apprenant que ſon frere étoit revenu d'Egypte, pour lui diſputer de nouveau l'Empire. Il y alloit de ſa Couronne, & même de ſa

vie de s'oppoſer à ſes efforts. Achmet, à la vérité, étoit à la tête d'un grand corps de troupes, capable de combattre les ennemis ; mais la défiance ſi naturelle aux hommes foibles, lui fit craindre que ce Général ne ſe laiſſât ſéduire par ſon frere ; d'ailleurs, ſes Miniſtres, jaloux de la gloire que le Viſir acquéroit dans cette guerre, repréſenterent à ce Prince que, dans une querelle qui lui étoit perſonnelle & ſi importante, ſes ſoldats auroient mauvaiſe opinion de ſa valeur, s'il ne ſe montroit pas à la tête de ſes armées. Ces motifs le déterminerent à paſſer le Boſphore : il entra dans l'Aſie. Son armée étoit compoſée de cent mille hommes : Achmet n'en avoit guere moins. Après qu'il eut joint le Sultan, ce Prince voulut faire la revue de toutes ſes troupes ; Achmet parut le premier; mais au lieu de porter ſon épée ou cimeterre à ſon côté, Bajazet s'étant apperçu qu'il l'avoit attachée au pommeau de la ſelle de ſon cheval, lui cria : *Mon Protecteur, tu te ſouviens de loin : oublie les fautes de ma jeuneſſe ; remets ton épée à ton côté, & t'en ſers avec ta valeur ordinaire contre nos ennemis.*

Pierre d'Aubuſſon.

Pour l'intelligence de ce fait particulier, il faut ſe ſouvenir de tout ce que nous avons dit de la guerre que Mahomet II avoit portée en Perſe

Pierre d'Aubusson.

Bajazet encore jeune l'y avoit suivi, & il avoit même un commandement particulier sur un corps de troupes. Le Sultan son pere, qui n'étoit pas prévenu en faveur de sa capacité ni de sa valeur, quelques heures avant que de livrer la bataille, ordonna à Achmet de visiter la ligne où commandoit Bajazet, & de voir si sa troupe étoit rangée en ordre de combat. Mais cet Officier n'y ayant trouvé que de la confusion, il ne put s'empêcher de lui en faire des reproches assez aigres. *Est-ce ainsi, Seigneur,* lui dit ce vieux guerrier, *qu'un Prince qui veut vaincre doit ranger ses soldats?* Bajazet, outré de ces reproches, lui dit qu'il le feroit un jour repentir de son insolence. *Et que me feras-tu*, repartit le fier Achmet ? *je jure par l'ame de mon pere, que si tu parviens un jour à l'Empire, je ne ceindrai jamais d'épée à mon côté pour ton service.*

Tel fut l'événement qui donna lieu à Achmet de paroître dans la revue avec son épée attachée au pommeau de la selle de son cheval. Mais Bajazet avoit trop besoin de sa valeur & de son expérience, pour ne pas tâcher de lui faire oublier ce petit démêlé. La paix entre le Prince & son Général fut bientôt faite, on ne songea plus qu'à aller chercher les ennemis. On prétend que le Général de Bajazet défit Zizim dans une se-

conde bataille ; quelques Auteurs rapportent que les Alliés, trop inférieurs en troupes pour tenir la campagne, à l'arrivée de Bajazet, se retirerent dans les détroits du mont Taurus.

Ce Prince au désespoir que son frere lui eut échappé, pour le surprendre lui envoya faire de nouvelles propositions, & aux offres qu'il lui avoit déjà faites d'une Province en toute souveraineté, il ajouta une pension de deux cents mille écus d'or : somme excessive pour le temps. *J'ai besoin d'un Empire*, répondit fiérement Zizim à l'Envoyé de son frere, *& non pas d'argent*. D'ailleurs, ce Prince n'eut garde de se laisser éblouir par ces propositions, d'autant plus qu'en même temps qu'il lui faisoit témoigner l'envie qu'il avoit de bien vivre avec lui, il s'apperçut qu'Achmet s'emparoit insensiblement de tous les détroits des montagnes, & tâchoit de lui en fermer les issues. Le Caraman lui fit connoître, s'ils restoient plus longtemps en cet endroit, le péril où ils alloient être exposés : & l'un & l'autre n'ayant pas de forces suffisantes pour les opposer à celles de Bajazet, ils convinrent, en attendant que ce Prince eût repris le chemin de Constantinople, de disperser leurs troupes qui ne serviroient qu'à les faire suivre, & de se retirer l'un & l'autre dans des endroits où ils fussent

Pierre d'Aubuſſon.

en ſûreté, ſoit par leur propre obſcurité, ou par la puiſſance du Prince auprès duquel ils ſe retiroient.

Le premier projet de Zizim étoit de ſe cacher avec peu de perſonnes dans les endroits les plus enfoncés de ces montagnes. Le Caraman fut d'un autre avis : il lui dit qu'il ne ſeroit peut-être pas encore aſſez en ſûreté dans une caverne contre les recherches de ſon frere ; qu'il avoit même intérêt, pour conſerver ſes partiſans ſecrets, qu'on le crût en vie, & toujours dans la diſpoſition de revenir diſputer l'Empire : & il fut d'avis qu'il eût recours au Grand-Maître de Rhodes ; qu'il ſeroit plus ſûrement dans ſes Etats & avec plus de dignité, & que par le moyen même des Chevaliers qui couroient toutes les mers de l'Aſie, il ſeroit inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit à Conſtantinople & dans tout l'Orient.

Zizim ſuivit ce conſeil, & dépêcha au Grand-Maître un des ſeigneurs qui s'étoient attachés à ſa perſonne & à ſa fortune, pour lui demander un aſyle. Mais cet Envoyé fut arrêté par un parti de Bajazet, & ce Prince vit par les lettres de ſon frere, le deſſein qu'il avoit formé de ſe retirer parmi les Chrétiens. Il fit auſſi-tôt quelques détachements, pour forcer le Prince ſon frere dans les défilés où il s'étoit retiré, & en même

temps il en fit partir d'autres pour lui fermer tous les passages qui pourroient le conduire à quelque port de la Lycie. Il se flattoit de le tenir enfermé, & qu'il ne pourroit lui échapper ; mais Zizim ne voyant point revenir son premier courier, en dépêcha à Rhodes deux autres chargés pareillement de demander au Grand-Maître une retraite dans ses Etats, avec un sauf-conduit qui lui en assurât l'entrée & la sortie en toute liberté. Ce Prince quitta ensuite le mont Taurus, & sous la conduite du Caraman, qui lui servoit de guide, il s'approcha des côtes de la mer pour attendre la réponse de Rhodes. Le Grand-Maître, de concert avec le Conseil, & après de mûres réflexions, crut qu'il étoit de l'honneur & même de l'intérêt de l'Ordre de ne pas refuser un asyle à un si grand Prince. Une escadre de vaisseaux fut aussitôt commandée pour l'aller recevoir, & Don Alvare de Zuniga, Grand-Prieur de Castille, fut chargé de cette commission & du sauf-conduit qui avoit été dressé dans la forme que les Ambassadeurs de Zizim l'avoient demandé.

Pierre d'Aubusson.

Ce Commandant mit à la voile en même temps que Zizim & le Caraman, qui se voyoient poursuivis par les Spahis, résolurent de se séparer après s'être

Pierre d'Aubusson. tendrement embrassés, & s'être jurés une amitié inviolable. Le Caraman se rejetta dans les montagnes, d'où il reprit le chemin de quelques places qui lui restoient. Le Prince Turc attendoit au bord de la mer des nouvelles de Rhodes; mais voyant approcher un escadron de Spahis, il se jetta dans une barque que le Caraman, de peur de surprise, avoit toujours tenue prête, & qui étoit cachée derriere un rocher.

A peine Zizim avoit quitté le rivage, qu'il vit paroître cette troupe de Spahis, qui ne l'avoient manqué que de quelques moments. Le Prince se voyant en sûreté fit arrêter sa barque, & prenant son arc, il leur décocha une fleche à laquelle étoit attachée une lettre adressée à son frere, & conçue à peu près en ces termes :

LE ROI ZIZIM

AU ROI BAJAZET, SON FRERE INHUMAIN.

Dieu & notre grand Prophete sont témoins de la honteuse nécessité où tu me réduis de me réfugier chez les Chrétiens. Après m'avoir privé des justes droits que j'avois à l'Empire, tu me poursuis encore de contrée en contrée, & tu n'as point eu de repos que tu ne m'aies forcé, pour sauver ma

vie, à chercher un asyle chez les Chevaliers de Rhodes, les ennemis irréconciliables de notre auguste maison. Si le Sultan notre pere eût pu prévoir que tu profanerois ainsi le nom si respectable des Ottomans, il t'auroit étranglé de ses propres mains; mais j'espere qu'à son défaut le Ciel sera le vengeur de ta cruauté, & je ne souhaite de vivre que pour être le témoin de ton supplice.

Pierre d'Aubusson.

Le Commandant de cette troupe de Spahis ramassa la lettre, & outré d'avoir manqué sa proie, il la porta à Bajazet. On prétend que ce Prince en la lisant ne put retenir quelques larmes qui échapperent, malgré lui, à la nature. Zizim prit en même temps le large, & fit route du côté de Rhodes, pour découvrir s'il ne lui viendroit point de nouvelles des Ambassadeurs qu'il avoit envoyés au Grand-Maître. Ce Prince infortuné, incertain de son sort, erroit à l'aventure dans ces mers, lorsqu'il découvrit une escadre qui venoit à toutes voiles, & qui avoit la proue tournée du côté de la Lycie. La crainte que ce ne fussent des vaisseaux que son frere eût envoyés pour l'empêcher de gagner l'isle de Rhodes, l'obligea de commander à son pilote de regagner promptement le rivage,

Pierre d'Aubusson.

& de le remettre à terre. Mais à une certaine distance il découvrit le pavillon de Rhodes ; & après des signaux dont il étoit convenu avec ses Ambassadeurs, il les vit arriver dans une chaloupe avec un Chevalier que Don Alvare de Zuniga envoyoit pour accompagner ces Ambassadeurs, & pour assurer ce Prince de la part du Grand-Maître qu'il seroit très-bien venu dans l'isle de Rhodes. Ce Chevalier lui dit que le Commandant de l'Escadre, qui étoit Lieutenant-Général du Grand-Maître, avoit été envoyé exprès pour l'y conduire sûrement. Zuniga s'avança ensuite pour saluer ce Prince, entra dans sa barque, lui présenta une lettre & le sauf conduit du Grand-Maître. Après les compliments & les cérémonies ordinaires, il le fit passer dans un grand vaisseau qu'il commandoit, & qui prit la route de Rhodes : il y arriva bientôt. Le Grand-Maître n'en fut pas plutôt averti, qu'il envoya le recevoir par les plus anciens Commandeurs de la Religion. Il descendit lui-même de son Palais, & fut à sa rencontre assez près du port : ils se donnerent la main l'un à l'autre. Le Grand-Maître, après lui avoir réitéré, par le ministere d'un Interprete, toutes les assurances qu'il lui avoit déjà données par son sauf-conduit, l'accompagna jusqu'à l'auberge

de France qui lui avoit été destinée pour son logement : dans la marche il lui céda la main droite. Zizim s'en étant apperçu, la voulut quitter, & lui fit dire qu'il ne convenoit pas aux captifs de prendre la place d'honneur sur leurs Patrons : *Seigneur*, lui repartit obligeamment le Grand-Maître, *des captifs de votre qualité tiennent le premier rang par-tout ; & plût à Dieu que vous eussiez autant de pouvoir dans Constantinople que vous en avez dans Rhodes !* Pierre d'Aubusson.

Le Grand-Maître, après l'avoir conduit à son appartement, le laissa entre les mains de plusieurs Commandeurs & des Officiers de sa maison, qui, par leur politesse & leur bonne chere, tâcherent de causer quelque distraction au souvenir de ses malheurs, dont il paroissoit tout occupé. Matthieu Bosso, Chanoine de Vérone, qui le vit quelques années après, & qui l'observa avec beaucoup d'attention, nous le représente, dans une de ses lettres qui nous est restée, comme un homme qui avoit tout l'air d'un Barbare & d'un Prince féroce & cruel. Il a, dit-il, la taille un peu au-dessus de la médiocre, le corps épais & ramassé, les épaules larges, l'estomac avancé, les bras forts & nerveux, la tête grosse, un œil louche, le nez aquilain & si courbé, Pap. Mass. pag. 368.

Pierre d'Aubuſſon.

qu'il touche preſque à la levre ſupérieure, & qui eſt couverte d'une large mouſtache. En un mot, dit cet Auteur, c'eſt le véritable portrait de ſon pere Mahomet, & tel qu'on le voit repréſenté dans pluſieurs de ſes médailles qui me ſont tombées entre les mains.

Les Chevaliers n'oublioient rien pour divertir ce Prince : ce n'étoient que parties de chaſſe, que tournois, que feſtins, que concerts ; mais cette derniere ſorte de divertiſſement touchoit peu le Sultan ; & quoiqu'on lui eût fait entendre d'excellentes voix, il parut qu'il ne prenoit aucun plaiſir à une ſi douce muſique. Pour le réjouir on s'aviſa de faire venir un eſclave Turc, qui, avec une voix rude & peu harmonieuſe, mais qu'il accompagnoit de mines & de poſtures ridicules, eut ſeul le privilege d'attirer ſes applaudiſſements.

Cependant le ſéjour d'un hôte de cette importance ne laiſſoit pas de cauſer beaucoup d'inquiétude au Grand-Maître. Il ne doutoit pas que Bajazet n'auroit pas plutôt découvert l'endroit de ſa retraite, qu'il feroit tous ſes efforts pour forcer l'Ordre à le remettre entre ſes mains. On ne pouvoit le lui refuſer ſans attirer dans l'iſle une ſeconde fois toutes les forces de l'Empire Ottoman ; néanmoins la parole du

Grand-Maître, son sauf-conduit & la seule générosité naturelle ne permettoient pas de le livrer à son cruel ennemi. Pierre d'Aubusson.

Pendant que d'Aubusson étoit agité par ces différentes considérations, on vit arriver un Envoyé du Gouverneur de Lycie, province, comme nous avons dit, qui n'est séparée de l'isle de Rhodes que par un canal d'environ dix-huit milles. Cet Envoyé, sous prétexte de proposer entre les sujets du Grand-Maître & les peuples de son gouvernement une treve marchande & la liberté de commerce, étoit venu reconnoître si Zizim s'étoit retiré à Rhodes, & la conduite que le Grand-Maître tenoit à son égard. Le Grand-Maître le reçut bien, & ne parut pas s'éloigner des propositions qu'on lui faisoit. Mais l'Envoyé qui avoit d'autres vues, sous prétexte qu'il attendoit de nouveaux ordres de son Maître, faisoit traîner la négociation, & on démêla bientôt le principal objet de son voyage. Le Grand-Maître, pour n'avoir pas plus long-temps sous ses yeux cet espion privilégié, termina promptement son traité, & le renvoya à son Maître. Mais à peine en étoit-il défait, qu'il en arriva un autre qui lui apporta une lettre de la part du Bacha Achmet. Le Grand-Seigneur ne voulant pas s'exposer à un refus, lui avoit

Pierre d'Aubusson.

commandé d'entamer comme de lui-même une nouvelle négociation avec d'Aubusson. Ce Ministre, qui, par les services importants qu'il venoit de rendre à Bajazet, gouvernoit alors son Empire avec une autorité absolue, écrivit au Grand-Maître pour l'exhorter à faire avec la Porte un traité de paix solide & constant, à quoi il offroit son crédit & ses bons offices s'il vouloit envoyer des Ambassadeurs à Constantinople.

Le Grand-Maître sentit bien l'artifice & que ces differents négociateurs ne cherchoient qu'à s'introduire dans Rhodes, & à trouver les moyens de se défaire de Zizim, soit par le fer ou le poison. Quoique le Prince de Rhodes les regardât comme des assassins, cependant comme ils étoient revêtus, ou, pour mieux dire, masqués d'un caractere public, on dissimula leurs desseins. Tout ce que le droit des gens & la prudence permirent de faire en cette occasion, ce fut de congédier promptement ces Envoyés, & le Grand-Maître se contenta de répondre simplement au Bacha, que pourvu qu'on ne lui parlât pas de tribut, il ne s'éloignoit pas d'envoyer dans quelque temps des Ambassadeurs à la Porte pour traiter avec lui d'une paix durable. On tint après cela à Rhodes différents conseils

sur

Pierre d'Aubuſſon.

ſur la conduite que l'Ordre devoit tenir dans une affaire ſi délicate.

Quoique dans tous ces prélim'naires il n'eût pas été fait la moindre mention de Zizim, d'Aubuſſon n'eût pas de peine à s'appercevoir que le fond de la négociation rouleroit toujours ſur la perſonne de ce Prince, & que ſi ſon frere ne s'en pouvoit pas rendre maître par la voie des Traités, où il tâcheroit de le faire empoiſonner, ou qu'il l'attaqueroit à force ouverte, & qu'on reverroit bientôt toutes les forces des Ottomans inonder une ſeconde fois l'isle de Rhodes. On tint là-deſſus différents conſeils : & pour ne ſe point deſſaiſir d'un ſi précieux gage, on réſolut, pour la ſûreté même de ce Prince, & en attendant qu'on vît quelle face prendroient les affaires de l'Orient, de le faire paſſer en France, & de l'envoyer réſider dans quelques Commanderies de l'Ordre.

Le Grand-Maître, pour lui faire prendre de bon gré ce parti, lui repréſenta qu'il étoit de ſon intérêt de ſe dérober pour quelque temps aux violentes pourſuites de ſon frere ; que, quelque précaution que la Religion prît, ſa vie ne ſeroit jamais en ſûreté dans Rhodes, où tant de Grecs renégats pourroient, à la faveur de la langue, s'introduire, & malgré toutes les meſures que l'Ordre

Pierre d'Aubuſſon. pourroit prendre, le faire périr par le fer ou par le poiſon ; au lieu que pendant ſon éloignement, l'Ordre qui étoit entré en négociation avec le Sultan, pourroit dans la ſuite ménager ſes intérêts, & qu'il ſe chargeoit de lui rendre compte de tout ce qui ſe paſſeroit à la Porte à ſon ſujet.

Le Prince Turc, qui ſe voyoit ſans reſſource, conſentit à tout ce qu'on lui propoſa. Il laiſſa même, avant que de partir, un ample pouvoir au Grand-Maître pour traiter avec Bajazet en ſon nom, & ſuivant ce qui conviendroit le mieux à ſa fortune & à ſa ſûreté. Cet acte fut accompagné d'un autre, dans lequel ce Prince, après y avoir marqué toutes les obligations qu'il avoit au Grand-Maître & à ſon Ordre, s'engageoit, s'il recouvroit jamais l'Empire, ſoit en ſon entier ou en partie, d'entretenir une conſtante paix avec les Chevaliers, d'ouvrir tous ſes ports à leurs flottes, de rendre tous les ans gratuitement la liberté à trois cents Chrétiens de l'un & de l'autre ſexe, & de payer cent cinquante mille écus d'or au tréſor de la Religion, pour la dédommager des dépenſes qu'on auroit faites en ſa faveur. Cet acte ſigné de ſa propre main ſe garde encore dans les archives de Malte, & il eſt daté du
1482. cinquieme du mois de Régeb, de l'an-

née de l'Hégire 887 ; ce qui revient, selon notre maniere de compter, au 31 d'Août de l'an de grace 1482. Ce Prince s'embarqua ensuite sous la conduite du Chevalier de Blanchefort, neveu du Grand-Maître, qui, par ses soins & sa complaisance, tâcha d'adoucir la tristesse dont ce Prince fut saisi en quittant son pays, & en passant dans une terre étrangere.

Pierre d'Aubusson.

Pendant qu'il faisoit route du côté de la France, le Grand-Maître, suivant la parole qu'il en avoit donnée à Achmet, envoya à Constantinople, en qualité d'Ambassadeurs, les Chevaliers Guy du Mont, Arnaud & Duprat. Bajazet, qui voyoit d'Aubusson arbitre de la fortune de son frere, fut ravi de leur arrivée. Ils en furent reçus avec beaucoup d'honneur ; il leur donna pour Commissaires & pour Négociateurs de la paix, le Visir Achmet, & Misach Paléologue, qui, depuis la mort de Mahomet, & pour s'être déclaré en faveur de Bajazet, avoit été rappellé à la Porte. La négociation pensa échouer dès l'ouverture de la conférence. Achmet, pour préliminaire, demanda que le Grand-Maître se reconnût pour vassal du Grand-Seigneur, & qu'en cette qualité il lui payât tribut. Cette proposition fut rejettée par les deux Ambassadeurs avec beaucoup de hauteur. Le

Pierre d'Aubusson.

Visir, le plus fier de tous les hommes, leur dit que son maître iroit en personne, & à la tête de cent mille hommes, lever lui-même ce tribut. Les Ambassadeurs, sur de pareilles menaces, vouloient rompre la conférence, & se retirer; mais le Bacha Paléologue ayant dit en langue Turque au Visir, qu'il ne devoit pas ignorer que le Sultan vouloit, à quelque prix que ce fût, conclure ce Traité, on reprit la négociation, & les deux Chevaliers montrerent d'autant plus de fermeté, que Duprat, qui entendoit la langue Turque, étoit par là instruit des intentions du Grand-Seigneur. Achmet n'insista pas davantage; mais comme il croyoit que ce Prince se déshonoroit par un pareil traité, il en abandonna la conduite à Paléologue.

Il en fallut venir ensuite au principal point, & qui tenoit le plus au cœur du Sultan. Il s'agissoit de la personne de son frere : ses Ministres demandoient qu'on le remît en son pouvoir. Les Ambassadeurs comprirent bien que ç'auroit été le livrer aux bourreaux; aussi ils rejetterent avec indignation une proposition si odieuse. Enfin, on convint que le Grand-Maître s'engageroit de retenir toujours ce Prince en sa disposition, & sous une garde exacte de plusieurs Chevaliers; & qu'il ne le re-

mettroit point à aucun Prince Chrétien ou Infidele, qui pût se servir de son nom & de ses prétentions pour troubler le repos de l'Empire; que pour l'entretien & la garde de ce Prince, le Sultan feroit remettre tous les ans à la Religion trente-cinq mille ducats, monnoie de Venise, & qu'en particulier & séparément de cette somme, il en paieroit aussi tous les ans dix mille au Grand-Maître pour le dédommager des ravages que l'armée de Mahomet avoit faits dans l'isle de Rhodes. La paix à ces conditions ayant été arrêtée, le traité fut signé par le Sultan, qui envoya à Rhodes un de ses principaux Ministres appellé Capitain, pour recevoir la ratification du Grand-Maître. Pierre d'Aubusson.

Le Visir, naturellement fier, ne put entendre parler des pensions que le Sultan s'étoit obligé de payer tous les ans, sans frémir d'indignation. Il se plaignit hautement que, par un traité si honteux, on avoit prostitué la gloire de l'Empire; & parmi ces discours, il lui échappa des railleries assez vives contre la personne même de son Maître. Le Sultan en fut bientôt instruit: on ne manque point à la Cour de ces gens qui, par des rapports empoisonnés, & débités avec art, tâchent de perdre leurs ennemis. Achment en avoit un

Pierre d'Aubuffon.

très-dangereux dans la perfonne d'un Bacha, appellé Ifaac, & dont il avoit autrefois époufé la fille. C'étoit cette même Dame Turque dont le fils aîné de Mahomet devint éperduement amoureux, & à laquelle, dans la fureur de fa paffion, fon mari prétendoit qu'il avoit fait violence. On vient de voir dans le commencement de ce Livre que Mahomet, qui vouloit être le feul tyran de fes Etats, fous prétexte de rendre juftice à Achmet, avoit fait mourir ce jeune Prince, dont l'emportement lui fit craindre qu'il ne fût capable d'attenter à fa perfonne. Achmet, comme autrefois Céfar, fans vouloir approfondir la conduite de fa femme, l'avoit répudiée : ce qui fit naître dans le cœur de fon beau-pere un defir violent de s'en venger. Ce Bacha ne laiffa pas échapper l'occafion que lui fourniffoit l'imprudence d'Achmet : il rapporta au Sultan les murmures & les railleries du Vifir, affaifonnées du poifon dont les Courtifans ne font point avares ; & fous prétexte de zele pour le fervice du Prince, il lui infinua que dans un Vifir fi puiffant, & adoré des foldats, de pareilles railleries ne pouvoient partir que d'un homme qui minutoit quelque révolte.

En pareille matiere, & fur-tout dans un gouvernement auffi defpotique que

celui des Turcs, le seul soupçon est un crime. Bajazet, toujours ombrageux & défiant, comme sont toutes les personnes foibles, pour prévenir les desseins qu'on attribuoit au Visir, résolut de s'en défaire ; d'ailleurs, il avoit de la peine à voir tous les jours un homme dont la grandeur des services étoit au-dessus des récompenses. Par son ordre la plupart des Grands de la Porte furent invités à un superbe festin que leur fit Bajazet. Contre leur loi, on y but beaucoup de vin ; le Sultan, qui avoit ses desseins particuliers, & qui vouloit faire parler le Visir, fit tomber le discours sur la paix qu'il venoit de conclure avec le Grand-Maître, & il ajouta que n'ayant plus d'ennemis, il vouloit diminuer la solde des soldats, & même priver de leurs emplois des Officiers qui n'étoient pas affectionnés au Gouvernement. Achmet, le pere des gens de guerre, naturellement fier & impatient, prit feu, & dans la chaleur du vin, il dit tout haut que l'affection des soldats étoit le plus ferme appui du Trône ; & qu'un Sultan, sur-tout qui avoit encore un frere vivant, feroit mal conseillé d'irriter la milice. On prétend qu'il n'eût pas plutôt proféré ces paroles, qu'un Muet aposté exprès, à un signe que lui fit le Sultan, lui enfonça un poignard

Pierre d'Aubusson.

dans le cœur. D'autres Auteurs rapportent différemment ce qui se passa à la mort de ce Ministre, qui fut différée de quelque temps. Selon ces Ecrivains, Bajazet, avant que de congédier les Bachas, & pour joindre la libéralité à la magnificence du festin, leur fit présenter à chacun une veste de brocard, avec une coupe remplie de pieces d'or; mais on ne mit devant le Visir qu'une veste noire, qu'il regardoit comme un triste augure de sa destinée: il fut confirmé dans les pressentiments qu'il en avoit, lorsque voulant suivre ceux qui se retiroient, le Sultan lui ordonna de rester, sous prétexte d'une affaire importante, dont il vouloit l'entretenir. Achmet, ne doutant plus qu'il alloit être étranglé, s'écria plein de fureur: *Cruel Tyran, puisque tu me voulois faire mourir, pourquoi m'as-tu forcé d'offenser Dieu, en buvant d'une liqueur défendue!*

Par ordre de Bajazet, on commença par le charger de coups, & les Muets ensuite se mirent en état de l'étrangler. Mais le Chef des Eunuques, qui étoit son ami particulier, voyant son Maître ivre de vin & de colere, se jetta à ses pieds: *Seigneur*, lui dit-il, *ne te presses point de le faire mourir: tu sais combien il est cher à tes Janissaires: attends jusqu'à demain, pour voir de quelle*

maniere ils apprendront les nouvelles de sa mort, & pour lors tu en décideras suivant ta volonté absolue. Pierre d'Aubusson.

La peur, le plus puissant ressort qu'on pût faire agir auprès de ce Prince foible & timide, eut son effet ordinaire. Bajazet différa la mort d'Achmet, & le fit jetter à demi-nud & chargé de fers dans un cachot. Son fils, qui l'attendoit à la porte du Serrail, ne le voyant point sortir, en demanda des nouvelles aux autres Bachas; mais la plupart étoient si ivres, que tout ce qu'il en put tirer, c'est qu'il avoit paru que le Grand-Seigneur étoit fort irrité contre lui. Ce jeune Seigneur tremblant pour sa vie, court au corps-de-garde des Janissaires, & dans un vaste logis où ils se retirent quand ils ne sont point de garde : là fondant en larmes, & adressant la parole aux plus anciens : *Mes chers compagnons*, leur dit-il, *le Sultan vient de faire arrêter mon pere; souffrirez-vous, braves soldats, qu'on fasse périr cruellement votre Général, avec lequel depuis tant d'années vous mangez du pain & du sel?* *Chalcon. Vie de Bajazet II.*

Les Janissaires, à ces nouvelles, prennent les armes, s'assemblent, marchent droit au Serrail, & demandent avec de grands cris qu'on leur en ouvre les portes : le bruit de ce tumulte passe bientôt jusques dans l'appartement de

Pierre d'Aubusson.

Bajazet. Ce Prince, après avoir déliberé sur le parti qu'il avoit à prendre, & dans la crainte d'être détrôné par cette Milice en fureur, parut à une fenêtre un arc à la main. *Que voulez-vous, mes compagnons*, leur dit-il, *& quelle est la cause de ce tumulte : Tu l'apprendras tout à l'heure*, s'écrierent-ils, *ivrogne de Philosophe. Où est Achmet ? nous voulons le voir, ou nous saurons venger sa mort.* Le timide Sultan voyant toute cette Milice en fureur & animée contre lui : *Achmet*, leur dit-il, *est dans mon Serrail, plein de vie, & je ne l'ai retenu que pour conférer avec lui d'affaire de conséquence.* Le Sultan étoit si effrayé de la contenance & des menaces des Janissaires, qu'il commanda qu'on l'emmenât promptement. Il parut à la porte du Serrail, la tête & les jambes nues ; & pour tout vêtement, il n'avoit qu'une simple camisole, comme un homme destiné à la mort, & qu'on alloit exécuter. Les Janissaires indignés de voir ce grand Capitaine traité si indignement, arracherent un turban à un des principaux Officiers de la Porte, & le mirent sur la tête d'Achmet. Ils commanderent en même temps qu'on lui apportât une veste ; & après l'en avoir revêtu, ils le conduisirent jusques dans son palais avec de grands cris, & comme s'ils eussent remporté une victoire signalée.

Le Visir, soit par grandeur d'ame, où qu'il craignît qu'on ne lui fit un nouveau crime de l'affection des Soldats, les conjura d'user plus modestement de leur avantage. *Bajazet*, leur dit-il, *est notre Souverain : & qui sait si je ne me suis pas attiré son indignation par ma faute ?* Enfin, par ses prieres, il vint à bout de calmer la sédition ; mais il apprit par son expérience qu'on ne remporte jamais d'avantage sur son Souverain, qui ne soit à la fin funeste à son auteur. Bajazet dissimula quelque temps son ressentiment ; le Visir rentra en apparence dans ses bonnes graces : mais dans un voyage que fit la Cour à Andrinople, & lorsque toutes les craintes sembloient être dissipées, le Sultan le fit étrangler. Tel fut le sort d'un des plus grands Capitaines de l'Empire Ottoman, mais qui, pour s'être cru trop nécessaire, se rendit suspect à son maître, & odieux aux autres Bachas.

Pierre d'Aubusson.

Pendant qu'une scene si tragique se passoit à la Porte, le Prince Zizim arriva heureusement sur les côtes de Provence. Le Grand-Maître l'avoit fait précéder par un Ambassadeur qui demanda, de sa part, au Roi Louis XI. qui régnoit alors en France, la permission pour le Prince d'entrer dans ses

Pierre d'Aubusson.

États, & même d'y séjourner pendant quelque temps. Le Roi, qui ne prenoit aucun intérêt aux affaires d'Orient, y consentit sans peine. Le Prince Turc, selon Jaligni, Historien contemporain, fut conduit d'abord dans la province de la Marche chez un Seigneur de cette province, appellé Boissami, beau-frere du Grand-Maître, & qui avoit épousé Souveraine d'Aubusson, sa sœur. Zizim, après y avoir fait quelque séjour, se retira dans la Commanderie de Bourneuf : & les Chevaliers qui, sous prétexte de lui faire compagnie, lui servoient de gardes, le logerent dans une tour qu'ils avoient fait construire exprès pour le mettre à couvert des entreprises de Bajazet ; peut-être aussi pour l'empêcher de se retirer de leurs mains, & de vouloir s'échapper, comme quelque temps après ils eurent lieu de l'en soupçonner.

En effet, ce malheureux Prince, au lieu de l'accueil & des secours qu'il s'étoit flatté de recevoir du Roi de France, se voyoit avec douleur éloigné de sa patrie & de ses amis, relégué dans une terre étrangere, confiné dans une espece de prison : & quelque soin que prissent les Chevaliers qui l'avoient en garde, de le divertir, il ne pouvoit s'empêcher de les regarder comme ses geoliers, & les ennemis

mortels de sa maison. Ces réflexions le jetterent dans une humeur sombre qui fut bientôt suivie d'une maladie dangereuse, & qui faisoit même craindre pour sa vie.

Pierre d'Aubusson.

Un Chevalier de ceux qui étoient préposés à sa garde, touché de ses malheurs; & pour le tirer de cette profonde douleur où il étoit enseveli, lui conseilla de demander au Roi de France une entrevue; & il le flatta que dans une conférence il pourroit intéresser ce Prince dans sa disgrace, & en tirer des secours suffisants pour tenter encore une fois le sort des armes.

Le Prince, comme tous les malheureux, se livra aux premieres lueurs d'espérance qu'on lui donna, & il fit dire au Roi qu'il souhaitoit de l'entretenir. Le Roi, occupé de ce qui se passoit chez ses voisins, & sur-tout parmi les Anglois & chez le Duc de Bourgogne, ne s'embarrassoit guere des affaires de l'Orient. Cependant, pour soutenir le caractere de Roi très-Chrétien, il répondit à ce Prince, qu'à la vérité il seroit ravi de le voir, & même d'entrer en Souverain dans ses intérêts, si la Religion n'y mettoit pas un obstacle invincible; mais que s'il vouloit se faire Chrétien, & abjurer les erreurs dans lesquelles il avoit été

Pierre d'Aubusson.

malheureusement élevé, il s'engageoit à le ramener dans ses Etats à la tête d'une puissante armée, qui ne le céderoit ni en chefs habiles, ni en nombre de troupes, à toutes les forces de l'Empire Ottoman, & que s'il ne jugeoit pas à propos de tenter de nouveau le sort des armes, la France lui offroit une seconde patrie, & qu'il lui donneroit dans ce royaume de grandes terres & des seigneuries assez considérables pour y pouvoir vivre avec tout l'éclat & la dignité convenable à sa haute naissance.

Le Prince Turc n'eut pas de peine à s'appercevoir que la proposition du Roi n'étoit qu'un honnête prétexte pour se dispenser de lui accorder l'entrevue qu'il lui avoit demandée, & le secours qu'il en espéroit. Outre les préjugés de l'éducation, à ne considérer ses intérêts que par des vues d'une politique humaine, il ne pouvoit pas quitter la secte de Mahomet, sans passer parmi les Mahométans pour un renégat, & sans se voir abandonné de ses meilleurs amis & de tous ses partisans: ainsi ce Prince, sans s'arrêter davantage à la France, tourna toutes ses espérances du côté de l'Orient, dont il attendoit des nouvelles avec la derniere impatience. Il ne fut pas long-temps sans en recevoir; mais elles ne lui furent guere agréa-

bles. Il apprit, avec autant de ſurpriſe que de douleur, que les Chevaliers de Rhodes, les ennemis immortels des Ottomans, après différentes négociations qui s'étoient paſſées à Conſtantinople & à Rhodes, étoient à la fin convenus d'un traité; mais dont malheureuſement la perte de ſa liberté étoit le fondement & le prix; & que le Grand-Maître, au préjudice de ſon ſauf-conduit, & de la parole qu'il lui avoit donnée ſi authentiquement, s'étoit engagé, tant que les Turcs ne violeroient pas ce traité, de le tenir toujours éloigné, & ſous la garde des Chevaliers qui en répondroient; que Bajazet, de ſon côté, s'étoit obligé de payer tous les ans au Grand-Maître & à la Religion quarante-cinq mille ducats.

Pierre d'Aubuſſon.

Le traité fut décoré par ceux qui le dreſſerent, de prétextes honnêtes, dont les Princes ne manquent guere, mais qui, après tout, ne mettoient pas l'Ordre à l'abri du reproche d'avoir violé ſon ſauf-conduit. Bajazet paya cette ſomme très-exactement, & même d'avance; & dans le deſſein de gagner entiérement l'amitié du Grand-Maître, il lui envoya peu après la main droite de ſaint Jean-Baptiſte, Patron de l'Ordre, qui avoit été apportée anciennement d'Antioche à Conſtantinople, & que Ma-

Pierre d'Aubusson. homet, à la prise de cette ville, avoit fait mettre dans son trésor, apparemment pour la richesse du reliquaire, ou pour trafiquer la relique même avec quelque Prince Chrétien. Quoique les Turcs traitent d'idolâtrie notre vénération pour les corps saints, Bajazet ne laissa pas de le faire transporter avec beaucoup de cérémonie jusqu'à Rhodes : ce qui fait voir que dans la plupart des Souverains la religion va bien loin après l'intérêt de l'Etat.

Cependant comme la liberté est le premier bien des hommes, & le plus précieux, il ne faut pas s'étonner si le malheureux Zizim fut frappé de la plus violente douleur en voyant qu'on venoit de trafiquer de la sienne au poids de l'or. Ce traité le jettoit dans des fureurs qu'il n'est pas aisé d'exprimer : il invoquoit la mort comme le seul terme d'une si cruelle disgrace : & dans ces transports on craignoit à tout moment qu'il n'attentât même à sa vie. En vain les Chevaliers qui étoient préposés pour sa garde tâchoient de le consoler par la considération qu'il ne s'étoit rien passé à Constantinople & à Rhodes que pour son salut même, & pour l'empêcher de tomber entre les mains d'un implacable ennemi. Ils lui représentoient que sa prison seroit bien

moins longue qu'il ne pensoit; qu'il devoit tout espérer du bénéfice du temps, & qu'il naîtroit infailliblement des conjonctures qui permettoient au Grand-Maître de le faire retourner dans ses Etats avec autant de gloire que de sûreté. Le malheureux Prince n'étoit point susceptible de ces motifs vagues & douteux de consolation : l'idée affreuse d'une prison perpétuelle se présentoit à tout moment à son esprit : toutes les raisons & toutes les honnêtetés de ses gardes ne pouvoient l'en distraire.

L'éclat que faisoit sa douleur passa bientôt au dehors de sa prison. En même temps que l'on plaignoit le sort de Zizim, on blâmoit la conduite du Grand-Maître. On disoit qu'il y avoit eu de l'inhumanité à vendre la liberté d'un Prince qu'on ne pouvoit au plus que mettre à rançon. D'autres ajoutoient qu'il étoit étonnant qu'un Ordre aussi noble, & que les Chevaliers, les ennemis perpétuels des Mahométans, pour un vil intérêt, se fussent érigés en geoliers aux gages de Bajazet, & qu'ils laissassent échapper une occasion si favorable d'allumer parmi ces Infideles une guerre dont tous les ennemis des Ottomans auroient pu se prévaloir.

Caoursin, Vice-Chancelier de l'Ordre, Historien contemporain, & qui étoit

Pierre d'Aubuffon.

alors à Rhodes, a tâché d'épargner ce reproche aux Chevaliers, par les avantages que les Princes Chrétiens, dit-il, tirerent de la détention du Prince Ottoman; & cet Auteur apparemment peu fcrupuleux, pour juftifier la manque de parole du Grand-Maître, foutient qu'on avoit fait en cela un moindre mal, que fi, en obfervant exactement le fauf-conduit, on eût attiré les armes de Bajazet dans l'isle de Rhodes, & dans les autres Etats des Princes Chrétiens. Mais fi on fuit Jaligni, autre Hiftorien auffi contemporain, il n'y eut de la part du Grand-Maître ni fauf-conduit, ni parole donnée. Zizim, comme on le peut voir dans cet Hiftorien, fe trouva prifonnier de bonne guerre; & par conféquent le Grand-Maître put difpofer de fa liberté comme il jugea à propos pour le bien de fon Ordre.

Guillaume de Jaligni, p. 62, 63, 65 & 66, éd. du Louvre.

Comme ces Hiftoriens, tous deux contemporains, l'un Miniftre & confident du Grand-Maître, l'autre Secrétaire de Pierre de Bourbon, fe trouvent oppofés fur le même fait, nous n'avons point trouvé affez de lumiere dans l'un ou l'autre de ces deux Ecrivains, pour pouvoir prendre un parti avec sûreté, & nous en laiffons le jugement au Lecteur, qui trouvera dans le cinquieme volume

de cet ouvrage une dissertation sur cette matiere (1). Pierre d'Aubusson.

Soit que Zizim eût été fait prisonnier de bonne guerre, soit que les Chevaliers, sous prétexte de ne pas irriter un Prince aussi puissant que le Sultan, eussent violé leur sauf-conduit, on ne peut disconvenir que le Pape Sixte IV; Ferdinand, Roi de Castille, d'Arragon & de Sicile, un autre Ferdinand de la même maison, & Roi de Naples, & les Vénitiens, sur-tout Mathias Corvin, fils de Huniade, & alors Roi de Hongrie, grand Capitaine, &, comme son pere, la terreur des Turcs, faisoient tous de grandes instances auprès du Grand-Maître pour mettre Zizim à la tête de leurs armées, dans la vue de se servir de son nom pour ranimer les partisans secrets qu'il avoit dans l'Empire Ottoman. Mais la plupart de ces Princes étoient divisés; quelques-uns mêmes se faisoient actuellement la guerre; & il faut rendre cette justice au Grand-Maître, aussi sage politique que grand Capitaine, qu'il craignoit que si le sort des armes contre le Turc ne leur étoit pas favorable; il n'y en eût d'assez per-

(1) Les textes mêmes de Caoursin & de Jaligni sont imprimés en entier dans le second Tome de l'édition in-quarto de l'Histoire de Malte, p. 318.

Pierre d'Aubusson.

fides, ou du moins d'assez foibles, pour acheter la paix de Bajazet, en lui livrant son frere & son ennemi. D'Aubusson faisoit un bien plus digne usage de pouvoir qu'il avoit sur la personne de Zizim; & par la seule crainte qu'il donnoit au Grand-Seigneur de mettre son frere à la tête de toutes les forces de la Religion, & de le montrer aux mécontents qui étoient en grand nombre dans ses états, il tenoit, pour ainsi dire, les forces de ce puissant Prince enchaînées, & ce fut par ce moyen qu'il l'empêcha, pendant toute la vie de Zizim d'attaquer l'Italie, & de venir fondre avec ses armées sur les Etats des ennemis de la loi Mahométane.

Le Pape, dans l'impatience de voir les armes des Princes Chrétiens tournées contre les Infideles, se laissa persuader que s'il avoit une fois la personne de Zizim en son pouvoir, il viendroit aisément à bout de réunir toutes les forces de l'Europe contre les Turcs. Ce Pontife venoit de succéder à Sixte IV, sous le nom d'Innocent VIII. Il étoit Génois de naissance, & de l'illustre maison de Cibo, originaire de l'isle de Rhodes, où son pere étoit né. Il ne se vit pas plutôt sur la chaire de S. Pierre, qu'il en donna avis aux Chevaliers, qu'il regardoit comme les Souverains de sa maison, & il les fit as-

Bos. t. 11, *p.* 448.

furer, par un Nonce qu'il envoya exprès à Rhodes, de l'estime & de l'affection qu'il conservoit pour un Ordre aussi illustre & aussi utile à tous les Princes Chrétiens. Mais ce Nonce déclara en même temps au Grand-Maître que Sa Sainteté, pour le bien de toute la Chrétienté, & pour tenir le Turc en respect, ne seroit pas fâchée de faire venir le Prince Zizim à Rome, ou du moins dans quelque place force de l'Italie.

Pierre d'Aubusson.

Le Grand-Maître représenta au Nonce qu'il étoit à craindre qu'un pareil changement ne donnât beaucoup d'ombrage à Bajazet, & que ce Prince, pour s'en venger & pour prévenir les desseins du Pape, ne portât ses armes en Italie. D'ailleurs, qu'en retirant Zizim des mains des Chevaliers, on pourroit faire soupçonner qu'ils n'en usoient pas bien à son égard, & que cela déshonoreroit son Ordre. Le Nonce fit passer ces raisons à Rome; mais le Pape fut inflexible; il fit de nouvelles instances pour qu'on envoyât incessamment des ordres au Chevalier Branchefort, devenu Grand-Prieur d'Auvergne, de conduire lui-même le Prince Turc à Rome. Le Grand-Maître, par déférence pour les ordres du Pape, nomma deux Ambassadeurs qui se rendirent auprès du saint

Pierre d'Aubusson.

Pere, & il choisit pour cet emploi Philippe de Cluys, de la langue de France, Bailli de la Morée, & Guillaume Caoursin, Vice-Chancelier de l'Ordre, & dont nous avons l'Histoire de tout ce qui se passa à Rhodes au sujet du Prince Zizim.

Si on doit juger de la conduite qu'ils tinrent dans leur négociation par les avantages qu'ils en tirerent, il faut convenir que c'étoient de très-habiles Ministres; car pour la personne seule de Zizim, qu'ils s'engagerent de livrer au Pape, ils en obtinrent des graces importantes. Innocent, par ce traité, s'engagea solemnellement à ne jamais conférer aucunes commanderies au préjudice des langues & du droit d'ancienneté, quand même elles vaqueroient en Cour de Rome; & par une Bulle expresse de l'an 1489, il déclara que les biens de l'Ordre ne pourroient être compris dans les rôles des bénéfices que les Papes s'étoient réservés, ou qu'ils pourroient se réserver dans la suite; & en cas que Bajazet, irrité de ce changement, cessât de payer la pension de Zizim, pour en dédommager, par avance, les Chevaliers de Rhodes, il supprima les Ordres du saint Sépulcre & de saint Lazare, qu'il réunit à celui de saint Jean: *Afin d'empêcher*, dit ce Pontife dans sa Bulle, *que des Chevaliers si nécessaires à la*

Chrétienté ne succombent sous la puissance formidable des Turcs. Les interêts du Grand-Maître ne furent pas oubliés dans ce traité, & le Pape s'engagea, aussi-tôt qu'on lui auroit remis le Prince Zizim, d'envoyer à ce Grand-Maître le chapeau de Cardinal ; dignité éminente, à la vérité, mais peu convenable à un homme de guerre, & sur-tout à un Souverain.

Pierre d'Aubusson.

Ce traité ayant été conclu à la satisfaction commune du Pape & du Grand-Maître, ils envoyerent, de concert, des Ambassadeurs au Roi Charles VIII, fils & successeur de Louis XI, pour lui en faire part & demander son consentement. Ils ne trouverent aucun obstacle de ce côté-là ; mais pendant que ces Ambassadeurs étoient encore en France, il survint un autre Ministre de la Porte, que Bajazet envoyoit au Roi. Ce Sultan, qui avoit une attention continuelle sur la conduite que les Chevaliers tenoient à l'égard de son frere, ne fut pas long-temps sans être averti des desseins du Pape & des négociations de ses Ministres. Il fit aussi-tôt partir un de ses principaux Officiers pour traverser cette négociation. Cet Ambassadeur ayant débarqué en Provence, en donna avis à la Cour, & se mit en chemin pour s'y rendre. Mais le Roi,

Pierre d'Aubusson. à l'exemple de son pere, s'étant fait un scrupule de donner audience à un Infidele, le Ministre de Bajazet s'arrêta à Riez, suivant l'ordre qu'il en reçut par un courier exprès, en sorte qu'il se vit obligé de négocier par écrit, & il envoya en Cour les propositions dont il étoit chargé.

Bajazet, par sa lettre, prioit le Roi de livrer le Sultan Zizim à son Ministre, ou du moins de ne pas souffrir qu'il sortît de ses Etats. Pour l'engager à lui accorder l'effet de sa demande par quelque chose de plus précieux que l'or ou des pierreries, il lui offroit toutes les reliques que l'Empereur Mahomet son pere avoit trouvées à la prise de Constantinople & dans toute l'étendue de son Empire. Il ajoutoit qu'il étoit actuellement en guerre avec le Soudan d'Egypte; qu'il espéroit le chasser bientôt de la Syrie, de la Palestine & du Royaume de Jérusalem, & que s'il en pouvoit venir à bout, il s'engageoit de remettre cette derniere Couronne sur sa tête, comme sur celle du plus puissant Prince qui suivît la loi du Messie.

Quoique le Roi fût jeune, plein de courage & avide de gloire, il ne fut guere en prise à cette derniere proposition. Il y avoit déjà long-temps que la plupart des Princes Chrétiens étoient rebutés de ces voyages de long cours, &

& de ces pieuses expéditions qui avoient coûté à leurs ancêtres des sommes immenses, & le plus pur sang de leur Noblesse. L'on n'étoit guere plus prévenu en faveur des reliques qui venoient de l'Orient depuis le sac de Constantinople ; & les Grecs en avoient apporté chez les Latins une si grande quantité de fausses, que les plus superstitieux n'avoient plus cet empressement & ce respect qui n'est dû qu'aux véritables. Ainsi le Ministre de la Porte fut renvoyé, au rapport de Philippe de Comines, sans avoir vu le Roi, & sans avoir pu rien obtenir : au lieu que ce Prince fit dire aux Agents du Pape & de l'Ordre, qu'ils pouvoient partir quand ils le jugeroient à propos ; qu'il consentoit qu'ils fissent passer le Prince Zizim en Italie ; & qu'il seroit ravi que le saint Pere en put tirer des avantages considérables pour le bien de la Religion. Cependant, comme Charles VIII avoit des vues secretes de porter un jour ses armes en Orient, & contre les Turcs, il ne donna ce consentement qu'à condition que Zizim resteroit toujours à la garde des Chevaliers Français, & que le Pape s'obligeroit, sous le dédit de dix mille ducats, de ne le remettre à aucun autre Souverain, sans sa participation.

Pierre d'Aubusson.

Observat. sur l'hist. de Charles VIII, p. 586 édit. du Louvre.

Le malheureux Zizim, après avoir

Pierre d'Aubusson.

passé de l'Orient en Europe, & de Rhodes dans le fond de l'Auvergne, se trouve livré aux gens du Pape, qui le conduisent en Italie. Il y arriva sans obstacle ; & pour lui déguiser ce changement d'esclavage, on ne le reçut pas avec moins de pompe & de magnificence qu'on en auroit employé à l'entrée d'un Roi Chrétien. Le Cardinal d'Anvers, & Franciscain Cibo, fils naturel du Pape Innocent VIII, mais qu'il avoit eu avant que d'entrer dans les Ordres sacrés, allerent à sa rencontre à deux milles de Rome, & le saluerent de la part du souverain Pontife. Doria, Capitaine des Gardes d'Innocent, l'attendit à la porte de la ville, où l'on commença la marche de cette cavalcade. Quelques Turcs, domestiques de Zizim, & qui ne l'avoient pas voulu abandonner, parurent les premiers. On vit ensuite passer les Gardes du Pape, ses Chevaux-Légers, ses Gentilshommes, ceux des Cardinaux, & la Noblesse de Rome. Le seigneur de Faucon, Ambassadeur de France, relevoit l'éclat de cette marche par un équipage magnifique, une riche & nombreuse livrée ; le Vicomte de Monteil, frere du Grand-Maître, & qui avoit acquis tant de gloire à la défense de Rhodes, marchoit immédiatement après, à côté du Seigneur Franciscain Cibo. Le Prince Turc venoit

ensuite monté sur un superbe cheval, & suivi du Grand-prieur d'Auvergne, & des autres Chevaliers qui étoient chargés de sa garde. La marche étoit fermée par le Maître de chambre d'Innocent, & par une foule de Prélats Italiens & de la cour du saint Pere. Le Prince Turc fut conduit dans un appartement du Vatican qu'on lui avoit préparé, & le lendemain l'Ambassadeur de France & le Grand-Prieur d'Auvergne le conduisirent à l'audience du Pape.

Pierre d'Aubusson.

Zizim étant entré dans la salle d'audience, y trouva le Pape sur son trône, accompagné des Cardinaux & de toute sa cour. Ce Prince le salua à la maniere de sa nation ; mais quelques instances que lui en fît le maître de cérémonies, ce fut sans faire aucune génuflexion, & sans vouloir s'abaisser à ses pieds, comme font les Princes Chrétiens : le Pape ne l'en reçut pas moins gracieusement. Zizim lui demanda sa protection avec la même hauteur que si ce Pontife eût eu besoin de la sienne. Innocent lui répondit avec bonté : il fut depuis traité avec beaucoup d'égards, quoique toujours gardé par des Chevaliers. Mais comme il voyoit beaucoup de monde, & qu'il pouvoit même recevoir plus facilement des nouvelles de l'Asie, il se trouva moins malheureux à Rome que dans la tour de Bourgneuf.

Pierre d'Aubusson.

Le Roi de France, par des raisons particulieres, s'intéressoit à la conservation de Zizim. Ce Prince, jeune, puissant & ambitieux, aspiroit au titre d'empereur; il vouloit se servir un jour de la personne de Zizim pour se rendre maître de Constantinople, de la Romanie & de la Morée. André Paléologue, neveu de Constantin, dernier Empereur, lui avoit cédé tous ses droits sur cet Empire: l'Albanie, la Grece & la Romanie, nouvellement conquises par Mahomet, & encore peuplées de Chrétiens lui tendoient les mains, & imploroient son assistance. Le Roi, pour pénétrer dans ces grandes provinces, avoit besoin de quelques ports dans l'Italie, & dans les Royaumes des Deux-Siciles. Son conseil le fit appercevoir du droit qu'il avoit sur la Couronne de Naples: ce droit étoit fondé sur le testament de Charles IV, Roi de Sicile & de Jérusalem, neveu du Roi René, de la maison d'Anjou, qui avoit institué son héritier universel Louis XI son cousin, & après lui le Dauphin son fils, qui régnoit alors sous le nom de Charles VIII. Voilà un droit certain, auquel il ne manquoit que des forces suffisantes pour le faire valoir. Le Roi & son conseil résolurent, avant que de passer en Grece, de s'attacher à cette entreprise. Ils y étoient d'ailleurs por-

tés par Ludovic Sforce, Régent des Etats de Milan, & ennemi secret de la maison d'Arragon, dont une branche régnoit à Naples depuis près de soixante ans.

La guerre d'Italie fut résolue avant que de rien entreprendre du côté de la Grece. Cependant, comme le Roi de France prévoyoit qu'il auroit besoin, dans cette derniere expédition, de la personne de Zizim, il envoya des Ambassadeurs au Pape Innocent; & nous voyons dans leur instruction, qu'il leur ordonne de faire souvenir ce Pontife des engagements qu'il avoit pris avec lui au sujet du frere du Grand-Seigneur, c'est-à-dire, de n'en disposer jamais sans sa participation; mais ces négociations furent interrompues par la mort du Pape: & Zizim qui, sous son pontificat, avoit trouvé quelque adoucissement à sa mauvaise fortune, retomba par cette mort dans de nouveaux malheurs.

Le Cardinal Rodrique de Borgia succéda à Innocent, sous le nom d'Alexandre VI. Ce Pontife, si on peut lui donner ce nom, acheta la thiare & les suffrages de quelques-uns de ses confreres à deniers comptants; mais dès qu'il se vit assuré de la papauté, il se vengea de la perte de son argent sur ces simoniaques, par l'exil, le fer & le

Pierre d'Aubuſſon.

poiſon. Sous ſon Pontificat, évêchés; bénéfices, dignités eccléſiaſtiques, diſpenſes, l'uſage même des Sacrements, tout fut vénal. Il vendoit en détail ce qu'il avoit acheté en gros, & il en employoit le produit à entretenir des femmes de débauche : il n'eut point de honte de revêtir de la pourpre, & d'élever au cardinalat pluſieurs de ſes bâtards, ſouillés de toutes ſortes de crimes & d'infamies.

Le malheureux Zizim ſe trouva par ſa ſituation en la puiſſance d'Alexandre; & ce tyran, pour être en état de diſpoſer, à ſon gré, de ſa liberté & même de ſa vie, le tira des mains des Chevaliers, qu'il congédia, le fit enfermer dans le château ſaint Ange, & en donna avis à Bajazet. Ce Prince, qui craignoit que le Pape ne le remît en liberté, s'obligea de lui payer tous les ans quarante mille ducats; d'autres diſent qu'Alexandre en tiroit juſqu'à ſoixante mille par an.

Cependant le Roi, toujours entêté de ſes premiers deſſeins de conquêtes, fait des levées extraordinaires : ſon armée ſe trouve compoſée de trois mille ſix cents hommes d'armes, de ſix mille Archers, ſix mille Arbalêtriers, huit mille Piquiers, & autant d'Arquebuſiers, tout cela accompagné d'un prodigieux train d'artillerie. Toute l'Italie frémit aux nouvelles d'un ſi puiſſant ar-

mement. Le Pape, dont tous les Cardinaux demandoient la déposition, trembloit au seul bruit de la marche des Français; mais comme c'étoit un habile homme & un grand politique, il tourna ses vues du côté de Constantinople, & il se flatta, s'il étoit poussé par ses ennemis, & tant qu'il seroit maître de la personne de Zizim, de tirer de Bajazet de puissants secours, soit en argent, soit en troupes, pour soutenir la guerre contre les Français. Pierre d'Aubusson.

Ce fut dans cette vue qu'il lui dépêcha secrétement un Nonce, pour lui faire part des desseins & de l'armement de Charles VIII. On voit dans l'instruction donnée à ce Nonce, appellé Georges Bozzarde, qu'il le charge d'avertir le Grand-Seigneur que le Roi de France s'avance à la tête d'une puissante armée pour enlever de ses mains le Sultan Gem ou Zizim son frere, dans la vue de s'en servir pour le détrôner; qu'il est bien résolu, avec le Roi de Naples son allié, de s'opposer à son entreprise, & de l'empêcher surtout d'approcher de Rome; mais qu'il ne peut soutenir la guerre contre un si puissant Prince sans un prompt secours, & qu'il lui fera plaisir de lui faire payer incessamment les quarante mille ducats qui lui sont dus pour la pension du Prince son frere. Il ajoutoit dans cette

1494.

Observations de Philippe de Comines sur l'année 1494.

Pierre d'Aubuſſon.

inſtruction qu'il donna à ſon Ambaſſadeur, qu'il fit connoître au Grand-Seigneur que le Soudan d'Egypte, avec lequel Sa Hauteſſe étoit en guerre, lui avoit envoyé un Ambaſſadeur chargé de lui offrir des ſommes immenſes, s'il vouloit lui remettre le Prince Zizim; mais qu'il avoit rejetté cette propoſition, & que rien n'étoit capable de le détacher de ſes intérêts.

Le Pape, par ce détour adroit, & en faiſant connoître les offres du Soudan d'Egypte, inſinuoit au Grand-Seigneur que la voie de l'enchere lui étoit ouverte, & qu'il ne tiendroit qu'à lui d'obtenir la préférence. Bajazet entendit bien ce langage; & comme il n'avoit point d'intérêt plus preſſant que de ſe défaire de ſon frere, nous voyons, par ſes lettres au Pape, qu'il le conjure de le délivrer, par une prompte mort, de l'inquiétude que lui cauſe ſa vie. *Saint Pere*, lui dit-il, *Zizim, dans le fond d'une priſon, ne vit pas, il ne fait que languir: il eſt plus qu'à demi-mort. C'eſt lui rendre un bon office que de l'envoyer, par une mort entiere, dans les lieux où il jouira d'un repos éternel.* C'eſt ainſi que s'en expliquoit ce tyran en écrivant à un autre tyran; & pour le déterminer à ce meurtre, il s'engage par cette lettre, ſi-tôt qu'il auroit fait périr ſon ennemi, de lui faire remettre trois cents

mille ducats, qu'il pourra, dit-il, employer en acquisitions de terres & de seigneuries considérables pour ses enfants. Le Pape, auquel la vie d'un homme ne coûtoit rien, quand il s'agissoit de son intérêt, convint sans peine des conditions du traité. Mais comme il tiroit tous les ans quarante mille ducats de tribut de la vie de Zizim, & que d'ailleurs il tenoit par-là Bajazet en respect, il jugea à propos de différer l'exécution de ce traité jusqu'à ce qu'il vît quel seroit le succès de l'entreprise de Charles VIII, & si ce Prince seroit assez puissant en Italie pour lui enlever son prisonnier.

Pierre d'Aubusson.

Mais il fut bien surpris quand il apprit que le Roi avoit déjà passé les Alpes, & qu'il étoit entré dans l'Italie sans trouver d'obstacle & de résistance. En effet, tout plia devant lui; il ne fallut ni sieges, ni batailles; la plupart des villes envoyoient bien loin au-devant de lui pour lui présenter leurs clefs, & on disoit que, pour une si grande conquête, il avoit eu moins besoin de Capitaines que de Fourriers, qui alloient, comme ils en auroient usé en France, marquer, la craie à la main, les logis où il devoit coucher. C'est ainsi que ce jeune Prince, devenu conquérant avant que d'avoir tiré l'épée, parvint jusqu'à Rome; & pour comble de bon-

Pierre d'Aubuſſon.

heur, comme ſi les portes de la ville n'euſſent pas été aſſez grandes pour l'y introduire, la nuit même qu'il arriva, il s'écroula au moins vingt toiſes des murailles, qui tomberent d'elles-mêmes par leur antiquité.

Le Pape craignant de tomber entre les mains du Roi de France, & qu'il ne lui fit faire ſon procès, comme les principaux du ſacré College l'en ſollicitoient, s'enferma dans le château Saint-Ange. Ses crimes paſſés ſe préſenterent alors à ſon ſouvenir avec toute leur horreur. Ses infames débauches, ſa ſimonie, ſes empoiſonnements, ſes meurtres & ſes aſſaſſinats s'éleverent contre lui. Les Cardinaux, témoins & ennemis de ces vices, le citoyen Romain & la ſoldat Français, réunis dans un même ſentiment, crioient tout haut qu'il falloit purger la terre & l'Egliſe de ce monſtre. Dans une ſi cruelle ſituation où tout le monde l'abandonnoit, il ne s'abandonna pas lui-même; il avoit des tréſors immenſes, & autant d'habileté que d'argent, pour faire tête à l'orage: ainſi, pendant que ſes ennemis le regardoient comme un homme perdu, à force de préſents, & par la promeſſe qu'il fit d'un chapeau de Cardinal à Briçonnet, Miniſtre, il le gagne, & par ſon crédit la plupart des favoris du jeune

Roi. Cette grande affaire se tourna en négociation, & se civilisa : on ne parla plus des crimes d'Alexandre ; tout se réduisit à le retirer du parti des Aragonnois. Il promit tout ce qu'on voulut, bien résolu de ne tenir ses promesses qu'autant de temps qu'il y seroit forcé par une puissance supérieure. Ainsi le traité fut bientôt conclu : il convint de s'attacher à l'avenir inviolablement aux intérêts de la France ; & pour gage de sa parole, il donna en ôtage le Cardinal de Borgia, ou de Valence, son fils, appellé depuis le Duc de Valentinois, le héros de Machiavel, & sans contredit le plus méchant homme qu'il y eût alors au monde, si son pere n'eût pas été vivant. Par le traité, & en qualité d'ôtage, il devoit suivre le Roi à la guerre pendant quatre mois. Pour sauver l'honneur de la pourpre, son pere le revêtit de la dignité de Légat du saint Siege ; mais ce qui lui fut encore plus sensible que de voir son fils suivre les étendards de la France, c'est qu'il fut obligé à la fin de livrer Zizim au Roi. On voit, par le traité qui se fit à ce sujet, que ce Prince s'obligeoit, après l'expédition de Naples, de le renvoyer au Pape & à Rome ; qu'en attendant, le Roi obtiendroit du Grand-Maître & du Conseil de l'Ordre une

Pierre d'Aubusson.

Pierre d'Aubusson.

décharge en sa faveur, comme il leur en avoit donné une pareille, lorsqu'il avoit tiré Zizim de leurs mains, & que tant que ce Prince vivroit, lui seul percevroit les quarante mille ducats que le Sultan payoit pour sa subsistance; toutes conditions qu'il ne stipula avec tant de soin que pour cacher ses mauvais desseins; car ce tigre, pour tenir parole au Turc, & pour se moquer de celle qu'il avoit donnée au Roi, fit empoisonner Zizim (1) avant que de le lui livrer, & le malheureux Prince ne fut pas plutôt arrivé avec le Roi à Terracine, qu'il y trouva la fin de sa vie. La fuite précipitée du fils du Pape, qui, à la faveur des ténebres, s'évada la nuit, fit connoître les perfides auteurs de cet empoisonnement.

Cette funeste nouvelle passa bientôt à Rhodes : d'Aubusson en fut frappé d'horreur & d'étonnement Il se reprochoit même, & peut-être avec assez de raison, d'avoir remis à Innocent VIII un Prince qui s'étoit livré à l'Ordre sur la foi d'un sauf-conduit,

(1) *Perstringunt nonnulli Venetos Turcico corruptos auro operam dedisse, ut veneno Zizimus necaretur; alii autem Alexandrum Pontificem carpunt, qui Zizimum lento tabo infectum Gallo Regi tradiderit.* Rainaldi Annales Eccclesiast. Ann. 1495

& qui, quand même il feroit venu prendre des chaînes à Rhodes, ne pouvoit jamais être traité que comme un prifonnier de guerre. Mais ce qui augmentoit la douleur du Grand-Maître, c'eft qu'il étoit obligé de la diffimuler, & qu'il ne lui étoit pas permis de pourfuivre la vengeance d'un crime fi affreux. Dans cette fituation fi trifte, le Grand-Prieur d'Auvergne fon neveu lui apporta des lettres du Roi de France, qui le prioit de fe rendre auprès de lui pour conférer enfemble du deffein qu'il avoit formé de porter fes armes dans la Grece & dans les Etats du Grand-Seigneur.

Charles VIII, que la fortune fembloit conduire par la main, venoit de fe rendre maître du royaume de Naples, que le jeune Ferdinand lui avoit abandonné. La facilité qu'il trouvoit dans des conquêtes que perfonne ne lui difputoit, lui faifoit efpérer le même fuccès contre les Turcs. C'étoit le fujet de la lettre qu'il avoit écrite au Grand-Maître : elle étoit également honnête & preffante. Ce Prince lui difoit obligeamment qu'il l'avoit choifi comme un des plus grands Capitaines du fiecle, pour guide dans une fi fainte entreprife. Mais le Grand-Maître ne fe laiffa pas éblouir par ces louanges,

Pierre d'Aubuffon. & encore moins par un projet qui avoit plus d'éclat que de folidité. Ce vénérable vieillard, du fond de fon Palais, entretenoit des intelligences fecretes dans toutes les Cours des Princes chrétiens, & jufques dans le ferrail du Grand-Seigneur. Il apprit que ce prince, délivré des inquiétudes que lui avoit caufé fon frere, tant qu'il avoit vécu, armoit alors puiffamment ; & dans cette conjonɛture, il n'étoit pas de la prudence du Grand-Maître d'abandonner Rhodes & les isles de la Religion. Mais ce qui l'empêcha fur-tout de partir, c'eft qu'il reçut des avis fideles de divers endroits que le Roi, bien loin de pouvoir paffer dans le Levant, feroit trop heureux de regagner la France ; que l'armée qu'il avoit conduite en Italie, étoit confidérablement diminuée par les garnifons qu'il avoit fallu mettre en différentes places, par les maladies, & encore plus par les débauches des foldats. D'ailleurs, qu'il fe formoit une puiffante ligue contre ce Prince, dont Alexandre VI étoit le principal moteur ; que Bajazet, à la follicitation de ce Pontife, avoit envoyé un Ambaffadeur à Venife pour menacer ces Républicains d'une cruelle guerre, s'ils ne fe déclaroient inceffamment contre le Roi de France ; qu'ils étoient entrés.

d'autant plus volontiers dans cette ligue, qu'ils étoient bien aises de n'avoir pas pour voisin un Prince si puissant; que c'étoit par leur Bayle que le Grand-Seigneur avoit appris les premieres nouvelles de la mort de l'infortuné Zizim, & qu'en faveur des Turcs, ils avoient fait arrêter l'Archevêque de Duraz, qui, pour faciliter les conquêtes de Charles VIII, entretenoit des intelligences secretes parmi les Grecs de l'Illyrie, nouveaux sujets de la Porte, & que ces politiques avoient envoyé au Sultan tous les papiers & les mémoires de ce Prélat. Pierre d'Aubusson.

On ajoutoit dans ces avis que l'Empereur Maximilien I; Ferdinand, Roi d'Espagne; Ferdinand, Roi chassé de Naples; Ludovic, Duc, ou usurpateur de Milan, le Marquis de Mantoue, & plusieurs autres petits Princes d'Italie, négocioient actuellement à Venise, & qu'on prétendoit que la ligue avoit été signée le dernier de Mars. Le Grand-Maître renvoya au Roi le Chevalier de Blanchefort pour lui faire part de ces avis, qui ne se trouverent que trop bien fondés. Tous ces Princes prirent les armes; leur armée étoit composée de vingt mille hommes de pied, & de trente-quatre mille chevaux.

Le Roi vit bien que dans cette occasion il falloit surseoir l'entreprise du Le-

Pierre d'Aubusson.

vant : il ne songea qu'à aller chercher de nouvelles forces en France : il en prit le chemin avec les débris de l'armée, qu'il en avoit amenée. Les ennemis, qui avoient près de soixante mille hommes, s'opposerent à son passage ; on en vint aux mains. Les Alliés, quoique supérieurs en forces, mais de différents avis, & peu unis entre eux, se présenterent à la vérité de bonne grace au combat ; mais après une premiere charge, la plupart se retirerent en caracolant. Il sembloit qu'ils ne fussent venus que pour faire des tournois : & les Stradiots, cavalerie légere à la solde des Vénitiens, s'étant jettés sur le bagage qu'on leur avoit abandonné exprès, & comme une leurre pour les occuper, le Roi, à la tête de sa Noblesse & de ses hommes d'armes, s'ouvrit un passage l'épée à la main, & continua son chemin sans avoir perdu que trente ou quarante soldats, & après avoir tué trois mille cinq cents hommes, parmi lesquels se trouverent Rodolphe, oncle du Marquis de Mantoue, trois autres Princes du nom de Gonzague, & dix-huit Seigneurs Italiens.

Charles VIII revint dans ses Etats avec plus de gloire que d'utilité. Le Royaume de Naples lui échappa par sa retraite ; & comme l'avoit bien prévu le Grand-Maître, on ne parla plus en

France du voyage d'Outre-mer, ni de la conquête de Constantinople. Le Pape délivré de la crainte des armes du Roi, & de l'appréhension que ce Prince, offensé de sa mauvaise vie & de ses fourberies, ne lui fit faire son procès, ne se contraignit plus depuis que l'armée de France eut repassé les monts, & il retomba dans ses désordres.

Pierre d'Aubusson.

Les Chevaliers de Rhodes ne furent pas à l'abri de la dureté de son gouvernement. Ce Pontife, qui ne pouvoit pas ignorer les services que les Chevaliers rendoient continuellement à la Chrétienté, prétendit, sans égard pour les privileges de la Religion, être le seul Maître de toutes les dignités & Commanderies de l'Ordre; & le Prieuré de Catalogne étant venu à vaquer avec la Commanderie de Nouvelles, il les conféra à Louis Borgia son neveu, quoique le Grand-Maître en eût déjà pourvu Frere François Bossolx, Catalan de nation, & un des plus illustres Chevaliers de la langue d'Arragon.

Une entreprise aussi violente causa de grandes plaintes dans tout l'Ordre; on en écrivit par des Ambassadeurs à Ferdinand qui régnoit alors en Arragon & dans la Castille. Ce Prince qui dans les guerres qu'il soutenoit contre les Maures de Grenade n'avoit pas de secours plus

Pierre d'Aubusson. assuré que celui des Chevaliers Espagnols ; entra dans leurs justes ressentiments. Il fit assurer le Grand-Maître qu'il maintiendroit hautement la nomination qu'il avoit faite du Chevalier Bossolx, & que tant qu'il vivroit il ne souffriroit point qu'on disposât, à son préjudice & contre les droits de la Religion, d'aucune Commanderie. Ferdinand écrivit en même temps au Pape, & lui représenta qu'il n'y avoit point d'Etats dans toute la Chrétienté où l'institut & les armes de cette généreuse milice ne fussent en singuliere vénération ; que ces illustres Chevaliers étoient les protecteurs nés de toutes les nations Chrétiennes qui navigeoient dans la Méditerranée ; que depuis la fondation de l'Ordre, ils escortoient en tout temps les pélerins que la dévotion conduisoit à la Terre-Sainte, & pour visiter le Sépulcre du Sauveur des hommes ; qu'étant devenus plus puissants par la conquête de l'isle de Rhodes, ils ne se servoient de leurs forces, comme Sa Sainteté en étoit bien instruite, que pour secourir les Princes Chrétiens contre les Infideles ; qu'ils y employoient leur bien, leur sang & leurs vies ; que l'Ordre perdoit tous les jours ses plus braves Chevaliers dans ces guerres saintes, & qu'il y en avoit peu qui en revinssent sans

blessure; que c'étoit en vue & par reconnoissance de ces services si importants, que la plupart des Souverains de la Chrétienté avoient donné à un Ordre si utile les biens dont les Commanderies étoient composées, & qu'il n'y en avoit point qui ne vît avec chagrin qu'on entreprît de changer cette disposition ; qu'eux-mêmes souffriroient impatiemment qu'on fit passer en des mains étrangeres le bien que leurs prédécesseurs avoient acquis si légitimement, & par tant de travaux ; qu'après tout on ne pouvoit les en dépouiller sans ralentir leur zele, diminuer les forces qu'ils avoient en mer, & abandonner tous les Chrétiens qui navigeoient, en proie aux Barbares & aux Infideles.

Pierre d'Aubusson.

Alexandre se rendit aux raisons, ou, pour mieux dire, à l'autorité du Roi d'Arragon & de Castille. Ce Pontife n'ignoroit pas qu'au travers des plaintes des Chevaliers Espagnols, il étoit échappé des invectives contre ses liaisons avec le Grand-Turc. Il étoit de son honneur d'effacer les mauvaises impressions que l'empoisonnement de Zizim donnoit contre lui. Pour dissiper ces bruits si préjudiciables à sa réputation, il fit proposer par ses Nonces à la plupart des Prince chrétiens de former une puissante ligue contre les Infi-

Pierre d'Aubusson.

deles. Il déclara hautement qu'il en vouloit être le chef ; & pour éblouir ceux qui pourroient douter de la sincérité de ses intentions, il nomma le Grand-Maître pour Généralissime de l'armée chrétienne. Un pareil choix détermina la plupart des Souverains de l'Europe à prendre les armes. L'Empereur Maximilien, Louis XII, Roi de France, ceux de Castille, de Portugal & de Hongrie, les Vénitiens & la plupart des Princes d'Italie entrerent dans cette ligue. Alexandre en fit passer la nouvelle à Rhodes ; il exigea de la Religion que pour son contingent elle entretînt pendant la guerre quatre galeres & quatre barques armées ; il promit d'en fournir quinze pour sa part, & il marquoit à d'Aubusson, par une lettre particuliere, que l'Evêque de Tivoli, son Nonce, les faisoit armer actuellement dans le port de Venise.

Quelque positive que fût cette promesse, le Grand-Maître, qui connoissoit l'esprit artificieux du Pape, avoit bien de la peine à s'y fier, & sur des pressentiments qu'il croyoit bien fondés, il auroit refusé le généralat, si le Conseil de l'Ordre ne lui eût représenté qu'il y avoit des conjonctures où il falloit donner quelque chose au hasard; qu'à la vérité on avoit à craindre que le Pape, malgré cette grande osten-

tation de zele qu'il affectoit, n'entretint toujours secrétement des intelligences avec la Porte; mais que dans une croisade & une guerre générale entreprise contre les Infideles, il n'étoit point permis à la Religion de demeurer dans une inaction qui déshonoreroit le courage des Chevaliers, & qu'ils devoient être les premiers à prendre les armes, & les derniers à les quitter. Pierre d'Aubusson.

Le Grand-Maître sentit bien que dans de pareilles occasions on ne pouvoit pas toujours suivre exactement les lumieres de la prudence; & une lettre très-obligeante qu'il reçut en ce temp-là de Louis XII, Roi de France, acheva de le déterminer. Ce Prince, si bon juge du mérite, après avoir donné de justes louanges à la valeur & à l'expérience du Grand-Maître, lui marquoit qu'il envoyoit dans la Méditerranée plusieurs vaisseaux armés & chargés de troupes de débarquement; que Philippe de Cleves Ravestein commandoit cette petite flotte, & que son instruction portoit expressément de lui obéir, & de n'agir que par ses ordres.

Le Grand-Maître & le conseil, pour répondre dignement à ce que toute la Chrétienté attendoit de l'Ordre, firent des efforts extraordinaires, & mirent en mer une flotte considérable, composée de vaisseaux de haut bord, de

Pierre d'Aubusson.

galeres, de galiotes & de barques armées. Tous ces vaisseaux étoient sur le fer, & attendoient les galeres du Pape & les vaisseaux Français que commandoit Ravestein. Mais cet Officier, bien loin de se conformer aux instructions du Roi son maître, & pour s'attirer à lui seul l'honneur de la campagne, alla d'abord, sans consulter le Grand-Maître, assiéger la capitale de l'isle de Mételin.

Les Vénitiens tenoient la mer avec trente galeres : on attendoit toujours celles du Pape, & Ravestein se flattoit qu'avec ce secours il auroit la gloire de cette conquête. Mais il ne fut pas long-temps sans s'appercevoir que cette entreprise passoit ses forces. La place étoit revêtue de forts bastions : une nombreuse garnison, composée pour la plupart des Janissaires, la défendoit ; d'ailleurs, le Général Français n'avoit pas assez de troupes pour l'investir entiérement, & les Turcs y faisoient entrer à tous moments de nouveaux secours. Raveslin, après avoir perdu beaucoup de monde en différentes attaques, se vit obligé de lever le siege ; & sous prétexte que la saison étoit trop avancée, il reprit le chemin des côtes de France. Le Général Vénitien écrivit au Grand-Maître que les Français avoient entrepris & levé le siege de

Pierre d'Aubusson.

Métclin sans sa participation ; il ajoutoit qu'il ne falloit point compter sur les quinze galeres du Pape, qui ne subsistoient qu'en idée ; qu'il ne lui en connoissoit que deux, dont le Duc de Valentinois son fils se servoit actuellement contre le Prince de Plombino, & qu'on ignoroit en Italie que le Pontife armât contre le Turc. La ligue subsista encore quelque temps, pendant lequel les Chrétiens enleverent aux Infideles l'isle de Sainte-Maure. Ce fut tout le fruit qu'on tira de cette union des Princes Chrétiens. La guerre qui s'éleva dans le Royaume de Naples entre les Français & les Espagnols la rompit, & le Pape, bien loin d'intervenir pour concilier ces deux Puissances, n'oublia rien pour fomenter leurs divisions. Les Vénitiens, abandonnés des principaux de leurs alliés, firent une paix particuliere avec la Porte. Ladislas, Roi de Hongrie, fit un pareil traité avec Bajazet, & il n'y eut que les Chevaliers de Rhodes, qui, sans tirer aucun secours du Pape & des autres Souverains de l'Europe, & avec les seules forces de la Religion, continuerent la guerre contre les Infideles.

Les galeres de l'Ordre tenoient alors la mer ; elles rencontrerent le long des côtes de Syrie & d'Egypte une flotte de navires Turcs & Sarrasins, partis du

Pierre d'Aubusson. port d'Alexandrie, où ils avoient chargé de riches marchandises, & qu'ils portoient à Constantinople. Le Chevalier de Villaragut, Châtelain d'Emposte, commandoit cette escadre : il battit & tourna en fuite l'escorte de cette riche flotte, dont il s'empara, & qu'il conduisit dans le port de Rhodes. Mais quelque considérable que fût cette prise, elle ne consola point le Grand-Maître de la tiédeur & de la négligence de ses Alliés. Il employa inutilement tous ses offices & les prieres les plus pressantes pour ranimer la ligue, & pour engager le Pape à tenir sa parole la campagne suivante. Ce Pontife, qui avoit assez fait pour sa réputation d'avoir formé une ligue, ne songeoit uniquement qu'à procurer des établissements considérables à César Borgia, le plus cher de ses enfants. Il vouloit faire un Souverain de ce bâtard, & élever sa fortune sur les ruines des premieres maisons d'Italie.

Les autres Princes alliés, à son exemple, n'étoient occupés que de leurs intérêts particuliers. Le Grand-Maître ne pouvant rien espérer d'utile pour la Chrétienté sous un tel pontificat, en attendit le changement, tourna tous ses soins vers l'intérieur de son Etat, & ne pensa qu'à régler les mœurs des Chevaliers & du peuple.

Par un Edit autorisé du Conseil il bannit

nit de l'isle de Rhodes & de tous les Etats de la Religion, les Juifs qui y étoient établis depuis plusieurs siecles. L'aversion héréditaire de cette nation pour la personne adorable de JESUS-CHRIST, les rendit odieux au Grand-Maître. D'ailleurs, ils ruinoient les sujets de la Religion par d'énormes usures, & on les accusoit même de certains trafics encore plus honteux & plus infames.

Pierre d'Aubusson.

Du même fond de piété, & par le même esprit de religion, le Grand-Maître fit de séveres Réglements contre les blasphémateurs, & les étendit depuis contre le luxe de certains Chevaliers qui portoient des habits trop riches & trop chargés d'ornements. Ce digne Chef d'un Ordre si saintement établi, & aussi bon Religieux lui-même que grand Capitaine, ordonna que tous les Chevaliers, conformément à ce qui s'étoit toujours pratiqué dans la Religion, n'auroient tous que des habits simples, uniformes, d'une seule couleur, & sans toutes ces vaines parures que le faste & l'ambition avoient inventées, & que si quelqu'un étoit assez hardi pour contrevenir à ce statut, outre sept jours de jeûne, & deux de discipline auxquels il étoit condamné, son habit seroit encore confisqué au profit des pauvres. Tous les anciens Commandeurs, &

Pierre d'Aubuſſon.

les plus zélés des Chevaliers donnerent de grandes louanges à d'Aubuſſon au ſujet de cette ſage ordonnance. On vit diſparoître auſſi-tôt les étoffes de différentes couleurs, les dorures, les riches pelleteries, & tout l'attirail de la vanité, ſi peu convenable à des Religieux qui, au pied des Autels, avoient fait le vœu ſolemnel de pauvreté. En effet, que pouvoit-on penſer de voir ces Religieux ſe parer comme des femmes, peut-être pour les ſéduire, & ne garder plus de leur profeſſion qu'une ſimple croix qu'ils n'auroient pas même portée, ſi elle ne leur eût ſervi de titre pour les prétentions qu'ils avoient ſur les biens de l'Ordre ? Heureuſement en reprenant l'habit modeſte de la Religion, la plupart en reprirent l'eſprit, & l'Ordre retrouva pluſieurs ſaints Religieux dans la perſonne de ſes braves Chevaliers.

Pendant que le Grand-Maître, par de ſi dignes ſoins, s'occupoit à maintenir la diſcipline réguliere dans ſon Ordre, il ſembloit que le Pape en eût conjuré la ruine. Alexandre, toujours avide de biens, & entêté ſur-tout d'un pouvoir deſpotique, conféroit les plus riches dignités de la Religion à ſes parents & à des ſéculiers; & il en diſpoſoit ſans la participation du Grand-Maître, ſans égard pour la nature des biens qui appartenoient à un Ordre ſi ſouverain, & contre tous les droits & les privileges de la Religion.

Un procédé si injuste & si violent affligea sensiblement d'Aubusson : il en écrivit à ce Pontife en des termes très-forts, & tels qu'un véritable zele peut inspirer ; mais il n'en reçut pour toute réponse que la continuation des mêmes injustices ; & il apprit qu'Alexandre avoit encore, depuis ses remontrances, promis le grand-prieuré de Castille à Dom Henri de Tolede. Pierre d'Aubusson.

Ces tristes nouvelles jetterent le Grand-Maître dans une mélancolie qui lui causa à la fin une maladie mortelle. Ce généreux vieillard, qui aimoit si sincérement son Ordre, dont il connoissoit le mérite & toute l'utilité, ne put surmonter sa douleur. Le mal devint insensiblement plus fort que tous les remedes de la médecine. Il en fut accablé sans rien perdre de sa fermeté ordinaire, & il vit arriver la mort dans son lit avec la même intrépidité qu'il l'avoit envisagée tant de fois à la guerre dans les plus grands périls. Ainsi mourut, âgé de plus de quatre-vingt ans, Pierre d'Aubusson, Grand-Maître de l'Ordre de saint Jean de Jérusalem, un des plus grands Capitaines de son siecle, révéré de tous les Souverains qui vivoient de son temps, l'amour & les délices de ses Chevaliers, le pere des pauvres, le sauveur de Rhodes, l'épée & le bouclier de la Chrétienté, & aussi distingué par une piété solide, que par sa valeur.

Pierre d'Aubusson.

Sa naissance étoit illustre : il étoit issu d'une des plus nobles & des plus anciennes maisons de France, & dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers siecles de cette monarchie. Dès l'an 887, un Seigneur du nom d'Aubusson, au rapport d'Aimard de Chabanois, fut fait Vicomte dans la province de Limosin par le Roi Eudes. Le même Historien, qui vivoit en 1029, pour rendre plus recommandable la naissance de Turpin, Evêque de Limoges, dit qu'il étoit oncle de Robert, Vicomte d'Aubusson. Mais quelque illustres qu'aient été les ancêtres de ce Grand-Maître, il tiroit sa principale gloire de ceux de ces Seigneurs qui s'étoient signalés dans les guerres de la Terre-Sainte. Ce fut à leur exemple qu'il se dévoua sous l'étendard de saint Jean à la défense des Chrétiens. On vient de voir dans l'histoire de sa vie qu'il leur fut aussi utile, que redoutable aux Infideles. L'Ordre, après sa mort, recueillit sa succession, mais on peut dire que le trésor le plus riche qu'il lui laissa, fut le souvenir de sa gloire, & l'exemple de ses vertus.

Fin du septieme Livre.

LIVRE HUITIEME.

Si les Grands-Maîtres sont mortels, on peut dire que la Religion de Saint Jean est immortelle, & que cette espece de gouvernement républicain, fondé sur des loix invariables, & toujours animé par un sage Conseil, peut perdre son Chef ou quelques-uns de ses Membres, sans rien perdre de sa solidité. Quoi qu'il arrive, c'est toujours le même esprit qui y regne : l'histoire du Grand-Maître d'Aubusson nous en fournit un grand exemple. L'Ordre, par la sagesse & le zele de son successeur, ne s'apperçut point de sa perte. Ce successeur fut Frere Emeri d'Amboise, Emeri d'Amboise. d'une maison ancienne & très-noble, & qui étoit alors illustrée par le fameux Georges d'Amboise, frere du Grand-Maître, Archevêque de Rouen, Cardinal & Légat du Saint Siege, & premier Ministre de la France.

Le nouveau Grand-Maître étoit dans ce Royaume, quand le Chevalier de 1503 Graveston, par ordre du Conseil, lui apporta le décret de son élection. Ce Chevalier avoit été chargé de lui représenter combien l'Ordre avoit besoin des bons offices du Roi de France auprès du Pape, qui continuoit, contre les

Emeri d'Amboise.

droits & les privileges de la Religion, à disposer, en faveur de ses créatures, de toutes les Commanderies qui vaquoient dans la langue d'Italie. On se plaignoit même que, par des graces expectatives, il anticipoit sur les vacantes; que pour une modique somme d'argent il exemptoit des Chevaliers, non-seulement de la résidence dans Rhodes, si nécessaire en ce temps-là pour acquérir & pour conserver le droit d'ancienneté; mais encore, ce qui étoit sans exemple, qu'il en avoit dispensé plusieurs des vœux solemnels de la Religion. Tout étoit vénal dans la Cour de cet avare Pontife; personne, même dans ses Etats, n'étoit riche impunément, & quand les prétextes lui manquoient pour s'approprier le bien d'autrui, il avoit à ses gages des empoisonneurs qui, par leur art funeste, faisoient vaquer les plus riches commanderies & les premieres dignités de l'Eglise.

On s'étonnoit que dans une place si sainte, Dieu souffrît si long-temps un monstre qui la déshonoroit; mais si sa justice fut lente, elle n'en fut pas moins rigoureuse, & ce Pontife périt par l'instrument ordinaire de ses cruautés: son dernier crime lui fut fatal.

Il y avoit long-temps que le Pape & son fils envahissoient en espérance la succession du Cardinal Adrien Cornet-

te, qui passoit pour le plus riche des Cardinaux en argent comptant ; mais comme ce vieillard vivoit trop long-temps à leur gré, ils résolurent de l'empoisonner. Le Pape l'invita à une fête dans une vigne voisine de Rome : le poison fut préparé dans une bouteille de vin dont on ne devoit servir qu'à ce Cardinal. Mais le Pape & le Duc de Valentinois étant arrivés devant lui dans ce jardin, & ayant soif, l'Echanson, qui avoit le secret des bouteilles, ne s'étant pas trouvé dans le moment qu'ils demandoient à boire, un autre domestique leur présenta du vin de la bouteille empoisonnée, & ils en burent. Alexandre, déjà avancé en âge, quelques remedes qu'on lui fit, ne put résister à la violence du poison. C'est ainsi que mourut le Pape Alexandre VI, *dont les débordements publics*, dit le Pere Daniel dans son Histoire de France, *les perfidies, l'ambition démesurée, l'avarice insatiable, la cruauté & l'irréligion en avoient fait l'exécration de toute l'Europe, dans une place où l'on ne devoit être élevé que par les mérites des vertus contraires à tous ces horribles vices* (1). Le Duc de Valentinois, d'une constitution plus forte, & aidé de différents

Emeri d'Amboise.

1. Edit. t. 2. p. 722.

(1) *Historia arcana, sive de vita Alexandri VI, Papæ ; seu excerpta ex Diario Joannis Burchardi Argentinensis Capellæ Alexandri VI.*

Emeri d'Amboise.

remedes, n'en mourut pas à la vérité ; mais après ce terrible accident, il ne fit que traîner un vie languissante, & il la perdit depuis en voulant reconnoître une petite place qu'il avoit affiégée.

C'est ainsi que l'Eglise universelle, & l'Ordre de saint Jean en particulier, furent délivrés de deux tyrans qui, par leur mauvais exemple & leur injuste gouvernement, sembloient en avoir conjuré la ruine. Le Grand-Maître ayant appris leur mort, & ne se croyant plus nécessaire à la Cour de France, se disposa à partir pour Rhodes : il prit congé du Roi. Ce Prince le combla de caresses, lui fit présent d'un morceau de la vraie Croix, & il lui donna en même temps, comme une marque de l'estime qu'il faisoit de sa valeur, l'épée que le Roi saint Louis avoit portée dans les guerres d'Outremer ; présent convenable au Chef d'un Ordre animé du même esprit que ce saint Roi. Le Grand-Maître, avant que de partir, se rendit au Parlement : les Chambres étoient alors assemblées pour la vérification des Bulles qui concernoient la légation du Cardinal d'Amboise son frere. Il représenta à cette au-

Papæ Clerici cæremoniarum Magistri. Edita à Godef. Guilelmo. Leibnizio.

guste compagnie qu'il n'avoit pas voulu partir pour ses Etats sans prendre congé de la Cour, laquelle il assura en général & en particulier de ses bons offices. Emeri d'Amboise.

Le voyage du Grand-Maître fut heureux; il arriva sans obstacle à Rhodes: il donna fond au mole de saint Nicolas. Il fut reçu avec toutes les cérémonies ordinaires en pareilles occasions. Pour être instruit de l'état où se trouvoit le corps entier de la Religion, il convoqua un Chapitre général. Il s'y fit différents Réglements pour la manutention de la discipline, & pour établir un bon ordre dans l'administration des finances: des soins aussi importants étoient nécessaires pour prévenir les mauvais desseins des Turcs & des Sarrasins. Bajazet & le Soudan d'Egypte, irrités contre les Chevaliers qui dominoient dans toutes les mers du Levant, avoient fait secrétement une ligue pour détruire une puissance qui ruinoit le commerce de leurs sujets. Le Grand-Seigneur, délivré de l'inquiétude que lui avoit causée jusqu'alors la vie de son frere, ne pouvoit pardonner aux Chevaliers d'avoir reçu dans leur isle un fils de ce malheureux Prince, appellé Amurat, qui ne se croyant pas en sûreté dans les Etats du Soudan, s'étoit réfugié à Rhodes. Bajazet, pour

Emeri d'Amboise.

s'en venger, avoit donné ordre à tous les Corsaires qui navigeoient sous sa banniere, de faire des descentes dans toutes les isles qui dépendoient de la souveraineté du Grand-Maître. Le Soudan, de son côté, étoit convenu de mettre sur pied une puissante armée pour faire le siege de Rhodes; mais comme il manquoit de bois dans ses Etats pour la construction des vaisseaux, le Grand-Seigneur lui prêta quatre galeres armées, & permit à l'Ambassadeur de ce Prince d'acheter dans le port de Constantinople plusieurs navires marchands, pour les charger de bois, de fer, de voiles, & d'autres agrêts nécessaires. Outre ce secours, ce Ministre obtint encore du Grand-Seigneur, en faveur du Soudan son maître, la permission de faire couper des bois dans les forêts qui sont voisines du mont Négro, & le long du golfe d'Aïazzo : ce golfe, comme on sait, joint ensemble la Cilicie & la Syrie. Ces préparatifs n'avoient pas seulement pour objet la guerre de Rhodes: le Soudan, appellé Campson Gauri, en destinoit une partie contre les Portugais qui se rendoient redoutables le long des côtes de la mer Rouge, & dans tout l'Orient. On devoit apporter ces bois tout façonnés dans le port d'Alexandrie, d'où on les auroit transf-

1505. *Ozorius*, *L. 5, c. 3.*

portés sur des chameaux à Suès, petite ville assise sur la derniere extrêmité de la mer Rouge, & vers l'endroit où les Israélites traverserent autrefois cette mer à pied sec sous la conduite de Moïse.

Emmanuel, Roi de Portugal, un des plus grands rois de cette nation, faisoit alors la guerre à Naubeadarin, Roi de Calicut : le commerce des épiceries avoit attiré les Portugais dans ses états, situés le long de la côté de Malabar, dans la presqu'isle en-deçà du Gange, Ce fut en cet endroit qu'aborderent les Portugais, quand ils découvrirent les Indes Orientales. Ils furent reçus d'abord par ces peuples avec beaucoup d'humanité ; mais ayant abusé de leur facilité, & s'étant voulu rendre les maîtres du pays, ils en furent chassés. Les Portugais y revinrent avec de puissantes flottes : le Roi du pays ne se trouvant pas de forces capables de résister à ces étrangers, eut recours au Soudan d'Egypte. Pour l'intéresser dans sa defense, il lui fit représenter par un Ambassadeur, que les Portugais sembloient avoir entrepris la conquête de l'Orient, & la destruction de la sainte Loi du Prophete, & que ces Européens étoient sur le point d'étendre leurs conquêtes jusques dans les lieux pour lesquels les véritables Musulmans ont le

Emeri d'Amboise.

Matth. l. 3. c. 2, Hist. génér. de Portugal par Lequien, tom. 2.

Emeri d'Amboise. plus de vénération. Pour exciter tout le zele & toute l'indignation de ce Prince, il engagea le Roi d'Aden, que l'honneur d'être de la race de Mahomet distinguoit parmi les Rois d'Arabie, de lui dépêcher de son côté un Ambassadeur pour lui faire les mêmes remontrances.

Campson qui, entre ses titres, prenoit celui de Protecteur de la Mecque, les assura d'un puissant secours, & il y étoit aussi sollicité secrétement par les Vénitiens, qui, jaloux du commerce que les Portugais faisoient en Orient, envoyerent un Ambassadeur au Soudan. Cet Ambassadeur mena avec lui différents ouvriers, soit pour fondre de l'artillerie, ou pour travailler à la construction des vaisseaux; on devoit sur-tout les employer à construire des galeres, vaisseaux absolument nécessaires dans le port de Suès, ou les grands bâtiments ne trouvent pas un fond assez sûr pour y pouvoir aborder.

Tel étoit le sujet qui avoit engagé Campson à demander à Bajazet la permission de tirer des bois des forêts de la Cilicie. Pendant que ces ouvriers étoient occupés à ces sortes d'ouvrages, le Grand-Seigneur fit sortir de ses ports une flotte composée d'un grand nombre de galiotes, de flûtes & de diverses sortes de bâtiments chargés de

troupes, & commandées par un fameux Corsaire appellé Camali, qui fut joint dans cette expédition par d'autres Corsaires, qui tous avoient ordre, comme nous le venons de dire, de faire des descentes dans les isles des Chevaliers, & d'y mettre tout à feu & à sang. Mais ils furent prévenus par les soins & la vigilance du Grand-Maître : différents corps de cavalerie, qui avoient à leur tête les plus braves Chevaliers, étoient de garde le long des côtes de l'isle de Rhodes ; & ces Corsaires ayant tenté d'y faire une descente, les troupes qu'ils avoient mises à terre ne se furent pas plutôt avancées dans le pays, qu'elles se virent investies par les Rhodiens. La plupart furent taillées en pieces, & Camali, après avoir recueilli ceux qui purent échapper à l'épée des Chevaliers, remit à la voile, courut les isles de Simia, de Tilo & de Nisaro, où il n'eut pas un succès plus avantageux. Il se flattoit de s'en dédommager par la conquête de l'isle de Lango : dans ce dessein il fit tourner les proues de ses vaisseaux de ce côté-là, & il n'en étoit pas loin quand il apprit que le Grand-Maître y avoit jetté une troupe considérable de Chevaliers, commandée par Frere Raimond de Balagner, ancien Chevalier, redouté dans toutes ces

Emeri d'Amboise. mers par sa valeur & par son expérience.

Toute cette expédition se termina par une descente dans l'isle de Léro, qui doit être moins considérée comme une isle, que comme un rocher & un écueil : Camali mit à terre cinq cents Turcs, qui commencerent à battre le château avec toute l'artillerie de leurs vaisseaux. Le Gouverneur de cette petite place étoit un ancien Chevalier de la langue d'Italie, qui, étant alors malade à l'extrêmité, laissa le soin de la défense à un jeune Chevalier Piémontois, à peine âgé de dix-
1506. huit ans, appellé Paul Simeoni. Ce Gouverneur n'ayant pour garnison & pour secours que quelques pauvres habitants qui cultivoient les endroits de l'isle les moins arides, ne laissa pas de faire bonne contenance, & de répondre avec tout le feu de la place à celui des Infideles ; mais comme il vit que leur artillerie avoit abattu un grand pan de muraille de son château, pour intimider les ennemis, & les empêcher de monter à l'assaut, il fit habiller en Chevaliers, & avec la Croix blanche, les habitants de l'isle, & même leurs femmes : cette nouvelle milice, par son ordre, bordoit en foule la breche. Les Turcs les prenant pour autant de Chevaliers, & croyant que c'étoit un se-

cours, qui, au bruit du canon, étoit arrivé de nuit dans l'isle, leverent le siege avec précipitation, dans la crainte d'être surpris par les galeres de l'Ordre; & la Religion fut redevable de la conservation de cette place à la fermeté & à l'adresse du jeune Simeoni. Emeri d'Amboise.

Le Soudan d'Egypte, en exécution du traité qu'il avoit fait avec Bajazet, avoit envoyé dans ces mers sept flûtes, espece de vaisseau long & de bas-bord, & qui vont à voiles & à rames. Ces flûtes étoient chargées de troupes de débarquement, & le dessein du Commandant étoit de tenter l'entreprise de Lango. Deux de ces vaisseaux, qui en faisoient comme l'avant-garde, s'étant avancés loin des autres pour reconnoître, furent découverts par des sentinelles du château. Le Gouverneur fit sortir aussi-tôt du port deux galeres qui, après avoir pris le large, revinrent sur ces flûtes, & leur couperent le chemin de la retraite. Les Sarrasins ne se sentant pas assez forts pour leur résister, & ne pouvant rejoindre leur escadre, gagnerent la côte de Lango, donnerent des proues en terre, débarquerent, s'enfuirent, & se cacherent dans l'isle. Les Chevaliers, sachant bien que cette proie ne leur pouvoit échapper, sans s'amuser à les poursui-

Emeri d'Amboise. vre, remorquerent les deux flûtes, y firent entrer des soldats & des matelots Chrétiens avec deux Chevaliers qui reprirent la route que tenoient auparavant les Infideles. Les cinq autres flûtes, qui s'avançoient tranquillement, voyant les deux autres qui les précédoient, les joignirent sans aucune défiance; mais elles furent bien surprises de s'en voir attaquées. Elles le furent encore davantage quand elles apperçurent sortir de derriere un Cap de l'isle les deux galeres de la Religion qui les investirent, & qui après une vive attaque les obligerent de se rendre. On mit à la chaine tous ces Infideles, aussi bien que ceux qui s'étoient sauvés dans l'isle, & qui furent bientôt découverts & arrêtés.

Ce petit avantage fut suivi d'une entreprise bien plus considérable que fit un des vaisseaux de la Religion. Il partoit tous les ans d'Alexandrie une grande caraque qui portoit d'Egypte en Afrique, à Tunis & jusqu'à Constantinople des soieries, des épiceries, & toutes sortes de marchandises que les sujets du Soudan tiroient des Indes par la mer Rouge. Ce vaisseau étoit d'une grandeur si extraordinaire, qu'on prétend que la cîme du grand mât des plus grandes galeres n'approchoit pas de la hauteur de la proue de cet énor-

Emeri d'Amboise.

me machine. A peine six hommes en pouvoient-ils embrasser le mât. Ce bâtiment avoit sept étages, dont deux alloient sous l'eau : outre son fret, les marchands & les matelots nécessaires à sa conduite, il pouvoit encore porter jusqu'à mille soldats pour sa défense. C'étoit comme un château flottant, armé de cent pieces de canon ; les Sarrasins appelloient cette caraque la Reine de la mer, les Chevaliers, sous le regne d'Aubusson, avoient tenté plusieurs fois de la joindre & de l'attaquer sans en pouvoir venir à bout. L'Ordre, sous son successeur, fut plus heureux ; d'Amboise ayant appris qu'elle étoit en mer, ordonna au Chevalier de Gastinau, Commandeur de Limoges, & qui montoit le premier vaisseau de guerre de la Religion, de tâcher de rencontrer la caraque, de la combattre, mais d'employer plus d'adresse que de force pour s'en rendre maître, & sur-tout sans la brûler ni la couler à fond. Le Commandeur, en exécution de ces ordres, mit à la voile, faisant la route de Candie, & fut attendre la proie qu'il cherchoit un peu au de-là de cette isle. La caraque parut bientôt, & découvrit l'Armateur Chrétien ; mais les Sarrasins, fiers de leurs forces & de la supériorité de leur artillerie & de leur feu, ne s'écarterent point de leur route. Ils regardoient,

Emeri d'Amboise.

au contraire, avec mépris, & comme une témérité que le Chrétien se tînt à leur chemin, & semblât attendre des chaînes, & se livrer entre leurs mains.

Cependant le Chevalier fit toujours route, & se voyant à la portée du canon, il envoya un de ses Officiers dans son esquif sommer le Capitaine de la caraque de lui livrer son vaisseau. Le Sarrasin lui répondit que ce vaisseau appartenoit au Soudan son Maître; que par son ordre il le montoit depuis plusieurs années, sans qu'il eût trouvé dans ces mers aucun ennemi assez hardi pour l'attaquer, & qu'il le chargeoit de dire à son Commandant qu'il avoit sur son bord une troupe de braves Musulmans, qui perdroient la vie plutôt que de perdre leur honneur & leur liberté. Le Chevalier ayant reçu cette réponse, & comme s'il eut voulu mettre une pareille affaire en négociation, renvoya son Officier à ce Sarrasin pour lui représenter que ses Supérieurs l'avoient chargé de l'attaquer, fort ou foible: qu'il ne pouvoit se dispenser de leur obéir, & qu'il leur offroit seulement, s'ils se vouloient rendre, de leur faire bon quartier, sinon qu'il les brûleroit ou couleroit à fond. A la faveur de ces pourparlers & des allées & des venues de l'Officier Chré-

Emeri d'Amboise.

tien, le Commandeur, qui n'avoit pour but que de les amuser, s'avançoit toujours, & se trouva insensiblement bord à bord de la caraque, en sorte que les Sarrasins ayant menacé cet envoyé de le jetter à la mer s'il revenoit chargé de pareilles propositions, il ne fut pas plutôt rentré dans le vaisseau de la Religion, que le Commandeur lâcha une bordée de son canon chargé à cartouches, qui tua le Capitaine Sarrasin, la plupart des Officiers, & tout ce qui se trouva de soldats & de Matelots sur le tillac. Les Marchands, les matelots, & ce qui restoit de soldats dans la caraque, étonnés d'une salve si meurtriere, & voyant qu'on se préparoit à leur lâcher une seconde bordée, calerent les voiles, & offrirent de se rendre. Le Commandeur obligea les principaux à passer dans son vaisseau, en même temps qu'il fit entrer dans le leur des Officiers & des matelots pour en prendre la conduite. On ne peut exprimer toutes les richesses qui se trouverent dans cette prise, outre de très-grosses sommes d'argent & des pierreries dont les marchands étoient chargés.

Le Soudan, pour les racheter, & ses autres sujets, envoya plusieurs balles de poivre, gingembre, cannelle, girofle, & un grand nombre de riches ta-

Emeri d'Amboise. pis, des camelots & différentes sortes de marchandises de grand prix. Peu de jours après les vaisseaux de la Religion prirent encore proche les côtes de Chypre trois navires de Sarrasins, dont on envoya vendre les marchandises en France, & du produit de cette vente les Agents de l'Ordre renvoyerent à Rhodes du canon, des armes & des provisions de guerre.

Le Soudan, irrité de tant de pertes, résolut d'augmenter son armement de mer, & d'avoir toujours un certain nombre de galeres dans la Méditerrané & dans la mer Rouge. Ce Prince
1510. envoya vingt-cinq vaisseaux de différentes grandeurs dans le golfe d'Aïazzo pour en transporter le bois qu'il y avoit fait couper & façonner, & dont il pretendoit construire de nouveaux bâtiments.

Le Grand-Maître, bien instruit de l'arrivée de la flotte Egyptienne dans le golfe, & de la destination de cet armement contre un Prince chétien, résolut de s'y opposer. Il en fit la proposition au Conseil. Plusieurs Grands-Croix trouvoient l'entreprise dangereuse par rapport aux forces du Soudan; mais comme la Religion étoit plus puissante en mer que ce Prince, & d'ailleurs que le Conseil étoit persuadé de la sagesse & de la prudence

du Grand-Maître, son avis prévalut, & on lui permit de tirer du trésor tout l'argent nécessaire pour cette expédition. On arma par son ordre la grande caraque, & on mit en mer en même temps quatre galeres de la Religion, & jusqu'à dix-huit vaisseaux de différentes grandeurs. Comme il s'agissoit dans cette guerre des intérêts du Roi de Portugal, le Grand-Maître donna le commandement des galeres à André d'Amaral, de cette nation & de la langue de Castille, Commandeur de la *Vera-Crux*, Chevalier plein de courage, habile dans la marine, mais fier, présomptueux & trop prévenu de sa valeur & de sa capacité. Emeri d'Amboise.

Les vaisseaux étoient sous les ordres du Chevalier de Villiers de l'Isle-Adam: le Grand-Maître l'avoit choisi pour cet emploi, par rapport à l'estime où il étoit dans l'Ordre, & qu'il avoit mérité par sa valeur & par la sagesse de sa conduite dans le commandement. Les galeres étant sorties du port de Rhodes, gagnerent l'isle de Chypre, & allerent terre à terre le long des côtes de cette isle. Mais le Commandeur de l'Isle-Adam, pour éviter les bonaces, s'élargit en mer, & les uns & les autres, selon qu'ils en étoient convenus, se rendirent par différentes routes au Cap de S. André, qui se trou-

Emeri d'Amboise. ve au levant du Royaume de Chypre. Quand toute la flotte de la Religion fut réunie, on tint conseil sur la maniere dont on devoit attaquer les Infideles. Les deux chefs, je veux dire d'Amaral & de l'Isle-Adam, se trouverent d'avis opposés. Le Français proposoit d'attendre, & de surprendre les vaisseaux chargés de bois quand ils seroient en mer : d'Amaral vouloit qu'on allât les attaquer dans le fond du golfe, sans considérer qu'ils pouvoient être défendus par des batteries dressées sur le rivage, & il prétendoit faire recevoir son avis comme une loi, en même temps qu'il rejettoit avec mépris celui de l'Isle-Adam. Les esprits s'aigrirent ; les deux Généraux étoient prêts d'en venir aux mains ; mais le Français plus modéré, & qui craignoit que cette querelle ne fit échouer l'entreprise, donna son ressentiment au bien commun de la Religion, & il se rendit à l'avis de d'Amaral. Toute la flotte se montra à découvert, & on entra à pleines voiles dans le golfe. Le Commandant des Sarrasins étoit neveu du Soudan : ce Prince plein de valeur ayant apperçu la flotte de Rhodes, fit entrer dans ses vaisseaux ce qu'il avoit de troupes à terre, leva l'ancre, vint au-devant des Chevaliers, & leur présenta la bataille. Il y avoit

Emeri d'Amboise.

sur la flotte Chrétienne d'excellents pilotes accoutumés à naviguer dans ces mers, & qui par leur adresse gagnerent le vent sur les ennemis; mais ces Infideles ne s'en battirent pas avec moins de courage. L'artillerie des deux côtés étoit également bien servie, & les Généraux combattirent, & firent combattre leurs soldats comme des gens qui ne vouloient pas survivre à leur défaite. Le feu continuel du canon, de la mousqueterie, le fracas des vaisseaux, plusieurs démâtés ou coulés à fond, tout cela de part & d'autre fit périr beaucoup de monde, & sans qu'au bout de trois heures que duroit un combat si opiniâtre, on pût démêler de quel côté penchoit la victoire; & vraisemblablement si on eût continué à se battre seulement de loin & à coup de feu, la bataille n'auroit pas fini si-tôt; mais les Chevaliers, par ordre & à l'exemple de leurs chefs, s'attacherent à l'abordage, & la plupart l'épée à la main, sauterent dans les vaisseaux ennemis. Cela fit changer la face du combat; & comme d'homme à homme un Chevalier surpassoit un soldat Sarrasin en courage & en adresse, les Egyptiens perdirent plusieurs vaisseaux. La plupart de ces Infideles se jettent dans leurs esquifs; d'autres à la nage tâchent de gagner le

Emeri d'Amboise.

rivage. Ceux qui furent assez heureux pour y arriver, se sauverent dans les bois & dans les montagnes ; il n'y eut que leur Général qui aima mieux se faire tuer que d'abandonner son vaisseau, ou de se rendre.

Les Chevaliers prirent dans ce combat onze navires, quatre galeres, & coulerent le reste à fond. Ils débarquerent ensuite des troupes, qui poursuivirent les fuyards, en reprirent la plupart qu'ils firent esclaves ; & après avoir mis le feu aux bois que les Egyptiens avoient façonnés, ils retournerent à Rhodes, & rentrerent dans le port avec les vaisseaux & les galeres qu'ils avoient enlevés aux ennemis, & avec un grand nombre de prisonniers qu'on avoit fait dans cette expédition.

Toutes ces prises dédommagerent amplement le trésor des frais qu'il avoit fallu faire pour cet armement, sur-tout dans un temps où les Chevaliers, par un esprit de désappropriation, consacroient au bien commun de la Religion, non-seulement leurs prises, mais encore les épargnes qu'ils pouvoient faire sur les revenus des commanderies qu'ils possédoient : tel étoit en ce temps-là Frere Charles l'Aleman de la Roche-Chinard, de la langue de Provence, Grand-Prieur de saint Gilles, qui ne

ne prenant sur ses biens qu'un très-frugal entretien, employa pendant toute sa vie le produit de son prieuré à la décoration des Autels, ou à la défense & à l'utilité de la Religion : & on remarque que pendant le magistere du Grand-Maître d'Aubusson, il envoya à Rhodes les statues des douze Apôtres qu'il avoit fait faire de vermeil, & qui pesoient deux cents marcs d'argent ; qu'on y porta depuis de sa part un agneau d'or représentant le Sauveur des hommes ; les statues de la sainte Vierge & de saint Jean-Baptiste, pareillement d'or massif, & du poids de quatre-vingt marcs ; un calice, de riches parements pour les Autels ; & cette année il fit présent à l'Eglise prieurale de quinze tableaux qui coûtoient mille écus chacun, avec une Croix de fin or, de la forme que la portoient les Chavaliers, & du poids de trente marcs. Enfin, ce même Chevalier fit bâtir de ses deniers un magnifique palais pour servir d'auberge aux Chevaliers de la langue de Provence, auxquels il envoya encore quatre canons avec leurs affûts pour servir à la défense de la place. Il ne lui restoit, avant sa mort, qu'une somme de dix mille écus : il la déposa en faveur du Corps de la Religion, à la Banque de saint Georges de Gênes, dans la vue qu'en cas que Rhodes fût assiégée, les

Emeri d'Amboise.

1511.

Emeri d'Amboise. Chevaliers trouvassent ce secours tout prêt pour acheter des armes & des provisions de guerre : toutes dispositions si chrétiennes & si religieuses, que nous avons cru être obligés d'en conserver la mémoire, & de les proposer pour exemple aux Commandeurs, qui, sous ce titre honorable, ne sont cependant que de simples administrateurs des revenus qui appartiennent au corps de l'Ordre, & au commun trésor. C'étoit dans ce même esprit que le Grand-Maître d'Amboise, pendant tout son magistere, employa les biens attachés à sa dignité, soit au soulagement des pauvres, 1512. dont il étoit considéré comme le pere, soit aux fortifications qu'il fit faire à Rhodes. La mort le surprit dans de si louables occupations, âgé de soixante & dix-huit ans, dont il avoit employé la meilleure partie dans la pratique des vertus chrétiennes : Prince sage, habile dans le gouvernement, heureux dans toutes ses entreprises, qui enrichit son Ordre des dépouilles des Infideles ; sans s'enrichir lui-même ; qui mourut pauvre, & qui n'en laissa point dans ses Etats.

Nous pouvons appliquer avec justice au Grand-Maître d'Aubusson, ce qu'on rapporte du bienheureux Raimond Dupuy, le premier des Grands-Maîtres militaires de cet Ordre : c'est que la

plupart de ses éleves avoient été ses successeurs. En effet, dans la perte que la Religion venoit de faire du Grand-Maître d'Amboise, on ne crut point la pouvoir mieux remplacer que par l'élection du Frere GUY DE BLANCHEFORT, Grand-Prieur d'Auvergne, neveu du Grand-Maître d'Aubusson, & qui avoit eu tant de part durant son magistere au gouvernement de l'Ordre, & sur-tout à la garde & à la conduite du Prince Zizim.

Emeri d'Amboise.

Guy de Blanchefort.

Pendant que des couriers étoient partis de Rhodes pour porter en France au Prieur de Blanchefort les nouvelles de son élection, le Conseil de l'Ordre reçut un bref de Jules II, qui étoit alors sur la Chaire de saint Pierre, pour inviter les principaux Chevaliers à se rendre incessamment au Concile de Latran, que ce Pontife avoit fait tenir pour balancer l'autorité de l'assemblée convoquée à Pise contre lui, à la requête de l'Empereur Maximilien premier; de Louis XII, Roi de France, & de cinq Cardinaux. Le Pape, par son bref, marquoit au Conseil de l'Ordre qu'il avoit destiné la garde du Concile aux Chevaliers de saint Jean. Le dessein de ce Pape guerrier étoit d'attirer dans son parti & dans son armée un corps considérable des Chevaliers de saint Jean. Mais le Conseil bien instruit qu'il

Guy de Blanchefort. s'agiroit moins dans ce Concile des intérêts de la Religion, que des projets ambitieux de Jules, qui avoit allumé la guerre dans tous les Etats de la Chrétienté, ne jugea pas à propos de prendre parti dans ces mouvemens qui avoient si peu de rapport à son institut. Il s'excusa, sur l'absence & l'éloignement du nouveau Grand-Maître, de faire aucun détachement considérable à ce sujet. Cependant, pour déferer en quelque maniere aux ordres du Pape, le premier Supérieur spirituel de la Religion, on ordonna au Chevalier Fabrice Carette, Amiral de l'Ordre, qui résidoit alors à la Cour de Rome, en qualité de Procureur-Général de la Religion, de tirer de l'Italie & des Etats du Pape un nombre de Chevaliers, & d'aller à leur tête offrir ses services à ce Pontife.

Le desir de ménager les Princes Chrétiens n'étoit pas le seul motif qui avoit fait prendre un parti si sage au Conseil; des nouvelles qui étoient venues à Rhodes d'un puissant armement que les Turcs faisoient dans tous leurs ports, avoient déterminé le Lieutenant du magistere, & tout le Conseil à ne laisser sortir aucun Chevalier de l'isle de Rhodes. On dépêcha en même temps au Grand-Maître le Chevalier Jean de Fournon pour le conjurer de s'y rendre

au plutôt. Le Commandeur Carette, qui avoit acquis tant de gloire au siege de Rhodes, reçut ordre d'y amener lui-même, avec la permission du Pape, deux vaisseaux chargés de grains, de recrues, & différents renforts pour les garnisons du fort saint Pierre, & de toutes les isles de la Religion : & on y envoyoit en même temps des compagnies de Chevaliers pour veiller à la défense & à la conservation de ces places.

Guy de Blanchefort.

Les nouvelles qui se répandirent en Europe de l'armement des Turcs, précipiterent le départ du Grand-Maître ; & quoiqu'il fût actuellement dangereusement malade, rien ne put l'arrêter. Il s'embarqua à Ville-Franche, proche Nice; mais la mer augmenta considérablement sa maladie. Les Chevaliers qui l'accompagnoient, se voyant à la hauteur de Drépano, ville de Sicile, voulurent lui persuader d'y relâcher, & de se faire porter à terre; mais ce Grand-Maître, qui préféroit les intérêts de son Ordre à sa propre vie, craignant, s'il y mouroit, que le Pape, averti de sa mort avant l'élection de son successeur, n'entreprît de disposer de la grande-maîtrise, ordonna qu'on tînt toujours la route de Rhodes. Après quelques jours de navigation, se trouvant à la hauteur de l'isle de Zante, il sentit les

Guy de Blanchefort. approches de la mort ; il l'envisagea avec la même fermeté qu'il avoit fait paroître dans tant de combats où il s'étoit trouvé ; & après avoir satisfait aux devoirs d'un Chrétien & d'un véritable Religieux, il donna ses derniers moments à la conservation de la souveraineté & de l'indépendance temporelle de la Religion. Pour prévenir quelque entreprise de la Cour de Rome sur la liberté des suffrages, il ordonna aux Chevaliers qui étoient à sa suite, que si-tôt qu'il seroit expiré, & avant que les nouvelles de sa mort pussent être portées en Italie, ils fissent partir une caravelle, armée d'excellents rameurs, qui portassent en diligence à Rhodes les nouvelles de sa mort. Ses dernieres volontés furent exécutées ponctuellement : la caravelle arriva à Rhodes le 13 Décembre : on assembla le lendemain le Chapitre, dans lequel l'Amiral CARETTE fut élu pour Grand-Maître : dignité qui lui avoit été prédite par le Grand-Maître d'Aubusson, comme nous l'avons rapporté dans le septieme Livre de cet Ouvrage, & qu'il avoit méritée, tant par des actions pleines de valeur, que dans les différentes négociations qu'il avoit conduites auprès des Princes Chrétiens avec beaucoup de sagesse & d'habileté.

1513. 24 Novem.

Fabrice Carette.

Fabrice Carette.

Il n'eut pas plutôt pris possession de cette éminente place, qu'il convoqua un Chapitre général. Comme on croyoit être à la veille d'un siege, la plupart des réglements qui s'y firent, roulerent sur la subsistance des Chevaliers nécessaires à la défense de Rhodes, & sur les provisions de guerre. Le Grand-Maître se chargea de tout, & moyennant une somme de quarante mille écus qu'il devoit tirer du trésor par an, il s'engagea de nourrir cinq cents cinquante Chevaliers qui résidoient actuellement dans le Couvent. On lui assigna une autre somme de vingt-trois mille écus pour les frais extraordinaires de l'artillerie, & pour l'entretien du Sultan Amurath, fils de Zizim, qui s'étoit fait Chrétien, & auquel la Religion avoit accordé pour sa résidence le château de Féracle dans l'isle de Rhodes, où il vivoit avec beaucoup d'édification. Le Grand-Maître, par le moyen d'un riche marchand de Lyon, appellé Laurensin, fit venir une artillerie nombreuse de France, & il y envoya en même temps pour résider en qualité d'Ambassadeur de l'Ordre, Frere Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, dont nous avons parlé, Hospitalier & Grand-Prieur de France, & qui, dans ce royaume, devoit faire la fonction de Visiteur & de Lieutenant du Grand-Maître.

Fabrice Carette

La guerre qu'on appréhendoit à Rhodes de la part des Turcs, fut suspendue par des dissensions domestiques qui s'éleverent à la Porte & dans la Maison Ottomane. Bajazet régnoit encore : Prince goutteux & valétudinaire, uniquement sensible aux plaisirs de la table, ou à la découverte de quelque secret de la nature ; Philosophe oisif & voluptueux, mais peu habile Souverain.

Ce Prince avoit trois fils, Achomat, Corcut & Sélim : le premier, soit politique ou penchant naturel, passoit sa vie dans la mollesse & dans une indigne oisiveté. Corcut, dont nous avons déjà parlé, & que les Janissaires, après la mort de Mahomet II, son aïeul, avoient placé sur le trône, pour en assurer la possession à son pere, affectoit un grand air de dévotion, & on ne le trouvoit jamais qu'avec un Alcoran entre les mains. Sélim, le plus jeune des trois, aimoit les armes, & n'oublioit rien pour en acquérir la réputation. Parmi trois Princes d'un caractere si différent, Bajazet eût bien voulu faire reconnoître Achomat pour son successeur : la ressemblance & la conformité du goût pour les plaisirs, causoient cette prédilection. Sélim, averti de ses intentions, n'oublia rien pour les traverser : il sut mettre les Janissaires dans

ses intérêts : ces soldats, gagnés par l'argent de Sélim, n'attendoient qu'une occasion pour éclater.

Fabrice Carette.

Le Grand-Seigneur & le Roi de Perse, trop puissants & trop voisins pour vivre long-temps en bonne intelligence, s'étoient déclarés la guerre. Les Janissaires, milice toujours redoutable à ses Souverains quand ils ne savent pas s'en faire craindre, avant que de marcher en campagne, demanderent hautement un Prince pour les commander; & il fallut que ce Prince fût Sélim, malgré Bajazet, qui leur avoit nommé pour Général son fils aîné. Ils pousserent encore plus loin leur insolence : ils exigerent du foible Bajazet, pour sûreté de leur solde, à ce qu'ils disoient, qu'il remît les clefs du trésor à leur nouveau Général. Le malheureux vieillard entendit bien ce langage, il descendit du Trône, & quitta Constantinople pour se retirer à Démotique, maison de plaisance qu'il avoit fait bâtir sur les bords de la mer Majeure. Mais Sélim, qui se défioit toujours de son inclination pour Achomat, le fit empoisonner par son Médecin : il fit depuis étrangler ses deux freres, leurs femmes & leurs enfants. Ce furent là les degrés par lesquels il s'éleva à la souveraine puissance; à cela près, grand Capitaine, toujours à cheval, infatiga-

Fabrice Carette.

ble, sobre, insensible aux plaisirs, & uniquement touché de la gloire, qu'il chercha toute sa vie dans les périls de la guerre.

L'ambition de ce Prince, son courage, sa puissance, les forces de son Empire, tout alarmoit ses voisins. Ismaël, Roi de Perse, en sentit les premiers efforts. Sélim porta ses armes dans ses Etats, passa l'Euphrate, lui donna bataille, le défit, & emporta la ville célebre de Tauris. Le Persan, pour se soutenir contre un ennemi si redoutable, chercha à faire différentes alliances avec les Princes ses voisins. Il envoya au Grand-Maître un Ambassadeur qui, à la faveur d'un habit de marchand, & par le moyen d'un Turc, habitant de Tharse en Cilicie, & pensionnaire de la Religion, perça au travers des Etats de Sélim, & se rendit à Rhodes. Il y fut reçu avec toute la considération qui étoit due à la grandeur de son maître, & par rapport à l'importance de l'affaire qu'il étoit venu négocier. Ce Ministre traita avec le Conseil, & conclut une ligue contre l'ennemi commun. Campson Gauri, Soudan d'Egypte, auquel Sélim n'étoit pas moins redoutable, entra dans ce Traité. Le Grand-Seigneur, instruit de ces différentes négociations, envoya des Ambassadeurs au

Caire pour détacher le Soudan de la ligue ; mais n'en ayant pu venir à bout, il tourna l'effort de ses armes contre ce Prince, conquit en moins de quatre ans la Syrie, la Palestine, les places maritimes de la mer Rouge, une grande partie de l'Arabie, toute l'Egypte : & après avoir détruit entiérement la monarchie des Mamelus, il laissa le gouvernement de l'Egypte à Caïrberg, & celui de la Syrie à Gazelle, deux Seigneurs des principaux Officiers des Mamelus, qui, au préjudice de la fidélité qu'ils devoient à leurs Souverains, étoient passés dans le parti du Turc. Sélim, couvert de gloire par tant d'exploits, retourna à Constantinople : il donna aussi-tôt tous ses soins pour équiper deux cents galeres, qu'il destinoit pour faire la conquête de l'isle de Rhodes. Fabrice Carette.

La précaution, si nécessaire à un Conquérant, d'être instruit des fortifications d'une place qu'il veut assiéger, l'obligea d'envoyer pour espion à Rhodes un Médecin Juif ; ce traître, pour être moins suspect, se fit baptiser : sa capacité, & le besoin qu'on en avoit, l'introduisirent bientôt dans les principales maisons de la ville ; & quand il eut découvert les endroits foibles de la place, il en rendit un compte exact aux Ministres de la Porte. Pendant qu'on travailloit sans relâche dans les arse-

Fabrice Carette. naux aux préparatifs néceſſaires à cette entrepriſe, Sélim tomba malade de la pierre, d'autres diſent d'un cancer dans les reins, dont il mourut à l'âge de quarante ans, après avoir ruiné & détruit l'Empire des Mamelus, ſoumis la Syrie
1520. & la Paleſtine, triomphé de toutes les forces de la Perſe, conquis les villes maritimes de la mer Rouge, une grande partie de l'Arabie, & réduit l'Egypte entiere dans une ſimple province de ſon Empire : toutes conquêtes qu'il acheva en moins de huit ans de regne.

Soliman II, ſon fils unique, lui ſuccéda dans le gouvernement de ce vaſte Empire, & il en prit poſſeſſion preſqu'en même temps que Charles-Quint fut élu Empereur d'Allemagne. Soliman étoit à peine âgé de vingt ans. Gazelle, Gouverneur de la Syrie, avoit été fidele à Sélim qu'il craignoit, & dont il redoutoit la puiſſance ; mais ſe voyant délivré de ſes engagements par la mort de ce Prince, il n'en eut pas plutôt appris les nouvelles, qu'il ſongea à relever l'Empire des Mamelus : & il ne déſeſpéra pas d'en occuper le trône ; il ne manquoit ni de courage, ni de capacité pour la conduite d'un auſſi grand deſſein : mais comme il ne ſe trouvoit pas de forces ſuffiſantes pour réſiſter ſeul à la puiſſance formidable des Turcs, il dépêcha ſecrétement un de ſes confi-

dents à Caïrberg, Gouverneur de l'Egypte, pour tâcher de l'engager dans la révolte qu'il méditoit. Son Agent lui représenta de sa part, que sous le regne d'un jeune Prince, qu'il traitoit d'enfant, rien ne seroit plus aisé & plus glorieux pour l'un & pour l'autre, que de joindre leurs forces, & de les employer à délivrer leur nation de la tyrannie des Turcs.

Fabrice Carette.

Mais Caïrberg préféra une fortune toute faite, & des plus grandes dont pût jouir un particulier, au succès incertain d'une entreprise aussi délicate, dont d'ailleurs, quand elle auroit réussi, Gazelle auroit peut-être recueilli seul tout le fruit. Ainsi, pour éloigner de lui tout soupçon d'infidélité, il fit mourir l'Envoyé de Gazelle, & dépêcha en même temps un courier à la Porte pour informer le Grand-Seigneur & ses Ministres des projets dangereux du Gouverneur de Syrie.

Soliman envoya aussi-tôt contre lui une puissante armée, commandée par le Bacha Ferrat, un des plus habiles Généraux de l'Empereur son pere. Gazelle ne voyant point revenir son Agent, se douta bien qu'il avoit été trahi par le Gouverneur de l'Egypte. Comme il étoit embarqué trop avant pour reculer, & que la seule délibération, si on demeurera fidele à son Souverain, est une in-

après avoir perdu la plupart de ses soldats, accablé par le nombre, & enveloppé de tous côtés, il se fit tuer plutôt que de se rendre. Il tomba percé de coups sur un tas de Mamelus qui avoient eu un pareil sort, & sa mort mit fin à cette guerre, & éteignit absolument cette redoutable milice, qui depuis plus de deux cents ans disposoit à son gré du trône de l'Egypte. Fabrice Carette

Le Grand-Seigneur ne fut pas longtemps sans être instruit des ligues dans lesquelles les Chevaliers de Rhodes étoient entrés contre le Sultan Sélim son pere. Ses Ministres lui représenterent que ces Chevaliers, par leurs flottes & leurs armements, étoient maîtres de la mer ; que plusieurs fois ils avoient enlevé des convois qu'on envoyoit en Syrie & en Egypte ; qu'ils tenoient dans leurs fers plusieurs Officiers Turcs qu'ils avoient faits prisonniers ; qu'il sortoit à tous moments de Rhodes & des autres isles de la Religion, des corsaires qui troubloient le commerce de ses Sujets : & pour achever de l'irriter, ils le firent souvenir des secours que Gazelle en avoit tirés pour soutenir sa rébellion. Soliman résolut de porter la guerre dans cette isle, & il fut principalement affermi dans ce dessein par des mémoires que le Sultan Sélim avoit laissés, &

Fabrice Carette. dans lesquels ce Prince marquoit que pour assurer les frontieres de son Empire, il falloit en Europe s'emparer de la ville de Belgrade, & de l'isle de Rhodes en Asie.

Mais Soliman, avant que de s'engager dans deux entreprises si difficiles, & se voyant maître d'un si puissant Empire, voulut affermir sa domination sur des principes & des regles de conduite bien différentes de celles que ses prédécesseurs avoient suivies. Avant le regne de Soliman, la force seule décidoit souverainement de la paix ou de la guerre avec les Princes voisins, en même temps qu'un barbare despotisme étoit l'unique loi dans le dedans de l'Etat. Les Bachas pilloient impunément le peuple; & le Prince à son tour pressoit ces éponges, & pour s'enrichir, en faisoit souvent mourir les plus puissants: sous un pareil gouvernement on n'étoit pas innocent si on étoit riche. Soliman tint une conduite toute opposée; il ne fit jamais la guerre sans la déclarer, & il ne la déclaroit jamais sans avoir les prétextes plausibles, dont après tout les Princes habiles ne manquent guere. Ses Sujets sous son regne virent peut-être pour la premiere fois régner la justice & l'équité. Ce Prince, le plus grand qu'il y ait eu dans cette

Monarchie, fit publier dans tous ses états que tous ceux qui avoient été dépouillés injustement de leurs biens par son pere & par ses ancêtres, n'avoient qu'à s'adresser à lui, & qu'il leur feroit justice. Les usurpateurs des biens destinés à l'entretien des Temples & des Mosquées, furent punis sévérement: il rétablit l'autorité des Tribunaux, méprisée sous les regnes précédents. Plusieurs Cadis ou Juges qui avoient prévariqué dans leurs charges, furent condamnés à mort: à l'égard des Grands & des Bachas, il ne les fit pas mourir, parce qu'ils étoient riches; mais il punit seulement ceux qui l'étoient devenus par des concussions, & en abusant de leur pouvoir: en un mot, il déclara la guerre au vice, à l'injustice & à la violence, avant que de porter ses armes contre les ennemis de sa loi. Fabrice Carette

Tel étoit Soliman, lorsqu'il entreprit de faire la guerre aux Chrétiens. Ce Prince ayant appris qu'Amurat II & Mahomet II avoient échoué aux sieges de Belgrade & de Rhodes, se flatta qu'une pareille entreprise honoreroit ses premieres armes. Il avoit résolu de commencer par le siege de Belgrade; mais pour empêcher les Hongrois d'armer de bonne heure pour leur défense, ses Ministres, par

Fabrice Carette. son ordre, laisserent croire qu'il en vouloit uniquement à l'isle de Rhodes.

Le Grand-Maître, pour prévenir ses desseins, fit faire une nouvelle enceinte de murailles dans les endroits de la ville qui lui parurent en avoir le plus de besoin. On augmenta les fortifications de la place ; on remplit les magasins de grains & de provisions de guerre & de bouche. A la priere de ce vigilant Grand-Maître, le Pape envoya au secours de la Religion trois gallions bien armés ; & François I, Roi de France, y fit passer en même temps neuf galeres, quatre brigantins, & quatre barques armées : cette petite flotte arriva heureusement à Rhodes sous les ordres du Baron de Saint Blancard. Mais Soliman n'eut pas plutôt fait éclater ses desseins par le siege de Belgrade, que ces vaisseaux étrangers reprirent le chemin de leur pays.

La Hongrie avoit alors pour souverain un jeune Prince encore mineur, appellé Louis, fils de Ladislas ; ou, pour mieux dire, on voyoit dans ce Royaume autant de Souverains qu'il y avoit de Grands en état de se faire respecter. Une jalousie réciproque les rendoit plus ennemis les uns des autres que les Infideles mêmes, & causoit dans l'état des divisions qui le déchiroient. Le Grand-Seigneur, voulant

leur cacher ses desseins, avoit envoyé au jeune Roi un Ambassadeur pour lui faire part de son élévation à l'Empire : mais, au lieu de recevoir ce Ministre avec les égards dûs à son caractere, les Seigneurs du Conseil le traiterent comme un espion, & l'empêcherent de retourner vers son maître. Fabrice Caretto.

Tel fut le prétexte de la guerre. Soliman offensé qu'on eût violé si indignement le droit des gens, après en avoir demandé inutilement raison, fit partir le Bacha Pyrrus à la tête d'un grand corps de cavalerie, qui investit la ville de Belgrade, ancienne capitale de la contrée appellée Rascie. Cette place, bâtie sur la pointe d'une colline au confluent de la Save avec le Danube, outre cette fortification naturelle, étoit entourée par une double enceinte de murailles, flanquées de distance en distance par de grosses tours munies d'artillerie ; & on voyoit sur une éminence qui commandoit la ville, un château appellé anciennement *Taurunum*. Il étoit alors revêtu de toutes les fortifications que l'art y avoit pu ajouter, & passoit pour imprenable.

Soliman suivit de près le Bacha, & parut bientôt à la tête d'une armée formidable. On ouvrit la tranchée ; le canon fut mis en batterie, & les Turcs n'oublierent rien pour avancer les

Fabrice Carette. travaux. Toute l'Europe avoit les yeux ouverts sur le siege d'une place qu'on regardoit comme un des boulevards de la Chrétienté. Les Chevaliers de Rhodes sur-tout s'y intéressoient le plus, par la considération que si le Turc emportoit Belgrade sans être traversé par les Princes Chrétiens, un pareil succès le détermineroit à entreprendre ensuite le siege de Rhodes.

1521. Pendant qu'on étoit agité de cette inquiétude, le Grand-Maître tomba malade, & mourut assez brusquement. C'étoit un Prince libéral, magnifique, charitable, aimant le peuple, & voulant être aimé, & ce qui étoit rare en ce temps-là, savant dans les langues mortes, & qui parloit avec facilité la plupart de celles qui étoient en usage de son temps. La Religion fit dans cette conjoncture une perte d'autant plus considérable, que les Chevaliers étant à la veille d'entrer en guerre avec la Porte, eussent pu tirer beaucoup de secours de la plupart des Princes Chrétiens dont il étoit estimé, & avec lesquels, pendant son ambassade à Rome, il avoit souvent négocié.

L'Ordre ne pouvant demeurer sans chef; après les obseques de Carette on s'assembla pour lui donner un successeur. Frere André d'Amaral ou de Mérail, Chancelier de l'Ordre & Grand-Prieur

de Castille, dont nous avons parlé au sujet de ses différends avec le Chevalier de l'Isle-Adam, demanda cette éminente place avec autant de hauteur & de confiance, que s'il eût cru faire grace à l'Ordre de la vouloir bien accepter. Il n'en eût pas été indigne, s'il ne se fût pas rendu lui-même le premier cette justice : sa présomption & le mépris qu'il faisoit de ses rivaux, lui attirerent un refus général, & tous les suffrages se trouverent partagés seulement entre le Chevalier Thomas d'Ocray, Grand-Prieur d'Angleterre, & Frere PHILIPPE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, Hospitalier & Grand-Prieur de France. L'Anglois étoit distingué par un génie élevé, un grand usage de traiter avec les Souverains auprès desquels il avoit été employé dans des ambassades importantes, & on faisoit même attention, dans la conjoncture de la guerre dont Rhodes étoit menacée, à des richesses considérables que ce Chevalier possédoit.

Fabrice Carette.

Villiers de l'Isle-Adam.

L'Isle-Adam, de son côté, avoit acquis dans l'Ordre une grande considération & une estime générale par la sagesse de sa conduite dans tous ses emplois, & par des manieres ouvertes, pleines de franchise & de droiture, & que l'ambition & l'hypocrisie ne peuvent contrefaire long-temps.

Ce Seigneur étoit alors absent : il

Villiers de l'Isle-Adam. n'eut pour partisans dans cette assemblée que la mémoire de ses services & le souvenir de ses vertus. Ce fut uniquement à une réputation si bien établie qu'il dût le plus grand nombre des suffrages qui le proclamerent Grand-Maître. Tous les Chevaliers applaudirent au choix que les électeurs avoient fait : ce fut une joie universelle dans toute l'isle. Il n'y eut que d'Ama-

1521. 21 Janvier. ral qui en fut outré de douleur, & dans les premiers transports de sa colere il lui échappa de dire à un Commandeur Espagnol de ses amis que l'Isle-Adam seroit le dernier Grand-Maître qui régneroit à Rhodes (1).

Le temps, au lieu d'adoncir la violence de son ressentiment, ne fit que l'augmenter. De son animosité particuliere contre la personne du Grand-Maître, on

(1) Le diable, ingratitude & fureur avoient tellement offusqué les yeux de sa pensée, que nullement se pouvoit contenir ; mais à chaque propos il se coupoit, & ne pouvoit dissimuler sa trahison. Un jour entre les autres, avant le siege, il dit devant plusieurs gens de bien qu'il voudroit que son ame fut au diable, & que Rhodes & la Religion fût perdue. Et pareillement le jour que le très-illustre Seigneur qui est à présent fut prononcé Grand-Maître, il dit à un Commandeur de la nation Espagnole, homme de bien, & ami sien, que ledit Seigneur, élu Grand-Maître, feroit le dernier Maître de Rhodes. *Relation du second siege de Rhodes par le Commandeur de Bourbon, imprimée en entier dans l'edition in-4. de l'Histoire de Malte, tome II, page 626.*

prétend qu'il passa à une haine outrée contre tout l'Ordre ; & toujours agité des furies qui lui déchiroient le cœur, il résolut d'éteindre la Religion même, & d'étouffer la mere qui l'avoit nourri. Plein de ces funestes desseins, voici à peu près de quelle maniere Bozio rapporte qu'il les conduisit. Il s'en ouvrit, dit-il, à un esclave Turc qu'il avoit pris à la guerre, homme d'esprit, & qu'il avoit reconnu capable de conduire une intrigue. Cet esclave, qui dans cette négociation entrevit les moyens de recouvrer sa liberté, entra dans ses vues ; & sous prétexte d'aller dans son pays chercher le prix de sa rançon, se rendit secrétement à Constantinople avec une lettre pour le Grand-Seigneur. Le Chancelier exhortoit Soliman à former le siege de Rhodes ; & pour lui en faire voir la facilité, il avoit joint à sa lettre une ample instruction qui contenoit l'état présent de cette ville, les endroits les plus foibles de la place, le nombre des Chevaliers & des troupes préposées à sa défense, ce qu'il y avoit de provisions & de munitions de bouche & de guerre pour soutenir un siege. Il ajoutoit que le Conseil venoit de faire abattre une partie du bastion d'Auvergne ; pour le refaire sur des fondements plus solides, & que si Sa Hautesse vouloit se presser de faire avancer son armée, il

Villiers de l'Isle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

trouveroit la place toute ouverte de ce côté-là & hors de défense. Soliman étoit encore en Hongrie : l'esclave de d'Amaral en son absence remit son paquet aux Ministres qu'il avoit laissés à Constantinople ; on l'envoya par un courier exprès au Grand-Seigneur. Ce Prince fut ravi de trouver dans Rhodes même un partisan secret, qui, entrant par sa dignité dans tous les conseils, pourroit lui faire passer des avis sûrs & fideles. On lui envoya son esclave avec des promesses d'une récompense magnifique s'il contribuoit au succès des desseins de Sa Hautesse. Le Chancelier, à ce que dit Bozio, toujours plein de fureur & enivré de sa passion, fut charmé de voir un acheminement à sa vengeance ; & de peur qu'on ne fût surpris du retour de son esclave, il publia qu'il n'étoit revenu que pour lui apporter sa rançon. Cet excès de confiance pour un esclave qu'il avoit laissé partir sur sa parole, le retour de cet esclave & les caresses que lui faisoit ce Chancelier, ne laisserent pas de paroître bien extraordinaires ; mais l'autorité de ce Seigneur & la crainte d'avoir pour ennemi un homme fier, hautain, & connu pour être implacable dans sa haine, étouffa ces soupçons, ou du moins empêcha qu'on ne les fit éclater.

Cependant le nouveau Grand-Maître ayant

ayant reçu les nouvelles de ſon élection, ſe diſpoſa à partir. Comme il étoit bien inſtruit que Rhodes étoit menacée d'un ſiege, il en fit part à tout ſon Ordre par une citation générale qu'il envoya dans tous les Etats de la Chrétienté. Il ramaſſa ce qu'il put recueillir de reſponſions, qu'il employa en proviſions de guerre : & après avoir pris congé du Roi en Bourgogne, il ſe rendit à Marſeille où il s'embarqua. Il montoit la grande caraque ; & le reſte de ſon train, de ſon équipage, & des munitions de guerre qu'il portoit à Rhodes, ſuivoient dans quatre ſelouques. Malheureuſement, à la hauteur de Nice, le feu prit dans la caraque par la négligence d'un Officier de bouche : l'embraſement ſe communiqua bientôt en différents endroits de ce vaiſſeau : les voiles & les cordages furent en un inſtant réduits en cendres, & des tourbillons de flammes & de fumée augmentoient un objet ſi terrible, & empêchoient même le ſervice du matelot. Dans ce déſordre & la confuſion ordinaire en pareils accidents, chacun vouloit ſe précipiter dans la mer pour gagner le rivage, ou ſe ſauver dans les ſelouques qui n'étoient pas éloignées ; mais le Grand-Maître défendit, ſous peine de la vie, qu'on ſortît du vaiſſeau. Une nouvelle crainte, & le reſpect pour

Villiers de l'Iſle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

ses ordres, firent l'office de la fermeté ; les plus timides se rendirent à leur poste ; on travailla ensuite de concert à éteindre le feu ; on en vint à bout, & la caraque fut sauvée par ceux-mêmes qui la vouloient abandonner.

A peine l'Isle-Adam avoit échappé au péril du feu, qu'un autre élément, qui n'est pas moins redoutable, le jetta dans de nouveaux dangers : il s'éleva une tempête, la mer s'émut, les vents souffloient avec violence, & soulevoient les flots ; le Pilote n'étoit plus le maître de son gouvernail : & comme si le ciel eût été de concert avec la mer pour faire périr la caraque, le tonnerre, après avoir grondé long-temps, tomba sur ce vaisseau, entra dans la chambre de poupe, tua neuf hommes, & brisa l'épée du Grand-Maître, sans endommager le fourreau. Les matelots ne manquerent pas de tirer de fâcheux présages de ces différents accidents, & je ne sçais si les Chevaliers qui accompagoient l'Isle-Adam furent exempts de ces préjugés, dans un temps sur-tout où les Turcs menaçoient l'isle de Rhodes, & où la foi pour les augures étoit fort respectée. Mais le Grand-Maître, sans s'arrêter à ces vains pronostics, entra dans le port de Syracuse, fit radouber ses vaisseaux, & se disposoit à continuer sa route, lorsqu'on lui donna

avis que Curtogli, fameux Corsaire, & chéri du Grand-Seigneur, l'attendoit à son passage avec une puissante escadre de galeres & de vaisseaux, fort supérieure à son escorte. Ce Corsaire, outre l'espérance du butin, avoit formé cette entreprise dans le dessein de venger la mort de deux de ses freres qui avoient péri dans des combats contre les Chevaliers, & il avoit encore en vue, s'il pouvoit enlever quelques felouques, & prendre quelque Chevalier, de delivrer, par une échange, son troisieme frere qui étoit actuellement esclave à Rhodes.

Villiers de l'Isle-Adam.

Bozio, tome 2. lib. 18. p. 626.

Les principaux citoyens de Syracuse tâcherent de persuader à l'Isle-Adam d'éviter la rencontre de ce Corsaire, redoutable dans ces mers par ses forces & par sa valeur; mais ce grand homme, qui n'avoit jamais connu de péril, sortit du port, fit mettre toutes les voiles au vent, reconnut le Cap Mallée, appellé de Saint-Ange, où les Infideles l'attendoient, le passa de nuit, & arriva heureusement à Rhodes. Il y fut reçu avec les cérémonies ordinaires, & avec la joie & le respect qui étoient dûs à sa dignité & à son mérite. Sa présence augmenta, pour ainsi dire, le courage & la confiance des Chevaliers: il sembloit que sa personne seule tînt lieu d'une armée: personne ne craignoit plus

Villiers de l'Isle-Adam.

un siege, plusieurs même le souhaitoient pour y trouver de fréquentes occasions d'y signaler leur valeur : & Soliman, si redouté en Hongrie, n'étoit guere appréhendé dans l'isle de Rhodes.

Ce jeune Prince venoit de se rendre maître de Belgrade. L'heureux succès de ce siege lui en fit espérer un pareil contre la ville de Rhodes ; & outre le desir d'acquérir de la gloire par une conquête si importante, il étoit porté à cette entreprise par les plaintes continuelles de ses sujets négociants, qui devenoient souvent la proie des Chevaliers ; & surtout par les remontrances du Muphti, qui lui représentoit incessamment que ces Armateurs Chrétiens troubloient le pélerinage de la Mecque, & qu'il étoit obligé en conscience d'arrêter leurs courses. Soliman, fort zélé pour sa religion, étoit assez disposé à tourner ses armes de ce côté-là ; mais comme c'étoit un Prince sage, & qui ne faisoit aucune entreprise sans la communiquer à son Conseil, il y mit cette affaire en délibération.

Quelques Bachas lui en représenterent toutes les difficultés, les fortifications de la place, la valeur des Chevaliers, & même des habitants, la plupart Corsaires ; les puissants secours que le Grand-Maître tireroit infaillible-

ment de la Chrétienté ; que cette étincelle pourroit causer un grand embrasement, & produire une ligue & une croisade de tous les Souverains de l'Europe, & qu'en différents siecles ses illustres ancêtres, & les Soudans d'Egypte, ayant voulu tenter cette conquête, y avoient perdu beaucoup de troupes sans y pouvoir réussir. Villiers de l'Isle-Adam.

Mustapha, au contraire, qui avoit épousé la sœur de Soliman, Général plein de courage, & qui avoit pénétré l'inclination secrete du Sultan, en bon courtisan, lui représentoit que toute la valeur des Chevaliers ne résisteroit jamais à ses armes victorieuses ; qu'il avoit un si grand nombre de troupes, & si aguerries, qu'il pourroit couvrir l'isle entiere de ses nombreuses armées ; au lieu que le Grand-Maître n'avoit pour sa défense qu'une poignée de Chevaliers ; qu'on n'avoit rien à craindre des Princes Chrétiens actuellement en guerre, & si acharnés les uns contre les autres ; que l'Empereur Charles-Quint avoit mieux aimé laisser prendre Belgrade, dont la prise ouvroit même un passage dans les Etats héréditaires de sa Maison, que de faire la paix avec le Roi de France, ou de tirer des armées qu'il opposoit à ce Prince quelque secours en faveur du Roi de Hongrie, son allié ; qu'après tout c'étoit une

Villiers de l'Isle-Adam.

espece de déshonneur à la Maison Ottomane, dans ce point de grandeur & d'élévation où elle étoit parvenue, de souffrir plus long-temps au milieu de son empire une république de Corsaires, qui dominoit dans ces mers, troubloient le commerce de la Syrie, de la Palestine & de l'Egypte, & rançonnoient ses sujets; que l'isle de Rhodes & les autres isles de la Religion, servoient d'asyle aux esclaves fugitifs, aux mécontents & aux rebelles: & ce qui étoit le plus à considérer, qu'on n'ignoroit pas que dans des temps de paix entre les Princes chrétiens, les Grands-Maîtres s'en étoient toujours prévalus pour leur proposer la conquête du Royaume de Jérusalem; que pour une pareille entreprise, l'objet de leurs vœux & de leurs desirs; ils avoient offert toutes les forces de leur Ordre; & que tant que ces Chevaliers seroient maîtres en Orient du port de Rhodes, capable de recevoir les flottes chrétiennes, on auroit toujours à craindre quelque croisade de la part des Princes d'Occident.

Soliman préféra ce dernier avis, comme le plus conforme à cette ambition inséparable d'une si grande puissance. Pyrrhus & les autres Bachas, quoique d'un sentiment contraire, revinrent avec soumission à celui du Sou-

verain : la guerre contre les Chevaliers, & le siege de Rhodes furent résolus. Le Sultan nomma le Bacha Mustapha, son favori & son beau-frere, pour Général de l'armée de terre; Curtogli, pour Grand-Amiral, le Bacha Achmet, habile Ingénieur pour conduire les travaux du siege, & il voulut que Pyrrhus, son ancien Gouverneur, & qui avoit toute sa confiance, servît de conseil à Mustapha, jeune Général qui pouvoit n'avoir pas autant de prudence & de capacité que de courage & de valeur. Après cette distribution d'emplois, le Sultan voulant pressentir la disposition de l'Isle-Adam, lui écrivit par un Ambassadeur qu'il lui dépêcha exprès, pour le féliciter en apparence sur son élévation à la dignité de Grand-Maitre. Il lui proposa même d'entretenir ensemble la paix & une bonne correspondance; mais il finissoit sa lettre en lui faisant part de la prise de Belgrade, comme s'il eût voulu l'intimider par la crainte d'un sort pareil à celui de cette malheureuse ville. Comme le style de ces sortes de lettres fait mieux connoître le caractere des Princes & les mœurs de leur siecle, que de simples extraits, nous avons cru que le lecteur ne seroit pas fâché de voir ici celle de Soliman, & les réponses du Grand-Maître. La let-

Villiers de l'Isle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam. tre de Soliman étoit écrite en Grec, & conçue à peu près en ces termes :

Bozio, tome 2. lib. 18. p. 627.

SOLIMAN, SULTAN, *par la grace de Dieu, Roi des Rois, Souverain des Souverains, très-grand Empereur de Bizance & de Trébizonde, très-puissant Roi de Perse, de l'Arabie, de la Syrie & de l'Egypte ; Seigneur suprême de l'Europe & de l'Asie, Prince de la Mecque & d'Alep, possesseur de Jérusalem, & dominateur de la mer universelle,*

A Philippe Villiers de l'Isle-Adam, Grand-Maître de l'isle de Rhodes, Salut.

Je te félicite de ta nouvelle dignité, & de ton arrivée dans tes états : je souhaite que tu y regne heureusement & avec encore plus de gloire que tes Prédécesseurs. Il ne tiendra qu'à toi d'avoir part dans notre bienveillance. Jouis donc de notre amitié, & comme notre ami ne sois pas des derniers à nous féliciter des conquêtes que nous venons de faire en Hongrie, où nous nous sommes rendus maîtres de l'importante place de Belgrade, après avoir fait passer par le tranchant de notre redoutable épée tous ceux qui ont osé nous résister. Adieu. De notre camp ce..... & de l'Hégire ce.....

Cette lettre fut lue en plein Conseil. On fut surpris que pendant que Soliman offroit, pour ainsi dire, la paix d'une main, de l'autre il fit une ostentation de sa puissance redoutable, & même que ses vaisseaux insultassent ceux de la Religion, ou ceux qui navigeoient sous la banniere de l'Ordre. Le Grand-Maître ne laissa pas de répondre à ce Prince, mais en des termes, comme on va voir, qui pouvoient lui faire comprendre qu'on étoit également disposé à Rhodes à faire la paix, ou à continuer la guerre. Villiers de l'Isle-Adam.

F. PHILIPPE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, GRAND-MAÎTRE DE RHODES,

A Soliman, Sultan des Turcs.

J'ai fort bien compris le sens de la lettre que ton Ambassadeur m'a apportée : tes propositions d'une paix entre nous me sont aussi agréables, qu'elles seront peu de plaisir à Curtogli. Ce Corsaire à mon passage de France, n'a rien épargné pour me surprendre ; mais n'ayant pu réussir dans son projet, & ne pouvant se résoudre à sortir de ces mers sans nous avoir causé quelque dommage, il est entré dans la riviere de Lycie, & a tâché d'enlever deux vaisseaux marchands qui partoient

L 5

Villiers de l'Isle-Adam.

de nos ports. Il avoit même investi une barque appartenante à des Candiots ; mais des galeres de l'Ordre que j'ai fait sortir du port de Rhodes, l'ont contraint de lâcher prise ; & de peur de tomber lui-même en notre puissance, il a cherché son salut dans une prompte fuite. Adieu..... De Rhodes ce....

Comme les Turcs n'étoient pas fort scrupuleux sur le droit des gens, le Grand-Maître ne jugea pas à propos d'envoyer sa lettre, sans sauf-conduit, par un Chevalier qu'ils auroient pu retenir. On en chargea un Grec, simple habitant de la ville de Rhodes. Soliman & ses Ministres connurent bien par la lecture de cette lettre qu'ils avoient affaire à un Prince d'un caractere ferme & intrépide, & qui ne se laisseroit pas épouvanter aisément. Le Bacha Pyrrhus, vieillard aussi habile dans la politique que dans l'art militaire, proposa dans le Conseil qu'on écrivît derechef au Grand-Maître, pour lui faire une nouvelle ouverture de paix ; qu'on lui marquât qu'on n'avoit osé présenter sa lettre au Grand-Seigneur à cause de la bassesse du porteur ; mais que s'il vouloit envoyer à la Porte un de ses principaux Chevaliers, il y avoit lieu d'espérer que sa négociation se termineroit par une paix solide. Le but de ce Ministre étoit d'ar-

tirer à Constantinople quelqu'un des premiers de l'Ordre, de se rendre maître ensuite de sa personne, & d'en tirer à force de tourments des lumieres sur l'état de la place, & les forces de la Religion, afin de conférer ce qu'il en apprendroit avec les avis qu'il recevoit de d'Amaral, & de pouvoir s'assurer s'il devoit entiérement compter sur ses correspondances avec ce Chancelier. Ce n'est pas que Soliman ne reçut d'ailleurs les mêmes avis du Médecin Juif dont nous avons parlé. Ce perfide le pressoit continuellement d'avancer son armement; mais comme les traîtres, pour se faire mieux écouter, diminuoient toujours les difficultés d'une entreprise dont ils sont les auteurs, le Grand-Seigneur & son Conseil, peut-être dans la crainte d'une double trahison, auroient été bien-aises, avant de s'engager dans ce siege, de savoir, par le rapport de quelque Chevalier, si les avis qu'ils recevoient de leurs espions étoient fideles, & s'il n'y avoit point d'exagération dans leurs relations.

Villiers de l'Isle-Adam.

Le Grand-Seigneur entra dans les vues de son Ministre; & pour tâcher sous prétexte de quelque négociation, d'attirer les Chevaliers à Constantinople, il voulut qu'on dépêchât un nouveau courier à Rhodes au nom même

Villiers de l'Isle-Adam.

de Pyrrhus. Ce Bacha écrivit au Grand-Maître pour l'assurer que le Sultan étoit très-disposé à traiter sincérement de la paix, mais que dans la crainte d'offenser la Majesté d'un si grand Prince, on n'avoit osé lui présenter sa lettre à cause de la bassesse de son Agent; que s'il vouloit charger d'une autre lettre quelque Seigneur de son Conseil, muni de pouvoirs suffisants, il seroit volontiers son introducteur à la Porte. Il ajoutoit que le Grand-Seigneur, surpris de n'avoir point de réponse à sa premiere lettre, en avoit donné une seconde au courier, & qu'il ne doutoit pas qu'il n'y répondît conformément à ce qu'exigeoit la majesté & la puissance redoutable d'un si grand Empereur. Le courier en effet fut chargé d'une lettre de Soliman pour le Grand-Maître, dans laquelle ce Prince, comme on va voir, pour l'obliger à rechercher la paix, faisoit une grande ostentation de ses desseins & de ses forces.

On nous a assuré, lui disoit-il, *que la lettre que notre Grandeur t'avoit écrite t'a été rendue, & qu'elle t'a causé plus d'étonnement que de plaisir. Assure-toi que je ne me contente pas de la prise de Belgrade, mais que je me propose d'en faire dans peu une autre aussi importante, de laquelle tu seras bientôt averti : toi & tes Chevaliers ne sortirez guere de ma mémoire.*

Comme cette seconde lettre avoit plus l'air d'un cartel & d'une déclaration de guerre que d'un préliminaire de paix, le Grand-Maître crut être obligé d'y répondre avec autant de hauteur. Villiers de l'Isle-Adam.

Je ne suis point fâché, lui dit-il dans sa réponse, *que tu te souviennes de moi & des Chevaliers de mon Ordre ; tu me parles de la conquête que tu as faite en Hongrie, & du dessein où tu es, à ce que tu me mandes, de faire une autre entreprise dont tu espères le même succès, mais sans réflexion que de tous les projets que forment les hommes, il n'y en a point de plus incertains que ceux qui dépendent du sort des armes. Adieu.*

Le Grand-Maître ayant cru devoir répondre avec fermeté aux menaces indirectes de Soliman, ne laissa pas d'écrire en particulier à Pyrrhus, que si le Sultan son maître souhaitoit la paix plus sincérement qu'il ne paroissoit par ses lettres, il n'avoit qu'à lui envoyer des ôtages, ou du moins un sauf-conduit scellé du grand sceau de l'Empire ; qu'après l'avoir recu, il feroit partir pour Constantinople un Chevalier des plus considérables de son Ordre, pour écouter les propositions qu'on lui voudroit faire. Mais un brigantin de la Religion, commandé par un Fre-

Villiers de l'Isle-Adam.

re-Servant ayant été enlevé par les Turcs proche de Rhodes, on prit cet acte d'hostilité pour une déclaration de guerre.

Le Grand-Maître s'y prépara avec toute l'habileté & les précautions d'un ancien Capitaine qui avoit vieilli dans l'exercice des armes : il fit creuser les fossés, & réparer les anciennes fortifications, auxquelles il en ajouta de nouvelles. Pour priver les Turcs de fourage, on coupa par son ordre les grains, quoiqu'ils ne fussent pas encore mûrs ; des maisons de plaisance & même des Eglises, situées au dehors de la ville, furent rasées, & les matériaux emportés dans la ville, de peur que les ennemis ne se servissent de ces ruines pour élever des plates-formes, & y placer leur artillerie. Par une autre précaution, & pour avoir des pionniers, on fit entrer dans la ville les habitants de la campagne, & on y rappella en même temps tous les aventuriers & les armateurs qui, sous la banniere de l'Ordre, faisoient la course contre les Infideles, & trouvoient un asyle dans le port de Rhodes.

Mais il falloit pourvoir à la subsistance de ce peuple, aussi-bien qu'à celle des Chevaliers, des citoyens & de la garnison. Ce furent les premiers soins de l'Isle-Adam : il nomma pour cela trois Commissaires ; & afin qu'ils

Villiers de l'Isle-Adam.

fussent plus autorisés, il les choisit parmi les Grands-Croix. Le premier fut Gabriel de Pommerols, Grand-Commandeur, & Lieutenant-Général du Grand-Maître; Jean Bouck Turcopolier, & de la langue d'Angleterre, fut le second; & le Chancelier d'Amaral fut nommé pour le troisieme : ces trois Seigneurs visiterent exactement tous les magasins. Quoiqu'ils les trouvassent la plupart remplis, le Grand-Maître persuadé que dans ces occasions ce qu'on appelle suffisant ne suffit pas toujours, proposa dans le Conseil de faire venir incessamment de Naples, de Sicile & de Candie une plus grande quantité de bleds, de vins, de poudre & d'armes, & même de tâcher de tirer de l'isle de Candie cinq cents archers, & des gens de trait, en quoi les Candiots avoient excellé de tout temps par dessus les nations les plus aguerries.

Le Chancelier qui avoit vendu sa foi aux Infideles, selon le rapport du bâtard de Bourbon, pour éloigner cet effet des précautions du Grand-Maître, représenta que par des nouvelles qui venoient des isles Chrétiennes de l'Archipel, on apprenoit que l'armement des Turcs regardoit moins les isles de la Religion que celle de Chypre; & peut-être l'Italie même; que depuis

Villiers de l'Isle-Adam.

près de quarante ans qu'il étoit dans la Religion, il avoit observé plusieurs fois que les Turcs avoient causé plus de dépense à l'Ordre par l'inquiétude que donnoient leurs armements, que s'ils avoient attaqué Rhodes à force ouverte ; qu'à la vérité, on ne pouvoit donner de trop justes louanges aux soins que prenoit le Grand-Maître ; mais qu'on pouvoit en différer encore pour quelque temps l'exécution, de peur d'épuiser le trésor de l'Ordre à force de préparatifs, & pour se garantir d'un orage, qui vraisemblablement iroit fondre ailleurs.

Le Grand-Maître, qui ne connoissoit pas les motifs de ces perfides conseils, ne les attribuoit qu'à un esprit d'épargne mal réglé ; mais il déclara qu'il avoit des lettres d'un espion sûr & fidele qu'il entretenoit à Constantinople, & qui l'assuroit que le siege de Rhodes étoit le seul objet de l'armement du Grand-Seigneur ; que ce Prince avoit défendu de laisser sortir de ses ports aucun vaisseau qui fît la route de l'isle ; qu'on préparoit avec un grand soin un train de grosse artillerie, & qui ne s'emploie que dans les sieges : que Soliman avoit fait forger une grande quantité d'outils pour remuer la terre, & que la plupart des troupes prenoient la route de la Lycie, où

elles devoient s'embarquer pour passer dans l'isle de Rhodes. Le Grand-Maître ajouta que dans une affaire si importante il ne falloit pas écouter une politique trop timide, & qu'il valoit mieux hasarder quelque dépense, que de voir l'isle inondée d'ennemis avant que d'avoir pourvu à sa défense.

Villiers de l'Isle-Adam.

L'avis de l'Isle-Adam prévalut; on tira des bleds de Naples & de Sicile: il n'y eut que la poudre qui manqua dans la suite du siege par la trahison du Chancelier, qui fit un faux rapport de ce qui s'en trouvoit dans les magasins. On auroit manqué pareillement de vin par la même perfidie: d'Amaral, sous prétexte de ménage & d'épargne, avoit rejetté les propositions de trois marchands de Rhodes, qui offroient d'en fournir la ville à un prix raisonnable. Mais le Grand-Maître qui portoit ses vues de tous côtés, envoya en Candie un Frere-Servant, appellé Antoine Bozio, oncle de l'Auteur qui a écrit les Annales de cet Ordre; & il le chargea de faire une ample provision de vin, & de tâcher en même temps d'obtenir du Gouverneur de l'isle la permission d'y lever cinq cents hommes d'infanterie. Bozio étant arrivé en Candie, n'eut pas de peine à recouvrer des vins: il en chargea quinze grips ou brigantins, & il eut même l'adresse

Villers de l'Isle-Adam.

de gagner un jeune Gentilhomme Vénitien, appellé Bonaldi, qui avoit actuellement dans le port de Candie un vaisseau chargé de vin pour Constantinople : il l'engagea à changer de route pour aller débarquer à Rhodes la charge de son vaisseau.

Ce Frere-Servant ne trouva pas la même facilité pour lever des soldats. Non-seulement le Gouverneur lui en refusa la permission, mais comme il redoutoit le ressentiment de Soliman, il fit faire défense à son de trompe à qui que ce soit, sous peine de punition corporelle, de prendre parti avec l'Agent du Grand-Maître, & de sortir de l'isle. Mais l'habile Rhodien ne laissa pas de faire sa recrue, & plus de cinq cents hommes déguisés en marchands & en matelots, s'embarquerent dans ces brigantins, sans que le Gouverneur s'en apperçut, ou voulut s'en appercevoir. Cet adroit Négociateur, avant de mettre à la voile, rendit un nouveau service à la Religion. Il y avoit alors dans l'isle de Candie un excellent Ingénieur, appellé *Gabriel Martinengue*, Gentilhomme Bressan, sujet de la République, & d'une Maison illustre & ancienne : le Sénat lui avoit donné une pension de douze cents écus, pour avoir soin des fortifications dans toutes les places qui se trouvoient

dans cette isle. Bozio, qui prévit combien un si habile homme seroit utile dans une place assiégée, lui proposa de venir à Rhodes partager avec les Chevaliers la gloire qu'ils espéroient acquérir dans la défense de leur isle. Martinengue, plein de valeur, & aussi brave soldat que grand Ingénieur, s'y offrit de bonne grace, supposé qu'on pût obtenir son congé du Gouverneur.

Villiers de l'Isle-Adam.

Bozio partit pour Rhodes avec ses soldats & sa provision de vin : il y arriva heureusement ; & après avoir rendu compte au Grand-Maître de son voyage, il l'entretint de la négociation qu'il avoit entamée avec Martinengue. Le Grand-Maître sentit bientôt tout l'avantage qu'on pourroit tirer d'un si habile homme dans la conjoncture présente. Il renvoya Bozio en diligence à Candie, avec une lettre pour le Gouverneur, où il le prioit très-instamment d'accorder à cet Officier un congé pour venir défendre une place qui servoit de boulevard aux isles mêmes de la République. Le Gouverneur refusa hautement ce congé ; il envoya même quérir Martinengue, auquel il défendit expressément de sortir de l'isle. Mais cet Officier, sans s'embarrasser des suites, se déguisa, & de concert avec Bozio, se

Villiers de l'Isle-Adam.

rendit secrétement au bord de la mer, & s'y embarqua dans une felouque qui l'attendoit dans une cale écartée de l'isle.

Le Gouverneur ayant été averti que l'Ingénieur étoit disparu, en fit faire une recherche exacte dans les principales maisons. Il envoya à la sienne, où il fit confisquer tous ses effets; & ne doutant pas qu'il ne se fût embarqué dans quelque navire passager, il envoya à sa poursuite deux galeres, avec ordre de le ramener mort ou vif. Martinengue & Bozio se voyant poursuivis, firent abattre le mât de la felouque, retirerent les rames dans leur vaisseau, le serrerent contre un rocher de l'isle, le firent couvrir de voiles faites de toiles grises, & à peu près de la même couleur que le rocher contre lequel cette felouque étoit rangée. Par cet artifice, & peut-être par des ordres secrets du Gouverneur, ils échapperent aux galeres; & après qu'elles furent rentrées dans le port, ils mirent à la voile, passerent la nuit à travers quelques vaisseaux Turcs, à la faveur de la langue Grecque, que parloit Bozio; crurent ce brigantin de leur escadre, & arriverent à Rhodes. Martinengue fut reçu avec joie par le Grand-Maître, qui connoissoit sa naissance & son habileté. Les principaux Commandeurs,

à son exemple, le comblerent de caresses : chacun s'empressoit de lui marquer combien on étoit touché de son mérite. Martinengue de son côté étoit charmé de se voir estimé par un corps de milice si bon juge de la valeur, & composé de tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans tous les Etats de la Chrétienté. De ces sentiments, peut-être trop humains, il passa bientôt à ceux d'une vénération particuliere, en considérant que ces Chevaliers & ces hommes de guerre se préparoient en Chrétiens & en véritables Religieux à la défense de la Religion. Sous un habit de soldat & avec un équipage militaire, il admiroit leur désappropriation, leur foi vive, un détachement sincere de toutes les choses du siecle : il voyoit sur-tout avec édification que la plupart ne se préparoient à soutenir un siege qui devoit être fort meurtrier, que par l'usage fréquent des Sacrements. Villiers de l'Isle-Adam.

Ces réflexions firent naître sa vocation : il se voyoit lui-même, sans une préparation aussi sainte, exposé aux mêmes périls. Dieu parla à son cœur ; il courut au palais du Grand-Maître, se jetta à ses pieds ; & pénétré du desir de sacrifier sa vie pour la défense de la foi, il conjura le Prince de l'honorer de la Croix de l'Ordre : le Grand-Maître le

Villiers de l'Isle-Adam.

releva, & l'embrassa tendrement, en l'assurant qu'il alloit proposer au Conseil sa demande & ses pieuses dispositions. Il n'y eut pas deux avis differents : on fut ravi dans l'Ordre d'y associer un si excellent homme ; le Grand-Maître lui donna l'habit, & reçut ses vœux en pleine assemblée ; & pour reconnoître la générosité avec laquelle il avoit abandonné son patrimoine & de grosses pensions qu'il tiroit de la république de Venise, l'Ordre lui assigna une pension de douze cents écus, jusqu'à ce qu'il fût pourvu d'une commanderie, ou d'un prieuré de pareille valeur. Pour surcroît de grace, le Grand-Maître fit le lendemain le nouveau Chevalier Grand-Croix ; on lui donna en même temps la surintendance générale de toutes les fortifications, & le Grand-Maréchal, le Général né de toutes les troupes de l'Ordre, partagea en quelque maniere son autorité avec lui : par considération pour sa grande capacité, il l'admit dans le commandement & dans l'autorité que sa charge lui donnoit sur toutes les troupes qui se trouvoient dans l'isle.

Par les conseils & par les soins de Martinengue, on rétablit les murailles & les tours : on éleva les remparts, & l'on construisit des ravelins devant les portes de la ville. Il fit faire des

casemates dans les flancs des bastions, Villiers de
& dans la contrescarpe du fossé des l'Isle-Adam.
fourneaux, & comme des mines chargées de poudre, où on pouvoit mettre le feu par une traînée pratiquée sous terre : au-dedans de la place il fit faire de nouveaux forts, des coupures, des fossés, des retranchements, des barricades & toutes les choses nécessaires qu'un aussi habile homme, & qui prévoyoit l'avenir, pouvoit opposer contre les attaques des assiégeants.

Pendant que la Religion profitoit si utilement de ses lumieres & de ses rares talents, sur-tout à la veille d'un siege, il y eut une espece de désertion parmi les Chevaliers de la langue d'Italie. Les principaux de cette nation se plaignirent au Grand-Maître & au Conseil que le Pape Adrien VI, qui venoit de succéder à Léon X, disposoit souverainement, & à leur préjudice, de toutes les commanderies d'Italie, & ils demanderent la permission d'aller à Rome lui en porter leurs plaintes. Le Grand-Maître ne jugea pas à propos, dans la conjoncture présente, de leur accorder ce congé qu'ils sollicitoient : son refus les irrita, & d'Amaral, qui ne perdoit aucune occasion de pouvoir affoiblir la Religion, leur insinuoit qu'ils devoient prendre eux-mêmes la permission qu'on leur refu-

Villiers de l'Isle-Adam.

soit ; que l'Isle-Adam, Français de nation, n'aimoit point la langue d'Italie ; qu'il n'étoit peut-être pas fâché, pour les tenir toujours dans une espece d'humiliation, que le Pape leur enlevât des commanderies attachées à leur langue ; que ce Grand-Maître ne faisoit même courir tous les bruits d'un siege prochain que pour pouvoir, sous ce prétexte, disposer plus librement des fonds qui étoient dans le trésor de l'Ordre ; qu'après tout ils seroient déshonorés si, après avoir répandu tant de fois leur sang pour la défense de la Religion, ils se voyoient, par une odieuse distinction, privés seuls des récompenses dues légitimement à leurs services.

Les Chevaliers Italiens, séduits par ces perfides conseils, sortirent de Rhodes sans permission, & se retirerent dans l'isle de Candie. Le Grand-Maître, justement indigné d'une désobéissance si scandaleuse, fit faire leur procès comme à des rebelles & à des déserteurs : le Conseil, par une Sentence, les priva de l'habit. Quelque juste que fût ce jugement, la Religion y perdoit un grand nombre de Chevaliers pleins de valeur : quelques-uns de leurs amis, & mieux intentionnés que le Chancelier, du consentement secret du Grand-Maître, passerent à Candie,

die, & après être entrés adroitement dans leurs plaintes & dans leur ressentiment, ils leur représenterent qu'on ne pouvoit plus douter du siege de Rhodes; qu'on verroit au premier jour l'isle inondée par les Turcs, & que quelque juste que fût le motif de leur voyage à Rome, ils ne pourroient pas empêcher leurs ennemis de publier qu'ils ne l'avoient entrepris dans une pareille conjoncture, que pour éviter les périls où alloient être exposés tous leurs confreres.

Villiers de l'Isle-Adam.

La certitude du siege de Rhodes, & la crainte d'être soupçonnés d'un motif si lâche, étoufferent tout leur ressentiment: ils revinrent à Rhodes se jetter aux pieds de l'Isle-Adam; & pour obtenir le pardon de leur faute, ils protesterent de la laver dans leur sang, & dans celui des Infideles. Le Grand-Maître les reçut comme un bon pere; & après leur avoir fait une sage correction sur leur désobéissance, ce sage vieillard les embrassa tendrement, leur rendit l'habit, & leur promit que quand la Religion seroit débarrassée de la guerre dont elle étoit menacée, tout l'Ordre s'intéresseroit dans leur affaire; qu'il en feroit la sienne propre, & qu'il espéroit que sur des plaintes si justes, les Souverains de la Chrétienté ne lui refuseroient pas leurs bons offices auprès du Pape.

cette province, craignant d'être attaqués par les armées de l'Empereur, différerent d'exécuter ses ordres; il fallut retourner à la Cour en solliciter de nouveaux, & plus précis; pendant ces voyages l'hiver survint, le temps favorable de mettre en mer se passa. Villiers de l'Isle-Adam.

Ce fut apparemment par une disgrace semblable qu'une puissante caraque que le Chevalier Hyserant, de la langue d'Auvergne, avoit fretée à Genes, & qui étoit chargée de provisions de guerre & de bouche, échoua proche de Monegue; quoiqu'on soupçonnât en ce temps-là que la mer & les vents avoient moins contribué à cet accident que la politique des Génois, qui ne vouloient point s'attirer le ressentiment des Turcs. Il n'est pas moins difficile de savoir à quoi on doit attribuer l'inaction de Fabrice Pignatelli, Prieur de Barlette; de Charles Quesvalle, de Lully de saint Etienne, & de Jean-Baptiste Carrafa, Bailli de Naples, qui, par ordre du Grand-Maître, & des deniers de l'Ordre, ayant acheté un grand nombre de provisions de guerre & de bouche, n'en firent passer aucune partie au secours de Rhodes.

Le Grand-Maître, dans l'incertitude de ces secours éloignés, mit toute sa confiance dans la protection du Ciel,

Villiers de l'Isle-Adam.

& dans la valeur de ses Chevaliers ; en homme de guerre, & en grand Capitaine, il n'oublia aucune des précautions nécessaires pour n'être pas surpris par les Infideles. Il commença ces soins si dignes de son courage par une revue générale de ce qu'il y avoit de Chevaliers & de troupes réglées : il n'y trouva qu'environ six cents Chevaliers & quatre mille cinq cents Soldats : & ce fut avec cette poignée de gens de guerre qu'il entreprit de défendre sa place contre les inondations de ces armées effroyables que Soliman mettoit en campagne dans toutes ses entreprises. Les bourgeois de Rhodes, à la vérité, prirent les armes, & on en forma quelques compagnies ; on rappella les Armateurs Rhodiens qui étoient en mer, qui s'enfermerent dans la ville, & qui furent chargés de la défense du port. On destina les habitants de la campagne pour servir de pionniers ; mais on ne put tirer dans la suite aucun service du petit peuple de la ville, qui ne savoit que craindre, & qui fuyoit le péril. Le Grand-Maître chargea Frere Didier Tholon de Sainte-Jaille, Bailli de Manosque, du soin de l'artillerie, & les Chevaliers de Nuëres & Britto, de la conduite des travaux sous les ordres du Bailli de Martinengue. Les esclaves de Rhodes

& ceux qui appartenoient à des particuliers, furent employés à creuser les fossés, & aux fortifications qu'on ajouta au bastion d'Auvergne : on répara les moulins ; on fit construire de nouveaux fours ; le port fut fermé par une double chaîne, l'une devant son embouchure, & l'autre en dedans, depuis la tour de saint Nicolas jusqu'à la tour des moulins ; & de peur que les Infideles ne tâchassent de s'emparer du mole, comme ils l'avoient tenté dans le siege précédent, & qu'à la faveur de cette jettée ils ne pénétrassent jusqu'à la porte de sainte Catherine, on coula à fond, à l'entrée du Mandranche, plusieurs vaisseaux chargés de pierres : les murailles furent en même temps bordées d'artillerie : on porta des armes, des grenades, des pots-à-feu & de grosses pierres sur les remparts & dans les bastions : jamais on n'avoit vu plus de diligence & plus d'ordre. Villiers de l'Isle-Adam.

Les Chevaliers & les Gentilhommes Grecs, le Bourgeois comme l'Officier, le Soldat & le Matelot, les Prêtres mêmes & les Religieux, chacun s'occupoit avec promptitude & sans confusion à ce qui lui étoit prescrit. Le Grand-Maître se trouvoit par-tout : lui seul conduisoit ces différents travaux ; sa présence & sa capacité les avançoient encore plus que ne faisoient tant de mains

Villiers de l'Isle-Adam.

qui y étoient employées, & peu de Princes & de Gouverneurs ont fait voir dans une place assiégée une aussi parfaite intelligence de l'art militaire, jointe à une valeur tranquille, & incapable d'être troublée par la grandeur & les différentes sortes de périls dont il fut depuis environné.

Mais, pour mieux faire connoître l'importance & l'utilité de ces soins; quoique dans le Livre précédent nous ayons parlé de la situation de cette place, peut-être qu'il ne sera pas inutile d'en étendre la relation, & de l'augmenter du récit des fortifications qu'on y avoit ajoutées depuis le dernier siege.

La ville de Rhodes, comme nous l'avons dit, est située au bord de la mer, sur une colline qui se termine par une pente douce dans une plaine : ce qui en rendoit la circonvallation aisée. Elle est divisée en haute & basse-ville ; le palais du Grand-Maître étoit placé dans la haute-ville, à laquelle il servoit de château & en même temps de citadelle. Tous les Chevaliers étoient logés auprès du palais du Grand-Maître, & dans un même quartier ; & les séculiers, avec les personnes mariées, soit bourgeois ou artisans, occupoient la basse-ville. Cette place, du côté qu'elle regarde la campagne, paroît

de figure ronde ; & si on la considere du côté de la mer, elle représente un croissant parfait. Il y a deux ports : le plus grand est quarré & spacieux ; mais il n'est pas sûr quand certains vents viennent à souffler. A l'entrée de ce port, à main droite, on trouvoit la tour de saint Nicolas, ouvrage de la libéralité de Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne. Cette tour, garnie d'artillerie, étoit attachée à un bastion qui étoit derriere, & elle avoit une courtine qui venoit jusqu'aux murs de la ville, & faisoit un des côtés du port. De l'autre côté, & vis-à-vis de cette tour, il y avoit un vieux château que les Chevaliers nommoient le château Saint-Ange. Ce château & cette tour, distants l'un de l'autre de plus de cinquante toises, avoient été construits sur les deux rochers, sur lesquels on prétend qu'étoient posés anciennement les pieds de ce grand colosse de bronze, entre les jambes duquel les plus grands vaisseaux passoient, dit-on, avec toutes leurs voiles. Le bastion auquel la tour de saint Nicolas étoit attachée, étoit sur le bord de la mer, garni de neuf grosses pieces de canon qui défendoient l'entrée du port, de quelque côté que ce fût. Le petit port, ou le port des galeres, étoit couvert du côté de la mer par une langue de rocher qui tient à la terre ferme,

Villiers de l'Isle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

& sur laquelle étoit bâti un château, appellé par les Chevaliers le château de saint Elme, ou de saint Erme. Ce port est plus sûr que le grand, & peut contenir plusieurs galeres ; mais sa bouche est si étroite, qu'il n'y en peut entrer qu'une à la fois. On le fermoit tous les soirs avec une chaîne qui tenoit à une petite tour, tout au bout d'un mole qui avance vingt-cinq ou trente pas dans la mer ; & l'autre bout de la chaîne s'attachoit à une piece de rocher qui tient à la terre, à sept ou huit pas de ce château. A côté du port des galeres on trouvoit l'arsenal où on les construit ; & vis-à-vis du bastion qui est entre les deux ports, il y a une grosse tour avec son fossé, sur laquelle on voyoit trois grosses pieces de canon qui defendoient l'entrée de ce dernier port. Au dessous du palais du Prince & des auberges des langues on voyoit s'élever un grand nombre d'Eglises, parmi lesquelles celle de saint Jean, Patron de l'Ordre, étoit remarquable par la grandeur de son vaisseau, & par la hauteur & la délicatesse de son clocher. Tous ces superbes bâtiments, joints aux fortifications anciennes & nouvelles, rendoient Rhodes une des plus belles villes de l'Orient. Elle étoit entourée d'une double, d'autres disent d'une triple enceinte de murailles, forti-

fiées par treize grosses tours antiques, dont il y en avoit cinq renfermées dans une espece de ravelin & de bastion, que les Historiens du temps appellent des boulevards ; & ces boulevards étoient enveloppés par des barbacanes, ou de fausses braies, & par des ouvrages avancés : le fossé étoit large & profond ; la contre-escarpe revêtue & palissadée. Tout ce qui étoit découvert aux environs de la place, se trouvoit exposé à un nombre infini de batteries composées de canons de différents calibres, selon la proximité ou l'éloignement des endroits qui étoient en vue. Rhodes présentoit de tous côtés un front redoutable, & depuis le glacis jusqu'à la place, ce n'étoient que fortifications entassées les unes sur les autres, & que batteries qui ne souffroient point qu'on en pût approcher impunément. Villiers de l'Isle-Adam.

Nous avons dit, sur la foi des Historiens du temps, qu'il y avoit cinq boulevards ou bastions. Le Grand-Maître en confia la défense à cinq anciens Chevaliers, qui, en plusieurs occasions, avoient donné des preuves de leur capacité & de leur courage. On chargea le Chevalier du Mesnil de défendre le bastion d'Auvergne ; Frere François des Carrieres fut mis dans celui d'Espagne ; Nicolas Huzi devoit commander dans ce-

Villiers de l'Isle-Adam.

lui d'Angleterre ; Bérenger de Lioncel dans celui de Provence, & Andelot Gentil entreprit de défendre le bastion d'Italie. Le Grand-Maître distribua en même temps la meilleure partie de ses troupes sur les remparts, & il les partagea selon les quartiers. Frere Raimond Ricard, le plus ancien Commandeur de la langue de Provence, devoit, à la tête d'une brigade, veiller au poste qui en portoit le nom. Raimond Roger, de la langue d'Auvergne, étoit préposé pour le quartier de sa langue ; Joachim de Saint-Aubin, avec les Chevaliers Français, se chargea de la défense de la muraille depuis la tour Franque jusqu'à la porte de saint Ambroise : & depuis cette porte jusqu'à celle de saint George, les Allemands étoient postés sous la conduite du Commandeur de Valdmers ; Guillaume Ouazon commandoit dans le quartier des Anglois ; George Emar dans celui d'Italie ; Jean de Barbarand & Ernard Solliers devoient défendre les postes de Castille & d'Arragon, dont les fossés n'étoient ni assez larges, ni assez profonds. Le quartier appellé Sainte-Marie de la Victoire étoit encore plus foible : le Grand-Maître se chargea de sa défense, quitta son palais, & se logea au pied de la muraille avec quelques

Chevaliers qu'il avoit réservés pour combattre sous ses ordres & avec lui. Villiers de l'Isle-Adam.

Outre cette distribution, le Grand-Maître choisit encore quatre Seigneurs Grands-Croix, qu'on nomma *Capitaines du secours*, pour en porter, avec les compagnies qu'ils commandoient, aux endroits qui seroient les plus pressés. Le premier de ces Capitaines fut d'Amaral dont on ne soupçonnoit point encore la fidélité. Il fut chargé de soutenir ceux qui devoient défendre les postes d'Auvergne & d'Allemagne ; Frere Jean Bouk, Turcopolier de l'Ordre, & Chevalier de la langue d'Angleterre, fut destiné pour le quartier d'Espagne & d'Angleterre ; Frere Pierre de Cluys, Grand-Prieur de France, devoit soutenir ceux de sa nation, & les postes de Castille & de Portugal ; & Frere Grégoire de Morgut, Grand-Prieur de Navarre, se chargea de marcher au secours des postes de Provence & d'Italie. Le Grand-Maître ajouta à ces quatre Seigneurs Frere Gabriel de Pommerol, son Lieutenant-Général, qui, sans avoir de poste & de quartier affecté, devoit se porter dans tous les endroits où il en seroit besoin, & le Grand-Maître, à la tête de ses gardes, commandés par le Chevalier de Bonneval, de la langue d'Auvergne, se réserva la même fonction.

Villiers de l'Isle-Adam.

Nous avons vu qu'avant le premier siege on avoit apporté dans la ville une statue de la sainte Vierge, qui étoit révérée dans une Eglise consacrée en son nom, & bâtie sur le mont Philerme. On prit la même précaution avant ce second siege, & tout le Clergé & le Peuple furent en procession la prendre dans son Eglise, la porterent dans la ville, dont elle étoit regardée comme la Protectrice, & la déposerent dans l'Eglise de saint Marc.

La tour de saint Nicolas étant considérée comme le poste le plus important, & comme la clef de Rhodes, le Grand-Maître en confia la défense à Frere Guyoit de Castellane, de la langue de Provence, ancien Chevalier qui s'étoit distingué par un grand nombre d'actions de valeur. Vingt Chevaliers & trois cents hommes d'infanterie entrerent dans cette forteresse sous ses ordres ; on donna six cents hommes aux Chevaliers Claude de Saint-Prix & Jean Boniface, tous deux Français ; à Lopez Daïala, & Hugues Capons, Espagnols, pour faire tour-à-tour nuit & jour les rondes par la ville, & pour y entretenir le bon ordre, avec pouvoir de juger à mort les malfaiteurs, sauf l'appel au Grand-Maître. Ce Prince craignant que

les quatre Grand-Croix qu'il avoit choisis pour Capitaines de secours ne fussent pas suffisants dans la suite pour en porter dans tous les endroits qui seroient attaqués, en ajouta quatre autres; savoir, Anastase de Sainte-Camelle, Guyot Dazas, Chevaliers Français; Marin Fursin, & Raimond Marquet, Espagnols, & il donna à chacun une compagnie de cent cinquante hommes. Le Grand-Maréchal, suivant les droits de sa charge, remit le grand étendard de la Religion à Antoine de Grolée, de la province de Dauphiné, Chevalier d'une insigne valeur, & bien digne d'un dépôt aussi honorable. Le Chevalier de Tinteville, parent du Grand-Maître, fut nommé pour porter l'Enseigne du saint Crucifix, & le Chevalier Henri de Mansselle, attaché à la maison du Grand-Maître, & un de ses Officiers, portoit son étendard particulier.

Villiers de l'Isle-Adam.

Pendant que l'Isle-Adam étoit occupé à assigner aux Chevaliers leurs emplois & les quartiers qu'ils devoient défendre, on vit que les Turcs faisoient de nuit des signaux avec du feu sur l'endroit des côtes de Lycie qui étoit opposé à l'isle de Rhodes. Le Grand-Maître, pour ne rien négliger, ordonna à un Chevalier Français, appellé Mennetou, de prendre sa flûte, & d'aller

Villiers de l'Isle-Adam.

avec un Rhodien appellé Jaxi, qui parloit la langue Turque, pour reconnoître ce que signifioient ces feux. Le Chevalier Français, en exécution de ces ordres, se mit en mer, & ayant abordé assez près de la côte, il apperçut proche d'une fontaine plusieurs soldats Turcs déguisés en marchands. Jaxi leur demanda le motif de leurs signaux, & en même temps des nouvelles d'un marchand Turc qu'il connoissoit, & qui avoit négocié autrefois à Rhodes. On lui répondit que ce marchand n'étoit pas éloigné, qu'il alloit arriver, & que s'il vouloit se faire mettre à bord, il pourroit le voir. Le Rhodien s'en dispensa, à moins qu'ils ne voulussent envoyer un ôtage à son Commandant. Les Turcs y consentirent; l'échange s'en fit : mais Jaxi ne fut pas plutôt à terre, que ces perfides, contre le droit des gens, le garoterent, le conduisirent avec une extrême diligence à Constantinople, & le remirent au Bacha Pyrrhus, l'auteur de cette trahison. Mennetou croyoit bien se venger sur l'ôtage Turc; mais quand il fut arrivé à Rhodes, il se trouva que ce n'étoit qu'un misérable paysan qu'ils avoient couvert d'une veste de soie, & dont le Grand-Maître & le Conseil ne purent avoir aucun éclaircissement.

Cependant Pyrrhus ayant en son pouvoir le Rhodien, tâcha d'en tirer des lumieres sur l'état de la ville de Rhodes; & n'en pouvant rien apprendre par caresses, & sous l'espoir de magnifiques récompenses, il lui fit donner pendant plusieurs jours une question si violente, que le Grec n'en pouvant soutenir les douleurs, l'instruisit de ce qu'il vouloit savoir, & mourut peu après. Pyrrhus fit part au Grand-Seigneur de la déposition du Rhodien, & apprit à son maître qu'il n'y avoit pas dans Rhodes plus de cinq ou six mille hommes en armes. Soliman résolut aussi-tôt d'en commencer le siege; mais comme il s'étoit fait une loi de n'entreprendre aucune guerre sans une déclaration préalable, il en chargea un Exprès qui se rendit en Lycie, & qui, suivant l'usage, fit les signaux ordinaires avec du feu, comme l'avoient pratiqué ceux qui avoient enlevé Jaxi.

Le Grand-Maître qui ignoroit sa mort crut d'abord que les Turcs le renvoyoient. Le Chevalier Boniface d'Aluys, par son ordre, fut avec une galere le recevoir. Etant arrivé proche de la côte, il apperçut quelques Turcs à cheval, qui, sans faire mention de Jaxi, lui dirent qu'il étoit venu des lettres du Grand-Seigneur pour le Grand-Maître; que s'il vouloit attendre un peu de temps, on alloit les

Villiers de l'Isle-Adam.

apporter, & ils inviterent le trucheman de la galere de descendre à terre pour les prendre. Mais le Chevalier d'Aluys, craignant une supercherie pareille à celle qu'on avoit fait au Chevalier de Mennetou, ne le voulut pas permettre. Dans la crainte même que ce ne fût une autre embûche, & qu'il ne survint des vaisseaux pour s'emparer de la galere; il leur fit dire qu'il alloit partir à l'instant, & que s'ils avoient des lettres à envoyer au Grand-Maître, ils pouvoient les lui remettre. Les Turcs le voyant prêt à voguer, lierent le paquet de lettres avec une pierre, & le jetterent dans son bord. Il porta ce paquet au Grand-Maître, qui l'ouvrit en plein Conseil. On y trouva une lettre de Soliman en forme de déclaration de guerre, adressée au Grand-Maître, à tous les Chevaliers, & aux citoyens & habitants de Rhodes, & ce cartel étoit conçu à peu près en ces termes :

Les brigandages que vous exercez continuellement contre nos fideles Sujets, & l'injure que vous faites à notre Impériale Majesté, nous engagent à vous commander que vous ayez à nous remettre incessamment l'isle & la forteresse de Rhodes. Si vous le faites de bon gré, nous jurons par le Dieu qui a fait le ciel & la terre, par les vingt-six mille Prophetes, par les

quatre Musaphi qui sont tombés du Ciel, & par notre grand Prophete Mahomet, que vous pourrez sortir de l'isle, & les habitants y demeurer, sans qu'il vous soit fait le moindre tort ; mais si vous ne déférez pas promptement à nos ordres, vous passerez tous par le fil de notre redoutable épée ; & les tours, les bastions & les murailles de Rhodes seront réduites à la hauteur de l'herbe qui croît au pied de toutes ses fortifications. Villiers de l'Isle-Adam.

Cette lettre ne surprit pas beaucoup le Conseil, & on résolut, si le Grand-Seigneur attaquoit l'isle, de n'y répondre qu'à coups de canon. Mais avant que les ennemis parussent, & qu'on fût obligé d'entrer en action, le Grand-Maître ordonna qu'on s'y préparât par des jeûnes & par des prieres ; il en donnoit l'exemple le premier, & quand le soin du gouvernement lui laissoit quelques moments libres, il les passoit au pied des Autels. Fontanus, Historien contemporain, & témoin oculaire de ce qui se passa dans ce siege, dans la relation qu'il nous en a laissée, rapporte que les Chevaliers & les citoyens de l'Ordre n'avoient pas moins de confiance dans ses prieres que dans sa valeur, & qu'on disoit communément que sous un Prince si pieux, le Ciel étoit intéressé à la conservation de ses Etats.

Villiers de l'Isle-Adam.

Comme l'isle de Rhodes étoit habitée par deux nations différentes, chaque peuple avoit son Métropolitain à la nomination des Grands-Maîtres. Léonard Balestien remplissoit alors cette dignité à l'égard des Latins ; & un Caloyer appellé Clément, étoit Archevêque des Grecs. Ces deux Prélats vivoient dans une parfaite union, & n'étoient occupés que du soin d'entretenir la paix entre leurs Diocésains. L'Archevêque Latin excelloit dans le talent de la parole ; c'étoit un des plus éloquents Prédicateurs de son siecle. Cependant, comme les Turcs traitoient leurs Sujets Grecs plus favorablement que les Latins, le Grand-Maître craignant que ceux de cette Nation, qui habitoient les isles de la Religion, ne se laissassent séduire par cette distinction, il engagea les deux Métropolitains à exhorter dans leurs sermons leurs Diocésains à combattre courageusement contre ces ennemis de la Foi. Ces deux Prélats s'en acquitterent avec beaucoup de zele : ils y réussirent sans peine, & la fidélité des Rhodiens pour l'Ordre fut inébranlable : c'est qu'ils avoient un attachement inviolable pour la véritable religion, & que la domination des Chevaliers avoit toujours été juste & modérée ; ce qui est le lien le plus sûr entre le Souverain & ses Sujets.

Cependant la flotte des Turcs mit à la voile ; elle étoit précédée par trente galeres : celui qui les commandoit en passant le long des côtes de l'isle de Lango, y débarqua quelques troupes pour la ravager : Mais ces pillards à leur descente furent chargés si vigoureusement par Préjan de Bidoux, Grand-Prieur de Saint Gilles, Gouverneur de cette isle, qu'après y avoir perdu quelques Soldats, ils furent contraints de se rembarquer. Ce Commandant ayant appris des prisonniers qu'il avoit faits, que ces galeres, & tout le corps de la flotte qui les suivoit, alloit droit à Rhodes, après l'avoir vu passer, envoya demander au Grand-Maître la permission de se rendre auprès de lui pour servir la Religion pendant le siege. Le Grand-Maître, qui connoissoit sa capacité, & sa longue expérience dans le métier de la guerre, fut également touché de son zele & de son courage. Il lui envoya avec joie les ordres qu'il demandoit : dès que ce généreux Chevalier les eut reçus, il se jetta dans un brigantin, & à la faveur de la nuit il entra dans le port de Rhodes sans avoir été découvert par les Turcs qui tenoient la mer. Le Grand-Maître l'embrassa tendrement, & le combla

Villiers de l'Isle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

de louanges ; & pour ne pas laisser ses talents, & sur-tout sa vigilance, sans emploi, il lui donna la commission de visiter les différents postes de la place, & de commander conjointement avec le Bailli de Manosque, à toutes les batteries.

On fit venir en même temps des isles de la Religion, & sur-tout de celle de Nizzaro, la plupart des habitants, gens courageux, accoutumés à aller en course & à combattre les Infideles. Le Grand-Maître prit cette résolution, parce que dans cette guerre il s'agissoit uniquement de sauver la capitale, & que si l'Ordre s'y maintenoit, les autres isles se pourroient conserver, ou du moins se recouvrer plus aisément. Quand ces habitants furent débarqués, on les fit entrer avec des vivres dans les châteaux de Lindo, de Féracle, & dans les autres forteresses de l'isle : des Chevaliers pleins de valeur s'y renfermerent pour les commander ; ils avoient ordre, s'ils étoient assiégés, d'y tenir le plus long-temps qu'ils pourroient pour gagner du temps, & reculer le siege de la capitale ; & si les Infideles ne les attaquoient pas, d'aller souvent en parti, & de tâcher de surprendre ceux qui s'écarteroient du gros de l'armée.

Villiers de l'Isle-Adam.

La flotte Turque, après avoir reconnu les côtes de Lycie, parut enfin à la vue de Rhodes, & s'arrêta en une plage qui n'en étoit éloignée que de huit milles, où environ de trois lieues; mais n'y ayant pas trouvé un bon fond, & cet endroit étant d'ailleurs exposé dans cette saison aux vents d'Occident, Curtogli fit lever l'ancre, mit à la voile, & alla surgir de l'autre côté de l'isle, & dans une cale de bonne tenure, appellée *Parambolin*, à six milles de la ville. Il s'y rendit depuis des ports de Syrie, de Palestine & d'Egypte, un grand nombre de vaisseaux & de galeres, chargés de troupes & de munitions; en sorte que quand les Turcs eurent rassemblé toutes leurs forces, on comptoit dans cette flotte jusqu'à quatre cents voiles, & l'armée de terre étoit composée de cent-quarante mille hommes, sans compter soixante mille pionniers que Soliman avoit tirés des frontieres de Hongrie & des montagnes de Servie, de Bosnie & de Valaquie, où la plupart avoient été élevés à fouiller la terre & à conduire des mines.

Le Grand-Maître, à l'approche des ennemis, quitta son palais & vint se placer auprès de l'église de sainte Marie de la victoire, pour être plus à

Villiers de l'Isle-Adam.

portée de secourir les postes qui seroient attaqués. Pendant les treizes premiers jours les Infideles ne firent aucun mouvement : leurs galeres, les vaisseaux plats & les barques transportoient continuellement leurs troupes des ports de Fisco & de Macry dans l'isle de Rhodes, & on travailla en même temps à mettre à terre la grosse artillerie & les provisions de guerre & de bouche. Quand tout fut débarqué, on tint un grand conseil sur les différentes opérations de l'armée : plusieurs Officiers étoient d'avis qu'on s'attachât d'abord au château de Lindo & aux autres forteresses de l'isle que les Chevaliers avoient fait construire pour arrêter les descentes. Ils représenterent que les troupes qui étoient dans ces places pourroient surprendre & traverser les convois, & tailler en pieces les Chevaliers qui s'écarteroient pour aller au fourage ; mais le Bacha Péri ou Pyrrhus, fils d'un renégat Epirote, s'oppose à ce sentiment, en représentant que si on vouloit se rendre maître de ces petites places, on perdroit un temps précieux ; qu'il falloit aller droit à la capitale, dont la conquête feroit tomber nécessairement tous ces châteaux ; & qu'à l'égard des partis qui pourroient inquiéter les convois & les fourageurs, pour n'en avoir rien à

craindre, il n'y avoit qu'à leur donner des escortes si fortes, que les Chrétiens n'osassent les attaquer. Villiers de l'Isle-Adam.

Le Général se déclara pour le dernier avis, & Rhodes fut investie. On commença à ouvrir la tranchée hors de la portée du canon, & quand on fut plus près de la ville, les Infideles dresserent une batterie qui fut bientôt démontée par l'artillerie de la place. Il ne paroissoit rien dans la plaine qui ne fût foudroyé par le canon, & dans de fréquentes sorties les Chevaliers tuerent un grand nombre de Turcs, nettoyerent la tranchée, & comblerent ces premiers travaux. Les Turcs les recommencerent, dresserent de nouvelles batteries, & quoique couvertes de mantelets, de gabions & d'épaulements, les Chevaliers par un feu continuel ruinoient tous ces ouvrages, & faisoient périr ceux qui servoient l'artillerie des Infideles. L'épée achevoit ce que le canon n'avoit pu faire : on étoit tous les jours aux mains, & il ne se fit point de sorties où ce qu'il y avoit de Turcs dans la tranchée ne fût taillé en pieces.

Les soldats Turcs, accoutumés à faire des pronostics dès les premiers combats, n'en auguroient rien d'heureux pour le succès du siege : les Janissaires & même leurs Officiers trouverent la valeur des Chevaliers si supérieure à tout ce

Villiers de l'Isle-Adam.

qu'on leur en avoit dit, qu'ils se plaignoient qu'on les avoit amenés à la boucherie. D'ailleurs, par la sage précaution du Grand-Maître, l'isle étoit comme déserte, sans habitants, sans vivres & sans fourages, & le soldat ne pouvoit s'écarter pour en recouvrer, sans rencontrer des partis sortis des châteaux de l'isle, & ces partis, toujours cachés en différentes embuscades, tuoient sans quartier tout ce qui tomboit entre leurs mains. Une guerre si pénible & si meurtriere, les fortifications extraordinaires de Rhodes, le feu continuel de l'artillerie, des sorties fréquentes, peu de vivres qu'on ménageoit avec soin, parce qu'on n'en pouvoit tirer qu'au-delà de la mer, nulle espérance de butin, encore moins de récompense en l'absence du Souverain, peu de confiance à un jeune Général élevé dans les délices du serrail, tout cela excitoit du dégoût, & même les murmures de l'Officier comme du soldat. La mutinerie, sous un chef qui n'étoit pas assez accrédité, succéda aux murmures; & s'il falloit faire une attaque ou repousser une sortie, les troupes ne s'y portoient qu'avec répugnance, & comme des gens qui ne croyoient pas pouvoir vaincre, ni éviter d'être vaincus. Enfin la crainte du péril diminua l'obéissance, & fit cesser le respect pour le commandement.

Le

Le Bacha Péri, que Soliman avoit chargé en particulier de l'instruire exactement de tout ce qui se passeroit dans ce siege, crut être obligé de lui donner avis du découragement de son armée : & il lui marquoit par sa lettre qu'il n'y avoit que sa présence qui pût dissiper les semences de rebellion, & ranimer le courage de ses soldats. Les Bachas qui étoient restés auprès du Sultan, & qui composoient son Conseil, n'étoient pas d'avis qu'il se commît aux hasards de la mer ; mais ce Prince, jaloux de sa gloire, qui avoit devant les yeux l'exemple de Sélim son pere, & des Sultans ses ancêtres ; persuadé d'ailleurs que la présence seule du Souverain surmonte les plus grandes difficultés, résolut de se mettre à la tête de son armée, & il partit pour la Lycie avec un corps de quinze mille hommes. Villiers de l'Isle-Adam.

Pendant que ce Prince étoit en chemin, une simple femme Turque, esclave d'un bourgeois de Rhodes, soit par zele pour sa fausse religion, ou dans la vue de recouvrer sa liberté, forma seule une entreprise dont cent mille Turcs ne pouvoient venir à bout. Comme les Chevaliers & les Infideles étoient tous les jours aux mains, pour faire une diversion qui facilitât les a-

Villiers de l'Isle-Adam.

taques des Turcs, elle résolut de mettre le feu aux principaux endroits de la ville ; mais parce qu'elle ne pouvoit pas exécuter seule ce projet, elle le communiqua à d'autres esclaves de son pays & de sa religion. Ces esclaves, par les mêmes motifs dont elle étoit animée, &, à sa persuasion, entrerent dans ce complot. Cette femme trouva le moyen de faire avertir les Généraux Turcs de son dessein ; &, de concert avec eux, elle assigna aux conjurés le jour & le quartier où elles devoient allumer cet incendie général. Ces mesures étoient si bien prises, que Rhodes auroit succombé sous l'entreprise de cette femme ; mais heureusement le secret de la conjuration échappa à quelqu'un des esclaves : ils furent aussi-tôt arrêtés, & tous à la question avouerent leur conjuration ; il n'y eut que la femme qui, sans rien confesser, souffrit la plus violente torture. Mais ses complices, dans la confrontation, lui ayant soutenu qu'elle seule les avoit engagés dans cette conspiration, ses Juges la firent pendre. On écartela tous les autres conjurés, & leurs membres furent attachés à différents endroits de la ville pour intimider les autres esclaves, & tous ceux qui pourroient être tentés de former une pareille entreprise.

Cependant le Sultan, après avoir tra-

verſé la Carie & la Lycie, arriva à Portoſiſco. Ses vaiſſeaux l'y vinrent prendre avec les troupes qui lui ſervoient d'eſcorte, & il ſe rendit dans l'iſle de Rhodes & dans ſon camp, où il fut reçu au bruit de l'artillerie, des tambours, des trompettes, & des autres inſtruments militaires. Sa préſence étouffa les murmures des ſoldats, & fit naître la crainte du châtiment. Ce Prince déclara qu'il n'étoit venu que pour punir une armée rebelle, & pour faire décimer des ſoldats qu'il traitoit de lâches; mais le Bacha Péri, qui avoit beaucoup de pouvoir ſur ſon eſprit, lui repréſenta que c'étoient les Janiſſaires, & même les plus braves de ce corps, qui avoient paru les plus mutins; qu'il ne les pouvoit châtier ſans décourager les autres, & que dans un ſiege auſſi difficile, & de cette importance, il falloit diſſimuler leur faute, ou ſe contenter de la leur faire ſentir par des reproches qui ranimaſſent leur courage. Villiers de l'Iſle-Adam.

Ce Prince, après avoir concerté avec ſon Miniſtre la conduite qu'il devoit tenir avec ſes troupes, ordonna qu'elles paruſſent devant lui ſans armes; & il les fit environner par les quinze mille hommes qu'il avoit amenés au ſiege; on lui avoit préparé un trône élevé & magnifique. Ce Prince, armé de ſa majeſté, y monta d'un air fier & ſuperbe, & il

Villiers de l'Isle-Adam.

y demeura quelque temps assis sans rien dire, & jettant de tous côtés des regards terribles, que le soldat épouvanté prenoit pour les avant-coureurs de la mort. Alors rompant ce funeste silence : *Si j'avois*, leur dit-il, *à parler à des soldats, je vous eusse permis de paroître devant moi avec vos armes ; mais puisque je suis réduit à adresser la parole à des malheureux esclaves, plus foibles & plus timides que des femmes, & qui ne peuvent pas soutenir seulement le cri des ennemis, il n'est pas juste que des hommes si lâches déshonorent nos armes, & les marques de la valeur. Je voudrois bien savoir si, quand vous avez abordé dans cette isle, vous vous êtes flattés que ces Croisés seroient encore plus lâches que vous, & que dans la crainte de vos armes, ils vous apporteroient les leurs, & présenteroient servilement leurs mains & leurs pieds aux fers dont il vous plairoit de les charger. Pour vous désabuser d'une erreur si ridicule, sachez que dans la personne de ces Chevaliers nous avons à combattre l'élite des Chrétiens, des hommes courageux, élevés dès leur plus tendre jeunesse dans la profession des armes, des lions cruels & féroces, avides du sang des Musulmans, & qui ne cederont jamais leur repaire qu'à une for-*

ce supérieure. C'est leur courage qui a excité le nôtre : en les attaquant j'ai cru trouver une entreprise & des périls dignes de ma valeur. Est-ce de vous, troupes lâches & efféminées, que je dois attendre une conquête ; vous qui, avant que d'avoir vu l'ennemi, fuyez sa présence, & qui auriez déja déserté, si la mer dont vous êtes environné n'y mettoit un obstacle ? Mais avant qu'une pareille disgrace m'arrive, je ferai une justice si sévere des lâches, que leur supplice retiendra dans le devoir ceux qui seroient tentés de les imiter. Villiers de l'Isle-Adam.

A peine ce Prince eut-il cessé de parler, que, sur un signal qui fut fait à ces soldats armés qui environnoient les autres, ils tirerent leurs épées, comme pour massacrer leurs camarades. Ces malheureux, à l'aspect de ces armes nues, & dont la pointe étoit tournée contre eux, se jetterent à genoux, &, avec de grands cris, implorerent la miséricorde du Sultan. Pour lors Péri & les autres Généraux, de concert avec ce Prince, s'approcherent avec un profond respect de son trône, & le supplierent, dans les termes les plus soumis, de pardonner à des soldats, qui, dans d'autres occasions, dit Péri, l'avoient bien servi, mais qu'un méchant génie & une terreur panique avoit malheureusement sé-

Villiers de l'Isle-Adam.

duits. Ce Bacha ajouta qu'ils étoient prêts de laver leurs fautes dans leur sang, & que sa tête répondroit toujours à sa Hautesse de leur repentir. Quoique Soliman ne cherchât qu'à remettre ses troupes dans leur devoir, cependant, pour soutenir toujours à leurs yeux le caractere d'un Prince irrité, & pour engager le soldat à effacer le souvenir de sa lâcheté par quelque action hardie, & d'une valeur extraordinaire · *Je suspens à votre priere*, dit-il à Péri, *la punition des coupables ; c'est à eux à aller chercher leur grace dans les bastions & sur les boulevards de nos ennemis.* Il congédia ensuite l'assemblée.

Le discours de ce Prince, mêlé à propos de sévérité & de clémence, rendit aux troupes leur premiere audace, & leur ancienne valeur. Les Officiers, surtout, pour dissiper la mauvaise opinion que le Prince avoit prise de leur courage, demanderent avec empressement d'être placés aux postes les plus exposés. Ceux mêmes qui avant l'arrivée de Soliman avoient blâmé cette entreprise, la trouvoient alors facile & glorieuse : on eût dit que c'étoient d'autres hommes ; tous brûloient d'ardeur de signaler leur courage ; & , à proprement parler, ce n'est que de ce jour qu'on doit compter le commencement du siege.

Les soldats & les pionniers pousserent la tranchée sans relâche ; on y travailloit le jour comme la nuit, & ils étoient relevés tour-à-tour par différents corps qui se succédoient les uns aux autres. Le Grand-Maître les voyant soutenus par de gros detachements, ne jugea pas à propos de continuer les sorties où il perdoit plus par la mort d'un seul Chevalier, que Soliman par celle de cinquante soldats. Ainsi les Infideles n'ayant rien à craindre que le feu de la place, travaillerent avec tant d'activité, qu'ils conduisirent leurs travaux jusqu'à la contre-escarpe : & pour rendre leurs lignes plus solides, ils les revêtirent par dehors de poutres & de madriers bien liés ensemble : on augmenta ensuite les batteries d'où, pendant plusieurs jours, on tira continuellement contre la ville. Les Turcs se flattoient d'en ruiner dans peu les fortifications ; mais ils furent avertis par ce Juif qui leur servoit d'espion dans Rhodes, qu'à peine leur canon avoit effleuré les crénaux de la muraille ; soit que leurs batteries fussent mal placées, ou que le canon ne fût pas bien pointé. Il ajouta que les Chevaliers, du haut du clocher saint Jean, découvroient tout ce qui se passoit dans leur camp & aux environs, & que si les Chrétiens s'avisoient de pointer sur ce clocher quel-

Villiers de l'Isle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

que piece d'artillerie, ils pourroient tuer le Sultan lorsqu'il viendroit visiter ses travaux, ou ceux qui porteroient ses ordres. Ces avis déterminerent les assiégeants à changer les batteries de place; ils en dresserent une, entre autres, contre le clocher de saint Jean, que les premiers coups de canon jetterent à bas.

Ces Barbares trouvant Rhodes couverte & enterrée, pour ainsi dire, sous ses fortifications, résolurent d'élever deux cavaliers d'une hauteur supérieure à ces ouvrages, & qui commandassent la ville & ses boulevards. Les soldats & les pionniers, par ordre du Général, apporterent pendant plusieurs jours des terres & des pierres, qu'ils placerent entre les postes d'Espagne & d'Auvergne, vis-à vis le bastion d'Italie. Comme ces deux endroits étoient vus à découvert par le canon de la place, on ne peut exprimer le nombre prodigieux de soldats & de pionniers Turcs qui périrent dans ce travail; mais Mustapha, pour l'avancer, ne faisoit pas grand scrupule de prodiguer la vie de ces misérables, & on vit à la fin paroître comme deux collines plus hautes de dix à douze pieds que la muraille, & qui la commandoient absolument.

Le Général & les autres Bachas partagerent ensuite les attaques ; Mustapha se chargea de celle du boulevard d'Angleterre ; Péri de celle du poste d'Italie, le Bacha Achmet, grand Ingénieur, de l'attaque des bastions d'Espagne & d'Auvergne ; mais comme ils paroissoient défendus par une nombreuse artillerie, & par un grand nombre de Chevaliers, le Sultan voulut que ce dernier Bacha fût soutenu par l'Aga des Janissaires. Le Béglier-Béï de la Natolie commandoit dans la tranchée opposée au poste de Provence, & le Béglier-Béï de Romanie, devoit attaquer la tour de saint Nicolas : tous ces Généraux faisoient faire un feu continuel.

Villiers de l'Isle-Adam.

Le poste d'Allemagne fut le premier attaqué ; les Turcs dresserent plusieurs batteries contre la muraille. On ne croyoit pas qu'étant sans terre-plein, elle pût résister long-temps à la violence du canon ; mais le Grand-Maître s'y transporta aussi-tôt, & la fit appuyer en dedans par de la terre, des poutres, des fascines ; & comme l'artillerie qui étoit placée sur la porte de son palais, dans un lieu élevé, voyoit à découvert les batteries des Infideles, les canonniers Chrétiens les ruinerent, & mirent en pieces leurs gabions & leurs mantelets ou parapets. Il en fallut faire de nouveaux qui

Villiers de l'Isle-Adam.

ne durerent pas plus long-temps que les premiers ; le canon de la ville foudroyoit tout, & celui des Infideles, au contraire, mal servi & pointé sur un endroit aussi élevé, battoit toujours sur une même ligne, passoit par dessus la muraille, & tiroit à coups perdus : apparemment que ces canonniers ignoroient encore l'usage de plonger & de tirer de haut en bas, & contre le pied du mur.

Le Bacha rebuté du peu d'effet de ses batteries, les transporta contre la tour de saint Nicolas. Nous avons vu dans le livre précédent, & pendant le magistere du Grand-Maître d'Aubusson, le peu de succès des attaques du Bacha Paléologue, celle du Béglier-Beï de Romanie ne fut pas plus heureuse. Ce Bacha battit la tour avec douze gros canons de fonte ; mais il eut le chagrin de voir son canon démonté, & ses batteries ruinées par celles de la tour. Pour prévenir cet effet de l'adresse des canonniers Chrétiens, il résolut de ne tirer que de nuit ; & pendant le jour il enterroit son canon & ses gabions dans le sable : on le remettoit sur sa plate-forme si-tôt que la nuit étoit venue : plus de cinq cents coups de canon porterent contre l'endroit de la muraille qui regardoit l'occi-

cident, & la firent crouler dans le fossé. Villiers de l'Isle-Adam.

Le Bacha s'applaudissoit de l'effet de cette batterie nocturne, & il se flattoit d'emporter cet ouvrage au premier assaut ; mais il fut bien étonné de voir paroître derriere les ruines une nouvelle muraille terrassée avec son parapet, & bordée d'artillerie qui en défendoit les approches ; il falloit se résoudre à recommencer de nouveau à battre cette seconde muraille.

Soliman en ayant été averti, l'envoya reconnoître : on lui apprit que cette tour étoit l'endroit de la place le plus fort, non-seulement par sa situation sur un rocher qui étoit à l'épreuve de la sappe & de la mine, mais encore par tous les ouvrages qu'on y avoit ajoutés depuis le dernier siege, & que sous l'Empire de Mahomet II, son aïeul, le Bacha Paléologue avoit été obligé d'abandonner cette attaque. Ces considérations déterminerent ce Prince à transporter ailleurs ses batteries : Mustapha par son ordre s'attacha aux principaux bastions de la place : une prodigieuse artillerie les battit jour & nuit pendant un mois entier. Le Chevalier de Barbaran, qui commandoit à celui d'Espagne, fut emporté d'un coup de canon : il fut remplacé par le Chevalier Jean d'Omedes,

Villiers de l'Isle-Adam.

depuis Grand-Maître, de la langue d'Arragon, qui, en défendant ce poste, perdit peu de jours après un œil d'un coup de mousquet. Les Turcs battoient en même temps tous ces bastions : celui d'Angleterre fut le plus endommagé ; une nouvelle muraille qu'on y avoit fait, fut entiérement ruinée par le canon des Infideles ; mais l'ancienne résista à toute la furie de l'artillerie : le Grand-Maître y accourut, & ayant reconnu que les Turcs s'opiniâtroient à cette attaque, il se logea au pied de la muraille ; & dans la crainte d'un assaut, il fit entrer cinquante Chevaliers de renfort dans ce bastion.

Celui d'Italie étoit encore plus maltraité : dix-sept pieces de canon qui tiroient jour & nuit renverserent presque toute la muraille. L'Isle-Adam, par le conseil de Martinengue, pour avoir le temps de faire des coupures & des retranchements derriere la breche avant que les Infideles pussent monter à l'assaut, fit sortir deux cents hommes commandés par un Frere-Servant, appellé Barthelemi, & par Benoit Scaramose, Ingénieur & éleve de Martinengue : ils se jetterent dans la tranchée l'épée à la main, surprirent les Turcs, tuerent ou mirent en fuite tout ce qui se présenta devant eux ; & avant que de se retirer, comblerent plusieurs toi-

fes de la tranchée. Les Turcs ne manquerent pas, comme l'avoit prévu l'habile Ingénieur, d'accourir pour les repousser; mais comme ils étoient obligés de passer par un endroit découvert, l'artillerie de la place qu'on avoit pointée de ce côté-là en tua un grand nombre, & à la faveur d'un feu continuel, les Chrétiens qui avoient fait cette sortie rentrerent dans la ville sans aucune perte considérable.

Villiers de l'Isle-Adam.

Pendant cette escarmouche une partie des Chevaliers creuserent des fossés, faisoient des traverses & des retirades pour empêcher les ennemis de se loger sur la breche; d'autres à coups de mousquets tuoient tout ce qui osoit en approcher. Le canon de la place alloit chercher les plus éloignés; rien ne paroissoit qui ne fut aussi-tôt foudroyé: la plupart des batteries des Infideles furent ruinées; gabions, mantelets, tout étoit mis en pieces, & les épaulements n'empêchoient point que ceux qui servoient l'artillerie ne fussent emportés par celle de la ville.

Un renégat, grand Maître de l'artillerie de Soliman, & fort entendu dans son métier, eut les deux jambes emportées d'un coup de canon, qui tua encore cinq hommes de l'éclat des madriers qu'il avoit fracassés. Les Turcs, sans se rebuter, redressoient leurs bat-

Villiers de l'Isle-Adam.

teries, tiroient continuellement, & ils avoient un si grand nombre de canons & tant de poudre, qu'ils rasoient souvent en une heure les ouvrages que les Chrétiens avoient eu bien de la peine à rétablier en plusieurs jours. Les Chevaliers commençoient même déjà à manquer de poudre. D'Amaral, comme nous l'avons déjà dit, étoit un des Commissaires nommés avant le siege, pour visiter les magasins. On prétend que pour favoriser les Turcs, & mettre les Chevaliers hors d'état de pouvoir long-temps continuer leur défense, il avoit déclaré au Conseil qu'il s'étoit trouvé dans la place plus de poudre qu'il n'en faudroit pour soutenir le siege pendant un an entier. On ne fut pas long-temps sans s'appercevoir du contraire; ce qu'on avoit de poudre étoit diminué si considérablement, qu'on en auroit bientôt manqué absolument: mais le Grand-Maître qui avoit fait provision de salpêtre, donna tous les chevaux de son écurie pour le broyer par le moyen des moulins qui étoient dans la place; le Bailli de Manosque & le Chevalier Parisot furent chargés de la conduite de cet ouvrage. Cependant comme on n'avoit pas autant de salpêtre qu'on en auroit eu besoin, les Officiers d'artillerie furent obligés de tirer moins souvent, de ménager la

poudre, & de la réserver pour les assauts qu'on prévoyoit que les Turcs donneroient à la place quand les breches auroient été élargies. Villiers de l'Isle-Adam.

A ce malheur causé, à ce qu'on prétend, par la trahison du Chevalier Portugais, en succéda un autre que causerent les jeunes Chevaliers pendant une fausse allarme que les Tucrs donnerent au poste d'Auvergne. On ramenoit du travail une bande d'esclaves d'environ cent vingt hommes, occupés ordinairement à creuser la terre ou à traîner des pierres & des poutres pour faire des retranchements. Ces jeunes Chevaliers les ayant rencontrés, & par forme de jeu & en folâtrant, en ayant frappé quelques-uns, d'anciens Chevaliers qui accouroient au poste d'Auvergne, sur les signaux qu'on avoit faits en conséquence de l'alarme que les Turcs avoient donnée, crurent que ces esclaves, dans l'impatience de rompre leurs chaînes, s'étoient revoltés, & que ces jeunes Chevaliers les attaquoient sérieusement. Dans cette pensée ils tomberent sur ces malheureux l'épée à la main, les taillerent en pieces, & par cette fâcheuse méprise ils firent mourir des hommes innocents, & se priverent eux-mêmes du secours qu'ils tiroient de ces esclaves, qui auroient même remplacé les pionniers Chrétiens,

Villiers de l'Isle-Adam.

dont la plupart périssoit tous les jours, soit par le canon ennemi, soit par des coups de mousquet & de fusil d'un gros calibre qui portoient jusques sur les breches & dans la ville.

Le Général Turc ayant reconnu que c'étoit des paysans, qui sous les ordres de Martinengue, & sans ménager leurs vies, faisoient des barricades, des coupures, & des retranchements le long des breches, avoit choisi dans son armée une quantité de chasseurs accoutumés à tirer fort juste. Il les avoit placés sur des éminences les plus proches de la place, & sur des cavaliers qui la commandoient, d'où à coups d'arquebuses ils abattoient tout ce qui paroissoit sur les remparts. Martinengue qui voyoit tuer ses ouvriers, sans les pouvoir mettre à couvert du feu des ennemis, pour contre-batteries; fit élever sur le toît des plus hautes maisons de petites pieces de campagne, qui de leur côté tuerent beaucoup de ces chasseurs: mais dix de ces arquebusiers mis hors de combat, ne dédommageoient pas la Religion de la mort d'un seul soldat Chrétien, ou pionnier: la ville réduite à un petit nombre de défenseurs, n'en pouvoit perdre sans avancer sa ruine; & le Grand-Maître pour la reculer n'avoit de ressource que dans un prompt secours, ou en prolongeant

Villiers de l'Isle-Adam.

le siege, & en tâchant de gagner l'hiver & la saison où il croyoit que la flotte Turque ne pourroit tenir la mer.

La guerre jusqu'alors ne s'étoit faite entre les assiégeants & les assiégés qu'à coups de feu ; & quoique celui des Turcs, par la multitude de leurs canons & l'abondance de poudre fût fort supérieur, cependant ils n'étoient point encore maîtres d'un pouce de terrein dans les bastions & dans les ouvrages avancés de la place. Les retirades & les retranchements tenoient lieu des murailles abattues ; on ne pouvoit emporter ces nouveaux ouvrages que par un assaut : & pour y monter, il falloit tenter la descente du fossé, ou le combler. Soliman, qui avoit un nombre prodigieux de pionniers dans son armée, en fit différents détachements, les uns pour jetter de la terre & des pierres dans le fossé ; mais les Chevaliers, à la faveur des casemates, enlevoient la nuit les décombres qu'on y avoit jettés le jour : les autres pionniers étoient employés à creuser des mines dans cinq endroits différents, dont chacune conduisoit son approche vers le bastion opposé. Quelques-unes furent éventées par la vigilance de Martinengue, auquel on est redevable de l'invention de découvrir avec des peaux tendues & des

Villers de l'Isle-Adam.

tambours, en quel endroit se faisoit le travail.

Les Turcs avoient travaillé avec tant d'adresse, que les différens rameaux de ces mines alloient de l'un à l'autre ; & tous, pour faire plus d'effet, aboutissoient au même endroit. Matinengue en reconnut une au milieu du fossé de Provence, qui commençoit à l'église de saint Jean. De la Fontaine, Ingénieur, la fit ouvrir aussi-tôt, en chassa les mineurs à coups de grenades, & y jetta des barils de poudre qui brûlerent & étoufferent les Turcs qui étoient dans ces conduits souterrains. Mais quelques soins qu'il prit, il ne put éviter que les Infideles ne fissent jouer deux mines l'une après l'autre sous le bastion d'Angleterre, dont l'effet fut si violent, qu'elles renverserent plus de six toises de la muraille, & dont les ruines comblerent le fossé.

La breche se trouva si large, & la montée si facile, que plusieurs bataillons des Infideles, qui attendoient le succès de la mine, se présenterent aussi-tôt à l'assaut avec de grands cris & le sabre à la main. Ils gagnerent d'abord le haut du bastion, y planterent sept enseignes, & s'en seroient rendus maîtres, s'ils n'avoient rencontré derriere une traverse qui les arrêta. Les Chevaliers, revenus de l'étourdissement qu'a-

voit causé le bruit effroyable de la mine, accoururent au bastion, & chargerent les Turcs à coups de mousquets, de grenades & de pierres. Le Grand-Maître, dans le moment que la mine joua, étoit dans une Eglise voisine, où il imploroit au pied des Autels le secours du Ciel, que les Princes de la terre lui refusoient. Il jugea bien à l'horrible fracas qu'il entendit que l'éclat qu'avoit fait la mine seroit suivi d'un assaut : il se leva aussi-tôt, & dans le moment que les Prêtres de cette Eglise, pour commencer l'Office, entonnoient cette priere préliminaire, *Deus, in adjutorium meum intende ;* Seigneur, venez à mon secours : *J'accepte l'augure*, s'écria le pieux Grand-Maître ; & se tournant vers quelques anciens Chevaliers qui l'avoient accompagné : *Allons, mes Freres*, leur dit-il, *changer le sacrifice de nos louanges dans celui de nos vies, & mourons, s'il le faut, pour la défense de notre sainte Loi.*

Villiers de l'Isle-Adam.

Il s'avance aussi-tôt la pique à la main, monte sur le bastion, joint les Turcs, écarte, renverse, & tue tout ce qui ose lui résister ; il arrache les enseignes ennemies, & regagne impétueusement le bastion. Le Général Mustapha qui de la tranchée vit la consternation & la fuite de ses soldats, en sort

Villiers de l'Isle-Adam.

le sabre à la main, tue les premiers fuyards qu'il rencontre, & fait voir aux autres qu'ils trouveroient encore moins de sûreté auprès de leur Général que sur la breche. Il s'y avance lui-même avec audace, la honte & ses reproches ramenent à sa suite les fuyards; le combat se renouvelle, la mêlée devient sanglante, le fer & le feu sont également employés de part & d'autre; on se tue de loin & de près, à coups de mousquets ou d'épée; on en vient jusqu'à se prendre corps à corps, & le plus fort ou le plus adroit tue son ennemi à coups de poignard. Les Turcs en butte aux arquebusades, aux pierres, aux grenades & aux pots-à-feu, abandonnent enfin la breche, & tournent le dos: en vain leur Général tâche, par promesses & par menaces, de les rappeller, tous s'écartent, tous fuient; mais ils trouverent, en fuyant, la mort qu'ils appréhendoient de rencontrer dans le combat, & de différents endroits de la place on fit un feu si continuel d'artillerie sur le pied de la breche, qu'on prétend que dans cette derniere occasion ils perdirent trois mille hommes & trois Sangiacs ou Gouverneurs de place.

Un si grand avantage coûta à la Religion le Grand-Maître d'artillerie, le Chevalier d'Argillemont, Capitaine ou

Général des galeres, le Chevalier de Maufelle, qui portoit l'étendard du Grand-Maître, & plufieurs autres Chevaliers qui furent tués en combattant vaillamment.

Villiers de l'Ifle-Adam.

Il ne fe paffoit prefque point de jour qu'il ne fût fignalé par quelque nouvelle attaque. Chaque Officier Général, pour plaire au Grand-Seigneur, tâchoit, aux dépens de la vie des foldats, d'avancer les travaux dont il s'étoit chargé. Le Bacha Péri, ancien Capitaine, malgré fon âge avancé, fe diftinguoit par des entreprifes continuelles : il s'étoit attaché au baftion d'Italie, & ne laiffoit en repos les affiégés ni jour, ni nuit. Dans l'efpérance d'emporter cet ouvrage, il fit cacher derriere un cavalier qu'on avoit élevé fur les bords du foffé, un gros corps d'infanterie, & le treizieme de Septembre, à la pointe du jour, & lorfque les affiégés, épuifés par la fatigue & par des veilles continuelles s'étoient laiffés furprendre au fommeil, il fit monter fes troupes à l'affaut, qui couperent d'abord la gorge aux fentinelles, pafferent la breche, & étoient prêts d'emporter les retranchements, lorfque les Italiens, honteux de voir les ennemis fi près d'eux, fe poufferent avec fureur contre ces Infideles, qui ne fe défendoient pas avec moins de courage & de réfolution.

Villiers de l'Isle-Adam.

Le combat se maintint long-temps par la valeur des uns & des autres. Le Bacha étoit à découvert sur le bord du fossé, d'où il leur envoyoit continuellement de nouveaux secours ; mais pendant qu'il les exhortoit à mériter les récompenses que le Grand-Seigneur destinoit aux plus braves, un coup de mousquet tua à ses côtés le Gouverneur de l'isle de Négrepont, jeune Seigneur d'une rare valeur, & favori de Soliman. Péri, qui craignoit que le Grand-Seigneur ne lui imputât la mort de son favori, ou pour la venger, redoubla ses efforts. Le Grand-Maître, que sa valeur & son amour pour son Ordre rendoient présent à toutes les attaques, accourut au secours avec une troupe particuliere de Chevaliers attachés à sa personne : *Allons*, dit-il à ceux qui l'environnoient, *repousser les Turcs ; il ne faut pas craindre des gens à qui tous les jours nous faisons peur.* Il charge en même temps les Infideles, l'esponton à la main. Les Chevaliers de la langue d'Italie, sous ses yeux & à son exemple, font des prodiges de valeur ; tous s'exposent aux plus grands périls. Plusieurs furent tués dans cette occasion ; & on leur doit cette justice, qu'après le Grand-Maître, Rhodes ce jour-là fut sauvée par leur courage & leur intrépidité.

Péri jugeant bien qu'il s'opiniâtreroit en vain à une attaque défendue par le Grand-Maître, se contenta d'entretenir le combat, & ayant tiré ce corps d'infanterie derriere le cavalier dont ils étoient couverts, il se mit à leur tête, & alla attaquer un ouvrage construit du temps du Grand-Maître Carette, & qu'il prétendoit surprendre. Ses troupes se présenterent à l'assaut avec beaucoup de résolution; mais elles n'en trouverent pas moins dans le Chevalier d'Andelot, qui defendoit cet ouvrage. Les citoyens & les habitants accoururent à son secours; les Turcs se virent bientôt accablés de grenades, de pierres, de bitumes & d'huiles bouillantes: l'artillerie qui étoit sur les flancs des bastions voisins, enfilant les fossés, fit un carnage horrible de ces Infideles. Péri, après avoir perdu beaucoup de monde dans ces deux attaques, se vit forcé, malgré lui, de faire sonner la retraite. Villiers de l'Isle-Adam.

Les Janissaires, rebutés de tant d'attaques inutiles, murmuroient hautement contre une entreprise où ils voyoient périr tous les jours les plus braves de leurs compagnons. Le Visir Mustapha, craignant que ces plaintes ne passassent jusqu'à Soliman, & que ce Prince, comme la plupart de ses semblables, ne prétendît le rendre

Villiers de l'Isle-Adam.

responsable des mauvais succès, résolut de donner un pareil assaut au bastion d'Angleterre, &, quelque nombre de soldats qu'il en coûtât à son maître, d'emporter la place, ou d'y périr lui-même au pied des retranchements Il communiqua son dessein au Bacha Achmet, qui étoit campé, & qui commandoit dans le quartier opposé aux postes d'Espagne & d'Auvergne. Ces deux Généraux convinrent que pendant que le Visir attaqueroit le bastion d'Angleterre, Achmet, pour partager les forces des assiégés, feroit mettre le feu aux mines qu'il avoit fait creuser, & à la faveur des ruines tâcheroit de son côté de monter sur les breches, & de s'y loger. Cette entreprise s'exécuta le dix-sept de Septembre. Mustapha, à la tête de cinq bataillons, sortit de la tranchée: les troupes, soutenues de sa présence, gravirent sur les ruines & sur les débris de la muraille, monterent fiérement à l'assaut, gagnerent la breche, &, malgré tout le feu des assiégés, pénétrerent jusques aux retranchements, sur lesquels elles planterent même quelques enseignes. Mais elles ne conserverent pas long-temps ce premier avantage: une foule de Chevaliers Anglois, qui avoient à leur tête un Commandeur de cette nation, appellé Jean Bouk,

Boux, sortirent de derriere les retranchements, & soutenus par Prejan, Grand-Prieur de saint Gilles, & par le Commandeur Christophe Valdner, de la langue d'Allemagne, firent une si furieuse charge, que les Infideles furent obligés de plier. Ils se retiroient, quoique en bon ordre, & toujours en combattant. Mustapha, plus brave soldat qu'habile Général, leur amene lui-même du secours; le combat recommence avec une fureur égale; le Général Turc se jette au travers des Chevaliers, en tue plusieurs de sa main: & s'il eût été suivi par ses soldats, Rhodes étoit en grand danger. Mais l'artillerie de la place, les petites pieces, sur-tout, qui étoient pointées contre la breche, & un grand nombre d'arquebusiers, qui tiroient derriere les retranchements, firent un si grand feu, que les Infideles, sans écouter les menaces de Mustapha, abandonnerent la breche, & l'entraînerent lui-même dans leur fuite. Quelque glorieux que fût ce succès pour la Religion, les Chevaliers ne laisserent pas de l'acheter bien cher: on perdit dans cette occasion les Commandeurs Bouk & Valdner, & plusieurs Chevaliers Anglois & Allemands, & la plupart des principaux Officiers.

Villiers de l'Isle-Adam.

Le Bacha Achmet ne fut pas plus

Villiers de l'Isle-Adam.

heureux dans son entreprise que le Général Mustapha : ce Commandant ayant fait mettre le feu aux mines, comme il en étoit convenu ; celle qui joua sous le poste d'Auvergne fut éventée, & n'eut point d'effet. La mine qui étoit sous le poste d'Espagne, renversa environ deux toises d'un ouvrage avancé, qui servoit d'avant-mur. Les Turcs se présenterent aussi-tôt pour s'en emparer ; mais ils trouverent sur les ruines un corps de Chevaliers Espagnols, qui leur en défendirent les approches : on se battit quelque temps de loin & à coups de mousquet ; mais comme les Turcs, serrés & en bon ordre, s'avançoient pour forcer les assiégés, le Chevalier du Mesnil, Capitaine du boulevard ou bastion d'Auvergne, & le Chevalier de Grimereaux, firent tirer l'artillerie de leurs postes si à propos, & si souvent, au travers de ces bataillons épais des Janissaires, que ces soldats, quoique braves, & l'élite de l'armée, n'en pouvant essuyer plus longtemps la fureur, se disperserent d'eux-mêmes, & regagnerent leurs tranchées.

Soliman perdit ce jour-là trois mille hommes, & la Religion, outre les Chefs dont nous venons de parler, eut encore plusieurs Chevaliers de tués dans ces deux occasions, &, entr'autres,

Philippe d'Arcillan, Eſpagnol d'extraction, qui, par ſa rare valeur, merita qu'on conſervât la mémoire de ſon nom. Préjan de Bidoux, Grand-Prieur de ſaint Gilles, qui prenoit pour ſon poſte tous ceux qui étoient attaqués, reçut un coup de mouſquet qui lui perça le cou, mais dont il guérit heureuſement. Villiers de l'Iſle-Adam.

Ce fut en ce temps-là qu'on découvrit la trahiſon du Médecin Juif qui, par ordre de Sélim, s'étoit autrefois établi dans Rhodes, où il ſervoit d'eſpion aux Turcs : on le ſurprit jettant dans leur camp une lettre attachée à une fleche. Il fut auſſi-tôt arrêté, & ſur des indices ſi formels ayant été mis à la queſtion, il avoua qu'il avoit toujours donné avis aux Infideles des endroits foibles de la place, & de tout ce qui s'y paſſoit ; & que lorſqu'il avoit été arrêté, c'étoit la cinquieme lettre qu'il leur avoit fait tenir par la même voie. Ses Juges le condamnerent à être écartelé : on prétend qu'il mourut Chrétien. Cette confeſſion du chriſtianiſme étoit très-ſuſpecte, auſſi elle lui fut inutile, s'il ne l'avoit faite que pour ſa vie, & il ſubit le ſupplice qu'il avoit ſi juſtement mérité. *20 Septembre. Bourbon 31.*

Cependant Soliman, irrité du peu de progrès que faiſoient ſes armes, tint un

Villiers de l'Isle-Adam.

grand conseil de guerre, où il appella ses principaux Capitaines. On y ouvrit differents avis; Mustapha qui, pour complaire à son Maitre avant le siege, en avoit représenté l'entreprise comme très-facile, redoutant alors sa colere & son ressentiment, proposa de donner un assaut général, & d'attaquer la ville en même temps par quatre endroits différents. *Il semble*, dit-il, *que nous fassions la guerre de concert avec nos ennemis, & que par générosité nous ne voulions les combattre qu'à forces égales. Nous n'attaquons qu'un poste à la fois; & comme ces Chevaliers y portent toutes leurs forces, il ne faut pas s'étonner si de braves gens & l'élite de la Chrétienté résistent à nos soldats. Mais si toute l'armée environne la place, qu'on en fasse des détachements qui montent à l'assaut dans tous les endroits où il y a des breches, & qu'on ait soin de fortifier les assaillants par des secours continuels, les Rhodiens, pour lors obligés de se partager, ne soutiendront jamais nos efforts.*

Le Grand-Seigneur approuva cet avis: l'assaut général fut indiqué pour le 24 de Septembre; & Soliman, pour inspirer une nouvelle ardeur à ses soldats, fit publier qu'il leur accordoit le pillage de Rhodes, s'ils pouvoient l'emporter l'épée à la main. Les Turcs fi-

rent précéder l'assaut dont nous allons parler, par un feu continuel de leur canon ; & pour élargir les breches, ils battirent pendant deux jours continuels les bastions d'Angleterre & d'Espagne, le poste de Provence & le terre-plein d'Italie. La veille de l'assaut le Grand-Maître, au mouvement qu'il apperçut dans le camp ennemi, se douta bien qu'il alloit être attaqué. Les Chevaliers, à son exemple & par ses ordres, redoublerent leurs soins ; mais quoiqu'ils eussent à craindre pour tous les endroits qui étoient ouverts dans la vaste enceinte des murailles, cependant ils se virent contraints de se régler sur le peu de troupes qui leur restoient, & on se réduisit à distribuer les anciens Commandeurs & les principaux chefs dans les postes que la violence des attaques, l'ouverture des breches & le défaut des fortifications exposoient aux plus grands dangers.

Villiers de l'Isle-Adam.

Le Grand-Maître ayant pris ses armes, visita tous les quartiers pour reconnoître la disposition de ses troupes, & les exhorter à une généreuse défense ; & s'adressant aux Chevaliers qu'il trouvoit dans leurs postes : *J'offenserois votre courage*, leur disoit-il, *si par de simples paroles j'entreprenois de le fortifier, & je vous dirois inu-*

Villiers de l'Isle-Adam.

tilement ce que votre valeur vous a tant de fois inspiré en pareilles occasions. Considérez seulement, mes chers Freres, que nous allons combattre pour la Religion & pour la défense des Autels, & qu'une glorieuse victoire doit être la récompense de notre valeur, ou Rhodes, le plus fort rempart de la Chrétienté, nous servir de tombeau. S'il rencontroit des bourgeois & des habitants : *Songez*, leur disoit-il, *qu'outre la défense de la Foi, vous avez pris les armes pour votre patrie, pour vos femmes, pour vos filles & pour tous vos enfants ; combattez généreusement, mes amis, pour les sauver de l'infamie dont ces Barbares les menacent ; leur liberté, la vôtre, votre sang, votre honneur & vos biens sont entre vos mains, & dépendent de votre courage.*

Ce peu de mots prononcés avec une ardeur héroïque attendrirent si fort les cœurs, que les uns & les autres, les bourgeois comme les Chevaliers, le Grec & le Latin, protesterent hautement de n'abandonner leurs postes que par la mort, & s'embrassant fraternellement, les yeux baignés de larmes, ils se dirent comme le dernier adieu, sans plus songer à autre chose qu'à vaincre ou à mourir.

Les Turcs dès la pointe du jour redoublerent leurs batteries sur-tout contre les postes qu'ils vouloient attaquer, non-seulement pour élargir les breches, mais encore afin d'être moins vus en marchant à travers de la fumée de l'artillerie. Ils monterent fiérement à l'assaut en quatre endroits différents; on n'avoit point vu depuis le commencement du siege tant de résolution, sur-tout parmi les Janissaires qui combattoient à la vue du jeune Sultan. Villiers de l'Isle-Adam.

Ce Prince, pour les animer par sa présence, s'étoit placé sur une colline voisine, où on lui avoit dressé un échafaud, d'où, comme d'un amphithéatre, il pouvoit juger sans péril de la valeur de cette courageuse milice. Le canon de la place commence à tonner: on vint aux coups de mousquet, d'arbalêtres & de fleches. Les Chevaliers montrent de tous côtés une intrépidité, les soldats leur obéissance & leur courage: les uns brûlent les assaillants avec des huiles bouillantes & des feux d'artifices, d'autres roulent sur eux de gros quartiers de pierres, ou les percent à coups d'espontons. Ce fut au bastion d'Angleterre qu'il y eut plus de sang répandu, c'étoit le plus foible de la place, le plus vivement attaqué, & aussi le mieux défendu. Le Grand-

Villiers de l'Isle-Adam. Maître y accourut : d'un côté sa présence inspire une nouvelle ardeur aux Chevaliers, de l'autre l'espérance du butin encourage le soldat Turc. Jamais ces Infideles n'avoient fait voir une si grande ardeur ; ils montent sur les ruines des murailles à travers des boulets, des dards & des pierres ; rien ne les arrête, & il y en eut plusieurs qui, du haut des machines que ces Infideles avoient approché des murailles, se jettoient à corps perdu sur les remparts où ils étoient bientôt massacrés. Les Chevaliers précipitent les Turcs du haut de la breche dans le fossé ; on renverse les échelles, & le canon de la place fait un carnage si terrible, que les Turcs plient, reculent, & sont prêts à abandonner l'assaut. Mais le Lieutenant du Général, qui commandoit à cette attaque, Officier révéré des soldats pour sa rare valeur, les ramene au combat ; il monte le premier sur la breche, y plante une enseigne. Heureusement pour les assiégés, un coup de canon, parti du poste d'Espagne, le renverse dans le fossé ; sa mort devoit naturellement refroidir l'ardeur de ses soldats. Le desir de le venger fit naître en ce moment un sentiment contraire & une espece de rage & de fureur dans leurs cœurs ; ils se précipitent dans le péril, contents de périr, pourvu qu'ils

puissent tuer un Chrétien. Mais toutes leur impétuosité ne put pas faire reculer d'un pas les Chevaliers : les Prêtres, les Religieux, les vieillards, & jusqu'aux enfants, tous veulent avoir leur part du péril, & repoussent les ennemis avec des pierres, du soufre & de l'huile bouillante.

Villiers de l'Isle-Adam.

Des femmes ne le céderent pas en assiduité aux pionniers, ni en courage aux soldats : plusieurs perdirent la vie en défendant leurs maris & leurs enfants. L'histoire fait mention d'une Grecque (1) d'une rare beauté, & maitresse d'un Officier qui commandoit dans ce bastion, & qui venoit d'être tué. Cette

(1) *Mulier una græcanici sanguinis, quæ cum Arcis præfecto consuetudinem habebat, ut eum agnovit fortiter dimicando occisum, amplexa duos venusto corpore & amabili indole pueros, quos defuncto genuerat, postquam maternæ pietatis oscula extrema libasset, & notam crucis Christi lacrymantium, perturorumque frontibus impressisset, ferro atrox fœmina jugulavit, & trementes adhuc exeunte simul sanguine & spiritu artus cum cæteris quæ cara habebat, in ardentissimum rogum conjecit, ne hostis, (dicebat) vilissimus vivis aut mortuis gemina nobilitate corporibus potiretur. Et cum dicto induens cari amatoris paludamentum malidum multo adhuc sanguine, accepta framea, in hostes tendit; ibi egregia bellatrix, & omnium sæculorum memoria dignissima virago, inter confertas hostium phalanges, more virorum, fortiter bellando occubuit.* Jacobi Fontani de bello Rhodio, l. 2, p. 159, Francofurti ad Mænum

Villiers de l'Isle-Adam.

fille outrée de la mort de son amant, & ne lui voulant pas survivre, après avoir baisé deux jeunes enfants qu'elle avoit eu de lui, & leur avoir fait le signe de la Croix sur le front : *Il vaut mieux, mes chers enfants*, leur dit-elle les larmes aux yeux, *que vous mouriez de mes mains, que par celles de nos impitoyables ennemis, ou que vous soyez réservés à d'infâmes plaisirs, plus cruels que la mort.* Alors pleine de fureur elle prend un coûteau, les égorge, jette leurs corps dans le feu, se revêt des habits de cet Officier encore teint de son sang, se saisit de son sabre, court sur la breche, tue le premier Turc qui s'oppose à elle, en blesse d'autres, & meurt en combattant aussi vaillammant qu'auroit pu faire l'Officier le plus courageux, & le soldat le plus déterminé.

On ne se battoit pas avec moins de fureur & d'opiniâtreté aux autres attaques. Le plus grand péril fut au poste d'Espagne ; l'Aga des Janissaires qui commandoit de ce côté-là, marcha à l'assaut à la tête de ses soldats : l'artillerie de la place en tua un grand nombre avant qu'ils fussent parvenus au pied de la breche. Ceux des Turcs qui peuvent traverser le fossé, vont saper le mur, & demeurent souvent ensevelis sous ses ruines ; d'autres plantent des échelles : quelques-uns en-

taſſent les corps morts de leurs compagnons, gagnent le haut de la muraille, malgré toute la réſiſtance des aſſiégés, & pénétrent juſqu'aux retranchements, où on prétend qu'ils planterent juſqu'à trente enſeignes. Malheureuſement pour les Chevaliers, ceux de cet Ordre qui étoient de garde au baſtion d'Eſpagne, penſerent être ſurpris pour ne s'être pas tenus ſur leurs gardes. Les Turcs n'ayant fait aucune démonſtration de les vouloir attaquer, ces Chevaliers, qui ſe reprochoient d'être inutiles dans ce poſte, & qui voyoient que les Turcs preſſoient fort le baſtion d'Italie, coururent au ſecours, & ne laiſſerent ſur le baſtion d'Eſpagne que quelques ſentinelles. Ces ſoldats mêmes, contre toutes les regles de la guerre, abandonnerent leurs poſtes pour aider à des canonniers à tranſporter quelques pieces de canon qu'ils vouloient pointer contre le poſte que l'Aga des Janiſſaires attaquoit. Des Turcs cachés derriere des ruines, voyant ce baſtion abandonné, montent ſans être découverts, gagnent le haut de cet ouvrage, & s'en rendent maîtres, taillent en pieces les canonniers, arrachent les enſeignes de la Religion, plantent celles de Soliman en leur place, & par des cris de victoire invitent leurs

Villiers de l'Iſle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

camarades à se joindre à eux ; l'Aga y envoya un détachement de ses Janissaires.

Le Grand-Maître, averti de cette surprise, y accourut aussi-tôt, fait pointer l'artillerie du bastion d'Auvergne contre l'ouverture que le canon ennemi avoit fait à celui d'Espagne, empêche les Turcs d'en approcher ; & , d'une autre batterie qui voyoit le bastion, il fait tirer sur ceux qui s'en étoient emparés, & qui tâchoient de s'y loger. D'un autre côté, le Commandeur de Bourbon, par son ordre, suivi d'une troupe de braves soldats, entre par la casemate dans le bastion, monte jusques sur le haut & sur la platteforme, l'épée à la main, pour en chasser les Infideles. Il en trouve une partie de tués par le canon, il taille en pieces le reste, releve les enseignes de l'Ordre, abat celles des Turcs, & tourne l'artillerie de ce bastion contre ceux qui montoient à une breche faite à l'endroit de la muraille qu'on appelloit le poste d'Espagne. L'Aga s'y maintenoit, malgré la défense courageuse des Chevaliers, le Grand-Maître y revient à la tête de ses gardes, & se jette au milieu des Infideles, avec une ardeur qui, par des motifs différents, ne faisoit pas moins craindre ses Chevaliers que

fes ennemis. Le combat recommence avec une nouvelle fureur ; le foldat encore fain, le bleffé & le mourant confondus enfemble, après fix heures de combat, manquent plutôt de force que de courage. Le Grand-Maître craignant que fes foldats, épuifés par une fi longue réfiftance, ne fuffent accablés par la multitude des ennemis, tira de la tour de Saint Nicolas deux cents hommes commandés par des Chevaliers. Ces gens frais & repofés firent changer la face du combat ; les Janiffaires commencerent à reculer, & fe voyant preffés par ces braves foldats, ils abandonnerent la breche, & tâchent de regagner leurs tranchées. Soliman, pour couvrir la honte de cette fuite, & pour fauver l'honneur de fes troupes, fait fonner la retraite, après avoir laiffé fur la breche ou aux pieds des murailles plus de quinze mille hommes, & plufieurs Capitaines de grande réputation, qui périrent dans ces différents affauts.

Villiers de l'Ifle-Adam.

Les Rhodiens, à proportion, ne firent pas une perte moins confidérable ; &, outre les foldats & les habitants, il y eut un grand nombre de Chevaliers tués dans ces attaques, parmi lefquels on comptoit le Chevalier Du Frefnoi, Commandeur de la Romagne ; le Commandeur de Sainte Camelle, Provençal ; Olivier de Treffac, de la langue d'Au-

Villiers de l'Isle-Adam.

vergne, & Frere Pierre-Philippe, Receveur du Grand-Maître. Le Chevalier Jean le Roux, dit Parnides, d'un coup de canon eut la main emportée, dont il venoit de tuer sept Turcs : il y eut peu de Chevaliers qui revinssent de ce combat sans blessure, & à peine en resta-t-il de sains pour continuer le service.

Bourbon, p. 355.

Le Sultan, devenu furieux par le mauvais succès de cette entreprise, s'en prit à Mustapha, son Général, qui, par complaisance pour son maître, l'avoit conseillé, & il commanda qu'il fût tué à coups de fleches : triste récompense de ses services, mais à laquelle, sous le gouvernement des Infideles des esclaves & des courtisans serviles sont souvent exposés. L'armée étoit rangée en bataille pour être témoin de la mort de son Général, & ce malheureux étoit déjà attaché au funeste poteau, lorsque le Bacha Péri, outré du supplice qu'on faisoit souffrir à son ami, en fit surseoir l'exécution, persuadé que Soliman, après être revenu de sa colere, ne seroit pas fâché qu'on eût épargné cette tache à sa gloire. Comme il avoit élevé ce jeune Prince dès son enfance, & qu'il avoit conservé beaucoup de pouvoir sur son esprit, il fut se jetter à ses pieds ; & lui demanda la grace de Mustapha. Mais il

appris par sa propre expérience que les lions ne s'apprivoisoient point ; Soliman encore dans les premiers transports de sa colere, jaloux de son autorité, & irrité qu'il eût dans tout son Empire un homme assez hardi pour surseoir l'exécution de ses ordres, le condamna sur le champ à la même peine. Les autres Bachas consternés pour le fléchir, se prosternerent tous à ses pieds ; le Sultan revenu de son emportement se laissa toucher à leurs larmes ; il accorda la grace de Mustapha & de Péri : mais il ne voulut plus voir Mustapha, & l'eloigna depuis sous prétexte d'un autre emploi. Villiers de l'Isle-Adam.

Ce Prince désespérant d'emporter cette place, paroissoit déterminé à lever le siege, & on prétend que des compagnies entieres & les gros bagages commençoient à filer vers la mer pour se rembarquer : mais un soldat Albanois sorti de la ville, se rendit au camp des Turcs, & les assura que la plupart des Chevaliers avoient été tués ou blessés au dernier assaut, & que ce qui en restoit n'étoit pas capable d'en soutenir un autre. On prétend que le rapport de ce déserteur fut confirmé par une lettre d'Amaral, qui marquoit au Grand-Seigneur que les assiégés étoient réduits à la derniere extrêmité.

Ces différents avis le déterminerent à

Villiers de l'Isle-Adam.

continuer le siege, & pour faire voir à ses troupes & aux assiégés qu'il étoit résolu de passer l'hiver devant la place, on commença par son ordre à bâtir sur le mont Philerme une maison destinée à lui servir de logement : il donna en même temps le commandement de l'armée au Bacha Achmet, habile Ingénieur, & qui changea de méthode dans la conduite de ce siege. Il résolut de ménager le sang des soldats, & avant que de les ramener à l'assaut, de le préparer par un nouveau feu, sur-tout par la sappe & la mine, & par d'autres ouvrages souterrains, en quoi il excelloit.

Ce nouveau Général s'attacha d'abord au bastion d'Espagne, dont le fossé étoit plus étroit & moins profond ; & afin d'en faciliter la descente, son artillerie pendant plusieurs jours, battit cet ouvrage avec tant de fureur, qu'il en ruina toutes les défenses : il n'y eut que la barbacane ou fausse-braie, que le canon, à cause de son peu d'élévation, ne put endommager. Le Général Infidele résolut de pousser la tranchée jusqu'à cet ouvrage qui couvroit le pied de la muraille ; mais cette tranchée, étant vue du poste d'Auvergne, fut foudroyée par le canon des Chevaliers. Les Turcs pour s'en mettre à couvert, éleverent au dedans de la tran-

chée une muraille épaisse ; mais ils ne purent achever ces différents travaux sans perdre un nombre infini de soldats & de pionniers ; aucun n'osoit se découvrir qu'il ne fût aussi-tôt exposé au feu de l'artillerie ou de la mousqueterie ; & les Chevaliers en même temps jettoient continuellement des grenades & des pots à feu dans leurs ouvrages. Le Général Turc, pour en empêcher l'effet, fit dresser le long de la courtine une galerie avec des planches couvertes de peaux de bœufs nouvellement écorchés, & sur lesquelles le feu n'avoit point de prise. A la faveur de ce nouvel ouvrage il fit sapper la muraille pendant que les autres compagnies de pionniers & de mineurs travailloient continuellement à pénétrer sous les bastions de la place, & à y établir des chambres & des fourneaux.

Villiers de l'Isle-Adam.

La sappe ayant fait tomber plusieurs toises des murailles du poste d'Espagne, les Barbares se présenterent pour monter à l'assaut ; mais ayant pénétré jusqu'à la breche, ils se virent arrêtés par de nouveaux retranchements, bordés d'artillerie, & dont le feu continuel, après leur avoir tué un grand nombre de leurs plus braves Officiers, & une foule prodigieuse de soldats, contraignit les autres de se jetter dans leurs tranchées.

Villiers de l'Isle-Adam.

Le Bailli Martinengue, toujours en action, & pour empêcher ces Infideles de venir reconnoître les travaux qu'il faisoit au dedans de la place, fit ouvrir des cannonnieres dans les murailles de la contrescarpe qui étoit de son côté, d'où, à coups d'arquebuses, les Chevalies tuoient tous ceux qui osoient en approcher. Les Turcs, à son exemple, en firent autant de leur côté; c'étoit un feu continuel de part & d'autre. Malheureusement un coup parti de la tranchée, & tiré au hasard, frappa Martinengue dans l'œil dans le moment qu'à la faveur d'une cannonniere il examinoit les travaux des ennemis : il tomba de ce coup, & on le crut blessé à mort. La Religion, dans une pareille conjoncture, n'eut pu faire une plus grande perte; lui seul dirigeoit la valeur des Chevaliers, & déterminoit les temps & les endroits où ils devoient porter leurs armes.

Le Grand-Maître ayant appris sa blessure, accourut aussi-tôt en cet endroit, & le fit porter dans son palais : par ses soins & selon les vœux des Chevaliers & de tout le peuple, il guérit depuis de sa blessure. Le Grand-Maître en son absence prit sa place, & se chargea de la défense du bastion d'Espagne. Le Chevalier de Cluys, Grand-Prieur de France, le Commandeur de

Sainte-Jaille, Bailli de Manosque, celui de la Morée, & les plus anciens Chevaliers de l'Ordre, resterent auprès du Grand-Maître pour partager avec lui les périls & la gloire de cette défense. Il s'y passa de part & d'autre des actions d'une valeur extraordinaire : c'étoient tous les jours de nouveaux combats. On devroit être surpris qu'un si petit nombre de Chevaliers, qui n'avoient plus pour se couvrir que quelques retirades & de foibles retranchements, eussent pu tenir si long-temps contre le nombre prodigieux des assaillants, si ce petit nombre d'assiégés n'avoit été composé d'anciens Chevaliers d'une valeur éprouvée en mille autres occasions, & qui dans celle-ci étoient tous résolus de sacrifier leurs vies pour la défense des Autels. On est bien fort & bien redoutable quand on ne craint point la mort.

Villiers de l'Isle-Adam.

L'Histoire, en parlant de leur zele & de leur courage, n'a qu'une sorte d'éloge pour tous ces généreux soldats de Jesus-Christ. Ce n'est pas qu'il ne se trouvât parmi ces guerriers des talents différents, & plus ou moins de capacité dans l'art militaire ; & nous serions justement répréhensibles si nous ne rendions pas la justice qui est due à la mémoire du Grand-Maître, qui, pendant trente-quatre jours que dura

Villiers de l'Isle-Adam. la blessure & la maladie du Bailli Martinengue, demeura dans le retranchement fait sur le bastion d'Espagne, sans en vouloir sortir, & sans prendre aucun repos ni jour ni nuit, que pendant quelques moments qu'on lui jettoit un matelas au pied de ce retranchement; tantôt soldat & tantôt pionnier, mais toujours Général, si on en excepte cette ardeur qui le faisoit combattre comme un jeune Chevalier, & qui le précipitoit dans le péril avec moins de précaution qu'il ne convenoit à un Souverain.

A l'exemple d'un Grand-Maître qui se ménageoit si peu, ce qui restoit de Chevaliers dans les principaux postes de la place prodiguoient tous les jours leurs vies, soit à la defense des breches & des retranchements, & souvent dans des combats souterrains, quand il s'agissoit de rencontrer les mineurs, & d'éventer les mines : il ne se passoit point de jour qu'on n'en vînt aux mains en différents endroits. Outre le bastion d'Espagne, qui étoit presqu'entiérement ruiné, les Turcs s'étoient principalement attachés aux postes d'Angleterre, de Provence & d'Italie. Le grand nombre de troupes dont leur armée étoit composée fournissoit aisément à tant d'attaques; les murailles étoient rasées en plusieurs endroits, & les breches

Villiers de l'Isle-Adam.

si grandes, qu'on vit les Turcs, rangés en bataillon, monter à l'assaut du bastion d'Angleterre. Les Chevaliers qui en avoient entrepris la défense, bordoient les remparts l'épée à la main, & faisoient de leurs corps un nouveau parapet. Ils étoient secondés par l'artillerie de la place, qui de différents endroits battoit le pied de la breche. Les Turcs, sans s'épouvanter du nombre des morts, se poussent avec fureur contre les Chevaliers, les joignent, combattent corps à corps, & autant par leur multitude que par leur courage, les forcent de reculer. Ces généreux défenseurs se voyoient au moment d'être accablés par la foule de leurs ennemis, lorsque le Chevalier de Morgut, Grand-Prieur de Navarre, & un des Capitaines du secours, comme on les appelloit alors, accourut avec sa troupe, rétablit le combat, força à son tour ces Infideles de reculer, & par de nouveaux efforts les réduisit à la fin, après avoir perdu plus de six cents hommes, à faire sonner la retraite, & à abandonner cette attaque.

Mais si la Religion dans la personne des Chevaliers avoit de si braves défenseurs, elle nourrissoit aussi dans son sein, & même parmi ses principaux chefs, un traître qui n'oublioit rien pour avancer la perte de Rhodes & la

Villiers de l'Ifle-Adam.

ruine de tout l'Ordre. On voit bien que je veux parler du Chancelier d'Amaral ; voici à peu près de quelle maniere le Commandeur de Bourbon, dans fa relation du fiege de Rhodes, rapporte un événement fi tragique.

D'Amaral, dit cet Auteur, toujours agité des furies qui lui déchiroient le cœur, & fans être touché du fang de fes confreres qu'il voyoit répandre tous les jours, perfiftoit dans les intelligences criminelles qu'il entretenoit avec les Turcs. Un de fes valets-de-chambre, appellé Blaife Diez, qui avoit toute fa confiance, fe rendoit avec un arc, à des heures indues, au pofte d'Auvergne, d'où, quand il croyoit n'être pas apperçu, il jettoit dans le camp ennemi une lettre attachée à une fleche. Ses voyages fréquents au même endroit, & fur-tout dans une place affiégée, firent naître d'abord quelque foupçon ; mais comme on ne lui avoit point vu jetter fes lettres, & d'ailleurs qu'il appartenoit à une perfonne de grande autorité, ceux qui avoient obfervé ces démarches furtives n'oferent d'abord en parler, de peur de s'attirer le reffentiment d'un homme puiffant & vindicatif. Il n'y eut qu'un feul Chevalier qui, paffant par deffus toute confidération, & voyant ce domeftique revenir fouvent au même en-

droit, en avertit fecrétement le Grand-Maître. Par fon ordre on arrêta auffi-tôt ce domeftique ; il fut enfuite interrogé par les Juges de la châtellenie, qui n'étant pas fatisfaits de fes réponfes équivoques, le firent appliquer à la queftion. Il n'en eut pas fi-tôt reffenti les premiers traits, qu'il avoua que, par le commandement de fon maître, il avoit jetté plufieurs lettres dans le camp des Turcs, pour avertir ces Infideles des endroits les plus foibles de la place. Il ajouta qu'il leur avoit fait favoir que dans les derniers affauts la Religion avoit perdu la plupart de fes Chevaliers ; d'ailleurs que la ville manquoit de vin, de poudre & de munitions de guerre & de bouche ; mais que quoique le Grand-Maître fût réduit à l'extrêmité, cependant il ne falloit pas fe flatter que le Grand-Seigneur fe rendît maitre de cette place que par la force de fes armes.

Cette dépofition fut portée au Confeil, & par fes ordres on arrêta le Chancelier, qui fut conduit à la tour de faint-Nicolas. Deux Commandeurs Grands-Croix s'y rendirent avec les Magiftrats de la ville pour inftruire fon procès : on lui lut la dépofition de fon domeftique, qui lui fut enfuite confronté, & qui lui foutint que c'étoit unique-

Villiers de l'Isle-Adam.

ment par son ordre qu'il s'étoit transporté plusieurs fois au poste d'Auvergne, d'où il avoit jetté ses lettres dans le camp des Infideles. Cette déposition se trouva soutenue par celle d'un Prêtre Grec, Chapelain de l'Ordre, qui vint déclarer aux Juges que, passant un jour par la barbacane du bastion d'Auvergne pour reconnoître les travaux des ennemis, il avoit trouvé dans un endroit écarté le Chancelier avec ce même domestique, qui tenoit une arbalêtre avec son carreau ou sa fleche quarrée, à laquelle il s'apperçut qu'il y avoit un papier attaché; que le Chancelier, qui regardoit alors par une canonniere, s'étant retourné, parut surpris de le voir si près de lui, qu'il lui demanda fiérement & avec un ton de colere ce qu'il cherchoit, & qu'ayant reconnu que sa présence dans cet endroit lui étoit désagréable, il s'étoit retiré avec précipitation.

Diez convint de la déposition du Prêtre Grec & de toutes ses circonstances. Ce domestique, qui peut-être se flattoit, à force de charger son maître, d'échapper au supplice, ajouta que c'étoit le Chancelier qui avoit attiré dans l'isle les armes du Grand-Seigneur par les avis qu'il lui avoit fait passer de l'état de la place, & en lui envoyant jusqu'à Constantinople cet esclave

clave dont nous avons parlé, & qui conduisit toute cette négociation. On fit en même temps souvenir le Chancelier, que le jour de l'élection de l'Isle-Adam, il n'avoit pu s'empêcher de dire qu'il seroit le dernier Grand-Maître de Rhodes. D'Amaral, sans s'étonner, & confronté une seconde fois avec son Domestique & le Prêtre Grec, traita Diez de coquin & d'imposteur, & dont la déposition, dit-il, n'étoit que l'effet du ressentiment qu'il avoit conservé des châtiments que sa mauvaise conduite lui avoit attirés. Il nia tous les faits avancés par le Prêtre Grec, avec une fermeté qui ne devroit se trouver qu'avec l'innocence : il fallut enfin en venir à la question. Mais avant que de l'y appliquer, ses Juges, qui étoient ses confreres, pour lui en épargner les douleurs, & aussi pour tâcher d'en tirer la connoissance de ses complices, le conjurerent dans les termes les plus pressants de les aider, par un aveu sincere de ses fautes, à le sauver; mais le Chancelier rejetta leur office avec indignation, & il leur demanda fiérement s'ils le croyoient assez lâche, après avoir servi la Religion pendant plus de quarante ans, pour se déshonorer à la fin de sa vie par l'aveu d'un crime dont il étoit si incapable. Il soutint la question avec la même fer-

Villiers de l'Isle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

meté : il avoua seulement que dans la conjoncture de l'élection du Grand-Maître, & dans un temps où les Turcs menaçoient Rhodes d'un siege, n'étant pas prévenu, dit-il, en faveur du courage & de l'habileté de l'Isle-Adam, il lui étoit échappé de dire qu'il seroit peut-être le dernier Grand-Maître de Rhodes : & se tournant vers ses Juges, il leur demanda si une parole que l'émulation & la concurrence à la même dignité lui avoit arrachée, méritoit qu'on mît le Grand-Chancelier de l'Ordre entre les mains des bourreaux ? Mais ses Juges, persuadés de son intelligence criminelle avec les Turcs, ne se laisserent pas éblouir à ses protestations : personne ne prit ses récriminations contre Blaise Diez pour les preuves de son innocence : le maître & le valet furent condamnés à mort. Le Chancelier, par la sentence, devoit avoir la tête coupée, Diez être pendu, leurs corps mis ensuite en quartiers, & exposés à la vue des Turcs sur les principaux bastions de la place. Le valet fut le premier exécuté : il étoit né Juif ; mais il s'étoit converti, & il déclara au supplice qu'il mouroit bon Chrétien. Avant que de faire mourir d'Amaral on tint une assemblée dans la grande église de saint Jean, à laquelle le Bailli de Manosque présida. Le criminel y fut ame-

né ; on lui lut la ſentence qui ordonnoit qu'il ſeroit dégradé & dépouillé de l'habit de l'Ordre : ce qui fut pratiqué avec les cérémonies preſcrites par les ſtaturs. On le livra enſuite à la Juſtice ſéculiere, qui le conduiſit dans ſes priſons ; le jour ſuivant, il fut apporté en chaiſe dans la place publique, où il devoit être exécuté. Il vit les apprêts de ſon ſupplice & les approches de la mort avec une fermeté digne d'une meilleure cauſe ; mais le refus qu'il fit dans cette extrêmité de ſe recommander à la protection de la ſainte Vierge, dont le Prêtre qui l'aſſiſtoit lui préſentoit l'image, ne donna pas bonne opinion de ſa piété. Fontanus, Hiſtorien contemporain, & témoin oculaire, parlant de la mort des deux Grands-Croix chargés, au commencement du ſiege, avec d'Amaral, de la viſite & du ſoin des munitions de guerre & de bouche, & qui avoient été tués aux aſſauts, ajoute, en parlant du Chancelier, mais ſans le nommer : *Dieu*, dit cet Auteur, *avoit réſervé le dernier triumvir à une mort honteuſe, & qu'il avoit bien méritée.* Cependant ſes ſervices rendus à la Religion depuis tant d'années ; ſa fermeté au milieu des plus cruels tourments de la queſtion ; cette fidélité ſi ancienne & ſi recommandable de la Nobleſſe Portugaiſe pour ſes Souverains, &

Villiers de l'Iſle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

dont il y a dans l'histoire tant d'illustres exemples, tout cela auroit pu balancer la déposition d'un domestique ; & peut-être qu'on n'auroit pas traité si rigoureusement le Chancelier, si, quand il s'agit du salut public, le seul soupçon n'étoit pas, pour ainsi dire, un crime que la politique ne pardonne guere.

Quoi qu'il en soit, & pour continuer la relation de ce fameux siege, Soliman, rebuté de sa durée, & du peu de succès de ses mineurs, ordonna à Achmet de recommencer ses batteries, & de disposer ses soldats pour un assaut général. Rhodes étoit alors en spectacle à tout l'univers ; les Turcs se flattoient de l'emporter à la fin l'épée à la main ; & les Chevaliers, réduits à un petit nombre, & plutôt cachés & ensevelis, que fortifiés dans ce qui leur restoit de terrain, attendoient avec impatience, pour faire lever le siege, le secours que les Princes Chrétiens leur faisoient espérer inutilement depuis si long-temps. Mais l'Empereur Charles-Quint & François I, Roi de France, attachés si opiniâtrement l'un contre l'autre, n'osoient se défaire de leurs forces, ni les partager ; & les autres Souverains de l'Europe, dont la plupart avoient pris parti entre ces deux Princes, ou qui craignoient une invasion dans leurs Etats, de peur de sur-

prise ; se tenoient toujours armés. Le Pape même, appellé Adrien VI, Pontife pieux & savant, mais tout dévoué à l'Empereur, ayant été conjuré par le Cardinal Julien de Médicis, ancien Chevalier de l'Ordre, de faire passer à Rhodes sur ses galeres un corps d'infanterie qui étoit alors aux environs de Rome, le nouveau Pontife s'en excusa sur le prétexte qu'étant peu versé dans les affaires du gouvernement, il ne pouvoit pas se défaire de ses troupes, pendant que toute l'Italie étoit en armes. Mais il y a bien de l'apparence qu'il n'osa en disposer sans la participation de l'Empereur son bienfaicteur ; &, par complaisance pour ce Prince, au lieu de les envoyer à Rhodes, il les fit passer dans le Milanois & dans la Lombardie, où elles furent employées contre les Français.

Villiers de l'Isle-Adam.

Ainsi, le Grand-Maître & ses Chevaliers, après avoir mis toute leur confiance en Dieu, se virent réduits à n'espérer de secours que celui qu'ils pourroient tirer de l'Ordre même : encore furent-ils si malheureux, qu'ils ne purent recevoir un convoi considérable que les Chevaliers Français avoient fait partir du port de Marseille sur deux vaisseaux. L'un de ces vaisseaux, après avoir été battu plusieurs jours de la tempête, coula à fond à la hauteur de Mo-

Villiers de l'Isle-Adam.

naco ; & l'autre, après avoir perdu ses mâts par l'effort de la même tempête, échoua sur les côtes de la Sardaigne, & se trouva hors d'état de tenir la mer. Les Anglois ne furent pas plus heureux. Le Chevalier Thomas de Nieuport s'étant embarqué avec plusieurs Chevaliers de sa nation, & portant à Rhodes des vivres & de l'argent, fut battu par la même tempête, qui le porta contre une plage déserte, où il échoua. Le Chevalier Aulamo, de la langue d'Arragon, & Prieur de saint Martin, se flattoit d'entrer dans le port de Rhodes ; mais il fut rencontré dans l'Archipel par des galeres Turques, auxquelles, après un long combat, il n'échappa qu'avec peine. L'Isle - Adam abandonné, pour ainsi dire, de tout secours humain, ne s'abandonna pas lui-même. Ce grand homme fit voir dans cette extrêmité le même courage qui le portoit si souvent sur la breche & contre ses ennemis. Par son ordre, les Chevaliers qui résidoient dans les places voisines dépendantes de Rhodes, & dans le château de saint Pierre, les abandonnerent pour conserver la capitale de l'Ordre : & sur de légeres barques & de petits brigantins ils y transporterent ce qui s'y trouva de soldats, d'armes & de vivres. Le Grand-Maître, réduit à l'extrêmité, prit ce parti dans

l'espérance de recouvrer un jour ces isles, s'il pouvoit se maintenir dans Rhodes. Mais comme on avoit déjà tiré de ces différents endroits de pareils secours, ce dernier, la seule espérance des Chevaliers, leur fit plutôt voir leur foiblesse qu'il n'augmenta leurs forces. Le Grand-Maître dépêcha en même temps en Candie le Chevalier Fersan, de la langue d'Angleterre, pour tâcher d'en tirer des vivres, & il envoya un autre Chevalier appellé des Reaux, à Naples pour hâter le secours qui étoit retardé par la rigueur de la saison ; mais tous ses soins furent inutiles, & il sembloit que la mer & les vents eussent conjuré la perte de l'isle de Rhodes & de cet armement, la derniere espérance des assiégés.

Villiers de l'Isle-Adam.

Les Turcs, auxquels des transfuges avoient représenté ce secours comme plus puissant & plus prochain qu'il n'étoit, pour le prévenir, redoublerent leurs efforts. Achmet, qui, sous les ordres de Soliman, avoit toute la conduite du siege, dressa une batterie de dix-sept canons contre le bastion d'Italie, dont il acheva de ruiner toutes les fortifications. Il poussa ensuite la tranchée jusqu'au pied de la muraille, & pour n'être point endommagé par l'artillerie de la place, il fit couvrir ces nouveaux ouvrages par des poutres &

Villiers de l'Isle-Adam.

des madriers très-épais. Ses pionniers percerent ensuite la muraille, & pénétrerent jusques sous les retranchements, d'où ils tiroient la terre qui les soutenoit, & qu'ils firent crouler : en sorte que les Chevaliers se virent contraints de se retirer plus avant dans la place : & le Grand-Maître, qui ne partoit point des attaques, voyant les Infideles maîtres de la meilleure partie du terre-plein de ce bastion, fut réduit à faire abattre l'Eglise de saint Pantaléon, & la Chapelle de Nôtre-Dame de la Victoire, pour empêcher les Turcs de s'y loger : & il se servit des matériaux de ces deux Eglises pour construire de nouvelles barricades, & des retranchements qui empêchassent l'ennemi de pénétrer plus avant dans la place.

Le Général Turc eut le même succès au bastion d'Angleterre. Après que son artillerie l'eût foudroyé pendant plusieurs jours, & qu'il en eût rasé les murailles, & ruiné les retranchements, plusieurs Chevaliers proposerent de l'abandonner ; mais de changer auparavant les mines, pour faire sauter les premiers des ennemis qui s'y jetteroient. Dans le conseil qui se tint là-dessus, on remontra que, dans l'extrêmité où on étoit réduit, le salut de la place dépendoit de la prolongation du

siege, pour donner le temps d'arriver au secours qu'on attendoit ; qu'ainsi il n'y avoit point un pied de terrain qu'il ne fallût disputer aux ennemis le plus long-temps qu'on pourroit. Ce dernier sentiment prévalut, & quoique ce bastion fût entiérement ruiné par les mines & par le feu de l'artillerie, le Chevalier Bin de Malicorne s'offrit généreusement de le défendre : & malgré les attaques continuelles des Turcs, il le conserva avec beaucoup de gloire jusqu'à la fin du siege.

Villiers de l'Isle-Adam.

Les Turcs ne laisserent pas plus en repos les Chevaliers qui défendoient les postes d'Italie & d'Espagne : ils s'adresserent aux premiers le 22 Novembre. Ils s'étoient emparés, comme nous le venons de dire, de la meilleure partie du terre-plein d'Italie ; à peine les Chevaliers en avoient pu conserver un tiers, & les uns & les autres enterrés dans des ouvrages souterrains, n'étoient plus séparés que par des planches & des madriers. Les Turcs, qui se voyoient maîtres de la plus grande partie de ce terre-plein, entreprirent d'en chasser entiérement les Chevaliers. Un bataillon de ces Infideles du côté de la mer monta à l'assaut, pendant qu'une autre troupe attaqua, l'épée à la main, leurs retranchements. Mais ils trouverent par-tout la même valeur ;

Villiers de l'Isle-Adam.

& la même résistance : & quoique les Chevaliers, dans des attaques si meurtrieres, eussent perdu beaucoup de monde, ils ne laisserent pas de repousser les Infideles, qui furent obligés de se retirer.

Ce ne fut que pour revenir peu de jours après en plus grand nombre : l'attaque fut précédée par une mine qu'ils firent jouer sous le bastion d'Espagne. Elle fit crouler un grand pan de la muraille : & pour empêcher que les assiégés ne fissent de nouveaux retranchements derriere cette breche, une batterie de leurs plus gros canons pendant un jour & une nuit tira continuellement contre cet endroit. Le trentieme de Novembre les Turcs revinrent dès la pointe du jour à l'assaut, pendant que le Bacha Péri attaquoit de nouveau le terre-plein d'Italie. Mais le principal effort de ces Infideles se fit contre le bastion d'Espagne ; les Turcs en grand nombre, & soutenus des meilleures troupes de leur armée, s'avancerent fiérement jusqu'à la breche, malgré tout le feu de l'artillerie & de la mousqueterie des assiégés : leur grand nombre l'emporta sur tout le courage des Rhodiens, & ils pénétrerent jusqu'aux retranchements que le Bailli de Martinengue y avoit faits avant sa blessure. Mais au son des clo-

ches, qui annonçoit le péril où se trouvoit la ville, le Grand-Maître, le Prieur de S. Gilles, le Bailli de Martinengue, qui n'étoit pas encore bien guéri de sa blessure, accoururent de differents endroits avec la plupart des Chevaliers & des habitants : chacun ne prenant plus l'ordre que de son courage, & peut-être de son désespoir, & tous, sans ménager leurs vies, se pousserent avec une espece de fureur contre les Turcs. Ces Infideles ne faisoient pas paroître moins de courage ; on se battoit corps à corps avec un avantage égal, & sans qu'on pût prévoir quel seroit le succès de ce terrible combat. Heureusement pour Rhodes il survint une pluie extraordinaire : il tomba du Ciel des torrents d'eau qui entraînerent la terre qui servoit d'épaulement à la tranchée des Infideles. L'artillerie du poste d'Auvergne les voyant alors à découvert, en tua un grand nombre. D'autres batteries qu'on avoit placées sur les moulins du Cosquin, & la mousqueterie des Chevaliers tirant continuellement sur la breche & contre les ennemis qui s'y étoient logés, en firent un si horrible carnage, que ceux qui purent échapper à la furie du canon ; malgré toutes les menaces de leurs Officiers, regagnerent avec précipitation leur tranchée & leur camp.

Villiers de l'Isle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

Les Turcs ne furent pas plus heureux à l'attaque du terre-plein d'Italie ; le Bacha Péri qui la conduisoit, après avoir perdu ses plus braves soldats, & ayant appris le mauvais succès de l'attaque du bastion d'Espagne, voyant d'ailleurs ses troupes noyées d'eau, fit sonner la retraite. Tel fut le succès d'une journée qui devoit être la derniere de la liberté de Rhodes, mais que le Grand-Maître & ses Chevaliers surent conserver, en ne se conservant point eux-mêmes, & en prodiguant leurs vies sans aucun ménagement.

Soliman ne put voir revenir ses troupes en désordre & fuyant, sans entrer en fureur : il y avoit près de six mois qu'il étoit avec deux cents mille hommes devant cette place sans l'avoir pu emporter : le chagrin qu'il en eut, & la crainte que les Princes Chrétiens ne s'unissent à la fin pour lui faire lever le siege, le tint renfermé plusieurs jours dans sa tente, sans se laisser voir à ses Capitaines. Personne n'osoit se présenter devant lui : il n'y eut que le Bacha Péri, son ancien Gouverneur, & qui avoit ses entrées privilégiées, qui hasardât de l'aborder. Cet adroit Ministre, pour l'adoucir, lui représenta que ses troupes étoient logées sur les principaux bastions ; qu'il étoit maître d'une partie de la place ; qu'un der-

mier assaut l'emporteroit : qu'à la vérité on avoit affaire à des désespérés qui se feroient tous tuer plutôt que de se rendre ; mais que ces Chevaliers étoient réduits à un petit nombre ; que les habitants, la plupart Grecs de nation, n'avoient pas le même courage ni le même intérêt à s'opiniâtrer à la défense de la place, & qu'il étoit persuadé qu'ils ne refuseroient pas une composition où ils trouveroient la sûreté de leurs vies, & la conservation de leurs biens : le Sultan approuva son avis, & le chargea de l'exécution. Villiers de l'Isle-Adam.

Péri, par son ordre, fit jetter dans la place plusieurs lettres au nom du Grand - Seigneur, dans lesquelles il exhortoit les habitants à se soumettre à son empire, & il les menaçoit en même temps des plus cruels supplices, eux, leurs femmes & leurs enfants, s'ils étoient emportés d'assaut. Le Bacha fit agir ensuite un Génois qui étoit dans le camp de Soliman, & qui s'approchant du bastion d'Auvergne, demanda la permission de parler. Ce Génois appellé *Hiérome Monile*, affectant une fausse compassion, dit qu'étant Chrétien il n'avoit pu se résoudre à voir la perte prochaine & le massacre de tant de Chevaliers ses freres, qui seroient accablés par la puissance formidable de Soliman ; que leurs fortifications

Villiers de l'Isle-Adam.

étoient détruites, les retranchements ruinés, & l'ennemi déjà logé dans la place ; qu'ils devoient prévenir sagement les suites fâcheuses d'une ville emportée l'épée à la main, & que peut-être il ne seroit pas impossible d'obtenir de Soliman une composition sûre, & même honorable. Le Commandant du bastion, par ordre du Grand-Maître, lui fit réponse que les Chevaliers de saint Jean ne traitoient avec les Infideles que l'épée à la main ; & de peur que ses discours artificieux ne fissent quelque impression sur l'esprit des habitants, il lui commanda de se retirer. Cet adroit Agent du Bacha ne se rebuta point : il revint deux jours après au même endroit, sous prétexte d'avoir des lettres à rendre à un Génois qui étoit dans la place. Mais le commandant lui ayant fait dire de se retirer, il déclara qu'il étoit porteur d'un paquet de Soliman pour le Grand-Maître : nouveau prétexte pour entrer en négociation, mais que le Grand-Maître éluda par le refus qu'il fit de le recevoir. Il craignoit que les apparences seules d'un traité ne ralentissent le courage des soldats & des habitants ; & pour obliger ce négociateur à s'éloigner, on lui tira quelques coups de mousquet. Un Albanois, déserteur de la place, & qui étoit passé au service de

Soliman parut ensuite sur la scene : après les signaux ordinaires il demanda à être reçu dans la place pour présenter au Grand-Maître une lettre dont le Sultan l'avoit chargé : mais il ne fut pas mieux reçu que le Génois. Le Grand - Maitre, appréhendant de décourager ses troupes, refusa de lui donner audience, & on lui déclara que dans la suite, indépendamment des chamades & du caractere d'Envoyé, on tireroit sur tous ceux qui oseroient approcher de la place

Villiers de l'Isle-Adam.

Cependant les voyages fréquents de ces Envoyés, & les lettres du Grand-Seigneur, que le Bacha avoit pris soin de jetter dans la ville, ne laisserent pas de produire l'effet qu'il en avoit attendu. La plupart des habitants, Grecs de religion, commencerent à faire entre eux des assemblées secretes ; les plus mutins, ou pour mieux dire les plus lâches & les plus timides, représenterent que la plupart avoient perdu leurs parents & leurs amis dans tant d'assauts ; qu'ils étoient eux-mêmes à la veille de périr ; que l'ennemi étoit retranché dans la place, & qu'à la premiere attaque ils se verroient accablés par la multitude formidable des Infideles ; qu'il y avoit long-temps qu'ils étoient résolus à mourir, mais qu'ils ne pouvoient envisager sans une douleur mortelle le dés-

Villiers de l'Isle-Adam.

honneur & l'esclavage de leurs femmes, de leurs filles & de leurs enfants; qu'on pouvoit prévenir de si grands malheurs par une bonne composition, & qu'après tout, quoi qu'en puissent dire les Cheliers, l'exemple de tant d'autres Etats chrétiens qui vivoient paisiblement sous la domination des Turcs, faisoit voir qu'ils pourroient comme eux, & en payant un léger tribut, conserver leur religion, & même les biens de la fortune.

De pareils discours, répétés en différentes assemblées, déterminerent les plus considérables des habitants à s'adresser à leur Métropolitain: ils le conjurerent de prendre pitié de son peuple, & de représenter au Grand-Maître que s'il ne traitoit promptement avec le Grand-Seigneur, ils ne pourroient éviter d'être les premieres victimes de la fureur du soldat victorieux, & que lui-même verroit les Eglises profanées, les reliques précieuses des Saints foulées aux pieds, & les femmes & les vierges exposées à la brutalité des Infideles. Ce Prélat entra dans de si justes considérations, & il porta au Grand-Maître les remontrances & les prieres de son peuple. L'Isle-Adam rejetta d'abord avec une noble fierté les premieres propositions du Métropolitain, & il lui déclara que lui & ses Chevaliers, après s'être en-

fermés dans Rhodes, avoient élu leur sépulture sur les breches & dans les derniers retranchements de la place, & qu'ils espéroient que les habitants, à leur exemple, ne montreroient pas moins de courage. Villiers de l'Isle-Adam.

Mais le Métropolitain les trouva dans une disposition bien différente; la peur d'un côté, & le desir de la paix de l'autre, avoient pris le dessus dans les esprits; de nouveaux Députés revinrent le lendemain, & s'adresserent directement au Grand-Maître. Ils lui déclarerent que s'il ne donnoit ordre à la conservation des habitants, ils ne pourroient pas se dispenser de prendre eux-mêmes les moyens les plus convenables pour mettre en sûreté la vie & l'honneur de leurs femmes & de leurs enfants.

Le Grand-Maître, craignant justement que le désespoir ne fît naître une funeste division dans la place, qui en avançât la perte, les renvoya au Conseil. Pendant qu'on délibéroit sur une matiere si importante, trois marchands frapperent à la porte de la salle: après y avoir été introduits, ils présenterent une réquête, signée des principaux habitants, par laquelle ils supplioient la Religion de pourvoir au salut de leurs femmes & de leurs enfants: ils insinuoient à la fin de cette requête que si on y avoit égard,

Villiers de l'Isle-Adam.

ils se croyoient obligés, par toutes les loix divines & humaines, à ne pas les abandonner à la fureur & à la brutalité des Infideles. Le Grand-Maître, avant que de leur répondre, fit appeller les Chevaliers qui commandoient dans les différents postes, pour être instruit par leur bouche de l'état & des forces de la place. Il s'adressa particuliérement au Grand-Prieur de saint Gilles, & au Bailli Martinengue, qui depuis peu de jours avoit repris les armes & la défense de la place. Ces deux grands hommes, qui avoient tant de fois exposé leurs vies dans les occasions les plus périlleuses, déclarerent, l'un après l'autre, qu'ils croyoient être obligés, en conscience, & sur leur honneur, de représenter à l'assemblée que la place n'étoit plus tenable; que les Turcs avoient avancé leurs travaux dans la ville plus de quarante pas en avant, & plus de trente en travers; qu'ils y étoient fortifiés d'une maniere qu'on ne pouvoit plus se flatter de les chasser, ni de reculer davantage pour se retrancher; que tous les pionniers & les meilleurs soldats avoient été tués; qu'on n'ignoroit pas combien la Religion avoit perdu de Chevaliers; que la ville manquoit également de provisions de guer-

re & de bouche ; & qu'à moins d'un prompt & puiſſant ſecours, on ne voyoit aucune reſſource ; qu'on devoit même craindre qu'à la premiere attaque les Chrétiens ne fuſſent accablés par la puiſſance formidable & par le nombre des Infideles. Villiers de l'Iſle-Adam.

Tout le Conſeil, ſur le rapport de deux Capitaines ſi braves & ſi entendus dans le métier de la guerre, opina à traiter avec Soliman. Le Grand-Maître ſeul fut d'un ſentiment contraire, & ſans rien rabattre de ſa conſtance & de ſa magnanimité ordinaire, il leur repréſenta que depuis tant de ſiecles que leur Ordre faiſoit la guerre aux Infideles, les Chevaliers, dans les occaſions les plus dangereuſes, avoient toujours préféré une mort ſainte & glorieuſe à la conſervation d'une vie fragile ; qu'il étoit diſpoſé à leur en donner l'exemple, & qu'il les conjuroit, avant que de prendre un ſi fâcheux parti, d'y faire encore de ſérieuſes réflexions.

Les principaux du Conſeil lui repartirent que s'il n'étoit queſtion que de leur perte particuliere, ils mourroient tous volontiers à ſa ſuite & à ſon exemple ; qu'ils étoient diſpoſés à ſacrifier leur vie ; qu'en prenant l'habit de religion ils l'avoient dévouée à Dieu ; mais qu'il s'agiſſoit du ſalut des habi-

Villers de l'Isle-Adam.

tants ; que si les Infideles emportoient la place l'épée à la main & dans un assaut, ils contraindroient les femmes, les enfants & toutes les personnes foibles à renoncer à la foi ; qu'ils feroient de la plupart des habitants des esclaves ou des renégats, & que les églises, & surtout les reliques, qu'on révéroit depuis si long-temps dans Rhodes, seroient profanées par ces Infideles, & deviendroient l'objet de leur mépris & de leurs railleries. Le Grand-Maître céda enfin à de si pieuses considérations, & on résolut, à la premiere ouverture de paix que feroit le Sultan, d'y répondre, & d'entrer en négociation.

Le Grand-Seigneur, inquiet d'un secours dont les Chevaliers prenoient soin de répandre le bruit, ne pouvant ni prendre la place, ni aussi pour son honneur lever le siege, tenta, par de nouvelles propositions, d'ébranler la fermeté & la constance des Chevaliers : par son ordre on arbora une enseigne sur le haut de l'église de sainte Marie, & dans un quartier, nommé les Lymonitres.

Le Grand-Maître, de son côté, en fit planter aussi une autre sur un moulin qui étoit à la porte du Cosquin. A ce signal, deux Turcs, qui, à leur habillement paroissoient des Officiers considérables,

ſortirent des tranchées, s'avancerent vers cette porte ; ils y furent rencontrés par le Prieur de ſaint Gilles & par le Bailli de Martinengue, auxquels, ſans s'expliquer, ils remirent ſeulement une lettre du Grand-Seigneur pour le Grand-Maître. Cette lettre contenoit une ſommation de lui rendre la place ; avec des offres avantageuſes ſi on la lui remettoit ſur le champ, & auſſi avec des menaces de faire tout paſſer au fil de l'épée ſi on différoit plus long-temps. Le Conſeil ordinaire de l'Ordre & le grand Conſeil furent d'avis d'écouter les conditions que ce Prince offroit ; on convint des ôtages de part & d'autre. La Religion députa à Soliman le Chevalier Antoine de Grolée, dit Paſſim, & Robert Perrucey, Juge de Rhodes, qui parloient tous deux avec facilité le Grec vulgaire ; les Turcs de leur côté envoyerent dans Rhodes un neveu du Général Achmet & un des Interpretes de Soliman, dans lequel ce Prince avoit une entiere confiance. Le Chevalier de Grolée & ſon adjoint furent admis à l'audience du Grand-Seigneur ; qui leur dit qu'il étoit diſpoſé à les laiſſer ſortir paiſiblement de l'isle & de l'Orient s'ils lui rendoient promptement Rhodes, le fort ſaint Pierre, Lango & les autres petites isles de la Religion ; mais

Villiers de l'Iſle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

que si par une téméraire défense ils s'opiniâtroient plus long-temps contre sa puissance redoutable, il mettroit tout à feu & à sang. Les deux Envoyés demanderent à rentrer dans la place pour communiquer ses intentions au Grand-Maître & au Conseil ; mais les Turcs renvoyerent seulement Perrucey, avec ordre de rapporter incessamment une réponse décisive, & le General Achmet retint dans sa tente le Chevalier de Grolée qu'il traita honorablement ; en mangeant ensemble & dans la chaleur du repas, il lui avoua que le Sultan son maître avoit perdu à ce siege quarante-quatre mille hommes qui avoient péri par les armes des Chevaliers, sans compter un nombre presque aussi considérable qui étoient morts de maladies & de froid depuis le commencement de l'hiver.

Pendant les préliminaires de cette négociation, des jeunes gens & des bourgeois les moins considérables, qui n'avoient point eu de part à la requête que les principaux d'entre eux avoient présentée au Grand-Maître, coururent en tumulte à son palais pour se plaindre qu'il traitât avec l'ennemi sans leur participation ; que c'étoit les livrer à une nation perfide, & qui faisoit gloire de manquer de parole aux Chrétiens, &

qu'ils aimoient mieux mourir tous les armes à la main que d'être taillés en pieces après la capitulation, comme l'avoient été les habitants de Belgrade. Le Grand-Maître, accoutumé aux bravades & à la vanité des Grecs, répondit sans s'émouvoir que la prudence n'avoit pas permis de rendre publics les motifs de la négociation, de peur que le Grand-Seigneur, instruit du mauvais état de la place, ne la rompît, & que ses troupes revinssent à un assaut, & qu'on craignoit de manquer de forces suffisantes pour le soutenir ; mais qu'il étoit ravi de les trouver si bien disposés à la défense de leur patrie, qu'ils le verroient toujours à leur tête & prêt à répandre la derniere goutte de son sang pour la conservation de la place ; qu'ils se souvinssent seulement à la premiere occasion d'y apporter le même courage, & toute la résolution dont ils se faisoient honneur dans leurs discours & devant leur Souverain.

Villiers de l'Isle-Adam.

Comme on ne faisoit pas grand fond sur les vains propos de quelques fanfarons, le Grand-Maître & le Conseil, après avoir appris par un de leurs Envoyés la disposition du Sultan, jugerent à propos de lui dépêcher deux autres Ambassadeurs : on choisit pour cet emploi Dom Raimond Marquet & Dom Lope Debas, tous deux Espagnols,

Villiers de l'Isle-Adam.

qui, dans l'audience qu'ils eurent du Grand-Seigneur, lui demanderent trois jours de treve pour régler la capitulation, & pour concilier les intérêts des habitants, en partie Latins & en partie Grecs.

Mais ce Prince, toujours inquiet des bruits qui étoient répandus dans son armée d'un prochain secours, rejetta la proposition d'une treve, & pour déterminer le Grand-Maître à traiter promptement, il commanda à ses Officiers qu'on recommençât à tirer, & que tout se préparât pour un assaut général. Il renvoya en même temps un de ces nouveaux Envoyés; mais il retint l'autre, apparemment pour reprendre la négociation, si ses armes n'avoient pas un prompt & heureux succès.

Les batteries commencerent à tirer de part & d'autre; mais plus foiblement du côté des Chevaliers, qui réservoient le peu de poudre qui leur restoit pour les assauts qu'ils ne pouvoient éviter. Le Grand-Maître voyant l'attaque recommencer, envoya chercher ces habitants qui lui avoient parlé avec tant d'ostentation de leur courage: il leur dit qu'il étoit temps d'en donner des preuves, & on publia en même temps à son de trompe un ordre de sa part à tous les citoyens de se rendre incessamment aux postes avancés, avec défense de

de désemparer ni jour ni nuit, sous peine de la vie. Ces bourgeois obéirent à ce ban pendant quelques jours; mais un jeune homme épouvanté du péril où il avoit été exposé par l'artillerie des ennemis, s'étant retiré dans sa maison à la faveur de la nuit, le Grand-Maître l'y envoya prendre, & pour l'exemple & la manutention de la discipline, le Conseil de guerre le condamna à être pendu.

Villiers de l'Isle-Adam.

Quoique toutes les fortifications de Rhodes fussent ruinées, & que la ville ne fût, pour ainsi dire, qu'un monceau de pierres & de terre; les Chevaliers s'étoient toujours maintenus dans la barbacane du bastion d'Espagne, où le Grand-Maître s'étoit logé pour le mieux défendre: les Turcs l'attaquerent le dix-sept du mois de Décembre.

Le combat fut sanglant & très-opiniâtre: on se battit presque tout le jour de part & d'autre avec une égale animosité; le Grand-Maître & le peu de Chevaliers qui lui restoient, alloient, pour ainsi dire, au-devant des coups, & plutôt que de survivre à la perte de la place, ils cherchoient la mort qui sembloit les fuir. Enfin, ils firent de si généreux efforts, qu'après avoir fait un grand carnage des ennemis, ils les forcerent de se retirer. Mais ces Infideles, animés par les reproches du Sul-

Villiers de l'Isle-Adam.

tan, revinrent le lendemain à l'assaut, & ils s'y présenterent en si grand nombre, que les Chevaliers, accablés par leur multitude, se virent réduits à abandonner cet ouvrage, & se jetterent dans la ville pour la défendre jusqu'à l'extrêmité, & s'ensevelir sous ses ruines.

Les bourgeois, épouvantés du péril prochain, abandonnoient leurs postes, & se retiroient les uns après les autres : il fallut que le Grand-Maître & les Chevaliers fissent seuls les gardes ordinaires ; & si ces généreux soldats de JESUS-CHRIST ne s'étoient tenus sur les breches, la ville auroit été surprise, & emportée d'assaut. Enfin, tous les habitants vinrent en corps supplier le Grand-Maître de reprendre la négociation, & ils le supplierent seulement de trouver bon qu'ils pussent envoyer au camp avec ses Ambassadeurs deux Députés pour conserver leurs intérêts dans la capitulation : le Grand-Maître y consentit ; la Bourgeoisie nomma Pierre Singlifico & Nicolas Vergari ; & le Chevalier de Grolée, qui avoit renoué la négociation avec le Général Achmet, les conduisit au camp, & le pria de les présenter au Grand-Seigneur. Mais avant que d'être admis à son audience, le Grand-Maître, dans l'espérance, quoiqu'incertaine, d'un se-

cours, & pour allonger la négociation, l'avoit chargé de faire voir à Achmet un ancien Traité que le Sultan Bajazet avoit fait avec le Grand-Maître d'Aubusson, par lequel il donnoit sa malédiction à celui de ses successeurs qui violeroit la paix qu'il avoit conclue avec les Chevaliers de saint Jean : le Grand-Maître avoit chargé son Ambassadeur de cet acte, pour pressentir si Soliman, zélé observateur de sa loi, pourroit être disposé, moyennant une somme considérable d'argent, à lever le siege. Mais Achmet n'eut pas plutôt jetté les yeux sur ce papier, qu'il le mit en pieces, le foula aux pieds, & chassa de sa présence l'Ambassadeur & les Députés du peuple : enfin, n'y ayant plus de secours à espérer, ni de forces dans la ville pour se défendre, le Grand-Maître renvoya l'Ambassadeur & les Députés au camp; & après qu'ils eurent salué le Grand-Seigneur, ils travaillerent avec Achmet à dresser la capitulation, dont les principaux articles contenoient : que les Eglises ne seroient point profanées, & qu'on n'obligeroit point les habitants de livrer leurs enfants pour en faire des Janissaires ; que l'exercice de la Religion chrétienne seroit libre : que le peuple seroit exempt d'impositions pendant cinq ans. Que tous ceux qui

Villiers de l'Isle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

voudroient sortir de l'isle en auroient la permission ; que si le Grand-Maître & les Chevaliers n'avoient pas assez de vaisseaux pour les porter jusqu'en Candie, il leur en seroit fourni par les Turcs : qu'ils auroient le temps & l'espace de douze jours, à compter de celui de la signature du Traité, pour embarquer leurs effets. Qu'ils pourroient emporter les Reliques des Saints, les Vases sacrés de l'Eglise de saint Jean, les ornements, leurs meubles & leurs titres, & tout le canon dont ils avoient coutume de se servir pour armer leurs galeres. Que tous les forts de l'isle de Rhodes & des autres isles qui appartenoient à la Religion, & le Château de S. Pierre seroient remis aux Turcs ; que, pour faciliter l'exécution de ce Traité, l'armée Ottomane s'éloigneroit de quelques milles. Que pendant son éloignement, le Sultan enverroit quatre mille Janissaires commandés par leur Aga pour prendre possession de la place, & que le Grand-Maître, pour sûreté de sa parole, donneroit en ôtage vingt-cinq Chevaliers, entre lesquels il y auroit deux Grands-Croix, avec vingt-cinq bourgeois des principaux de la ville. Ce Traité ayant été signé par l'Ambassadeur & les Députés d'une part, & par le Général Achmet au nom du Sultan, & ratifié par le Grand-Maître,

& les Seigneurs du Conseil, les ôtages dont on étoit convenu se rendirent au camp, & l'Aga des Janissaires entra en même temps dans la ville avec une compagnie de ses soldats, & en prit possession. Villiers de l'Isle-Adam.

Pendant que de part & d'autre on travailloit à l'exécution du traité, on apperçut en mer une flotte nombreuse, qui, à voiles déployées, & avec un vent favorable, tenoit la route de l'isle. Les Turcs, toujours inquiets sur le secours que les Chevaliers attendoient depuis si long-temps, ne douterent plus que ce ne fussent des vaisseaux des Princes d'Occident qui s'avançoient pour faire lever le siege. On courut aux armes de tous côtés; Soliman & ses Généraux n'étoient pas sans de vives inquiétudes; mais la flotte approchant des côtés de l'isle, on reconnut des croissants aux pavillons; & après que la flotte eût débarqué les troupes dont elle étoit chargée, on apprit qu'elle venoit des frontieres de Perse, & que Soliman voyant ses soldats rebutés de tant d'attaques inutiles, & dans l'espérance que de nouveaux soldats se porteroient avec plus d'ardeur dans les assauts, avoit commandé au Bacha Ferrat de les amener avec le plus de diligence qu'il pourroit. Il est à présumer

Villiers de l'Isle-Adam.

que si ces nouvelles troupes eussent débarqué plutôt, les Chevaliers n'auroient pas eu une composition si honorable du Sultan; mais comme on avoit commencé à exécuter la capitulation, Soliman ne voulut point se prévaloir de ce secours, ni manquer à sa parole.

Deux jours après la signature du traité, le Général Achmet eut une conférence avec le Grand-Maitre dans le fossé du poste d'Espagne; & après différents discours qu'ils eurent entre eux, au sujet de l'attaque & de la défense de Rhodes, il lui dit que le Grand-Seigneur souhaitoit le voir; & il lui insinua que, de peur d'irriter ce jeune Prince, il ne devoit pas songer à partir, avant que d'avoir salué son vainqueur. Le Grand-Maître, craignant de le trouver irrité de la longue résistance qu'il avoit faite à ses armes, & même du nombre prodigieux de soldats que ce Prince avoit perdu à ce siege, avoit de la répugnance à se livrer entre ses mains; mais d'un autre côté il appréhendoit par son refus de lui fournir un prétexte qu'il cherchoit peut-être, de ne pas tenir sa parole: ainsi ce grand homme, qui pendant le siege s'étoit exposé dans les plus grands périls, passa pardessus toute considération, & résolut de se sacrifier encore une fois

pour le salut de ses freres. Il se rendit le lendemain de grand matin dans le quartier & à l'entrée de la tente du Sultan; les Turcs, par orgueil, & par une grandeur barbare que, l'y laisserent pendant presque toute la journée, sans lui présenter à boire ni à manger, exposé à un froid rigoureux, à la neige & à la grêle qui tomboient en abondance. On l'appella sur le soir, & après l'avoir revêtu, & les Chevaliers de sa compagnie, de vestes magnifiques, on l'introduisit à l'audience du Sultan. Ce Prince fut touché de la majesté qui éclatoit dans toute la personne du Grand-Maître; & pour le consoler, il lui fit dire par son truchement: *Que la conquête ou la perte des empires étoient des jeux ordinaires de la fortune.* Il ajouta, pour tâcher d'attacher un si grand Capitaine à son service, qu'il venoit de faire une dure expérience du peu de fond qu'il y avoit à faire sur l'amitié & l'alliance des Princes chrétiens dont il avoit été si indignement abandonné; & que, s'il vouloit embrasser sa Loi, il n'y avoit ni charges ni dignités dans l'étendue de son Empire dont il ne fût disposé à le gratifier. Le Grand-Maître, aussi zélé Chrétien que grand Capitaine, après l'avoir remercié de la bonne volonté qu'il lui témoignoit, lui répondit qu'il seroit indigne de ses graces s'il étoit capable

Villiers de l'Isle-Adam.

Villiers de l'Isl.-Adam.

de les accepter ; qu'un auſſi grand Prince ſeroit déshonoré par les ſervices d'un traître & d'un renégat ; & il ſe contenta de ſupplier Soliman de vouloir bien ordonner à ſes Officiers qu'on ne le troublât point dans ſa retraite & dans ſon embarquement. Soliman lui fit dire qu'il y pouvoit travailler tranquillement : que ſa parole étoit inviolable, & en ſigne d'amitié, & peut-être par une oſtentation de ſa grandeur, il lui préſenta ſa main à baiſer.

Cependant au préjudice du Traité & des promeſſes ſi poſitives du Grand-Seigneur, cinq jours après que la capitulation eut été ſignée, quelques Janiſſaires, ſous prétexte de venir viſiter leurs camarades, qui avec leur Aga avoient pris poſſeſſion de la place, s'y répandirent, pillerent les premieres maiſons qui ſe trouverent proche la porte du Coſquin, ſe jetterent dans les Egliſes, qu'ils profanerent, fouillerent juſques dans les tombeaux des Grands-Maîtres, où leur avarice leur avoit fait croire qu'ils trouveroient des tréſors ; de-là comme des furies, ils paſſerent dans l'infirmerie, le monument le plus célebre de la charité des Chevaliers, en chaſſerent les malades, & pillerent la vaiſſelle d'argent dans laquelle ils étoient ſervis ; & ils auroient

porté encore plus loin leur violence, si, sur les plaintes du Grand-Maître, le Général Achmet qui savoit les intentions du Grand-Seigneur, n'eût fait dire à leur Aga que sa tête repondroit du pillage & de l'emportement de ses soldats. En effet, le Grand-Seigneur, avide de gloire, & jaloux de sa réputation, vouloit que ces Chevaliers, en se retirant dans les différents Etats de la chrétienté, y portassent, avec les nouvelles de la conquête de Rhodes, la réputation de sa clémence & de la foi inviolable de ses paroles; & ce fut peut-être le sujet qui l'engagea, en visitant sa nouvelle conquête, d'entrer dans le Palais du Grand-Maître.

Ce Prince le reçut avec les marques de respect qui étoient dues à un Monarque si puissant. Soliman, dans cette visite si extraordinaire aux Grands-Seigneurs, l'aborda d'une maniere affable, l'exhorta à supporter avec courage ce changement dans sa fortune; il lui fit dire par Achmet, dont il s'étoit fait accompagner, qu'il pouvoit travailler tout à l'oisir à embarquer ses effets, & que s'il n'avoit pas assez du temps dont on étoit convenu, il le prolongeroit volontiers. Il se retira ensuite avec les assurances qu'il donna de nouveau au Grand-Maître d'une fidélité inviolable dans l'exécution de la capitulation; &

Villiers de l'Isle-Adam.

se tournant vers son Général en sortant du Palais: *Ce n'est pas sans quelque peine*, lui dit-il, *que j'oblige ce Chrétien à son âge de sortir de sa maison.*

L'Isle-Adam fut obligé de la quitter avant même le terme dont on étoit convenu : ayant appris que le Sultan se disposoit à partir dans deux jours pour Constantinople, il ne jugea pas à propos de rester dans l'isle à la merci des Officiers qui y commanderoient, & qui, pendant l'éloignement du Grand-Seigneur, se feroient peut-être un mérite de donner au traité des explications conformes à la haine & à l'animosité qu'ils avoient contre les Chevaliers. Ainsi ne jugeant pas qu'il y eût de sûreté à rester plus long-temps parmi les Barbares peu scrupuleux sur le droit des gens, il ordonna aux Chevaliers & à ceux des habitants qui voudroient suivre la fortune de l'Ordre de porter incessamment dans les vaisseaux de la Religion ce qu'ils avoient de plus précieux.

Ce funeste embarquement se fit de nuit avec une précipitation & un désordre qu'il est difficile d'exprimer; rien n'étoit plus touchant que de voir ces malheureux citoyens chargés de leurs meubles, & suivis de leurs familles, abandonner leur patrie. On entendoit de tous côtés un bruit confus d'enfants qui pleuroient, de femmes qui se plai-

gnoient d'hommes qui maudiſſoient leur mauvaiſe fortune ; & des matelots qui crioient les uns après les autres. Le Grand-Maître ſeul diſſimulant ſa douleur ; les ſentiments de ſon cœur n'alloient point juſques ſur ſon viſage, & dans cette confuſion il donnoit ſes ordres avec la même tranquillité que s'il n'eût été queſtion que de faire partir pour la courſe une eſcadre de la Religion. Outre les Chevaliers, il fit embarquer plus de quatre mille habitants de l'iſle, hommes, femmes & enfants, qui, pour ne pas reſter ſous la domination des Infideles, s'attacherent à la fortune de l'Ordre, & abandonnerent leur patrie.

Villiers de l'Isle-Adam.

Le Prince Amurat, ce fils de l'infortuné Zizim, eût bien voulu auſſi ſuivre le Grand-Maître, & il étoit convenu avec lui qu'il ſe rendroit ſur ſon bord avec toute ſa famille ; mais Soliman, qui le vouloit avoir en ſa puiſſance, le faiſoit obſerver de ſi près, que malgré tous les déguiſements dont il ſe couvrit, il ne put approcher de la flotte, & il fut réduit à ſe cacher dans les débris des maiſons que le canon des Turcs avoit ruinés. Le Grand-Maître n'ayant pu le ſauver, après avoir pris congé du Grand-Seigneur, monta le dernier ſur ſon vaiſſeau. Le premier jour de Janvier, toute la flotte à ſon

Villiers de l'Isle-Adam.

exemple appareilla, & le peu de Chevaliers qui restoient d'un siege si long & si meurtrier, se virent réduits à la triste nécessité d'abandonner l'isle de Rhodes avec les places & les autres isles qui dépendoient de la Religion, & où tout l'Ordre de saint Jean de Jérusalem regnoit avec tant de gloire depuis près de deux cents vingt ans.

Fin du huitieme Livre.

LIVRE NEUVIEME.

PENDANT que l'heureux Soliman triomphoit de la disgrace des Chevaliers de Rhodes, & que ce Prince, qui ne comptoit pour rien la perte de ses soldats, s'applaudissoit d'une conquête si glorieuse, le Grand-Maître, avant que de sortir du port de Rhodes; &, en exécution du traité qu'il venoit de faire avec le Sultan, dépêcha des brigantins, des felouques & des vaisseaux de transport au Commandeur d'Airasque, Gouverneur du château de Saint-Pierre, & à Perrin du Pont, Bailli de Lango, avec ordre d'abandonner les places où ils commandoient; d'embarquer incessamment tous les Chevaliers qui étoient dans leurs gouvernements, & les habitants sujets de la Religion qui les voudroient suivre, & de se rendre en diligence dans l'isle de Candie, où il faisoit dessein de s'arrêter quelque temps pour les attendre, & pour recueillir le Prince Amurat, fils de Zizim, s'il pouvoit s'échapper, & ceux des habitants de l'isle de Rhodes qui, par la précipitation de son départ, n'auroient pu s'embarquer en même temps que lui. Ce Prince, accompagné de tous ses Che-

Villiers de l'Isle-Adam.

valiers, & suivi d'un grand nombre de familles Rhodiennes, mit ensuite à la voile. Sa flotte étoit composée de cinquante vaisseaux, soit galeres, galiotes, brigantins & felouques de différentes grandeurs : il montoit la grande caraque, où il avoit fait entrer les principaux Commandeurs, & sur-tout les Chevaliers malades & les blessés ; & on peut dire que ce grand vaisseau en les portant portoit toute la fortune de l'Ordre.

Il seroit difficile d'exprimer l'affliction des habitants de l'isle de Rhodes, lorsqu'ils se virent contraints d'abandonner leurs biens, leurs maisons & leur patrie. Pendant que cette petite flotte ne fut pas bien éloignée, ils avoient tous les yeux attachés sur cette isle ; mais ils ne l'eurent pas plutôt perdue de vue, que la douleur éclata par leurs cris & par leurs larmes : ce n'étoit pourtant encore que le commencement de leurs peines.

Après quelques jours de navigation ils furent surpris par une violente tempête qui dispersa cette petite flotte parmi les isles de l'Archipel : les galeres, sur-tout, souffrirent beaucoup par le défaut d'un nombre suffisant de forçats & de rameurs. Soliman, avant le départ du Grand-Maître, en avoit tiré tous les esclaves ses sujets, ou de sa religion : & les Chrétiens qui les avoient rempla-

cés volontairement, peu faits à cet exercice, troubloient plutôt le service qu'ils n'y étoient utiles. Plusieurs vaisseaux, par l'effort de la tempête, furent démâtés; quelques-uns trop chargés coulerent bas. Les malheureux Rhodiens, pour prévenir un pareil accident, jetterent dans la mer leurs ballots & leurs effets; enfin, après avoir lutté contre un si furieux orage pendant trois jours & trois nuits, le vent diminua, les vagues s'abaisserent, l'espérance commença de reprendre place dans les cœurs; & les vaisseaux qui étoient dispersés gagnerent les uns après les autres différents ports ou golfes de l'isle de Candie.

Villiers de l'Isle-Adam.

Le Grand-Maître, qui montoit la grande caraque, s'arrêta à la vue & dans la rade de la ville de Sétia; d'autres se retirerent d'abord dans le port de Spina-Longa. Comme il n'y avoit pas deux vaisseaux ensemble, ils arrivoient les uns après les autres; ce fût même cette dispersion qui les conserva; & si les vents par leur violence ne les eussent pas séparés, ils se feroient infailliblement brisés les uns contre les autres; en sorte que la rencontre d'un vaisseau auroit été aussi funeste que celle d'un écueil.

Tous ces petits vaisseaux, des différents endroits où ils s'étoient mis à

Villiers de l'Isle-Adam.

l'abri, se réunirent auprès du Grand-Maître. On vit arriver presque en même temps le Commandeur d'Airasque, le Bailli de Lango, tous les Chevaliers qui étoient sous leurs ordres, & la plupart des habitants des isles & des places de la Religion, qui, plutôt que de rester sous la domination des Turcs, voulurent suivre la fortune de leurs Souverains. Après que tout ce peuple fut débarqué, l'Isle-Adam en fit une revue générale, & il s'y trouva hommes, femmes & enfants près de cinq mille personnes. Mais parmi ceux qui venoient d'essuyer cette rude tempête, la plupart étoient malades, languissants & abattus; tous se trouvoient sans vivres, sans subsistance, & quelques-uns dont on avoit jetté les hardes dans la mer, à demi nus & sans linge.

Le Grand-Maître, qui avoit soutenu avec tant de fermeté la perte de ses Etats, à la vue de ce peuple désolé, ne put contenir ses larmes : il fit venir à ses dépens des villes voisines des vivres, des étoffes, & jusqu'à de la toile pour r'habiller ceux qui en avoient besoin. Ce Prince, joignant à des secours si solides des secours animés par la charité, les assura que l'Ordre partageroit toujours avec eux des biens sur lesquels, leur dit-il, les pauvres avoient toujours les

premiers droits. Le peuple ne répondit à des sentiments si tendres & si touchans que par des vœux pour la durée d'une vie si bienfaisante ; chacun accourut pour lui baiser la main ; tous l'appelloient leur pere ; & ce nom si doux aux ames généreuses, fit plus de plaisir à ce grand homme, que le titre de Prince & de Seigneur qui étoient dû à sa dignité. Villiers de l'Isle-Adam.

Il n'avoit pas plutôt débarqué proche de Sétia, qu'il en avoit envoyé donner avis au Gouvernement & à la Régence de l'isle. Ce Gouverneur lui dépêcha aussitôt le noble Paul Justinien, pour lui offrir tous les secours dont il pourroit avoir besoin, & pour l'inviter à se transporter avec tout son peuple dans la ville capitale, où il trouveroit des vivres en abondance. Le Grand-Maître, quoique mécontent de ces Républicains, ne laissa pas de s'y rendre. Le Gouverneur, accompagné de Noble Dominique Trévisan, Général des galeres de la République, des Magistrats & des principaux de l'isle, le furent recevoir à la descente de son vaisseau ; ils l'aborderent avec de grandes démonstrations de compassion pour la perte de Rhodes ; mais si tardives, que le Grand-Maître, dans un entretien particulier qu'il eut depuis avec le Général des galeres, ne put s'empêcher de lui reprocher la timide politique du

Villiers de l'Isle-Adam.

Sénat, qui, ayant dans le port de Candie plus de soixante galeres, avoit vu prendre Rhodes sans daigner y jetter le moindre secours.

Le Général Vénitien ne répondit à de si justes plaintes que par un silence plein de confusion; & pour éviter de si fâcheuses explications, il l'exhorta de rester dans l'isle jusqu'à ce que l'hiver & la rigueur de la saison fut passée. Mais le Grand-Maître, outré de l'insensibilité avec laquelle ces Républicains avoient vu la perte de Rhodes, lui témoigna que si-tôt qu'il auroit fait racommoder ses vaisseaux endommagés par la tempête, il continueroit sa route, & que son dessein étoit de se rendre incessamment en Italie pour délibérer avec le Pape du lieu où l'on fixeroit le Chef-d'Ordre & la résidence de la Religion.

Pendant qu'il faisoit travailler avec une extrême diligence à radouber ses vaisseaux, Léonard Balestrin, Métropolitain Latin de Rhodes, arriva en Candie avec son Clergé & plusieurs habitants. Soliman les avoit chassés sous prétexte qu'ils n'étoient ni Rhodiens ni Grecs, & qu'il ne vouloit souffrir dans ses états aucun Latin. Le Grand-Maître, qui révéroit la vertu de ce Prélat, le reçut bien, lui assigna une pension sur le trésor de l'Ordre; & Balestrin ayant pris

depuis l'habit de la Religion, il le nomma pour Prieur de l'Eglise, alors la premiere dignité eccléfiaftique de l'Ordre, qui lui donnoit entrée dans le confeil, & la premiere place après le Grand-Maître. Villiers de l'Isle-Adam.

Entre différents événements qui s'étoient paffés depuis le départ du Grand-Maître, l'Archevêque lui apprit que le Grand-Seigneur avoit donné des ordres fi précis pour faire chercher le fils de Zizim, que cet infortuné Prince avoit été bientôt découvert, & qu'on l'avoit mené devant Soliman avec fes quatre enfants, deux garçons & deux filles; que le Sultan, qui avoit tant d'intérêt de perdre cette famille, & qui cependant évitoit avec foin la réputation de Prince cruel, pour pouvoir s'en défaire fous un prétexte plaufible, lui demanda, comme s'il l'eût ignoré, quelle Religion il profeffoit; que ce Prince lui avoit répondu avec beaucoup de fermeté que lui & fes enfants étoient Chrétiens; que Soliman, fous prétexte de le punir d'une prétendue apoftafie, l'avoit fait étrangler avec fes deux fils, & qu'il avoit fait faire cette cruelle exécution à la tête de fon armée, afin d'ôter à des mécontents & à quelque impofteur le prétexte d'armer quelque jour fous leur nom; & qu'enfuite de cette exécution le Sultan avoit envoyé les deux jeunes

Villiers de l'Isle-Adam.

Princesses à Constantinople pour être enfermées dans le vieux serrail.

Les vaisseaux de l'Ordre étant radoubés, le Grand-Maître, vers le commencement de Mars, remit à la voile, & il dépêcha en même temps sur un léger brigantin différents Ambassadeurs vers le Pape & vers la plupart des Princes Chrétiens, pour leur faire part de la perte de Rhodes, & pour se plaindre en même temps d'en avoir été si généralement abandonné. Cette plainte regardoit encore plus justement le Pape que les autres Potentats de la Chrétienté ; mais ce Pontife n'étoit occupé que des affaires & des intérêts de l'Empereur, & il les conduisoit avec autant d'application que s'il eût été encore Ministre de ce Prince. On ne peut exprimer tous les discours désavantageux que cette conduite lui attira : on se plaignoit hautement du peu de zele qu'il avoit fait paroître pour le secours de Rhodes ; & le jour même que la ville fut rendue à Soliman, une partie de l'architrave de la chapelle de ce Pontife étant tombée dans l'instant qu'il étoit sur le point d'y entrer, & ce morceau de marbre ayant écrasé un de ses gardes qui le précédoit, le peuple, qui se fait volontiers l'interprete des intentions du Ciel, ne manqua pas depuis de regarder cet accident comme une pu-

nition de sa tiédeur, & une menace déclarée du couroux céleste. Villiers de l'Isle-Adam.

L'Isle-Adam n'ignoroit pas de quel poids auroit été pour le salut de Rhodes la recommandation, & sur-tout l'exemple de ce Pontife ; mais comme il prévoyoit qu'il alloit avoir besoin de l'autorité du Pape pour maintenir la sienne, il ordonna à son Ambassadeur de s'expliquer modestement sur le défaut de ce secours militaire, afin de le disposer à lui en accorder d'une autre espece, qui ne lui étoient pas moins nécessaires dans la conjoncture présente. Ce Prince, en perdant Rhodes, venoit de perdre, non-seulement un Etat puissant & souverain, mais encore le séjour fixe & indépendant de la Religion, le Chef-d'Ordre, le centre & comme le lien qui unissoit dans le même lieu & sous son autorité un si grand nombre de Chevaliers de nations différentes. La crainte d'une dispersion générale l'agitoit secrétement : il appréhendoit que lorsqu'il seroit arrivé en Italie, la plupart des Chevaliers n'ayant plus de couvent fixe & déterminé, ne se retirassent dans leur pays ; il ignoroit même en quel endroit il pouvoit s'établir avec le Conseil, & tout ce peuple qui s'étoit attaché à sa fortune ; mais ce qui augmentoit son inquiétude, c'est qu'il avoit besoin

Villiers de l'Isle-Adam. d'un port pour l'exercice de sa profession, & pour envoyer ses vaisseaux en course. Il appréhendoit qu'il ne se trouvât aucun Prince Chrétien qui lui voulût céder en pure propriété une place & un port dans ses Etats ; & supposé qu'il y en eût quelqu'un qui fût assez généreux pour lui fournir un asyle, il ne craignoit pas moins qu'il ne prétendît dans la suite disposer des forces de la Religion pour ses intérêts particuliers, ou que si l'Ordre manquoit de retraite, & que la Religion n'eut plus ce lien commun de concorde, les Chevaliers ne se dispersassent chacun dans leur pays ; ce qui affoibliroit la discipline de l'Ordre, & causeroit à la fin sa destruction & sa ruine. Plein de ces tristes considérations, il en écrivit au Pape ; il chargea son Ambassadeur d'en obtenir une Bulle adressée à tous les Religieux de l'Ordre, auxquels il fut enjoint, sous peine d'excommunication & de privation de l'habit, de déférer aux ordres du Grand-Maître & du Conseil, en quelque endroit qu'il jugeât à propos de fixer sa résidence & celle du couvent.

L'Ambassadeur étant arrivé à Rome, rendit compte au Pape de tout ce qui s'étoit passé à la défense de Rhodes : suivant son instruction, il lui représenta la triste situation de l'Ordre & la

juste crainte que le Grand-Maître avoit d'une dispersion plus funeste encore par ses suites que la perte même de Rhodes. Le Pape entra dans les vues de l'Isle-Adam, & pour retenir tous les Chevaliers sous son obéissance, il lui accorda une Bulle, où, après avoir relevé avec de justes éloges le zele & la valeur que les Chevaliers avoient fait paroître contre les Infideles, il leur commandoit, en vertu de sainte obédience, de demeurer unis sous l'autorité du Grand-Maître, & il menaçoit les réfractaires de toutes les foudres de l'Eglise. Cette Bulle étant expédiée, l'Ambassadeur l'envoya au Prieur de Messine pour la rendre au Grand-Maître, qui, selon son projet, devoit dans peu de temps se rendre dans le port de cette ville.

Il étoit, en effet, parti du port de Candie ; mais à peine eût-il été quelques jours en mer, que les vents contraires l'obligerent de relâcher à Fraskia, autre port de cette isle ; de-là il se rendit à celle de Cérigo, autrefois Cythere, & consacrée à Vénus, qui n'est éloignée de la terre-ferme de la Morée que de cinq milles. Le vent paroissant favorable, les deux caraques & les vaisseaux de haut-bord, par son ordre, prirent les devants sous la conduite du Commandeur Auston de

Villiers de l'Isle-Adam.

la langue d'Angleterre, s'élargirent en pleine mer, & arriverent heureusement dans le port de Messine. Mais le Grand-Maître, qui ne vouloit pas abandonner le peuple de Rhodes, dont la plupart étoient malades, partit long-temps après, monta une galere, & avec une galiote, les brigantins, les felouques & les petits vaisseaux, remplis de tout ce peuple, pour moins risquer, navigea terre à terre avec des difficultés extrêmes, entra dans le golfe Adriatique, & gagna enfin le port de Gallipoli, ville du Royaume de Naples dans le golfe d'Otrante.

Le grand nombre de malades qui se trouverent sur sa flotte l'obligerent de s'arrêter quelque temps dans cette place. Pendant qu'il donnoit tous ses soins pour leur soulagement, les Chevaliers, qui dans les gros vaisseaux de la Religion l'avoient précédé, étoient déjà arrivés à Messine, où ils avoient trouvé un grand nombre de Commandeurs & de Chevaliers de différentes nations qui s'y étoient assemblés avec le secours qu'ils avoient espéré de conduire à Rhodes. Tous ces Chevaliers ne recevant point de nouvelles du Grand-Maître étoient dans de vives inquiétudes : les uns craignoient que par le gros temps qu'il avoit fait & par la rigueur de la saison, les galeres & les petits

petits vaisseaux n'eussent péri ; d'autres appréhendoient que les Corsaires de Barbarie qui couroient ces mers, avertis du départ du Grand-Maître & des richesses qu'il portoit avec lui, ne se fussent réunis pour l'attaquer, & que cette petite flotte mal armée n'eût été la proie de ces Barbares. Leur crainte étoit d'autant mieux fondée, que Soliman ayant obligé le Grand-Maître, avant son départ, à relâcher tous les esclaves nés ses sujets, ou de sa religion, il n'y avoit pas dans chaque galere la moitié de la chiourme nécessaire pour voguer. C'étoit même ce défaut d'équipage, autant que la rigueur de la saison, qui avoit fait errer si long-temps le Grand-Maître dans ces mers : enfin, vers le commencement de Mai, il entra avec sa petite flotte dans le port de Messine. Au lieu du pavillon ordinaire de l'Ordre, il n'arbora, au haut du mât du vaisseau qu'il montoit, qu'un étendard ou une espece de banniere, sur laquelle l'image de la sainte Vierge étoit représentée, tenant son Fils mort entre ses bras : on lisoit autour ces paroles : *Dans mon extrême affliction, il est mon unique espérance* : AFFLICTIS SPES UNICA REBUS. Pignatelli, Comte de Montéléon, Vice-Roi de Sicile; l'Archevêque de Messine; Fabrice Pignatelli, frere du Vice-

Villiers de l'Isle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

Roi, Prieur de Barlette; Charles Jesvarre, Prieur de saint Etienne; le Prieur de Messine; les Commandeurs & tous les Chevaliers, la Noblesse & le Peuple, & toute la Ville, pour ainsi dire, se trouverent au débarquement de l'Isle-Adam. Tout le monde avoit les yeux attachés sur ce vénérable vieillard, aussi illustre par sa constance dans ses malheurs, que célebre par la gloire qu'il avoit acquise à la défense de Rhodes.

Après que le Vice-Roi lui eût fait son compliment, & qu'il lui eût même offert, de la part de l'Empereur, la ville de Messine pour servir de retraite & d'entrepôt à sa flotte, l'Archevêque & tous les Grands du Royaume, la Noblesse & le Peuple, par un triste silence & conforme à sa fortune, lui témoignerent la part qu'ils y prenoient. Mais qui pourroit exprimer la douleur sincere de tous les Chevaliers pour la perte de Rhodes, dont son arrivée renouvella le souvenir. Ceux qui étoient sur le port, & ceux qui débarquoient, sans pouvoir parler, & seulement par de tendres embrassements, se communiquoient leur affliction commune; des larmes, quoique retenues par force, échappoient aux plus constants. Le seul l'Isle-Adam, plus grand que sa disgrace, faisoit voir par sa fermeté qu'il étoit digne d'une

meilleure fortune. Il prit le chemin du palais prieural, précédé par tous les Chevaliers, nues têtes, dans un triste silence, & qui, par des démonstrations de leur respect, lui faisoient connoître que s'il avoit perdu son Etat, il n'avoit pas perdu son autorité sur un corps de Noblesse capable, dans des temps plus heureux, de conquérir une nouvelle isle de Rhodes. Villiers de l'Isle-Adam.

Le premier soin du Grand-Maître, après son débarquement, fut de loger dans son palais & dans les maisons voisines, les Chevaliers blessés & les malades : il les servoit lui-même, assisté de ce qui lui restoit de Chevaliers sains. C'étoit un spectacle bien touchant de voir ces hommes, si redoutables les armes à la main, animés seulement alors par un esprit de charité, se dévouer aux plus vils ministeres ; porter des bouillons aux malades ; faire leurs lits, & ne paroître uniquement occupés que de leur soulagement.

De ces devoirs de charité, si conformes au premier institut de l'Ordre, le Grand-Maître, toujours inconsolable de la perte de Rhodes, passa à une sévere inquisition contre ceux qui avoient été chargés d'y conduire du secours ; il les fit citer devant le Conseil complet, pour rendre raison de leur retardement, & il protesta hautement que, sans égard

Villiers de l'Isle-Adam.

pour personne, il puniroit suivant la rigueur des loix, comme traîtres, & comme déserteurs, ceux qui seroient convaincus de tiédeur & de nonchalance dans l'exécution des ordres dont ils avoient été chargés.

Tous ceux qui avoient été cités, & que ces menaces regardoient, se présenterent devant ce Tribunal, avec cette confiance qu'inspire seulement l'innocence & la vérité. Le Prieur de Barlette & celui de saint Etienne, qui parurent les premiers, remontrerent qu'outre un amas prodigieux de munitions de guerre & de bouche qu'ils avoient préparé, suivant les ordres du Grand-Maître, ils avoient encore, de leur propre mouvement, & à leurs dépens, enrôlé deux mille vieux soldats, & engagé une troupe considérable de volontaires, & de jeune noblesse pour passer à Rhodes; mais que pendant les deux derniers mois, les vents avoient été si opiniâtrément contraires, & la mer si orageuse, qu'il n'y avoit eu personne assez téméraire pour mettre à la voile, & qu'on savoit que le Chevalier de Nieuport, de la langue d'Angleterre, ancien Capitaine de Marine, & qui se flattoit, pour ainsi dire, de dompter la mer par sa capacité, s'étant embarqué dans ce temps-là, fut repoussé par la violence du vent contre la pointe

d'un cap désert, où son vaisseau périt avec toute sa charge. Villiers de l'Isle-Adam.

Antoine de Saint-Martin, Prieur de Catalogne, représenta de son côté au Conseil, qu'aux premieres nouvelles du siege, il avoit armé à ses dépens un gallion, dans lequel il conduisoit au secours de Rhodes les Chevaliers d'Arragon, de Navarre, de Valence & de Majorque; que proche l'isle de Corse, ils avoient été attaqués par une escadre des galeres du Grand-Seigneur, qui les avoient foudroyés à coups d'artillerie; que s'étant approchés de plus près, ils jettoient continuellement des grenades & des feux d'artifice dans son vaisseau; qu'ils avoient même tenté plusieurs fois l'abordage, & que ne s'en pouvant pas rendre les maîtres, après un combat de six heures, ils se disposoient à y mettre le feu avec un brûlot; mais que la nuit un vent frais étant survenu, il avoit sauvé son vaisseau, quoique brisé de coups de canon, & gagné le port de saint Boniface dans l'isle de Sardaigne, d'où, avec beaucoup de peine & de péril, il s'étoit rendu à Messine.

Le Chevalier d'Albi, fils du Duc de ce nom, étant parti de Carthagene avec les Chevaliers de Castille & de Portugal, eut un sort à peu près pareil; il se vit investi par une escadre des Corsaires d'Alger, qui le mirent entre deux

Villiers de l'Isle-Adam.

feux. Son grand mât fut abattu, ses voiles & ses cordages brisés ; il reçut même plusieurs coups de canon sous eau, sans vouloir se rendre, & il étoit résolu de se brûler, plutôt que d'abandonner le pavillon de la Religion au pouvoir des Infideles. Heureusement de sa derniere bordée, il coula à fond l'Amiral des Corsaires ; & ces Barbares, pour sauver leur Général & les soldats qui étoient sur son bord, ayant mis tous leurs esquifs en mer, le Capitaine Espagnol, profitant du peu de relâche que cet avantage lui donna, mit à la voile, gagna l'isle de Burse, ou d'Ivica, une des Baléares, où il rétablit ses agrêts & ses manœuvres, & d'où il n'étoit arrivé dans le port de Messine qu'au commencement de Décembre. Les Chevaliers de Toscane & de Lombardie représenterent à leur tour qu'ils devoient s'embarquer sur des vaisseaux que le Commandeur Tournebon, Prieur de Pise, & d'une illustre maison de Florence, avoit loués sur son crédit ; mais que ce Chevalier, qui les devoit armer à ses dépens, étant mort subitement, ils s'étoient vus dépourvus des fonds nécessaires pour continuer cet armement ; qu'à la vérité ils avoient eu recours aux Receveurs de Pise, de Venise & de la Lombardie ; mais qu'on avoit été si long-temps à ramasser l'argent né-

ceſſaire pour fournir aux frais de cet armement, qu'ils n'avoient pu ſe rendre que les derniers dans le port de Meſſine. Villiers de l'Iſle-Adam.

Enfin, le Chevalier d'Auſſonville ou de Villiers, qui avoit été deputé vers les Rois de France & d'Angleterre, déclara que s'étant rendu à la Cour de François I, & lui ayant repréſenté avec de vives inſtances le beſoin preſſant que Rhodes avoit de ſon ſecours, ce généreux Prince lui avoit répondu que, quoiqu'il fût attaqué de tous côtés par les armées de terre & de mer de l'Empereur & du Roi d'Angleterre, cependant, il alloit envoyer ordre à André Doria, alors Général de ſes galeres, de lui en remettre trois des mieux armées, & qu'il pourroit tirer de ſes états les vivres & les munitions dont il auroit beſoin; que s'étant acheminé enſuite pour ſe rendre à Londres auprès de Henri VIII, il avoit rencontré ce Prince à Calais, qui l'avoit reçu froidement, & dont il n'avoit pu tirer aucune eſpece de ſecours; qu'il étoit revenu enſuite à Marſeille; que Doria, en conſéquence des ordres du Roi, lui avoit remis trois galeres; ſavoir, *la Ferrare*, *la Trimouille* & *la Doria*, ſur leſquelles plus de trois cents Chevaliers des trois langues de France s'étoient embarqués, & qui menoient à leur ſuite huit cents hommes, tous ſoldats & braves guerriers;

Villiers de l'Isle-Adam.

que des deniers de la Religion il avoit freté trois vaisseaux marchands qu'il avoit trouvés dans le port de Marseille; & qu'après les avoir chargés de différentes munitions, il avoit pris la route de Messine, lieu de l'assemblée; mais qu'une affreuse tempête, qui dans le même temps avoit été si funeste à d'autres vaisseaux de la Religion, avoit dispersé cette petite flotte; que les vaisseaux de transport avoient apparemment coulé bas; que la galere *la Ferrare* avoit aussi péri; que *la Doria* avoit échoué le long des côtes de Sardaigne, & qu'il n'y avoit que *la Trimouille* qui fût arrivée heureusement dans le port de Messine.

Tous ces faits ayant été constamment avérés par le témoignage & les serments des Chevaliers, & même des équipages de ces vaisseaux: *Dieu soit à jamais loué*, s'écria le Grand-Maître, *qui dans notre malheur commun m'a fait la grace de connoître qu'on ne pouvoit en attribuer la cause à la négligence d'aucun de mes Religieux*. Faisant ensuite approcher les Prieurs & les Grands-Croix qui avoient été mis au Conseil de guerre, il les embrassa tendrement. *Il falloit*, leur dit-il, *mes chers Freres, pour l'honneur de la Religion & pour le vôtre que je fisse faire cette information, qui justifiera à tous les Princes vivants, & à la postérité*,

que si Rhodes avoit pu être sauvée par les seules forces de la Religion, ce boulevard de la Chrétienté ne seroit pas aujourd'hui en la puissance des Infideles.

Villiers de l'Isle-Adam.

Quelque justes que fussent ces raisons, elles n'adoucirent pas le chagrin secret qu'avoient causé à ces Chevaliers les informations & les procédures criminelles du Grand-Maître. La plupart faisoient dessein de se retirer incessamment dans leurs prieurés & dans leurs commanderies; & plusieurs simples Chevaliers, à leur exemple, se trouvant sans biens, étoient résolus de retourner chacun dans leur patrie, & de chercher auprès de leurs Souverains une meilleure condition. Le Grand-Maître, averti de cette espece de complot, convoqua une assemblée de tout ce qu'il y avoit de Chevaliers à Messine: il y fit faire la lecture du Bref du Pape, que le Prieur de Messine lui avoit remis, par lequel il étoit défendu à tous les Chevaliers, sous de grieves peines, de s'éloigner de la personne du Grand-Maître sans ses ordres, sans sa permission expresse. Il leur dit ensuite qu'après la perte de Rhodes, eux seuls, pour ainsi dire, formoient le corps représentatif de la Religion, & que si dans une si triste conjoncture ils se séparoient, l'Ordre s'anéantiroit insensiblement, & tomberoit

Villiers de l'Isle-Adam.

peut-être dans le mépris des Princes Souverains de la Chrétienté. Il ajouta qu'après avoir exposé tant de fois leurs vies en differentes occasions contre les Infideles, & sur-tout pour la défense de Rhodes, il attendoit justement de l'obéissance qu'ils avoient vouée aux pieds des Autels, la patience nécessaire pour procurer à la Religion, avant que de se séparer, une établissement qui remplaçât leur perte, & qui fût reconnu pour le chef de l'Ordre & la résidence de tous les Chevaliers.

Ce discours, où il fit entrer adroitement de tendres exhortations, joint à la représentation des ordres du Pape, & soutenu de sa propre autorité, calma les esprits, & appaisa les mécontents. On ne songea plus qu'à chercher un port où la Religion, suivant son institut, pût continuer les secours qu'elle donnoit depuis tant de siecles aux Chrétiens qui navigeoient dans ces mers.

Le dessein de l'Isle-Adam étoit de se rendre incessamment à Rome pour en conférer avec le Pape ; mais ce grand homme n'étoit pas encore à la fin de ses peines & de ses travaux. Une affreuse peste s'éleva dans Messine, & pour éviter la contagion, il fit rembarquer les Chevaliers sains, les blessés, & tous les Rhodiens qui l'avoient suivi. Ce nouvel embarque-

ent se fit avec autant de précipita- Villiers de
on que leur départ de Rhodes ; il fal- l'Isle-Adam.
it même éviter un ennemi bien plus
doutable que les Turcs ; mais mal-
é cette précaution, la peste se glissa
ins les vaisseaux de la Religion ; plu-
eurs Chevaliers en moururent, &
itre autres Grégoire de Morgut, Grand-
rieur de Navarre, qui s'étoit signa-
é au siege de Rhodes, & les Cheva-
ers de saint Martin, Grimault &
vogadre. Le Grand-Maître, égale-
ient malheureux sur terre & sur mer,
t portant, pour ainsi dire, son en-
emi dans son sein, résolut pour le
oulagement des malades, de chercher
n air plus pur ; & avec la permission
lu Vice-Roi de Naples, il débarqua sa
olonie dans le golfe de Baïes. Après
voir reconnu le pays, il marqua un
amp proche les ruines de l'ancienne
ille de Cumes ; on y construisit par
on ordre des cabanes & des baraques
our le logement des Chevaliers & des
Rhodiens ; & de peur de surprise de
a part des Corsaires de Barbarie,
qui rodoient le long de ces côtes, il
it entourer ce petit camp de larges
fossés & de retranchements, qu'il fit
palissader, & fortifier par l'artillerie
qu'on tira des vaisseaux. Un prompt
succès suivit ce changement d'air ; la
plupart des malades guérirent, &

R 6

Villiers de l'Isle-Adam.

après un mois de séjour dans un climat si doux & si tempéré, le Grand-Maître, dans l'impatience de conférer avec le Pape au sujet d'un endroit convenable pour l'établissement de son Ordre, après lui avoir donné avis de son départ, se rembarqua avec sa colonie, & arriva peu de jours après à Civita-Vecchia. Il envoya aussi-tôt à Rome le Chevalier de Chevriere, pour baiser, de sa part, les pieds au Pape, & lui demander en même temps une audience au sujet de la triste révolution qui venoit d'arriver dans son Ordre. Le saint Pere fit partir l'Evêque de Cuença, Prélat Espagnol, & de sa famille, pour le féliciter sur son heureuse arrivée dans ses Etats. Mais, au lieu de répondre à son empressement, il lui fit dire, par cet Evêque, qu'il ne lui conseilloit pas de se remettre si-tôt en chemin, sur-tout pendant les ardeurs de la canicule; qu'il se reposât tranquillement avec sa colonie dans Civita-Vecchia, & que dans quelque temps il lui feroit savoir le jour qu'il pourroit lui donner audience: prétexte dont ce Pontife se servit pour n'avoir pas le Grand-Maître pour témoin d'une déclaration de guerre qu'il devoit faire publier solemnellement contre la France.

Pour l'intelligence de ce point d'hif-

toire, il faut savoir qu'Adrien ne fut pas plutôt élevé sur la Chaire de saint Pierre, qu'à l'exemple de ses prédécesseurs il en avoit donné avis au Grand-Maître; &, par le même bref, il lui marquoit qu'il n'avoit été sensible à cette nouvelle dignité, que par le desir d'en employer toute sa considération auprès des Princes Chrétiens, pour les réunir dans une sainte ligue contre les Infideles: protestation qu'il lui avoit réitérée depuis dans toutes ses lettres. Mais, comme si cette déclaration n'eût été que pur style Apostolique, au lieu de former une croisade contre les Turcs, il venoit de conclure une ligue contre lui, l'Empereur, le roi d'Angleterre & le Duc de Milan, pour attaquer les Etats du Roi Très-Chrétien, pendant que le Connétable de Bourbon, sous prétexte de quelque mécontentement particulier, devoit faire soulever une partie du royaume. La ligue ayant été signée, le Pape se rendit à l'Eglise de sainte Marie Majeure, le jour de l'Assomption: il y célébra la Messe pontificale, assisté de tout le sacré College, & on publia solemnellement une déclaration de guerre contre la France. La plupart des Cardinaux n'étoient pas d'avis que le Pape quittât le caractere de pere commun

Villiers de l'Isle-Adam.

1523.

Villiers de l'Isle-Adam.

des Fideles, & plusieurs lui représenterent qu'il devoit se réserver pour faire la fonction de Médiateur entre l'Empereur & le Roi de France ; mais sa passion pour la maison d'Autriche lui fit fermer l'oreille à de si justes considérations ; & ce Pontife, quoique très-homme de bien & très-désintéressé, se dévoua aveuglément à l'ambition d'un Prince qui vouloit envahir la France : ce qui fait voir qu'il ne suffit pas, pour le gouvernement, d'avoir des vertus particulieres, & que dans les grandes places il faut de grandes qualités & de grands talents. Mais, soit que Dieu eût voulu punir ce Pontife dès ce monde de cet esprit de parti, ou, ce qui est plus vraisemblable, que la longueur de la cérémonie l'eût trop fatigué, il ne put se trouver à un grand repas que le Cardinal Pompée Colonne, à la sortie de l'Eglise, donna à tout le sacré College, & aux Ambassadeurs des Princes qui étoient entrés dans la ligue. La fievre le prit en rentrant au Palais ; il en fut incommodé pendant plus de quinze jours ; &, ce ne fut que vers le vingt-cinq du même mois, & dans un intervalle qui lui donna sa maladie, qu'il fit dire au Grand-Maître qu'il étoit disposé à le recevoir dans Rome, & à lui donner audience.

Bozio, l. 2.

Le Grand-Maître, escorté de tous ses Chevaliers, se mit aussi-tôt en chemin. Anne de Montmorency, Maréchal de France, son petit-neveu, étoit alors à Rome : le Roi son maître l'y avoit envoyé, soit qu'il ne fût pas encore instruit de la démarche du Pape, soit pour l'obliger à se désister de la ligue. Ce Seigneur Français vint au devant de son oncle avec un superbe cortege, & le fut prendre bien loin de Rome ; & lorsque le Grand-Maître s'approcha de cette capitale du monde Chrétien, il trouva à sa rencontre l'Auditeur de la Chambre du Pape, son Maître-d'Hôtel, & les premiers Prélats de sa maison, qui vinrent, de sa part, lui faire compliment : ils étoient suivis par les Chevaux-légers & la Garde-Suisse de ce Pontife. On vit paroître ensuite les familles & les équipages des Cardinaux ; le Duc de Sesse, Ambassadeur de l'Empereur, le joignit au champ de Flore, & l'accompagna jusqu'au Palais. Le Grand-Maître passant sur le pont Saint-Ange, & dans la place de saint Pierre fut salué plusieurs fois par toute l'artillerie de la ville & du château. La Noblesse Romaine & tout le peuple accouroient pour voir ce grand homme qui avoit rempli Rome & le monde entier de sa réputation, & de la valeur avec laquelle il avoit défendu

Villiers de l'Isle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam. Rhodes. Ce fut avec ce cortege nombreux & magnifique qu'il entra dans le palais & dans l'appartement du Pape. Ce Pontife, quoique très-affoibli par sa maladie, quand il le vit entrer dans sa chambre, se leva de dessus sa chaise ; il s'avança même quelques pas au devant de lui, & le Grand-Maître s'étant prosterné pour lui baiser les pieds, il l'embrassa tendrement. Il le fit ensuite asseoir au milieu des Cardinaux qui se trouverent à cette audience ; &, après lui avoir dit plusieurs choses obligeantes sur la grandeur de son courage, & sur la valeur de ses Chevaliers, il l'assura qu'il n'oublieroit rien pour conserver un Ordre si utile à toute la Chrétienté. Il le congédia ensuite, en l'appellant le Héros de la Religion, & le généreux défenseur de la foi : titres qu'il avoit si justement mérités, mais auxquels l'Isle-Adam fut bien moins sensible qu'au refus constant qu'avoit fait le saint Pere de lui envoyer les secours qu'on lui avoit demandés tant de fois, & toujours inutilement.

Magnus Christi athleta & fidei catholicæ acerrimus propugnator.

Boz. l. 2, p. 20. Le Grand-Maître ne vit le Pape que cette seule fois ; la fievre le reprit, & devint si violente, que sentant que la fin de ses jours approchoit, il se fit apporter le saint Viatique ; & ayant fait venir dans sa chambre tous les Cardi-

naux, il les exhorta dans les termes les plus touchants, & avec beaucoup d'humilité, à lui donner un successeur qui réparât les fautes qu'il avoit pu commettre dans le gouvernement de l'Eglise. Il mourut le quatorze de Septembre, âgé de soixante & quatre ans. Villiers de l'Isle-Adam. 1523.

Ses obséques ne furent pas plutôt achevées que les Cardinaux, au nombre de trente-six, entrerent dans le Conclave; & peu après il s'y en trouva trente-neuf. La garde de ce Conclave fut confiée au Grand-Maître & à ses Chevaliers. Parmi ceux qui aspiroient à la tiare, Pompée Colonne & Jules de Médicis paroissoient devoir y prétendre le plus de part. La naissance illustre de Colonne, ses richesses, l'éclat de sa dépense, ses libéralités, un génie propre à conduire une intrigue, lui avoient acquis parmi les Cardinaux un grand nombre de partisans, & il avoit été assez habile pour leur persuader qu'en contribuant à son élévation, ils ne travailloient chacun que pour leur fortune particuliere. D'ailleurs, par la liaison étroite & héréditaire dans sa maison qu'il avoit avec l'Empereur, il étoit assuré des Cardinaux de la faction de ce Prince. On prétend qu'en entrant dans le Conclave il ne lui manquoit que deux voix pour rendre son élection assurée; & il se flattoit de les gagner par ses intri-

Villiers de l'Isle-Adam.

gues dans le parti contraire. Cependant Médicis balançoit ces avantages par le souvenir du feu Pape Léon X son oncle, dont la mémoire étoit récente, & encore très-chere à la plupart des Cardinaux, & sur-tout à ceux de sa création.

Jules de Médicis avoit toujours passé pour fils naturel de Julien de Médicis, jusqu'au Pontificat de Léon X. Ce Pape, qui n'avoit pour objet que la grandeur de sa maison, le déclara légitime sur la déposition d'un frere de sa mere, & le rapport de quelques Moines, qui certifierent qu'il y avoit eu entre son pere & sa mere une promesse de mariage : témoignage un peu suspect dans une affaire si delicate. Il entra d'abord dans l'Ordre des Chevaliers de Rhodes, & par le crédit du Pape, il en obtint bientôt de riches Commanderies & les premieres dignités. Mais se sentant plus propre pour les intrigues de la Cour que pour la guerre, il embrassa l'état ecclésiastique, & Léon X le créa Cardinal en l'année 1513. Il le pourvut depuis de la Légation de Boulogne, des Archevêchés de Florence, d'Ambrun, de Narbonne, & de l'Evêché de Marseille. Ce Pontife, qui en vouloit faire l'appui de sa maison, le combla de biens ; mais avec ce pouvoir suprême qu'il avoit dans l'Eglise,

il ne l'en put jamais rassasier. Sous son Pontificat, & en qualité de Cardinal neveu, Médicis eut beaucoup de part au gouvernement; & pendant que Léon ne paroissoit occupé que de ses plaisirs, lui seul en apparence soutenoit tout le poids des affaires. Il est cependant vrai que le Pape avoit de bien plus grandes vues que son neveu, plus de connoissance de ses véritables intérêts, & l'esprit sur-tout plus ferme & plus décisif. Lui seul formoit en secret les projets de toutes ses entreprises; mais pour autoriser le Cardinal neveu, & peut-être par paresse, il lui en laissoit l'exécution. Villiers de l'Isle-Adam.

Le Cardinal disposoit des charges & des dignités de la Cour; il ne se fit aucune promotion que par ses conseils & à sa recommandation: c'étoit comme un second Pape; & après la mort d'Adrien il étoit entré dans le conclave suivi de seize Cardinaux, tous créatures de son oncle, & qui, avant que d'aller au scrutin, prenoient de lui l'ordre qu'ils devoient tenir en donnant leurs suffrages. Leur dessein étoit de l'elever sur la Chaire de saint Pierre. Mais la faction de Colonne y formoit un obstacle invincible. Pour tâter le terrain, & essayer leurs forces, ces deux concurrents proposerent chacun différents Cardinaux de leur parti. Colonne mit sur les rangs

Villiers de l'Isle-Adam.

Jacobaccio, Cardinal d'un esprit borné; mais qui lui étoit étroitement attaché. Le parti de Médicis lui donna aussi-tôt l'exclusion, & Colonne faisoit la même manœuvre à l'égard de ceux qui étoient nommés par Médicis. Cette contestation dura plusieurs jours sans que l'un voulût céder à l'autre. Ces deux partis, animés par leurs chefs, prétendoient chacun avoir la gloire de les faire Papes, ou du moins que le souverain Pontife fût tiré seulement de leur faction. Sous un calme apparent les négociations secretes n'étoient pas moins vives. Colonne & Médicis, soit par eux-mêmes ou par leurs émissaires, n'étoient occupés qu'à gagner quelques suffrages, & à faire des conquêtes dans le parti opposé; mais les Cardinaux de chaque faction étoient si fidèles à leurs chefs, qu'on ne vit point de transfuges.

Le Cardinal de Médicis, comme s'il eût désespéré de parvenir au souverain Pontificat, & pour donner le change à Colonne, mit sur le tapis des Ursins, Cardinal très-capable par son âge avancé, par son érudition, & sur-tout par sa capacité dans les affaires du gouvernement; mais d'une maison où la haine pour celle de Colonne étoit héréditaire, & ennemi déclaré lui-même du Cardinal Colonne. Tous les Cardi-

naux de la faction de Médicis, par son ordre, lui donnerent un jour leurs suffrages. Ce fut un coup de foudre pour Colonne; il n'ignoroit pas que des Ursins, outre les créatures de Médicis, avoit dans sa faction même des amis particuliers qui pourroient se détacher de son parti pour porter des Ursins sur le trône de l'Eglise. L'épouvante le prit: il craignoit de voir la tiare sur la tête d'un homme aussi habile, & qui se serviroit du pouvoir souverain pour détruire sa maison. Dans la crainte de tomber sous sa domination, & pour s'assurer de son exclusion, après avoir tenté inutilement différents moyens, il se vit réduit à concourir lui-même à l'élection de son rival; il offrit de lui donner sa voix & toutes celles dont il disposoit. Ces deux chefs de parti s'aboucherent: il se fit encore différentes négociations, dans lesquelles Colonne ne négligea pas ses intérêts. Médicis, par un billet particulier, lui promit la charge de Vice-Chancelier de la sainte Eglise, & son palais qui étoit un des plus superbes bâtiments de Rome. Colonne, après avoir pris, autant qu'il put, ses sûretés, au prochain scrutin lui donna sa voix, & lui procura tous les suffrages de sa faction. Par la réunion de ces deux partis, toutes les contestations étant finies, après

Villiers de l'Isle-Adam.

Hist. des conclaves, t. 1. page 168.

Guichardini liv. 15.

Villiers de l'Isle-Adam.

deux mois & quatre jours qu'avoit duré le conclave, le Cardinal de Médicis fut élu d'un commun consentement le 19 de Novembre, & prit le nom de Clément VII.

Les Cardinaux, créatures de Léon X, & le peuple sur-tout qui se souvenoit avec plaisir de la grandeur & de la magnificence avec laquelle ce Pontife avoit vécu, aux premieres nouvelles de l'élection de son neveu, firent éclater leur joie. Ils disoient que Rome ne pouvoit qu'être heureuse sous le Pontificat d'un Prince témoin des grandes qualités de son oncle, & formé de sa main dans le gouvernement. Mais personne ne prit plus de part à son élévation que le Grand-Maître & ses Chevaliers. C'étoit le premier Religieux de cet Ordre qui fût parvenu au souverain Pontificat; & dans la triste conjoncture où la Religion se trouvoit, errante, sans couvent, sans demeure fixe & sans ports pour retirer sa flotte, ils regardoient l'élection d'un de leurs Chevaliers comme un effet particulier de la Providence, qui, par une grace si éclatante, avoit voulu adoucir l'amertume de leurs malheurs. Le Grand-Maître sentit moins la perte de Rhodes, & sous le Pontificat d'un Chevalier de son Ordre & par sa protection il se flatta de trouver bientôt

un asyle, & même un nouvel Etat, où, suivant son institut & par rapport à l'utilité commune des Princes chrétiens, la Religion pût continuer ses armements ordinaires contre les Infideles. Villiers de l'Isle-Adam.

De si justes espérances ne furent pas trompées, & depuis la fondation de l'Ordre, jamais Pape n'avoit témoigné tant d'estime ni une si tendre affection pour les Chevaliers de saint Jean. Le Grand - Maître, après la proclamation qu'un Cardinal fit de l'élection de Clément, ouvrit le conclave, & fut le premier qui baisa les pieds de ce Pontife. Il en reçut des remerciements publics sur le bon ordre & l'exactitude qu'il avoit apportés à l'égard du conclave; & le Clergé de saint Pierre de Latran s'étant rendu auprès du nouveau Pape pour le porter à l'Eglise, où il alla, suivi de tous les Cardinaux, le Chevalier Julien Ridolfi, Prieur de Capoue & Ambassadeur de l'Ordre, armé de toutes pieces, & monté superbement, le précédoit immédiatement, portant le grand étendard de la Religion: fonction qu'en qualité de Chevalier de S. Jean ce Pontife avoit exercée à l'élection de Léon X son oncle.

Le Pape ne fut pas plutôt débarrassé de cette foule de cerémonies inséparables de l'avénement au Pontificat,

Villiers de l'Isle-Adam.

qu'à la priere du Grand-Maître il lui accorda une audience en plein consistoire. Ce Prince l'avoit demandée pour lui rendre compte du siege de Rhodes, & pour faire éclater sur le premier théatre de la Chrétienté tout ce qui s'étoit passé à la défense de cette place. Le Vice-Chancelier de l'Ordre qui porta la parole, exposa de quelle maniere six cents Chevaliers enfermés dans Rhodes l'avoient défendue pendant six mois entiers contre deux cents mille Turcs qui étoient au pied de ses murailles. Il représenta ensuite le tonnerre & le feu continuel de leur artillerie, les fortifications ruinées, l'ennemi logé au pied des murailles, des assauts fréquents, ses Chevaliers jour & nuit aux mains avec les Infideles, & qui n'avoient abandonné cette place qu'après avoir perdu presque tous leurs confreres, leurs soldats & les plus braves des habitants, & lorsque l'ennemi avoit poussé ses travaux jusqu'au milieu de la place, & que le terrain même leur manquoit pour se retrancher, & pour combattre.

Cette relation excita en même temps l'admiration & la compassion de tout le sacré College : plusieurs Cardinaux, au récit de la mort de tant de Chevaliers qui avoient sacrifié leur vie à la défense de Rhodes, ne purent retenir leurs larmes, & le Pape, de concert avec tout le

le Consistoire, pour conserver un Ordre & un corps d'illustres guerriers si utiles à la Chrétienté, en attendant qu'on pût trouver une isle ou un port où ils continuassent leurs fonctions militaires, leur assigna, pour résidence, la ville de Viterbe, située à quarante milles de Rome, dans le patrimoine de S. Pierre: & il consentit que leurs vaisseaux & leurs galeres restassent dans le port de Civita-Vecchia. Villiers de l'Isle-Adam. *Boz. l. 2.*

A cette grace le saint Pere en ajouta une pleine de distinction pour l'Ordre, & très-honorable pour son chef; &, par un acte particulier du quinze Janvier, il ordonna que quand il tiendroit chapelle, le Grand-Maître auroit la premiere place à la droite du trône, & que dans les cavalcades il marcheroit seul, & immédiatement-avant Sa Sainteté: ce Pontife voulut que ce réglement fût inséré dans les regiftres du Maître des Cérémonies. Le Grand-Maître, pénétré de ces marques de sa bienveillance, avant son départ pour Viterbe, se rendit au palais pour l'en remercier, & il en obtint depuis plusieurs audiences, dans lesquelles il lui fit part de différentes propositions qu'on lui avoit faites au sujet d'un établissement fixe pour son Ordre, & qui remplaçât la perte de l'isle de Rhodes. Il lui dit que pendant la vacance du 1525. *Bozio, l. 24, p. 2.*

Villiers de l'Isle-Adam.

saint Siege, on lui avoit parlé de différentes places en terre-ferme, dont il auroit pu traiter; mais qu'il en avoit rejetté la proposition sur ce que cette situation ne convenoit pas à son institut, dont la profession étoit de servir d'escorte aux pélerins, qui, par dévotion, s'embarquoient pour visiter les lieux saints, & de défendre en même temps tous les Chrétiens qui navigeoieut dans les mers : qu'André Vendramino, ancien Religieux de l'Ordre, & Archevêque de Corfou, lui avoit conseillé de jetter les yeux sur le port de la Suda en Candie, ou sur l'isle de Cérigo, qui appartenoient à la République de Venise; mais que Sa Sainteté n'ignoroit pas que cette République, semblable à certaines femmes accoutumées à tout souffrir de l'emportement & de la violence de leurs amants, dissimuloit souvent les outrages du Turc, & que dans la crainte de s'attirer son ressentiment, elle n'oseroit recevoir au milieu de ses Etats un Ordre militaire que le Grand-Seigneur regardoit comme son perpétuel ennemi : qu'on lui avoit parlé aussi de l'Isle d'Elbe sur les côtes de la Toscane; mais que le Roi d'Espagne & le Prince de Piombino, étant maîtres des principales places de cette isle, il ne convenoit ni à la dignité de l'Ordre, ni même au bien commun de la Chrétien-

té que le Grand-Maître & le Conseil souverain de la Religion fussent dans la dépendance d'aucun Prince particulier. Il ajouta que quelques Chevaliers Espagnols des premiers de cette nation, peut-être de concert avec les Ministres que l'Empereur tenoit en Italie, lui avoient proposé les isles de Malte & du Goze, avec la ville de Tripoli, située sur les côtes d'Afrique, qui appartenoient à ce Prince en qualité de Roi de Sicile ; que cette derniere proposition, par rapport à différents ports qu'on trouvoit dans l'isle de Malte, ne lui avoit pas déplu ; mais que l'Empereur avoit des vues si fines & si cachées, qu'il craignoit que ce projet, en apparence l'effet de sa pieté, ne produisît dans la suite quelque espece d'assujettissement ; que, supposé même que l'Empereur leur accordât par une inféodation pure & simple les isles de Malte & du Goze, ils ne se chargeroient pas, sans une grande répugnance, d'une aussi mauvaise place que Tripoli, entourée de tous côtés de Barbares & d'Infideles, & que ce seroit envoyer à la boucherie tous les Chevaliers qu'on y mettroit en garnison.

Cependant, malgré ces considérations, qui n'étoient pas sans fondement, le Pape, après avoir mûrement balancé ces

Villiers de l'Isle-Adam.

différents partis, s'arrêta à la derniere proposition. Mais comme il n'ignoroit pas que l'Empereur n'étoit pas esclave de sa parole, sans s'expliquer autrement avec le Grand-Maître, il l'exhorta à prendre si bien ses mesures, qu'il ne fût pas la dupe des desseins secrets de ses Ministres, qui peut-être n'avoient en vue que de faire des Chevaliers de nouveaux sujets de leur maître. L'Isle-Adam étant arrivé à Viterbe, dépêcha à ce Prince, en qualité d'Ambassadeurs, le Prieur de Castille, le Chevalier Martinengue, cet excellent Ingénieur qui avoit acquis tant de gloire au siege de Rhodes, & le Commandeur Bozio, Chapelain de l'Ordre, mais que son habileté dans les négociations avoit rendu recommandable. Ces Ambassadeurs étant arrivés à Madrid, où se trouvoit alors l'Empereur, lui demanderent, au nom de tout l'Ordre, qu'il lui plût, par une inféodation libre & franche de tout assujettissement, leur remettre les isles de Malte & du Goze; & ils firent cette proposition sans parler de Tripoli, comme il leur avoit été enjoint par leurs instructions. Les Ambassadeurs lui représenterent que par cette concession, si digne de la libéralité d'un grand Prince, il se rendroit le restaurateur, & comme le second fondateur d'un Ordre qui, depuis plusieurs siecles, s'étoit consa-

cré à la défenſe des Chrétiens ; & que les Chevaliers, par leur établiſſement dans ces iſles, réprimeroient les brigandages des Corſaires de Barbarie, & mettroient à couvert de leurs incurſions les iſles de Sicile & de Sardaigne, le royaume de Naples, & toutes les côtes d'Italie.

Villiers de l'Iſle-Adam.

C'étoit bien l'intention de l'Empereur ; & quand il avoit fait inſinuer ce projet au Grand-Maître, peut-être qu'il avoit moins agi par un mouvement de générosité, que pour ſon propre intérêt. Outre les dépenſes conſidérables que lui coûtoient les garniſons qu'il étoit obligé d'entretenir dans ces iſles & dans Tripoli, dont il ſeroit déchargé, il comptoit que tous les Chevaliers, la terreur des Infideles, par leur valeur les tiendroient en reſpect, & que les eſcadres de la Religion ſerviroient d'un rempart invincible contre les entrepriſes du Grand-Seigneur, qui, après la conquête de l'iſle de Rhodes, pourroit être tenté d'attaquer celle de Sicile.

Ces motifs n'étoient que trop ſuffiſants pour le déterminer à conclure ce traité ; mais ce Prince, le plus grand politique de ſon ſiecle, qui tiroit ſouvent plus d'avantage de ſes négociations que de ſes armes mêmes, fit dire aux Ambaſſadeurs qu'il n'avoit d'éloi-

Villiers de l'Isle-Adam. gnement pour les propositions qu'ils étoient venus lui faire ; qu'il ne pouvoit pourtant se résoudre à aliéner Malte & le Goze, si Tripoli n'étoit comprise dans le méme traité ; qu'il exigeoit que le corps de la Religion lui prêtât serment de fidélité, comme à son Souverain ; qu'on créât de nouveau un second Bailli de la langue de Castille ; qu'en l'absence de l'Amiral, il n'y eût qu'un Chevalier de la langue d'Italie qui commandât les galeres : & comme il se doutoit bien que l'Ordre ne se résoudroit jamais à lui prêter serment de fidélité, il ajouta qu'il ne prétendoit point s'engager à fournir à Malte des grains à l'avenir. Par cette réserve, il s'assuroit une domination absolue sur les Chevaliers, qui ne pourroient jamais subsister sans ce secours.

Le Prieur de Castille & Martinengue resterent à la Cour de l'Empereur, & Bozio, de concert avec eux, revint en Italie, & se rendit à Viterbe auprès du Grand-Maître, auquel il communiqua les intentions de l'Empereur. De tout autre Souverain on ne les auroit pas écoutées ; mais la Religion ayant la plupart de ses commanderies dans la vaste étendue des états de ce Prince, on résolut d'attendre du bénéfice du temps, & des bons offices du Pape, quel-

Boz. l. 2, p. 16.

que adouciſſement à des conditions ſi dures : & cependant, pour entretenir toujours la négociation, on fit trouver bon à l'Empereur, avant de lui rendre une réponſe déciſive, que l'Ordre pût envoyer à Malte, au Goze & à Tripoli huit Commiſſaires ; ſavoir, un de chaque langue, pour viſiter ces places, & en faire enſuite leur rapport au Conſeil. Villiers de l'Iſle-Adam.

Le Grand-Maître avoit d'autant moins d'empreſſement à conclure ce traité, qu'il ſe préſentoit actuellement un nouveau projet bien plus glorieux, & plus avantageux pour l'Ordre, qui étoit de rentrer dans Rhodes, & d'en chaſſer les Turcs. L'auteur de cette entrepriſe étoit le Bacha Achmet, celui même qui avoit le plus contribué à la priſe de cette place. On a vu dans le Livre précédent, que Soliman n'étant pas content de Muſtapha qui commandoit ſous ſes ordres au ſiege de Rhodes, l'avoit deſtitué de ſon emploi, dont il avoit revêtu Achmet ; mais qu'à la priere de ſa ſœur, que Muſtapha avoit épouſée, ce Prince l'avoit envoyé en Egypte en qualité de Béglier-Béï. Il n'y réuſſit pas mieux qu'il avoit fait au ſiege de Rhodes ; ſoit incapacité pour les affaires du gouvernement, ſoit avarice, & qu'il tyranniſât ces peuples nouvellement ſoumis à l'empire des

Villiers de l'Isle-Adam.

Turcs, il se fit un soulevement général dans les provinces : une armée prodigieuse d'Arabes & d'Egyptiens le vinrent assiéger jusques dans le grand Caire, dont les habitants, par le même motif, entretenoient des relations secretes avec les rebelles.

La femme de Mustapha, alarmée des périls où elle se trouvoit exposée avec son mari, eut recours au Grand-Seigneur, son frere. Ce Prince, qui avoit tant d'intérêt d'étouffer promptement cette rebellion, avoit envoyé en Egypte Achmet à la tête d'une puissante armée pour dégager son beau-frere, & prendre en sa place le gouvernement de ces grandes provinces.

Hist. de Chalcondile, tom. 2. l. 14 p. 489.

Le nouveau Général battit d'abord les rebelles en quelques occasions ; mais après avoir établi la réputation de sa valeur, & la crainte de ses armes, il tâcha de gagner les mécontents par une conduite toute opposée à celle de Mustapha : les tributs par son ordre furent considérablement diminués. Comme il aspiroit secrétement à se rendre indépendant, & maître absolu de ce royaume, il éloigna les Officiers Turcs, odieux aux Egyptiens, en même temps qu'il fit remplir leur place par des Seigneurs de cette nation : & pour s'attacher un corps de troupes qui ne dépendît que de lui, il rassembla ce qui

reſtoit de Mamelus en Egypte, & qui, depuis la domination des Turcs, étoient diſperſés dans les provinces les plus éloignées. Il s'en fit des gardes, augmenta leur ſolde ordinaire, & pour-lors, ſéduit par des démonſtrations d'affection & d'attachement qu'il devoit moins à ſon mérite qu'à ſa fortune, & ſe croyant maître des cœurs, parce qu'il l'étoit du pays par ſa dignité, il fut aſſez hardi pour prendre ouvertement le nom & les ornements de Souverain. Comme il ne doutoit pas que Soliman, infiniment jaloux de ſon autorité, n'envoyât contre lui une armée, il chercha à ſe faire un appui & des alliances parmi les Princes Chrétiens; & il envoya un de ſes partiſans au Pape & au Grand-Maître, pour leur propoſer une ligue contre Soliman. Cet Agent préſenta à l'un & à l'autre des lettres de ſon maître, par leſquelles il leur mandoit que ſi les Chevaliers arrivoient devant Rhodes avec un corps de troupes, ils pouvoient compter, à la faveur des intelligences qu'il avoit dans cette place, de s'en rendre les maîtres, ou du moins qu'une de ſes créatures qui commandoit dans les deux tours du port, les y recevroit au premier ordre qu'il verroit de ſa part. Villiers de l'Iſle-Adam.

Le Grand-Maître écouta ces propoſitions avec plus de joie qu'il n'en

Villiers de l'Isle-Adam.

laissa paroître. Il répondit à cet Envoyé qu'il ne pouvoit s'engager dans cette entreprise sans l'avoir communiquée à la plupart des Souverains de la Chrétienté ; mais que le Béglier - Béï son maître auroit bientôt de ses nouvelles ; & après lui avoir fait un présent considérable, il le congédia, & trouva le moyen de le faire repasser avec sûreté en Egypte. Un projet de cette importance occupoit toutes les pensées du Grand-Maître, lorsque le Commandeur de la Roche-Aimon, qui arrivoit de la mer, lui amena des Rhodiens qui le déterminerent entiérement à tenter cette entreprise.

Pour l'intelligence de ce point d'histoire, il faut savoir que le Grand-Maître, malgré toutes les disgraces arrivées à son Ordre, & pour tenir les Chevaliers dans l'exercice continuel des armes contre les Corsaires, envoyoit souvent des vaisseaux en course. Un de ses vaisseaux, commandé par la Roche-Aimon, fut rencontré par quelques Marchands Rhodiens, qui navigeoient dans la Méditerranée : ils reconnurent le pavillon de l'Ordre, & l'envie de pouvoir encore embrasser une fois un de leurs anciens maîtres, les fit arriver à bord. Ils entrerent dans le vaisseau du Chevalier, qui les reçut avec une joie réciproque, & qui les

régala magnifiquement. Dans la chaleur du repas, & dans un lieu plein de liberté & de confiance, ces Rhodiens se répandirent en plaintes contre la tyrannie des Turcs, & regrettoient la juste domination des Chevaliers : de ces regrets ils passerent à des vœux & à des souhaits pour le rétablissement de la Religion dans leur isle. Comme ces marchands étoient des principaux citoyens de Rhodes, il examina avec eux les différents moyens dont on pourroit se servir pour chasser les Turcs ; il trouva tant de facilité, qu'il les engagea à venir avec lui en Italie : & après être debarqués à Civita-Vecchia, il les amena à Viterbe, & il les présenta secrétement au Grand-Maître, dont ils furent reçus avec beaucoup de bonté.

Villiers de l'Isle-Adam.

Ces marchands, que la Roche-Aimon avoit pris soin de déguiser, conféreent en secret avec l'Isle-Adam, & lui représenterent que les murailles & les fortifications de Rhodes n'étoient point encore rétablies ; qu'il y avoit même une assez foible garnison dans la place, & que l'Aga qui commandoit dans les deux tours du port, & dont nous venons de parler, Chrétien renié, mais par foiblesse & par la crainte des tourments, conservoit toujours une secrete inclination pour la foi de ses peres ;

Villiers de l'Isle-Adam.

qu'il servoit même, autant qu'il le pouvoit faire sans se nuire, de protecteur à tous les Chrétiens de l'isle, & que le peuple ne verroit pas plutôt arborer les étendards de l'Ordre, que, pourvu qu'on lui portât des armes, il les tourneroit avec plaisir contre les tyrans & les ennemis de la Religion.

Le Grand-Maître, en habile politique, fut ravi, pour le succès de ses desseins, d'avoir dans la place plus d'une intelligence; il exhorta ces marchands à persévérer dans leurs bonnes intentions pour l'Ordre : & après les avoir comblés de caresses & de présents, il les fit reconduire avec le même secret qu'ils étoient venus jusqu'à l'endroit où leur vaisseau les attendoit.

Ce Prince, de concert avec le Pape, fit passer ensuite jusqu'à Rhodes le Commandeur Bozio, excellent négociateur, qui entra dans la ville déguisé en marchand : il reconnut lui-même l'état de la place, la force de la garnison, la disposition & le nombre de ce qui y restoit d'habitants Grecs. Il poussa encore plus loin le succès de sa négociation; & par l'entremise du Métropolitain Grec, ami de l'Aga, il s'aboucha avec cet Officier : il avoit pris la précaution, avant de se trouver à cette entrevue, de remplir un des blancs seings que le Grand-Maître lui avoit

confiés, d'une lettre pour cet Aga, dans laquelle il lui offroit de magnifiques récompenses, s'il vouloit tenir la parole qu'Achmet avoit donnée; & en même temps il lui fit voir la lettre que ce Béglier-Béï avoit écrite à son sujet, & par rapport aux deux tours de Rhodes. L'Aga, après avoir été quelque temps sans rien répondre à Bozio, se détermina tout d'un coup: il lui déclara qu'il y avoit long-tems qu'il souhaitoit de rentrer dans le sein de l'Eglise; il donna sa parole à l'envoyé du Grand-Maître de recevoir ses Chevaliers dans les tours où il commandoit, pourvu qu'outre les troupes nécessaires pour s'y maintenir, & pour faire le siege de la ville, on envoyât incessamment des vivres, des munitions de guerre & de bouche, & sur-tout de quoi armer les habitants de l'isle. Tout sembloit faire espérer un heureux succès de cette entreprise, lorsqu'on apprit que le Grand-Seigneur avoit prévenu les desseins d'Achmet, & l'avoit fait périr. Ce Prince, instruit de sa rebellion, avoit envoyé contre lui, à la tête d'une puissante armée, son favori appellé Ybrahim, Albanois de naissance, & aussi bon Général qu'adroit Courtisan.

Villiers de l'Isle-Adam.

Achmet s'étoit flatté que l'entreprise de Rhodes causeroit en sa faveur une

Villiers de l'Isle-Adam.

puissante diversion : mais du côté de l'Ordre, & même par l'impuissance des Chevaliers, on n'avoit encore fait aucun mouvement : ainsi l'entrée d'Ybrahim dans l'Egypte jetta une consternation générale parmi les partisans d'Achmet. Il ne laissa pas en homme de courage de se préparer à soutenir la guerre. Il envoya des ordres de tous côtés pour faire avancer les troupes des provinces les plus éloignées ; mais il fut mal obéi : une autorité usurpée n'est jamais bien affermie dans les commencements d'une nouvelle domination : plusieurs de ses principaux Chefs, sous differents prétextes, éviterent de se déclarer ouvertement contre leur légitime Souverain. Ybrahim, averti de cette disposition, leur promit une ample amnistie, & même des récompenses, s'ils se défaisoient de ce rebelle. Ces traîtres l'étoufferent dans le bain, ouvrirent les portes du grand Caire à Ybrahim, & se soumirent à son autorité. Ce Général envoya aussi-tôt la tête d'Achmet au Grand-Seigneur, qui, par cette prompte expédition, se vit délivré de l'embarras de soutenir la guerre dans un pays éloigné, & parmi une nation ennemie de tout temps des Turcs, & où sa puissance n'étoit pas encore assez affermie.

La mort de ce rebelle effraya l'Aga

de Rhodes ; la crainte d'être découvert & enveloppé dans sa disgrace, l'obligea de presser l'exécution de l'entreprise où il étoit entré ; & par le même motif le Grand-Maître, qui ne pouvoit plus espérer de secours ni de diversion du côté de l'Egypte, avant de s'engager plus avant, voulut pressentir les Princes chrétiens, & voir quelles forces il en pourroit tirer. Villiers de l'Isle-Adam.

Pendant ces révolutions arrivées en Egypte, les Commissaires que le Grand-Maître & le Conseil avoient envoyé pour visiter Malte, Goze & Tripoli, à leur retour firent leur rapport de l'état où ils avoient trouvé ces isles & la ville de Tripoli. Ils dirent que l'isle de Malte n'étoit autre chose qu'un rocher de pierre de tuf, qui pouvoit avoir six à sept lieues de longueur sur trois ou quatre de largeur, & environ vingt lieues de circuit ; qu'on ne trouvoit au plus sur la superficie de ce rocher que trois ou quatre pieds de terre, encore toute pierreuse, peu propre à produire du bled & d'autres grains ; mais abondante en figues, en melons, & en d'autres fruits qui y étoient très-communs, & que le principal commerce de cette isle consistoit en miel, en coton & en cumin, que les habitants échangeoient contre des grains ; qu'à l'exception de quel-

Villiers de l'Isle-Adam.

ques fontaines qu'on rencontroit dans le fond de l'isle, on y manquoit d'eau vive, & même de puits, à quoi les habitants suppléoient par des citernes; que le bois n'y étoit pas plus commun; qu'on le vendoit à la livre, & que les habitants, pour faire cuire leurs viandes, étoient réduits à se servir de fiente de vache séchée au soleil, ou de chardons sauvages; que la capitale de l'isle, appellée *la Cité notable*, étoit située au milieu de cette isle sur une colline, & de difficile accès à cause des rochers dont la plaine étoit remplie; que cette place n'avoit que de simples murailles, sans autres fortifications que quelques tours élevées sur les portes de la ville; que sur la côte méridionale de l'isle on n'y trouvoit ni ports, ni golfes, ni cales: que tout le rivage en cet endroit n'étoit bordé que de grands rochers & d'écueils, contre lesquels les vaisseaux poussés par un vent violent, & surpris par quelque tempête, faisoient souvent naufrage: mais que du côté opposé on découvroit plusieurs pointes ou caps, & des endroits en forme de golfes ou de cales, pour y pouvoir mouiller. Ils ajouterent qu'ils étoient entrés dans le grand port, qui étoit défendu par un fort appellé *le Château saint Ange*, & qu'ils

avoient trouvé au pied de ce château une petite ville appellée communément *le Bourg*; que ce port n'étoit séparé d'un autre appellé le *Port Musciet*, que par une langue ou pointe de rocher : qu'outre la capitale, le château & le bourg, il y avoit encore environ quarante casales ou bourgades composées de plusieurs hameaux répandus dans la campagne, & où l'on trouvoit environ douze milles habitants, hommes, femmes, enfants, la plupart pauvres & misérables à cause de la stérilité du terroir.

Ces Commissaires présenterent au Grand-Maître & au Conseil un plan de cette isle, où l'on avoit pris soin de marquer exactement plusieurs petits golfes & cales où se retiroient ordinairement des pêcheurs, & quelquefois des Corsaires. Ils ajouterent que la commodité de tant de ports si favorables aux armements de la Religion leur faisoit croire qu'on ne devoit pas rejetter les propositions de l'Empereur, pourvu qu'il ne prétendît pas pour cette donation les assujettir à tourner leurs armes contre ses ennemis particuliers.

A l'égard de l'isle du Goze, appellée par ses habitants *Gaudisch*, ils dirent qu'elle n'étoit séparée de celle de Malte que par un canal étroit, appellé *Freo*, d'une lieue & demie ou deux

Villiers de l'Isle-Adam.

lieues de largeur, au milieu duquel étoient placées les petites isles ou rochers appellés *Cumin* & *Cuminot ;* que le circuit du Goze étoit d'environ huit lieues, sa longueur de trois, & sa largeur d'une & demie ; qu'ils n'y avoient trouvé aucun port ; que cette isle étoit environnée de rochers escarpés & d'écueils, de sorte qu'on n'y pouvoit aborder qu'avec bien de la difficulté. Cependant que le terroir leur en avoit paru fort fertile ; qu'il y avoit encore cinq mille personnes, hommes, femmes & enfants dispersés en différents villages, & pour leur sûreté contre les Corsaires on y avoit construit un château situé sur une montagne, mais qui leur avoit paru mal fortifié, & de peu d'importance ; que tout foible qu'il étoit, ils ne croyoient pas qu'il fût de la prudence du Conseil d'accepter l'offre qu'on faisoit de l'isle de Malte séparément de celle du Goze qui en étoit trop voisine, & qui pourroit servir un jour de retraite à leurs ennemis.

Ces Commissaires ne formerent pas le même jugement de la ville & du château de Tripoli ; ils représenterent au Conseil que cette place, située sur la côte de Barbarie ; & à près de quatre-vingt lieues de Malte, n'avoit

aucunes fortifications ; qu'il étoit même presque impossible d'y en construire sur un terrein & un fond sablonneux & plein d'eau ; que les fossés étoient peu larges & encore moins profonds ; le port & le château commandés par une montagne voisine ; enfin, que cette ville étoit environnée des Etats du Roi de Tunis, qui ne souffriroit pas long-temps des Chrétiens ; que l'éloignement où elle étoit de Malte ne permettroit pas, si elle étoit attaquée, d'y jetter un prompt secours ; que le bled étoit encore plus rare à Tripoli qu'à Malte, à cause de la stérilité du terroir qui ne porte que des dattes ; d'où ils conclurent qu'en se chargeant de la défense de cette place on s'exposeroit à perdre tous les Chevaliers qu'on y enverroit en garnison.

Villiers de l'Isle-Adam.

Le Grand-Maître fit part au Pape de cette relation, & il le pria d'interposer ses bons offices auprès de l'Empereur, pour l'obliger à décharger l'Ordre de la défense de Tripoli, & des autres conditions onéreuses qu'il vouloit attacher à l'inféodation de Malte. Mais dans cette conjoncture il ne pouvoit guere choisir d'intercesseur auprès de Charles-Quint qui fut moins agréable & plus suspect à ce Prince, que Clément VII. Il se négocioit actuellement une ligue entre ce Pontife, le Roi d'Angleterre & les

1524. Août. *Boz l. 2. p. 37.*

Villiers de l'Isle-Adam. Vénitiens, pour maintenir la liberté de l'Italie, menacée d'une entiere invasion depuis la perte de la bataille de Pavie, où François premier, Roi de France, avoit été fait prisonnier par les Généraux de l'Empereur.

1525. 24 Février. Ce Prince, si digne d'une meilleure fortune, étoit entré en armes dans le duché de Milan, qu'il prétendoit lui appartenir, & à la Reine Claude sa femme, du chef de Valentine Visconti, femme de Louis, Duc d'Orléans, frere de Charles VI. Les Sforces s'en étoient emparés au préjudice des Princes de la maison d'Orléans. François Sforce en étoit actuellement en possession : l'Empereur, sous prétexte de le maintenir comme son vassal, avoit fait entrer une puissante armée dans le Milanois, & depuis la bataille de Pavie, ses Généraux agissoient moins en qualité de protecteurs & comme Commandants des troupes auxiliaires, qu'en conquérants. Ils mirent au nom de l'Empereur des garnisons dans les principales villes de ce Duché, sous prétexte que le nouveau Duc n'en avoit pas reçu encore l'investiture. Le Pape & les Princes d'Italie, qui au commencement de cette guerre redoutoient également le voisinage de deux Princes si puissants, eussent bien sou-

haité que les Français n'eussent point troublé Sforce dans la possession du Milanois. Villiers de l'Isle-Adam.

La prison du Roi ramena dans le parti de la France, non-seulement les Princes d'Italie, mais encore le Roi d'Angleterre; Sforce même qui ne craignoit plus rien du côté d'un Prince prisonnier, & opprimé lui-même par les Impériaux qui continuoient à le dépouiller de ses Etats, négocioit une ligue contre celui qui vouloit engloutir toute l'Europe, & qui aspiroit à la monarchie universelle.

Telle étoit la situation des affaires & le sujet ou le prétexte d'une guerre, dont l'ambition de Charles-Quint étoit la véritable cause & la seule origine. Après la mort de l'Empereur Maximilien, ce Prince & François premier avoient été concurrents dans l'élection pour l'Empire. Cette rivalité des droits & des prétentions dont les Souverains ne manquent guere quand ils ne manquent pas de forces, des qualités excellentes, mais opposées dans l'un & l'autre; tout cela avoit excité entre ces deux grands Princes une émulation de gloire, suivie depuis l'élection de Charles-Quint d'une animosité que le sang de tant de milliers de leurs sujets n'avoit encore pu éteindre. On admiroit, à la vérité, dans François premier un

Villiers de l'Isle-Adam.

courage à l'épreuve des plus grands périls de la guerre, une noble franchise & digne d'un meilleur siecle, une foi inviolable dans ses traités, de la bonté & de la clémence à l'égard de ses sujets; mais il eût été à souhaiter que ce Prince eût eu moins d'attachement pour ses plaisirs, plus de secret dans ses affaires, d'attention & de suite dans l'exécution de ses desseins, & que de ses favoris il n'en eût pas fait ses Ministres & ses Généraux. Charles-Quint, au contraire, avoit toutes les qualités d'un grand politique; mais peu de ces vertus du cœur qui honorent un particulier : plein d'une ambition sans bornes, n'agissant que pour son intérêt, impénétrable dans ses desseins, ne perdant jamais de vue les différentes dispositions de tous les Princes de l'Europe; plus habile que tous ses Ministres, heureux dans le choix de ses Généraux, insensible aux plaisirs de la table; & s'il n'étoit aussi chaste que l'exigent les préceptes du christianisme, au moins, pour éviter le scandale, il prenoit autant de précautions pour dérober ses galanteries à l'œil pénétrant du courtisan, que les autres Princes de son temps affectoient de les faire éclater. Du reste, sans foi, sans probité, sans parole, même sans reconnoissance; & cependant n'oubliant

rien pour s'en donner les apparences & tous les dehors. Villiers de l'Isle-Adam.

Il étoit bien difficile qu'avec de si grandes qualités deux Princes, tous deux ambitieux, braves, puissants & voisins, demeurassent long-temps en paix, & y laissassent le reste de l'Europe. Sur leurs portraits que nous n'avons fait qu'ébaucher, le lecteur jugera sans peine que la fortune devoit se déclarer pour le plus habile; aussi François premier avoit succombé sous la puissance de son ennemi; il étoit alors question de négocier la paix & sa liberté. Charles-Quint mettoit l'une & l'autre à un si haut prix, que le Roi, rebuté de la dureté des conditions, protestoit hautement qu'il remettroit plutôt la couronne au Dauphin son fils, que d'en arracher lui-même un des plus beaux fleurons.

Mais la Régente sa mere, sans s'arrêter à un dessein que le chagrin de sa prison avoit produit, prit le parti d'envoyer en Espagne la Duchesse d'Alençon sa fille & sœur du Roi, Princesse ornée de toutes les graces de la nature, élevée dans les intrigues de la Cour, & d'un génie aussi souple que si elle ne fût pas née avec cet orgueil & cet empire que donne une rare beauté, soutenue sur-tout par une naissance, si illustre. La Régente se flattoit qu'elle

Villiers de l'Isle-Adam. obtiendroit de l'Empereur la liberté du Roi son frere à des conditions moins odieuses. Elle nomma, pour l'assister dans cette importante négociation, l'Archevêque d'Embrun, connu depuis sous le nom de Cardinal de Tournon, l'Evêque de Tarbes, depuis Cardinal de Gramont, & Séluc, Premier Président du Parlement de Paris. L'annaliste de l'Ordre de saint Jean de Jérusalem rapporte que la Régente, prévenue de l'affection du Grand-Maître pour la personne & le service du Roi son fils, lui dépêcha un courrier pour le prier de vouloir bien conduire en Espagne sur les galeres de la Religion la Princesse sa fille; que le Maréchal de Montmorency, son petit-neveu, lui en écrivit, par ordre de la Régente, dans les termes les plus pressants, & que ce Seigneur, pour le déterminer par son propre intérêt à faire ce voyage, lui représenta que dans le besoin que son Ordre avoit d'un établissement fixe & assuré, il applaniroit, par sa présence, & en traitant lui-même avec l'Empereur, ce nombre infini de difficultés que les Ministres de ce Prince en Italie faisoient naître au sujet de l'inféodation des isles de Malte, du Goze & de la ville de Tripoli.

Boz. t. 3. l. 2 p. 38. L'Isle-Adam communiqua au Pape les

les dépêches de la Régente. Clément, qui étoit actuellement en liaison avec cette Princesse, approuva fort ce voyage : il desiroit la liberté du Roi, peut-être moins par considération pour le Roi même, que par crainte de la puissance redoutable de son ennemi : il se flattoit que, si on pouvoit rompre les chaînes de François premier, ce Prince, pour se venger de la dureté de sa prison, ne manqueroit pas de reprendre les armes, & que la guerre allumée entre deux ennemis si implacables, feroit la sûreté des autres Souverains, & maintiendroit la paix dans le reste de l'Europe. Le Grand-Maître, sur la réponse de sa Sainteté, s'embarqua sur les galeres de la Religion à Civita-Vecchia, & se rendit à Marseille, où il salua la Régente. En attendant la Duchesse d'Alençon, il eut plusieurs conférences avec cette Princesse.

1525.
25 de Juin.

Les Ministres de l'Empereur, alarmés & jaloux de ce voyage dont ils ignoroient le motif, firent saisir en Italie tous les revenus de la Religion. L'Empereur ne manqua pas d'approuver leur conduite : ce Prince étoit d'ailleurs mécontent du Grand-Maître & du Conseil. Nous avons dit qu'il leur avoit offert pour retraite, les isles de Malte, du Goze, & la ville de Tri-

Villiers de l'Isle-Adam.

poli : la lenteur que l'Ordre avoit apportée à lui rendre une réponse positive, l'engagea à en écrire en particulier aux langues d'Arragon & de Castille ; dont les Chevaliers étoient nés ses sujets : & il envoya au Conseil un Chevalier Espagnol, appellé Pierre Fernandès Hérédia, ou Erréra, qui étant arrivé à Viterbe, représenta de sa part aux Seigneurs du Conseil, que dans la pensée que la Religion accepteroit avec autant de joie que de reconnoissance un établissement aussi considérable, il avoit différé depuis dix-huit mois à fortifier ces isles ; qu'il demandoit que le Conseil s'expliquât nettement sur ces propositions. Cet Envoyé ajouta avec hauteur, que s'il se trouvoit quelque langue qui s'y opposât, l'Empereur son maître sauroit bien y donner ordre.

Ce Prince ébloui par une constante prospérité, & devenu plus fier par la prison du Roi, se croyoit en état de donner la loi à toutes les Puissances de l'Europe : & cet esprit de domination s'étoit répandu jusques dans les langues originaires de ses Etats. La plupart des Chevaliers Espagnols vouloient dominer dans le Conseil ; & ils demandoient qu'on acceptât sur le champ les offres de l'Empereur avec la dépendance & l'assujettissement qu'il y

attachoit : quelques - uns mêmes laiſ- soient entrevoir que ſi les Français ne ſe conformoienr pas à leur diſpoſition, ils s'en ſépareroient ; qu'ils s'établiroient dans Malte indépendamment du Grand - Maître, & qu'ils eſpéroient obtenir de l'Empereur l'union de l'Ordre dè Monteze, fondé en Eſpagne, à leur Congrégation particuliere, pour dédommager l'Ordre de ce qu'il perdroit en France par l'éloignement des Commandeurs & des Chevaliers Français.

Villiers de l'Iſle-Adam.

Mais le Conſeil, & les plus ſages même des langues d'Eſpagne, qui avoient horreur d'un ſchiſme, répondirent à cet Envoyé, que tout l'Ordre étoit très-reconnoiſſant des offres généreuſes de Sa Majeſté Impériale ; mais que dans une affaire auſſi importante, ils ne pouvoient prendre aucune réſolution déciſive ſans la préſence du Grand - Maître, & le conſentement exprès du Pape ; qu'ils en alloient écrire inceſſamment à l'un & à l'autre ; qu'ils apprenoient que le Grand - Maître étoit parti pour ſe rendre à la Cour de l'Empereur, dans le deſſein d'être inſtruit par lui - même de ſes intentions au ſujet de l'isle de Malte, & qu'ils eſpéroient que, pour le bien & l'honneur de la Religion, ce grand Prince voudroit bien relâcher quelque choſe des conditions atachées à cette inféodation.

ce avant que de se rendre à sa Cour. Pour prévenir les desseins que l'Empereur auroit pu avoir, en cédant l'isle de Malte aux Chevaliers, d'en faire ses vassaux, il lui insinua adroitement que, quoiqu'ils fussent tous nés sujets de différents Souverains, l'Ordre, en général, par sa profession, ne dépendoit d'aucun; qu'un Chevalier, Français de nation, n'étoit pas plus attaché au Roi de France qu'à Sa Majesté Impériale; que l'unique objet de son institut étoit de défendre également tous les Chrétiens contre les incursions des Infideles; que depuis tant de siecles que son Ordre subsistoit avec quelque sorte de gloire, on n'avoit point vu qu'il eût jamais pris parti contre aucun Prince Chrétien en faveur d'un autre. Il entra ensuite dans l'affaire de Malte; &, sans s'arrêter à la dureté des conditions que l'Empereur vouloit prescrire, il lui dit, en général, qu'il y avoit long-temps que la Religion auroit profité des bontés de Sa Majesté Impériale, si on n'avoit pas été retenu par l'espérance de rentrer dans Rhodes; qu'il y avoit un parti formé pour l'exécution de cette entreprise: & là-dessus, avec la permission de l'Empereur, il fit entrer dans sa chambre le Commandeur Bozio, qui lui rendit compte, en détail, de toutes les mesures qu'il avoit prises à ce

Villiers de l'Isle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

sujet avec les principaux habitants. Il ajouta qu'il ne demandoit à l'Ordre que l'argent néceſſaire pour lever trois ou quatre mille hommes, & pour porter en même temps des armes aux habitants que les Turcs avoit déſarmés avec grand ſoin.

L'Empereur entra dans les vues du Grand-Maître : cependant, avant que de s'y engager plus avant, il lui conſeilla d'en conférer avec le Duc d'Albe, le plus habile de ſes Généraux. Il ajouta que ſi ce Seigneur en trouvoit l'exécution poſſible, il donneroit volontiers, pour en faciliter le ſuccès, vingt-cinq mille écus ; qu'il ſouhaitoit que les autres Souverains de la Chrétienté y vouluſſent contribuer ; mais que ſi ce projet n'avoit point de ſuite, l'Ordre, pour ſon établiſſement, pourroit toujours compter ſur l'iſle de Malte ; &, pour prémices de ſa bonne volonté, il donna, ſur le champ, une pleine & entiere main-levée de tous les revenus que ſes Miniſtres en Italie avoient fait arrêter. L'Iſle-Adam, qui n'ignoroit pas que les Souverains ne veulent jamais avoir tort, remercia ce Prince de cet effet de ſa juſtice, dans les mêmes termes que s'il en eût obtenu une grace. Avant de ſe retirer, il lui demanda la permiſſion de pouvoir ſaluer le Roi de France ; ce que l'Empereur lui ac-

corda volontiers, dans la vue que le Grand-Maître pourroit contribuer à la négociation de la paix. Villiers de l'Isle-Adam.

Un Officier de ses Gardes, par son ordre, le conduisit dans l'appartement de François I. Ce Prince y étoit plutôt gardé en criminel d'Etat, qu'en prisonnier de guerre. Charles-Quint, quoique vassal du Roi, pour arracher de son Seigneur une rançon immense, & des conditions exhorbitantes, n'avoit rien oublié pour lui rendre sa prison insupportable. Des traitements si indignes & si pleins de dureté avoient jetté François I dans une sombre mélancolie, qui fut suivie d'une fievre violente. L'arrivée de la Princesse sa sœur, qu'il aimoit tendrement, lui causa le premier mouvement de joie qu'il eût ressenti depuis sa disgrace. Sa santé se rétablit, & le Grand-Maître, dans cette conjoncture, ayant été introduit dans sa chambre, le Roi l'embrassa tendrement, loua la généreuse défense qu'il avoit faite à Rhodes, & ordonna aux Ministres qui avoient accompagné la Princesse sa sœur, de ne rien traiter dans leurs négociations avec les Ministres de l'Empereur, sans la participation de l'Isle-Adam. Ce Seigneur fut admis dans toutes leurs conférences; il y faisoit la fonction de médiateur. Sa dignité, sa haute réputation, sa prudence, son habileté don-

Villiers de l'Isle-Adam.

noient un grand poids à ses remontrances, & il n'oublioit rien pour concilier les intérêts de ces deux Princes ; & , pour les porter , par une paix solide, à réunir leurs armes contre l'ennemi commun du nom Chrétien. La Duchesse d'Alençon , de son côté , employoit tous les charmes de son esprit pour vaincre la dureté & l'obstination de l'Empereur ; mais ce Prince, uniquement occupé de ses intérêts , & qui , par la prison du Roi , se flattoit d'être bientôt maître d'une partie de la France , ne faisoit que des propositions déraisonnables. Outre les renonciations qu'on lui offroit de la part du Roi , à ses droits sur le Milanois & sur le Royaume de Naples, à l'hommage des Comtés de Flandres & d'Artois ; & outre des sommes immenses , Charles-Quint demandoit encore le Duché de Bourgogne , pour être en état, si la guerre recommençoit, de porter ses armes dans le cœur de la France & jusqu'aux portes de Paris. Le Roi, qui connoissoit l'importance de cette aliénation , en rejetta la proposition avec beaucoup de fermeté ; & , pour faire voir à l'Empereur qu'il renonceroit plutôt à sa liberté qu'à une portion si importante de sa Couronne , il résolut de se séparer de la Duchesse sa sœur, & de se priver de la présence d'une Princesse qui faisoit son unique consolation. Il la

fit partir pour retourner en France, & elle fut même obligée de prendre ce parti, sur des avis qu'elle reçut secrétement que l'Empereur ne cherchoit qu'un prétexte pour la faire arrêter. Villiers de l'Isle-Adam.

Charles-Quint, le Prince de son temps le plus artificieux, pour laisser expirer le sauf-conduit qu'il lui avoit donné, avoit fait traîner exprès les négociations. Le départ de la Duchesse le surprit, & il envoya ordre sur les confins d'Espagne de l'arrêter le jour que le terme de son sauf-conduit seroit expiré; mais la Princesse, bien avertie de cette supercherie, faisoit, en s'en retournant, le même chemin en un jour qu'elle n'avoit fait qu'en quatre en entrant en Espagne. Cette diligence & son arrivée sur la frontiere avec une grosse escorte le dernier jour du sauf-conduit empêcherent les Officiers de l'Empereur d'entreprendre sur sa personne, & par-là l'Empereur ne put tirer aucun avantage de son artifice.

Le départ de la Princesse ne rallentit point le zele du Grand-Maître & ses bons offices pour la paix. Il en représentoit souvent la nécessité à l'Empereur & à ses Ministres, & il leur faisoit envisager que pendant que les armes de ce Prince étoient occupées contre la France, Soliman étendoit ses conquêtes sur la Hongrie, & s'ou- 1525. *Bozio, l. 3, p. 141.*

Villiers de l'Isle-Adam.

vroit un chemin pour pénétrer jusques dans l'Autriche & les Pays héréditaires. Quand d'un autre côté ce Seigneur approchoit du Roi, il lui faisoit comprendre combien sa présence étoit nécessaire dans son royaume ; mais il lui faisoit sentir en même temps qu'il n'obtiendroit jamais sa liberté de l'Empereur, que par la cession du duché de Bourgogne. Enfin, il agit si heureusement auprès de ces deux Princes, qu'il les fit convenir d'un traité de paix. François premier, prévenu qu'il ne pouvoit aliéner le domaine de sa Couronne, & que des actes extorqués dans une rigoureuse prison ne pouvoient jamais être valides, après avoir secrétement protesté contre la violence qui lui étoit faite par son vassal, souscrivit à tout ce qui lui fut présenté. On convint que le Roi seroit reconduit dans le dixieme de Fevrier en son royaume, & que pour l'entiere garantie du traité, ce Prince donneroit en ôtage les deux Princes ses enfants, outre plusieurs autres articles qui ne sont point du sujet de cet ouvrage. L'Isle-Adam, toujours attentif aux intérêts de la Religion, y fit insérer que l'Empereur & le Roi de France solliciteroient conjointement le Pape à travailler à une Croisade contre les Infideles, & qu'ils y contribueroient de tout leur pouvoir.

Depuis la signature de ce traité, l'Empereur & le Roi se virent plusieurs fois, mais toujours en ennemis réconciliés, & avec plus de politesse que de franchise. La premiere fois que l'Empereur rendit visite au Roi, il voulut être accompagné du Grand-Maître qu'il appelloit son pere. On remarqua que Charles-Quint & François premier étant sortis ensemble, l'Empereur, au passage d'une porte, déféra le pas au Roi, & que ce Prince le refusa ; sur quoi ils appellerent le Grand-Maître pour en décider : *Je prie Dieu*, leur dit ce vénérable vieillard, *qu'il n'y ait jamais de différend de plus grande importance entre vos Majestés ;* & adressant la parole au Roi de France : *Personne*, lui dit-il, *Sire, ne disconvient que l'Empereur ne soit le premier Prince de la chrétienté ; mais étant dans ses Etats & dans son palais, il me semble que vous ne devez pas refuser des honneurs qu'il croit devoir au plus grand Roi de l'Europe.* Une réponse aussi prudente & aussi adroite contenta l'un & l'autre ; l'Empereur sur-tout lui en sut très-bon gré : il l'honora depuis de plusieurs marques de distinction ; & dans des audiences publiques, où il étoit sur son trône, il voulut que le Grand-Maître fût assis sous le même dais. Enfin quand l'Isle-Adam prit congé de lui

Villiers de l'Isle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam. après le départ du Roi, pour retourner à Viterbe, il lui renouvella les promesses qu'il lui avoit faites de l'Isle de Malte, & il ajouta qu'il rendroit le Pape maître & arbitre des conditions de cette inféodation.

Id. ibid. Mais avant que le Grand-Maître partît d'Espagne, il termina par sa prudence un différend qui s'étoit élevé en Portugal au sujet du Grand-Prieuré de Crato. Depuis la perte de Rhodes & la retraite du Couvent à Viterbe, plusieurs Souverains de l'Europe, peu affectionnés à l'Ordre, & sous prétexte qu'il n'armoit plus, suivant son institut, contre les Infideles, ou s'emparoient des revenus des Commanderies, ou bien au préjudice des statuts de la Religion & des droits d'ancienneté, ils en disposoient en faveur des Chevaliers qui leur étoient les plus agréables. Le Prieuré de Crato étant vacant par le décès de Jean de Menezès, le Roi de Portugal, au préjudice du Chevalier Gonzalve de Pimentel, le conféra au Prince Louis son frere : & pour dédommager Pimentel, il lui fit offrir une pension de neuf mille livres. Les Chevaliers Portugais, pour ne point souffrir qu'on fit cette breche à leurs droits, refuserent de reconnoître Dom Louis. Le Roi, irrité de leur opposition, les menaça de faire saisir tous les biens que l'Ordre possédoit dans ses Etats ; &

fous prétexte qu'il reftoit à Viterbe dans une inaction contraire à fes ftatuts, il déclara qu'il en emploieroit les revenus dans une guerre fainte, & contre les Maures de Barbarie.

Villiers de l'Ifle-Adam.

Le Grand-Maître prévoyant fagement qu'une pareille entreprife, quoiqu'injufte, pourroit être d'un dangereux exemple, par rapport aux autres Souverains, accommoda cette affaire. Il crut que dans des temps fi fâcheux, il devoit diffimuler une injuftice qu'il ne pouvoit empêcher ; il confentit que Dom Louis retint l'adminiftration du Prieuré, & comme en commande : mais en échange, il obtint du Roi une confirmation authentique de tous les droits & de tous les privileges de fon Ordre. Ce Prince s'engagea folemnellement à ne plus troubler les Chevaliers dans la jouiffance des Commanderies qui écherroient à chacun felon fon rang d'ancienneté. Comme l'entreprife de Rhodes étoit le feul objet & l'unique point de vue auquel fe réduifoient tous les deffeins de l'Isle-Adam, il fut ftipulé par le traité que, pour une guerre fi fainte, le Roi fourniroit à l'Ordre quinze mille crufades, efpece de monnoie d'argent, valant en ce temps-là chacune environ quatre francs & demi.

A peine le Grand-Maître étoit reve-

Villiers de l'Isle-Adam.

nu en France, qu'il apprit que Henri VIII, Roi d'Angleterre, sur le même prétexte dont s'étoit servi le Roi de Portugal, & comme si l'Ordre par la perte de Rhodes eût été entiérement éteint, avoit empêché le Chevalier Veston de prendre possession du Grand-Prieuré de ce Royaume ; qu'il prétendoit même réunir à son domaine les revenus de toutes les Commanderies, ou que tous les Chevaliers Anglois servissent de garnison dans Calais. Des prétentions si odieuses affligerent sensiblement l'Isle-Adam ; il voyoit avec douleur que, malgré tous ses soins, les biens de son Ordre alloient dévenir insensiblement la proie des Princes & de leurs courtisans. Les Papes, en qualité de Souverains, s'étoient mis depuis quelque temps comme en possession de nommer au Grand-Prieuré de Rome, & aux Commanderies vacantes dans le patrimoine de saint Pierre & dans leurs Etats. Les Ministres de l'Empereur en Italie de leur côté s'emparoient sans scrupule des plus riches bénéfices ; ils croyoient encore faire grace à l'Ordre en prenant sa Croix, comme une marque qu'ils n'en jouissoient qu'à titre de Chevaliers. Dans un brigandage & une désolation si générale, le Grand-Maître eut recours au Roi de France, le seul

Prince de la Chrétienté, si on peut parler ainsi, qui parmi tant de disgraces arrivées à la Religion de saint Jean, lui eût conservé la même estime & sa premiere affection. Villiers de l'Isle-Adam.

Le Grand-Maître fit passer par sa Cour le Prieur de saint Gilles & le Commandeur de Bourbon, qu'il envoyoit en Angleterre. Ces Envoyés, ou, si l'on veut, ces Ambassadeurs le prierent de sa part de vouloir honorer l'Ordre de sa protection auprès de Henri VIII. Le Roi lui en écrivit dans les termes les plus pressants, & il lui marquoit par sa lettre que si l'Ordre, depuis la perte de Rhodes, n'avoit pu continuer la guerre contre les Infideles, ce n'avoit été que faute de ports où ils pussent faire des armements; qu'on étoit en traité pour l'isle de Malte; qu'il le conjuroit de contribuer à cet établissement, qu'on n'en auroit pas plutôt fait le Chef-d'Ordre & la place d'armes de la Religion, que les Chevaliers se remettroient en mer suivant leur profession, & que les marchands Anglois ses sujets seroient peut-être les premiers qui éprouveroient combien cet institut militaire, quoiqu'indépendant d'aucun Prince chrétien, étoit cependant utile à toute la Chrétienté.

Mais des motifs si justes, & tous les offices du Roi de France, toucherent

Villiers de l'Isle-Adam.

peu le Roi d'Angleterre ; non-seulement il n'eut aucun égard aux mémoires que lui présenterent les Députés de la Religion, mais il leur défendit de faire sortir de ses Etats ni argent ni effets provenants des biens de l'Ordre : il congédia même ces Envoyés assez brusquement & sans beaucoup d'égards pour leur caractere. Ces Ministres à leur retour ayant rendu compte au Grand-Maître du peu de succès de leur négociation, ajouterent qu'ils croyoient avoir démêlé qu'une injustice si criante venoit de ce que ce Prince, le plus fier de son siecle, se tenoit offensé que le Grand-Maître eût visité le Roi de France & l'Empereur sans lui rendre les mêmes devoirs de civilité ; & cette conjecture n'étoit pas sans fondement. Quoique les Etats de Henri VIII ne fussent pas si étendus que ceux de Charles-Quint & de François I, il n'en étoit pas moins redoutable à ces deux Princes, dont il balançoit tour-à-tour la puissance, suivant le parti que son intérêt lui faisoit prendre dans leurs démêlés : par cette conduite adroite il se faisoit rechercher par l'un & l'autre de ces deux Potentats, qui le ménageoient avec de grands égards. Le personnage important qu'il faisoit dans les affaires de l'Europe, l'autorité absolue qu'il avoit acquise dans ses Etats, quoique les loix y soient plus

Villiers de l'Isle-Adam.

respectées que les Souverains, & l'habileté avec laquelle il avoit toujours su tourner les Parlements dans ses vues ; tout cela faisoit qu'il se regardoit & vouloit être considéré comme l'arbitre de la Chrétienté. Le Grand-Maître eut d'abord bien de la peine à croire que le défaut d'une formalité & d'une cérémonie qu'il ne devoit point, eût pu exciter le ressentiment de ce Prince, & le porter à traiter la Religion avec tant de dureté. Mais comme après tout les Princes les plus puissants, & les Souverains sur-tout, élevés dans la flatterie, ne respirent ordinairement qu'un air plein d'orgueil & de vanité, l'Isle-Adam crut acheter à bon marché, par une si légere déférence, la main-levée des biens de son Ordre. Ce vénérable vieillard, sans consulter ni son âge, ni la rigueur de la saison, partit pour l'Angleterre, & il se fit précéder par le Commandeur Bozio, le plus habile négociateur qu'il y eût dans l'Ordre, & peut-être dans la Chrétienté. Ce Religieux s'adressa d'abord au Cardinal de Wolsey, premier Ministre du Roi d'Angleterre, auquel il rendit une lettre du Grand-Maître, qui le prioit de présenter le Commandeur au Roi, & de vouloir bien appuyer auprès de ce Prince les intérêts de la Religion. Le Cardinal lui procura une audience ;

Villiers de l'Isle-Ad.m.

Janvier 1526.

Bozio présenta à Henri une lettre du Grand-Maître, & lui apprit en même temps que ce Prince venoit exprès d'Italie pour le saluer ; mais qu'il n'avoit pas cru devoir entrer dans ses Etats sans savoir s'il l'auroit agréable. Henri, adouci par cette démarche, lui répondit qu'il étoit plein de vénération pour la personne de l'Isle-Adam ; qu'il seroit ravi de voir un si grand Capitaine ; cependant qu'il étoit fâché qu'il se fût mis en chemin dans une saison si rigoureuse ; mais qu'en tout temps il seroit reçu dans ses Etats avec la considération qui étoit due à sa dignité & à son mérite. Le Roi renvoya Bozio au Grand-Maître qu'il trouva à la Cour de France, & il lui rendit deux lettres, l'une du Roi, l'autre de son Ministre, datées du vingt-cinq Fevrier, toutes deux très-obligeantes, & dans lesquelles on l'invitoit à passer au plutôt en Angleterre. Il s'y rendit en diligence, & après s'être reposé quelques jours dans la Commanderie ou le Prieuré de saint Jean, il partit pour la Cour suivi des Grands-Croix, des Commandeurs & des Chevaliers d'Angleterre & d'Ecosse qui s'étoient rendus de différents endroits auprès de lui.

Ce cortege étoit nombreux & magnifique ; & pour lui donner encore plus d'éclat, le Roi envoya bien loin au de-

vant de lui plusieurs Mylords des plus considérables de sa Cour. Ce fut avec une si noble escorte qu'il entra dans le palais. Henri lui fit un accueil gracieux, & on s'apperçut qu'il l'envisageoit avec cette attention que lui inspiroit la premiere vue d'un Prince que sa conduite & sa valeur avoient rendu également fameux dans l'Europe & dans l'Asie. Le Grand-Maître, après lui avoir rendu les civilités qu'il croyoit devoir à un Roi si puissant, ne jugea pas à propos d'entrer dans aucun détail des affaires qui l'amenoient en Angleterre : il se contenta de demander en général à ce Prince sa protection pour son Ordre. Tout se passa ensuite de la part du Roi en louanges sur la défense de Rhodes, plus glorieuse, dit Henri, que la conquête d'une province entiere ; & lorsque le Grand-Maître voulut se retirer, ce Prince ordonna à ses Officiers de le loger dans son palais : il y fut servi avec la magnificence convenable à son rang & à l'estime que le Roi faisoit d'un hôte si illustre.

Villiers de l'Isle-Adam.

Ils eurent depuis plusieurs conférences particulieres au sujet du siege de Rhodes, & d'un endroit nécessaire pour l'établissement du Couvent. Le Grand-Maître lui fit voir que, malgré la puissance formidable de Soliman, la Religion seroit encore maîtresse de Rhodes si

Villiers de l'Isle-Adam. les Princes Chrétiens avoient daigné y faire passer le moindre secours. Il ajouta que manquant de vivres, de munitions de guerre, sur-tout de poudre; qu'après avoir vu périr à la défense de cette place la plupart de ses Chevaliers & même des habitants; que les Turcs ayant poussé leurs travaux jusqu'au milieu de la place, il s'étoit vu réduit à la derniere extrêmité, & contraint de leur abandonner le peu de terrein qui lui restoit; qu'il s'étoit embarqué avec les débris de sa fortune; que dans ce voyage il avoit été battu de rudes tempêtes, & que croyant trouver un asyle dans le port de Messine, il en avoit été chassé par la peste; qu'en attendant qu'il eût trouvé une retraite sûre & fixe, le Pape Clément lui avoit permis de se retirer dans Viterbe; que la peste les en avoit chassés une seconde fois; qu'une partie du couvent, du consentement du Duc de Savoie, avoit été reçue dans sa ville de Nice; que les vaisseaux & les galeres de l'Ordre étoient entrés dans le port de Ville-Franche; que les autres Chevaliers s'étoient, de son consentement, dispersés dans les différentes provinces de la Chrétienté, où son Ordre avoit des commanderies; que la peste étant diminuée à Viterbe, ils s'y étoient rassemblés sous la protection du S. Siege,

& que dans une ſituation ſi incertaine & ſi déplorable, l'Empereur lui offroit généreuſement les isles de Malte & du Goze; mais que ſes Miniſtres attachoient à cette donation des conditions peu compatibles avec l'indépendance néceſſaire dans ſon Ordre, & que les Chevaliers ne pouvoient reconnoître un Prince particulier pour leur Souverain, ſans ſe rendre ſuſpects aux autres; d'ailleurs qu'il ne déſeſpéroit pas de rentrer dans Rhodes; qu'il y avoit actuellement un parti formé pour en chaſſer les Turcs; que les principaux habitants de l'isle, & même des Officiers de la garniſon, étoient entrés dans cette conſpiration; qu'il ne manquoit à l'Ordre, pour tenter cette entrepriſe, que les fonds néceſſaires pour lever des troupes & pour équiper les vaiſſeaux de la Religion; que ſi ce projet n'avoit point de ſuccès, il accepteroit Malte, & qu'il eſpéroit de la généroſité de l'Empereur qu'il voudroit bien diſpenſer l'Ordre d'un aſſujettiſſement qui donnoit atteinte à leur liberté & à cet eſprit de neutralité dont les Chevaliers faiſoient profeſſion.

Villiers de l'Iſle-Adam.

Le Roi d'Angleterre trouva le deſſein de conquérir Rhodes digne du courage & de la vertu du Grand-Maître; & pour participer en quelque maniere à une ſi noble entrepriſe, il lui

Villiers de l'Isle-Adam.

promit vingt mille écus, dont il paya depuis la valeur en canon & en armes à feu. On ne parla plus de saisie ni d'arrêts des biens de l'Ordre, & encore moins de disposer des prieurés & des commanderies. Le Roi pria seulement le Grand-Maître de vouloir bien conférer le grand prieuré d'Irlande au Turcopolier, appellé Frere Jean Ranson, qui avoit déjà servi utilement ce Prince dans le gouvernement de cette isle, & qui avoit su par sa douceur en apprivoiser les habitants; nation encore farouche & à demi-barbare.

Le Grand-Maître, pour complaire à un Roi que l'Ordre avoit tant d'intérêt de ménager, obligea le Chevalier Babington de remettre le prieuré d'Irlande à Ranson, qui en échange se démit en sa faveur de la commanderie de Dinemor & de la dignité de Turcopolier. L'isle-Adam les fit encore convenir que si Babington parvenoit au grand prieuré d'Angleterre, il se chargeroit en faveur de Ranson d'une pension annuelle de dix-huit cents livres. Le Roi parut fort content de la diligence & de l'exactitude avec laquelle le Grand-Maître avoit exécuté ce qu'il avoit exigé de lui; il lui en fit des remerciments, confirma tous les privileges de son Ordre, & quand ce Prince prit congé de lui pour retour-

ner en Italie, il lui envoya de sa part & de la part de la Reine un bassin & une coupe d'or, enrichis de pierreries, que le Grand-Maître remit depuis au trésor de la Religion.

Villiers de l'Isle-Adam.

L'Isle-Adam revenoit en Italie avec la joie d'avoir maintenu en France, en Espagne, en Portugal & en Angleterre les droits & les privileges de son Ordre, & dans l'espérance de tirer des Souverains de ces Etats, & surtout du Pape, des forces capables de faire réussir l'entreprise de Rhodes. Mais pendant que cet illustre vieillard parcouroit les principales Cours de l'Europe, il étoit arrivé dans Rome différentes révolutions qui ne lui permettoient plus de pouvoir compter sur les secours que le Pape lui avoit promis. Nous avons dit que Clément, pour balancer la puissance de Charles-Quint, devenu formidable depuis le gain de la bataille de Pavie, avoit fait une Ligue pour la sûreté & la liberté de l'Italie avec le Roi de France, celui d'Angleterre, les Vénitiens, Sforce, Duc de Milan, & les Florentins. On l'avoit appellée la SAINTE LIGUE, parce que le Pape étoit à la tête. Clément, comme la plupart de ses prédécesseurs, ne craignoit rien tant que le rétablissement de l'autorité Impériale en Italie. Mais les exploits de cette Ligue, par les

Villiers de l'Isle-Adam. différents intérêts des Alliés, ne répondirent pas à l'ardeur avec laquelle elle avoit été formée.

L'Empereur, par le moyen des Colonne ses partisans, suscita une guerre civile dans les Etats de Clément, & ce Pontife retenu par la crainte de la dépense, s'étant laissé endormir par un traité qu'il fit avec les Ministres de l'Empereur & les Colonne, congédia les troupes qu'il avoit dans la Romagne. Ses ennemis le voyant désarmé, au préjudice de leur foi & du traité qu'ils venoient de signer, entrerent en armes dans Rome. Le Cardinal Pompée Colonne, le plus furieux des ennemis du Pape, étoit à la tête de ces rebelles : on prétend qu'il en vouloit à sa vie ; que par sa mort & la force des armes il aspiroit à s'élever sur le trône de saint Pierre. Le Pape n'eut que le temps de se sauver dans le château saint-Ange ; mais il n'y avoit pas de vivres pour long-temps, & il fut contraint de recevoir la loi de ses ennemis. On l'obligea de signer une treve de quatre mois avec l'Empereur, de pardonner aux Colonne, & de donner des ôtages pour sûreté de sa parole. Mais il n'en étoit pas esclave, & il n'eut pas plutôt reçu quelque secours du Roi d'Angleterre, qu'il reprit les armes, & rompit la treve, sous prétexte

Guichardin, l. 17.

1526.

texte qu'on la lui avoit fait signer le poignard sur la gorge, & que les Colonne sur-tout, qui étoient vassaux du saint Siege, n'avoient pas pu forcer leur Souverain à capituler. Pour venger l'insulte qu'ils lui avoient faite, il commença à faire éclater son ressentiment en privant solemnellement Pompée Colonne de la dignité de Cardinal ; il fit marcher ensuite contre les Seigneurs de ce nom des troupes qu'il avoit levées de nouveau pour sa sûreté. Vitelli, son Général, ravagea leurs terres, pilla les villes & les châteaux qui appartenoient à cette maison, en rasa les murailles, & laissa par-tout de funestes marques du ressentiment de son maître. Villiers de l'Isle-Adam.

L'Italie entiere étoit en proie aux différentes armes de l'Empereur & des Confédérés : on ne peut exprimer les pillages, les violences & les inhumanités, que tant de troupes de nations différentes exerçoient dans les provinces où chaque parti se trouvoit le plus fort. Les soldats n'avoient souvent pour solde que la licence & l'impunité : & leurs Généraux consultoient moins les ordres qu'ils recevoient de leurs Souverains, que les moyens de faire subsister leurs troupes.

Le Connétable de Bourbon, Prince du Sang de France, que le dépit de se

Villiers de l'Isle-Adam.

voir persécuté par la mere de François premier avoit jetté dans le parti de l'Empereur, ne pouvant fournir à la paie d'un corps d'armée qu'il commandoit, pour appaiser les plaintes de ses soldats, leur promit le pillage d'une des plus riches villes d'Italie, sans designer plus ouvertement quel étoit l'objet de cette entreprise. On avoit peu vu de Généraux qui, sans argent & sans donner de solde à leurs troupes, eussent acquis comme lui leur confiance & un empire absolu; mais certain air de grandeur que produit un haute naissance, & que le respect suit toujours; sa rare valeur, sa capacité dans le métier de la guerre, & même des manieres familieres, sans lui rien faire perdre de sa dignité, lui avoient attiré l'affection de ses soldats, qui l'aimoient jusqu'à l'adoration; & ils jurerent tous de le suivre, dit Brantôme, quelque part qu'il voulût aller : *Fût ce*, s'écrioient-ils, *à tous les diables.*

La marche de cette armée qui s'acheminoit en diligence vers la Toscane, épouvanta le Pape : il retomba dans ses incertitudes ordinaires. Les Ministres de l'Empereur en profiterent, & ils tâcherent de lui persuader qu'il ne trouveroit d'avantages solides, & même de sûreté, que dans une étroite alliance avec leur maître.

Clément, quoiqu'il eût déjà été trompé par ces Ministres, comme nous le venons de voir, fut bien aise de les croire, & de chasser de son esprit des irrésolutions qui lui montroient le péril sans lui donner les moyens de l'éviter : il signa une nouvelle treve. Lannoy, Vice-Roi de Naples, avec lequel il traitoit, lui répondit qu'il n'avoit plus rien à craindre de Bourbon & des autres Généraux de l'Empereur. Il s'en flatta, & il regarda ce Traité comme une barriere invincible qui fermoit aux troupes Impériales l'entrée des terres de l'Eglise. Mais Bourbon, soit de concert avec Lannoy, soit contre l'avis de ce Ministre, continua sa marche, & on le vit bientôt aux portes de Rome. Il présenta l'escalade ; & en appuyant lui-même une echelle contre la muraille, il reçut un coup de mousquet, qui ne lui laissa que deux heures de vie. Ses Soldats, furieux de la mort de leur Général, forcerent ceux qui défendoient la muraille, se jetterent dans la ville l'épée à la main, & tuerent tout ce qui se présenta devant eux. Ils se répandirent ensuite dans les différents quartiers de cette capitale du monde chrétien ; ils entrerent dans les maisons ; &, sans égard pour la dignité, l'âge ou le sexe, ils y commirent des cruautés & des violences qu'à peine on auroit pu crain-

Villiers de l'Isle-Adam.

1527. 6 Mai.

Villiers de l'Isle-Adam.

dre des nations les plus barbares. Ce qui est de plus déplorable, c'est que cette affreuse scene ne dura pas seulement vingt-quatre heures, comme il arrive ordinairement dans les places emportées d'assaut; mais que pendant plus de deux mois les Impériaux renouvelloient tous les jours les mêmes violences; & pour satisfaire leur avarice & leur lubricité, ils n'épargnerent ni les sacrileges, ni le viol, ni les meurtres de sang froid.

Le Pape, avec treize Cardinaux, s'étoit refugié dans le château Saint-Ange, il s'y vit bientôt investi: cependant, avec ce qu'il y avoit de troupes, il tint près d'un mois; mais les vivres lui manquant, il fut obligé de capituler une seconde fois avec ses ennemis. Les conditions de ce nouveau traité auroient été honteuses, si elles n'eussent été nécessaires: les Impériaux exigerent de lui qu'il s'obligeât de payer quatre cents mille ducats pour la solde de l'armée. On ajouta qu'il demeureroit prisonnnier jusqu'à ce qu'il eût fourni le tiers de cette somme; qu'il seroit ensuite transféré dans le château de Naples, pour y attendre ce qu'il plairoit à l'Empereur d'ordonner de sa personne, & qu'il livreroit les châteaux de Saint-Ange, d'Ostie, de Civita-Vecchia, de Castelane, & les Villes de Parme, de Plaisance & de Modene.

Charles-Quint fut ravi de voir une seconde fois un de ses plus grands ennemis tombé dans ses fers ; mais bien loin de laisser échapper ses véritables sentiments, par respect pour la religion, il les couvrit des apparences d'une sensible affliction ; & aux premieres nouvelles qu'il eut de la prison du Pape, & comme si ce Pontife eût été fait prisonnier par des Turcs ou des Corsaires, il prit publiquement le deuil, & fit faire dans toute l'Espagne des processions solemnelles, pour demander à Dieu sa liberté : affectation qu'il poussa trop loin, & dont, même parmi ses sujets, il n'y eut au plus que le petit peuple qui en fut la dupe. Villiers de l'Isle-Adam.

Pendant qu'il jouoit cette comédie en Espagne, d'une maniere si peu convenable à un grand Empereur, de peur que son prisonnier ne lui échappât, il envoya des ordres à Rome qu'on en remît la garde à un vieil Officier Espagnol, appellé Alarçon, qui avoit été chargé à Madrid de celle de François premier. Cet Officier n'eut pas moins de dureté pour le Pape, qu'il en avoit fait essuyer au Roi de France : & il se comporta envers un prisonnier de cette conséquence, moins en soldat & en Officier, que comme auroit pu faire un Comite ou un Geolier de criminels. Mais,

Villiers de l'Isle-Adam.

ce qui fut plus sensible à ce Pontife que le sac de Rome & sa prison, c'est qu'il apprit que les Florentins, aux premieres nouvelles qu'ils eurent de ses malheurs, chasserent toute la Maison de Médicis, non-seulement de la ville, mais de tout l'Etat de Florence, sous prétexte qu'elle y étoit trop puissante & trop autorisée.

L'esprit de parti alla jusqu'à arracher les armes de cette famille de tous les endroits où on les avoit placées : tout cela se faisoit par l'instigation des Ministres de l'Empereur. Le Pape craignoit même que son geolier n'eût des ordres secrets de se défaire de lui ; mais on lui doit cette justice, qu'il n'étoit pas capable de commettre un si grand crime, & qu'en tenant le Pape resserré, & sans lui accorder le moindre adoucissement dans sa prison, il ne faisoit que suivre son humeur farouche & défiante. Il est bien vrai que nous apprenons d'un Historien, que le Cardinal Colonne le pressa plusieurs fois de faire périr ce Pontife ; outre que ce Cardinal ne respiroit que vengeance, il se flattoit encore de trouver dans cette vengeance sa propre élévation. Mais soit qu'une proposition si détestable fît justement horreur à cet Officier, ou que par la mort du Pape il craignît de perdre sa part de la rançon, il est toujours cer-

tain qu'il rejetta avec une fermeté invincible les indignes sollicitations de ce cruel Cardinal, & que tant que le Pape resta sous sa garde, il veilla autant à la conservation de son prisonnier qu'à la sûreté de sa prison. Villiers de l'Isle-Adam.

Le Grand-Maître, qui étoit ami particulier de Clément, attaché étroitement à sa personne & à ses intérêts, fut sensiblement touché de la disgrace de ce Pontife. D'ailleurs, l'inimitié déclarée qui étoit entre lui & l'Empereur, sa prison, la guerre allumée dans toutes les provinces d'Italie, la part qu'y prenoient la plupart des Souverains de l'Europe, des ligues & traités qui se négocioient en même temps de tous côtés, ne permettoient guere aux Chevaliers de saint Jean d'espérer que l'Empereur, dans le tumulte des armes, voulût entendre parler de l'affaire de Malte; & sur-tout que ce Prince ambitieux & insatiable de domination, se relâchât sur une espece de vassalité qu'il vouloit attacher à l'inféodation de cette isle. La plupart des Chevaliers, & sur-tout les Français, dans la crainte de tomber sous la puissance de Charles-Quint, montroient autant d'éloignement pour Malte, que les Espagnols avoient de passion de s'y voir établis. Le Grand-Maître jugea bien qu'il n'y avoit que le Pape, qui, par ses bons offices, pût ob-

Villiers de l'Isle-Adam.

tenir de l'Empereur une cession pure & franche ; mais que ce Pontife, tant qu'il ne seroit pas réconcilié avec l'Empereur, ou ne s'en mêleroit pas, on s'en mêleroit inutilement. Ainsi, on résolut dans le Conseil de l'Ordre d'attendre du bénéfice du temps un éclaircissement dans les affaires de l'Europe, quelle seroit la destinée du Pape, & le parti qu'on prendroit décisivement au sujet de Rhodes ou de Malte.

Outre la différence qu'il y avoit entre ces deux isles, soit pour leur grandeur, l'étendue de leur domination, & leurs richesses, le Grand-Maître affligé de se voir le triste témoin des guerres continuelles entre les Princes chrétiens, se souhaitoit au fond de l'Asie, & tous ses vœux se portoient du côté de Rhodes : il n'y avoit pas long-temps qu'il en avoit reçu des nouvelles.

Eutimius, Métropolitain Grec de cette isle, le premier mobile de l'entreprise, aussi inquiet du retardement, qu'un Chef de parti le peut être, & dans la crainte d'être découvert, avoit envoyé au Grand-Maître couriers sur couriers pour en apprendre des nouvelles, & pour en hâter l'exécution. Le Grand-Maître lui écrivit que la Religion n'étant pas en état de fournir seule aux frais d'un si grand armement, il avoit été obligé de passer lui-même en Fran-

ce, en Espagne & en Angleterre pour tâcher d'en tirer quelque secours ; qu'on armoit actuellement les deux grandes caraques de la Religion ; qu'il faisoit construire en même temps trois galeres ; que la France lui en avoit donné les forçats, l'Angleterre les coursiers & l'artillerie ; qu'il étoit obligé de se trouver au Chapitre général de son Ordre, qu'il avoit convoqué à Viterbe ; mais qu'il espéroit paroître peu après devant Rhodes, avec une flotte & des troupes capables d'en chasser les Infideles. Il chargea de cette lettre le Commandeur Bozio, l'Ambassadeur & le Négociateur général de toutes les affaires de l'Ordre ; & il le fit passer en Orient une seconde fois, pour connoître la disposition des esprits, & afin de prendre avec les principaux habitants de l'isle les dernieres mesures pour l'exécution d'un dessein si important. Les guerres continuelles qui agitoient toute l'Europe ne permirent pas aux Chevaliers qui étoient les plus éloignés de l'Italie de se rendre au Chapitre ; le Grand-Maître en fit l'ouverture par un discours également grave & touchant. Il rappella dans le souvenir de l'assemblée la perte de Rhodes, les tempêtes qu'il avoit fallu essuyer, la peste & la maladie dont le Couvent avoit été affligé, l'avidité des Séculiers

Villiers de l'Isle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

à envahir les biens de l'Ordre, & la crainte d'un avenir encore plus fâcheux, si on ne le prévenoit par une résidence fixe, & dans quelque port de mer, d'où les Chevaliers, en renouvellant la guerre contre les Infideles, ôtassent aux Souverains peu affectionnés à la Religion, le prétexte de s'emparer de ses biens. Déplorant ensuite sa vieillesse, ses courses, ses voyages, ses longs travaux, le malheur des temps, & les miseres publiques : *Falloit-il*, s'écria ce grand homme, *que je survécusse à la perte de Rhodes, pour être encore témoin, à l'extrêmité de ma vie, de la dissipation, & peut-être de la ruine entiere d'un Ordre si saintement institué, & dont le gouvernement m'avoit été confié ?* Alors adressant la parole à tous les Chevaliers, il les conjura dans les termes les plus pressants, au nom de leurs prédécesseurs, Fondateurs de l'Ordre, & par le sang qu'eux-mêmes & leurs confreres venoient de répandre à la défense de Rhodes, de faire cesser des divisions qui ne pouvoient qu'être très-funestes à la Religion, & de se réunir tous dans un même sentiment au sujet du choix d'un port pour la résidence du Couvent.

Un discours si touchant, ses cheveux qui avoient blanchi à la guerre & sous

le casque, son desintéressement, son zele & son affection infinie pour la conservation de l'Ordre, attendrirent toute l'assemblée; &, comme il n'y avoit que deux ou trois des principaux du Conseil qui sussent le secret de l'affaire de Rhodes, toutes les voix des différentes Nations se réunirent à demander à l'Empereur l'isle de Malte, mais franche de toute sujétion, & à condition seulement de faire dire tous les ans une Messe en mémoire de ce bienfait, le jour que se passeroit cette donation, & d'envoyer à son Vice-Roi de Sicile un faucon, mais sans députation, & par qui on jugeroit à propos.

Villiers de l'Isle-Adam.

On fit partir aussi-tôt des Députés pour la Cour de Madrid, qui, à ces conditions, avoient ordre de traiter avec les Ministres de l'Empereur; mais ils les trouverent plus froids & plus concertés qu'on ne leur avoit fait espérer. Quelque desir que l'Empereur eût d'abord fait paroître d'établir l'Ordre de saint Jean dans l'isle de Malte, & de s'en servir comme d'un boulevard pour mettre à l'abri des incursions des Infideles la Sicile & les côtes du royaume de Naples, ou lui fit craindre depuis que, dans la conjoncture présente, & pendant qu'il étoit en guerre avec la France, le Grand-Maître, Français de

Villiers de l'Isle-Adam. nation, n'ouvrît ses portes aux flottes de son ennemi & de ses confédérés, & qu'il ne favorisât leurs entreprises. D'ailleurs, l'attachement des Chevaliers pour les intérêts du Saint Siege n'étoit pas moins suspect à l'Empereur. D'un autre côté, celui des Députés de cet Ordre qui avoit le secret des affaires, & qui savoit que le Grand-Maître conservoit toujours l'espérance de rentrer dans Rhodes, ne pressoit pas beaucoup cette négociation; ainsi, par les différentes vues de ceux qui traitoient, elle traîna encore long-temps, & on jugea bien que cette grande affaire ne se concluroit que dans une paix générale, ou tout au moins par la liberté du Pape, & sa réconciliation feinte ou véritable avec l'Empereur.

1528. On la croyoit encore bien éloignée; mais la marche de l'armée de France, commandée par le Maréchal de Lautrec, qui s'avançoit du côté de Rome, en hâta la conclusion. Cette armée étoit composée de vingt-six mille hommes de pied, & de mille hommes d'armes, sans compter la cavalerie légere. Il n'y avoit, au contraire, dans Rome qu'un malheureux reste de troupes Espagnoles & Allemandes, qui avoient saccagé cette grande ville : le pillage & le butin avoient fait déserter un grand nombre de soldats; il n'en étoit pas moins

péri par la crapule, la débauche & les maladies contagieuses, qui, infectant alors différents cantons de l'Italie, avoient achevé de ruiner cette armée. Villiers de l'Isle-Adam.

Ainsi l'Empereur, prévoyant qu'il ne pourroit pas empêcher les Français de remettre le Pape en liberté, voulut s'en faire honneur. Mais comme son intérêt étoit fort supérieur à de simples vues de générosité, il ordonna à ses Ministres, en traitant avec lui, d'en tirer tous les avantages qu'ils pourroient. Hugues de Moncade, qui se trouva chargé de cette négociation, lui dit qu'il avoit ordre de l'Empereur de le mettre en pleine liberté; & même pour lui en faire goûter les prémices, il fut moins resserré. Il exigea d'abord qu'il se détachât de la ligue, & qu'il reprît le caractere de pere commun de tous les Chrétiens. Il n'y eut pas beaucoup de difficultés sur cet article; le Pape, peu scrupuleux sur sa parole, pour se tirer d'embarras, auroit signé tous les jours de nouveaux traités. Mais on lui demanda Hypolite & Alexandre de Médicis en ôtage & pour caution de l'exécution du traité. Le Ministre Impérial ajouta que, quoique ce ne fût pas l'intention de son maître, cependant il ne pouvoit lui ouvrir entiérement les portes de sa prison, qu'il n'eût payé comptant les

Villiers de l'Isle-Adam.

quatre cents mille ducats dont il étoit convenu dans le précédent traité, & que sans cette condition préalable il craignoit que les soldats de l'Empereur, la plupart Luthériens, & dont il n'étoit pas le maître, n'attentassent à la personne de Sa Sainteté.

Ce Pontife entendit bien ce langage, mais il craignoit encore plus Moncade lui-même que ses soldats. Pour se tirer plutôt de ses mains, il promit de payer comptant quatre-vingt-quinze mille ducats; de donner une pareille somme quinze jours après sa sortie de Rome, & le surplus dans les trois mois suivants. Pour fournir cette somme il fallut, dit Guichardin, avant de sortir du château Saint-Ange, aliéner des biens de l'Eglise, vendre, pour ainsi dire, à l'encan, & à de très-indignes Sujets, trois chapeaux de Cardinal, & cela, dit cet Historien, pour soudoyer des Hérétiques aux dépens & du consentement du Vicaire de Jesus-Christ, qui fut encore obligé, pour sûreté de sa parole, de donner en ôtage, outre ses neveux, plusieurs Cardinaux qui lui étoient les plus attachés.

Guichardin, l. 18.

On fixa au neuf de Décembre le jour qu'il devoit être mis en liberté; mais comme, malgré tous les traités, il regnoit de part & d'autre une défiance réciproque, le Pape craignant que Mon-

cade ne lui manquât de parole, pendant qu'il étoit moins observé, il trouva le moyen la nuit précédente de sortir du château déguisé en marchand; & ayant monté sur un cheval d'Espagne, il gagna en diligence le château d'Orviette, où il se retira. Villiers de l'Isle-Adam.

Ce Pontife, persuadé qu'il ne devoit sa liberté qu'à la foiblesse des troupes de l'Empereur, & à l'approche de l'armée de France, en écrivit une lettre fort obligeante au Maréchal de Lautrec; & comme si par un léger compliment il eût satisfait à ses premiers engagements, il se tint depuis dans une espece de neutralité dont il eût été à souhaiter, pour l'édification de l'Eglise, qu'il ne se fût jamais éloigné. Cependant la guerre entre l'Empereur & les Confédérés dura encore près de deux ans avec différents succès, mais toujours avec la même fureur & la même animosité. *Id. ibid.*

Pendant ce temps-là le Commandeur Bozio, que le Grand-Maître avoit envoyé à Rhodes, comme nous l'avons dit, en revint avec de mauvaises nouvelles. Le projet dont il s'agissoit avoit été communiqué à trop de personnes, & l'exécution en avoit été trop longtemps différée pour qu'il eût pu demeurer secret. Les Turcs en eurent quelque soupçon; le Grand-Seigneur changea

Villiers de l'Isle-Adam. aussi-tôt la garnison ; fit mourir plusieurs chrétiens Grecs, & même des Mahométans, & ce ne fut qu'avec des peines infinies & au travers de mille périls que le Commandeur Bozio put échapper aux perquisitions du Gouverneur de Rhodes. Pour se consoler de ce mauvais succès ce Religieux, d'un génie très-profond & fertile en ressources, proposa au Grand-Maître le dessein de s'emparer de la ville de Modon, & d'y transférer la résidence & l'habitation de l'Ordre.

Cette ville, située dans la Morée, avoit appartenu aux Vénitiens dès l'an 1124. Boz. t. 3. l. 5 & 6. Bajazet II s'en empara en 1498. Un Rhodien appellé Lomelin Del-Campo, & retiré à Messine depuis la perte de Rhodes, fit envisager à Bozio, à son passage par cette isle, qu'il ne seroit pas difficile à l'Ordre de se rendre maître de Modon par le moyen de deux Turcs Grecs & Chrétiens de naissance, avec lesquels il entretenoit une relation assez particuliere au sujet du commerce, & qui lui avoient confié le remords qu'ils souffroient d'avoir renoncé à la foi, & le desir sincere de rentrer dans le sein de l'Eglise si-tôt qu'ils en trouveroient l'occasion favorable ; que l'un de ces renégats appellé *Calojan* commandoit sur le port, & que l'autre appellé *Scandali*, en qualité de grand

Donanier, étoit maître de la porte du mòle, & que tous deux seroient ravis de favoriser une entreprise qui remettroit une place aussi importante au pouvoir des Chrétiens. Bozio, toujours vif & entreprenant quand il alloit des intérêts de la Religion, voulut reconnoître lui-même la place, & s'aboucher, s'il le pouvoit, avec les deux Turcs. Dans cette vue il prit des lettres de Lomelin pour l'un & l'autre, & passant proche de l'isle de Sapienza, qui est proche de la côte méridionale de la Morée, vis-à-vis de la ville de Modon, à la faveur d'une cale, il s'y tint couvert, & envoya à Modon, dans une barque de pêcheur, un Rhodien de sa suite, appellé Stéfi Marquet, qui remit de sa part ces lettres aux deux Turcs. Ils se rendirent la nuit à son bord; il les trouva pleins d'un sincere repentir de leur faute, & résolus de l'expier aux dépens même de leur vie. Le Commandeur les confirma dans une si généreuse résolution, & après avoir examiné ensemble les différents moyens d'exécuter leur projet, ils s'arrêterent à celui-ci, qu'à la faveur de cette intelligence on cacheroit un nombre de Chevaliers dans des vaisseaux marchands; qu'une partie de ces Chevaliers seroit introduite la nuit dans la tour qui commandoit le port, & que

Villiers de l'Isle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

les autres se saisiroient de la porte du môle ; qu'on tireroit ensuite un coup de canon pour signal, & que pour lors la flotte Chrétienne, cachée derriere l'isle de Sapienza, s'avanceroit, & que les troupes, après être débarquées, entreroient par la porte du môle, se jetteroient dans la place, & s'en empareroient.

Bozio, trouvant beaucoup de facilité dans cette entreprise, donna de grandes louanges aux deux renégats. Il les exhorta à persévérer constamment dans le dessein que le Ciel leur avoit inspiré pour leur salut, & en même temps il leur promit de grandes récompenses s'ils contribuoient à la conquête de Modon. Il continua ensuite son voyage ; &, à son retour en Italie, il rendit compte au Grand-Maître de cette nouvelle négociation, lui représenta que Modon étoit située dans un pays fertile & abondant, & où on pourroit s'étendre si l'entreprise avoit un heureux succès ; que la place n'étoit commandée par aucune hauteur voisine ; que la mer l'environnoit de deux côtés, & qu'elle étoit séparée de la terre-ferme par un fossé qu'on pouvoit élargir ; que le port étoit spacieux & assuré par le moyen du grand môle & de plusieurs écueils qui en défendoient l'entrée ; & que l'isle de Sapienza en étant voisine, on pourroit y construire une

citadelle qui ferviroit d'une fortification avancée à l'égard de la ville de Modon. Villiers de l'Isle-Adam.

Le Grand-Maître ne rejetta pas cette proposition ; mais comme c'étoit un esprit solide, voyant l'affaire de Rhodes absolument échouée, il préféra l'établissement certain de Malte à des espérances incertaines de la conquête de Modon. Cependant, comme dans ce dernier projet il y vit de la facilité, il en remit l'exécution après-qu'il auroit pris possession des isles de Malte & du Goze, & il envoya Bozio au Pape le solliciter, de sa part, & de celle de tout l'Ordre, de vouloir bien intervenir dans le traité qu'on proposoit au sujet de Malte, & d'en adoucir, par son crédit, la rigueur des conditions.

Ce Pontife éloigné de Rome, épuisé d'argent, rebuté des malheurs de la guerre, travailloit alors par un nouveau traité avec Charles-Quint à réparer ses pertes ; & ce Prince, s'il eût pu se fier à sa parole, n'y auroit pas eu d'éloignement : il auroit même été bien aise, par une réconciliation d'éclat, d'effacer du souvenir des Chrétiens le scandale qu'il avoit causé par la prison du S. Pere, & par le saccagement affreux de la ville de Rome.

Clément n'avoit, pour ainsi dire, qu'un endroit sensible, qui étoit le rétablissement de sa maison dans Florence.

Villiers de l'Isle-Adam.

Charles-Quint le prit de ce côté-là : il lui offrit Marguerite d'Autriche, sa fille naturelle, pour Alexandre de Médicis, petit-neveu, d'autres disent fils de ce Pontife. Les Négociateurs ajouterent que l'Empereur s'engageoit à le faire Souverain de l'Etat & de la ville de Florence, & que dans le cours de l'année 1530, & après la cérémonie de son couronnement, il enverroit dans Florence une puissante armée, commandée par ses plus habiles Généraux, pour y faire reconnoître l'autorité du jeune Alexandre son neveu. Des propositions si avantageuses, & telles que le Pape n'auroit pu espérer, quand même la Ligue auroit été victorieuse, lui firent oublier ses disgraces & les outrages de l'Empereur. Il s'engagea, de son côté, pour contribuer à une conquête qui lui étoit si importante, de fournir, à ses dépens, huit mille hommes pour cette entreprise. Il promit en même temps de donner à l'Empereur l'investiture du Royaume de Naples, sans autre redevance annuelle que d'une haquenée blanche, & il convint avec les Agents de l'Empereur qu'il se transporteroit à Bologne au plus tard dans le mois de Janvier de l'année suivante, pour y couronner solemnellement ce Prince. Ce traité fut signé le 29 de Juin de l'année 1529. La Duchesse Louise de Savoie,

Guichardin, l. 19 Paul Jova, l. 17.

mere du Roi, & Marguerite d'Autriche, tante de l'Empereur, Gouvernante des Pays-Bas, en signerent un autre à Cambray, au nom du Roi & de l'Empereur, qu'on appella le traité des Dames.

Tel étoit l'état de l'Europe lorsque Bozio arriva à la Cour du Pape; & quoique l'affaire de Rhodes n'eût pas réussi, ce Pontife fut si content de la maniere dont il lui rendit compte de sa négociation; & de celle qu'il avoit commencée pour Modon, que comme il étoit grand négociateur lui-même, ou, pour mieux dire, qu'il avoit le goût des négociations, sans en avoir ni le talent, ni l'habileté, il le retint auprès de lui en qualité de son Camérier secret, & il lui ordonna d'écrire au Grand-Maître qu'il espéroit d'obtenir de l'Empereur, à leur entrevue à Bologne, l'isle de Malte pour son Ordre, avec un affranchissement entier de toutes les conditions onéreuses que ses Ministres y vouloient attacher. L'Empereur, vers la fin de l'année, passa d'Espagne en Italie, & se rendit ensuite à Bologne. Le Pape y fit la cérémonie de son couronnement; ils prirent dans leur entrevue des mesures pour établir dans Florence le jeune de Médicis en qualité de Souverain.

Le Pape voyant cet heureux acheminement au rétablissement de sa maison, recommanda à l'Empereur, avec les ins-

Villiers de l'Isle-Adam.

rances les plus pressantes, les intérêts de l'Ordre de saint Jean, dans lequel il avoit été élevé, & qu'il considéroit, pour ainsi dire, comme sa seconde maison. Quoique l'Empereur fût peu en prise aux sollicitations dans lesquelles il ne trouvoit pas son intérêt, cependant, dans la conjoncture de sa réconciliation avec le Pape, il ne put lui rien refuser, & on peut dire, que c'est à ce Pontife que la maison de Médicis & l'Ordre de saint Jean doivent leur rétablissement. Le traité concernant les Chevaliers fut signé le 24 de Mars à Castel-Franco, petite ville du Boulonnois. L'Empereur y déclaroit qu'en considération de l'affection particuliere qu'il avoit toujours portée à cet Ordre, & des services importants qu'il rendoit depuis tant de siecles à la République chrétienne, & pour le mettre en état de les continuer contre les ennemis de la foi, il avoit cédé & donné à perpétuité, tant en son nom que pour ses héritiers & pour ses successeurs, au très-Révérend Grand-Maître dudit Ordre & à ladite Religion de S. Jean, comme fiefs nobles, libres & francs, les châteaux, places & isles de Tripoli, Malte & Goze, avec tous leurs territoires & jurisdictions, haute & moyenne Justice, & droit de vie & de mort, avec toutes autres maisons, exemptions, privileges, rentes &

autres droits & immunités, à la charge qu'à la venir le Grand-Maître & les Chevaliers tiendroient ces places de lui & de ses successeurs au Royaume de Sicile, comme fiefs nobles, francs & libres, & sans être obligés à autre chose qu'à donner tous les ans au jour de la Toussaint un faucon, & que dans la vacance de l'évêché de Malte, le Grand-Maître & le couvent seroient obligés de lui présenter & à ses successeurs trois personnes pieuses & savantes, dont il choisiroit un pour remplir cette dignité, & que le préféré seroit honoré de la grande Croix de l'Ordre, avec le privilege en cette qualité d'entrer dans le Conseil. On peut voir cet acte tout au long à la fin de ce troisieme volume.

Villiers de l'Isle-Adam.

L'Empereur ne l'eut pas plutôt signé, qu'il le remit au Commandeur Bozio pour le porter au Grand-Maître. Ce zélé Ministre se mit aussi-tôt en chemin; mais comme pour satisfaire son impatience & faire une plus grande diligence, le cocher pressa ses chevaux, le carrosse versa; l'Ambassadeur fut blessé considérablement, & pour surcroît de malheur un Chirurgien mal-adroit, qui avoit été appellé pour le saigner, au lieu d'ouvrir la veine, lui piqua l'artere sans s'en appercevoir, & le sang s'extravasant au travers des chairs & des muscles du bras, y causa une enflure qui fut bientôt sui-

Villiers de l'Isle-Adam. vie de la gangrene, qui termina les jours de cet excellent homme. Mais avant que d'expirer, il confia à un Gentilhomme Rhodien, appellé Statigogulo, & qui étoit attaché à sa personne, le paquet de l'Empereur pour le rendre au Grand-Maître, & il le chargea de l'exhorter de sa part d'entretenir toujours l'intelligence de Modon, & dont il étoit persuadé, dit-il, que l'Ordre tireroit un jour de grands avantages. Le Rhodien s'acquitta exactement de sa commission.

Ce ne fut qu'avec une sensible douleur que le Grand-Maître apprit la mort de Bozio. Pour suivre ses vues, il envoya depuis le même Rhodien à Modon avec de riches présents pour les deux renégats. Il le chargea de reconnoître leur caractere, la disposition où ils étoient, & s'ils n'avoient point changé de sentiment, & en cas qu'il les trouvât pleins de fermeté & capables de tout entreprendre pour le service de la Religion, il en devoit tirer un plan de la ville & des environs, afin de pouvoir régler d'avance l'ordre des attaques. Ce Gentilhomme, après avoir débarqué à Modon, déguisé en marchand Grec, trouva les deux Turcs constants & inébranlables dans leur résolution. Ils lui firent voir la facilité de l'entreprise, par l'autorité qu'ils avoient, l'un dans la tour du port, & l'autre par les clefs de la porte du môle

môle qui étoient en leur disposition. Ils lui dirent que l'entreprise étoit immanquable, pourvû que les Chevaliers s'y présentassent avec un bon corps de troupes, capable de vaincre la garnison & les habitants. Après plusieurs conférences, ils convinrent de remettre l'exécution de ce projet vers la fin de l'été suivant, afin que si le succès en étoit favorable, comme on avoit sujet de l'espérer, la nouvelle n'en étant portée à Constantinople que dans l'automne, les Turcs ne pussent se mettre en mer pendant l'hiver, & que les Chevaliers eussent le temps de s'affermir dans leur conquête.

Villiers de l'Isle-Adam.

Le Grand-Maître & le Conseil n'eurent pas plutôt reçu & examiné le diplôme qui contenoit la donation de Malte, qu'ils dépêcherent deux des principaux Commandeurs pour en remercier l'Empereur au nom de tout l'Ordre. Ils envoyerent en même temps une copie authentique d'un acte aussi important au Prieur Salviati, leur Ambassadeur à Rome & neveu du Pape, afin qu'il en obtînt la confirmation de ce Pontife, le premier Supérieur de l'Ordre. Clément l'accorda avec beaucoup de joie en plein Consistoire ; & pour rendre cet acte plus solemnel, il en fit dresser & publier une Bulle en date du 25 Avril. Le Grand-Maître, peu de temps après envoya en Sicile, de la part de la Religion, Hugues

Villiers de l'Isle-Adam.

de Copones, Général des galeres de l'Ordre, & Jean Boniface, Baillif de Manosque, de la langue de Provence, en qualité d'Ambassadeurs, pour prêter le serment de fidélité entre les mains d'Hector Pignatelli, Duc de Montéléon, Vice-Roi de Sicile. Les Ambassadeurs s'acquitterent de ce devoir dans l'Eglise de Palerme : & après les cérémonies ordinaires, ils reçurent l'acte d'investiture que le Vice-Roi leur remit au nom de l'Empereur. Ce Seigneur nomma ensuite six Commissaires, qui s'embarquerent sur les mêmes galeres de la Religion qui avoient apporté les Ambassadeurs en Sicile, & ils allerent de concert à Malte, au Goze & à Tripoli, dont ces Commissaires les mirent en possession. En vertu des pouvoirs qu'ils avoient du Grand-Maître & du Conseil, ils firent serment en leur nom de conserver aux habitants & aux peuples de ces isles leurs droits, coutumes & privileges. Ils laisserent par ordre du Grand-Maître dans l'isle de Malte pour Gouverneur & Capitaine d'armes le Commandeur Aurélio Botigella, & le Chevalier Augustin de Vintioville pour son Lieutenant.

Un Officier Espagnol, appellé Alvarès de Nava, qui commandoit dans le château Saint-Ange, leur ayant remis ce fort, on en confia la garde au Commandeur Pierre Piton, qui y entra avec une

compagnie d'infanterie. Le Grand-Maître envoya peu après deux galeres & un galion chargés d'un bon nombre de Chevaliers à Tripoli, dont il nomma pour Gouverneur Gaspard de Sanguesse, Commandeur d'Aliagne. Les Commissaires, après avoir pourvu à la défense de ces places, se rembarquerent, & se rendirent en Sicile & à Sarragosse, où le Conseil, pour la commodité du transport à Malte, s'étoit déjà rendu depuis quelque-temps. Villiers de l'Isle-Adam.

Le Grand-Maître, avant son départ, envoya à Malte un grand nombre d'ouvriers & de matériaux pour rétablir le logement du château Saint-Ange, qui étoit absolument ruiné, & les mêmes vaisseaux y porterent de la poudre & des munitions de guerre. Mais quand il fut question d'y faire passer des grains, le Vice-Roi de Sicile exigea les droits de traite-foraine; & le maître de la Monnoie fit signifier au Conseil, que l'Empereur ne souffriroit pas qu'on en battît à Malte à d'autre coin que le sien, & même par ses seuls Officiers. Ces difficultés retarderent le départ de tous les Chevaliers. Le Grand-Maître & le Conseil n'ignoroient pas que Malte ne pouvoit subsister sans le secours des bleds de la Sicile, & ils regarderent ce droit de traite dont les habitants de Malte, en qualité de régnicoles de la Sicile, avoient toujours été affranchis, comme un impôt & un tribut indirect auquel la Religion alloit être assujettie.

Villiers de l'Isle-Adam.

Ils n'étoient pas moins indignés qu'on prétendît priver un Ordre libre & souverain des droits de battre monnoie : tout cela faisoit craindre que l'Empereur, Prince dangereux dans ses traités, & dont les paroles les plus claires en apparence, cachoient souvent des équivoques, ne fît un jour un droit de ces prétentions, & qu'il ne s'en servît pour tenir l'Ordre dans une dépendance absolue. De pareilles réflexions alarmerent la plupart des Chevaliers ; il y en avoit plusieurs qui soutenoient que la Religion ne conserveroit jamais sa liberté dans le voisinage d'un Prince si ambitieux & si puissant ; d'autres plus emportés, & qui outroient les choses, disoient hautement qu'il falloit rompre le traité ; que Malte étoit une isle stérile, ou plutôt un rocher où ils mourroient de faim ; que les deux éléments de la nourriture de l'homme, le pain & l'eau y manquoient, & que le présent que Charles-Quint leur avoit fait ne valoit pas le parchemin qu'on avoit employé à écrire l'acte de la donation. Mais le Grand-Maître & le Conseil, plus sages & plus mesurés dans leurs vues & dans leurs paroles, jugerent à propos de s'éclaircir des intentions de l'Empereur par lui-même : on lui dépêcha exprès deux Ambassadeurs, qui furent chargés de lui représenter que Sa Majesté Impériale n'ignoroit pas que bien loin de tirer

aucune utilité des isles de Malte, du Goze & de la ville de Tripoli, elle dépensoit tous les ans plus de trois cents quarante mille livres pour en entretenir les garnisons; que les habitants n'y auroient jamais pu subsister, s'ils n'avoient été reconnus de tout temps pour régnicoles de la Sicile, & si en cette qualité ils n'avoient pas joui de la traite libre des grains; que la Religion avoit été surprise qu'on voulût rendre sa condition pire que celle des peuples qu'on lui offroit pour ses sujets; qu'il ne paroissoit pas moins extraordinaire que par l'acte de la donation l'Ordre fût reconnu pour souverain, & cependant qu'on voulût l'empêcher de battre monnoie, & le priver par-là d'un des plus beaux droits régaliens, & dont le Grand-Prieur d'Allemagne jouissoit même pleinement dans l'Empire. On ordonna aux Ambassadeurs de tenir ferme sur ces deux articles, & par une instruction particuliere, on les chargea expressément, en cas que l'Empereur ne voulût pas se relâcher des prétentions de ses Ministres, de lui remettre sur le champ l'acte de sa donation, de prendre congé de ce Prince, & de s'en revenir aussi-tôt. Villiers de l'Isle-Adam.

Ces deux Ambassadeurs étant arrivés à la Cour de l'Empereur, & admis à son audience, au lieu de lui parler d'abord du principal sujet de leur voyage, lui dirent qu'ils étoient envoyés par leurs

Villiers de l'Isle-Adam.

Supérieurs, pour remercier Sa Majesté Impériale de l'exactitude & de la facilité que ses Commissaires avoient apportée pour mettre la Religion en possession des isles & des places qu'il avoit eu la bonté de lui céder, & que le Grand-Maître étoit à la veille de s'y transporter avec tout le Couvent. Ils ajouterent ensuite qu'il seroit même déjà parti, s'il n'étoit survenu quelques difficultés que le Vice-Roi de Sicile n'avoit fait naître que par zele pour son service, mais que tout l'Ordre espéroit que Sa Majesté, par une suite de ses bontés, voudroit bien les résoudre, & terminer là-dessus. Après lui avoir rapporté en peu de paroles en quoi consistoient les prétentions du Vice-Roi, comme si l'Empereur n'en eût pas été instruit, ils lui insinuerent adroitement que, quoique le Grand-Maître & le Conseil connussent bien l'importance & le prix de la donation de l'isle de Malte, cependant l'acceptation ne s'en étoit pas faite par un consentement unanime de tous les Chevaliers: que les Français sur-tout élevés à Rhodes, & dans l'indépendance que produit une pleine souveraineté, en avoient témoigné le plus d'éloignement; qu'il étoit à craindre qu'ils ne se fissent un prétexte des différentes prétentions du Vice-Roi pour s'opposer à la translation du Conseil; que Sa Majesté Impériale n'ignoroit pas que, dans une Répu-

blique libre & compoſée de Chevaliers de différentes nations, & élevés dans une certaine hauteur de courage, les Supérieurs ne devoient uſer de leur autorité qu'avec un extrême ménagement, & ſurtout dans une affaire où chaque particulier ſe croyoit auſſi intéreſſé que ſes Supérieurs; ce qui engageoit le Grand-Maître & le Conſeil à conjurer ſa Majeſté d'achever lui-même ſon ouvrage, & de vouloir bien lever par ſa ſouveraine autorité les obſtacles que formoient ſes miniſtres. Ils finirent en l'aſſurant qu'il trouveroit dans la reconnoiſſance libre & volontaire des Chevaliers, & dans leur zele pour la défenſe de ſes états contre les Infideles, un dédommagement bien ſupérieur à toutes les prétentions du Vice-Roi. Villiers de l'Iſle-Adam.

Quoique l'Empereur, en cédant à l'Ordre de ſaint Jean l'isle de Malte, eût pour objet d'en faire un boulevard qui couvriroit ſes états de Sicile & de Naples, cependant ce Prince ne ſe relâchoit jamais ſur le moindre intérêt, que dans la vue d'en tirer un plus conſidérable. Il tint ferme ſur les prétentions du Vice-Roi, & il crut que l'affaire étoit trop engagée pour que l'Ordre, ſur le refus de ces deux articles, rompît le traité. Ainſi, pour augmenter ſes droits de traite, il déclara qu'il ne pouvoit conſentir que la Religion tirât du bled de la Sicile, à moins de payer une ſomme dont on con-

Villiers de l'Isle-Adam.

viendroit par chaque tonneau ; & pour se procurer une espece de droit de souveraineté sur la Religion, il ajouta qu'il ne souffriroit point que l'Ordre battît monnoie, ni qu'aucun autre eût cours dans l'isle que celle qui seroit frappée à son coin.

Si ces deux Ministres eussent suivi au pied de la lettre leur instruction, toute négociation auroit été rompue ; mais ils la trouverent assez importante pour demander de nouveaux ordres au Conseil. Ils en écrivirent en diligence au Grand-Maître, qui en fit aussi-tôt part au Pape, le protecteur de la Religion. Ce Pontife dépêcha à l'Empereur le Prieur Salviari son neveu, qui résidoit auprès de Sa Sainteté de la part du Grand-Maître & de tout l'Ordre, & ce Ministre se servit si utilement du crédit qu'avoit alors le Pape auprès de l'Empereur, qu'il en obtint un nouveau traité, où les deux articles concernant la traite du bled & la monnoie furent insérés en faveur de la Religion.

Il ne manquoit plus pour l'entier établissement des Chevaliers dans Malte, que le passage du Grand-Maître, du Conseil & de tous les Chevaliers dans cette isle. On embarqua d'abord sur cinq galeres, deux grandes caraques, & différents vaisseaux de transport, ce peuple de Rhodes qui s'étoit attaché à la fortune & à la suite de la Religion. On mit dans les vaisseaux les effets & les titres,

de l'Ordre, avec les meubles, des vivres & des munitions de guerre & de bouche. Un grand nombre de Chevaliers & de troupes qui étoient à leur solde, passerent sur cette petite flotte, qui, avant que d'arriver, essuya une furieuse tempête, dans laquelle une galere qui échoua contre un écueil, fut entiérement brisée. Une des caraques pensa aussi périr; elle étoit déjà entrée dans le port de Malte, lorsqu'il s'éleva des vents si violents, que, quoiqu'elle fût arrêtée par trois ancres, les cables se rompirent, & après avoir été poussée deux fois contre terre, elle s'enfonça dans le sable. On la croyoit perdue; mais un vent contraire la releva, & on la remit à flot, sans que le corps du vaisseau se trouvât endommagé. Ceux qui tournent tout en augures, ne manquerent pas de publier que le Ciel, par cet événement particulier, sembloit désigner la destinée de l'Ordre, qui, après avoir essuyé tant d'orages & de périls, se fixeroit enfin heureusement dans l'isle de Malte. Villiers de l'Isle-Adam.

Cette isle est située sous le trente-neuvieme degré de longitude, & le trente-quatrieme de latitude; elle a la mer Méditerranée à l'Orient; la Sicile, qui n'en est éloignée que de quinze lieues, au septentrion; Tripoli de Barbarie au midi, & les isles de Pantalarée, de Linose & de Lampadouse, à l'occident; & cet endroit de la mer qui sépare cette isle de la Sicile,

Villiers de l'Isle-Adam.

est appellé communément le canal de Malte. Suivant la tradition du pays, cette isle avoit été anciennement sous la domination d'un Prince Africain, appellé Battus. Les Carthaginois s'en emparerent depuis ; & dans le temps que les Chevaliers de saint Jean s'en mirent en possession, on y trouvoit encore sur des morceaux de marbre & des colonnes brisées, des inscriptions en langue Punique. Les Romains, pendant les guerres de Sicile, en chasserent les Carthaginois. Depuis la décadence de l'Empire, & vers le neuvieme siecle, les Arabes s'en emparerent. Roger le Normand, Comte de Sicile, vers l'an 1190, conquit cette isle sur ces Barbares ; & depuis ce temps-là elle demeura annexée au royaume de Sicile, dont elle suivit toujours la fortune.

Le Grand-Maître, le Conseil, & les principaux Commandeurs entrerent dans le grand port le 26 Octobre, & après être débarqués, ils allerent droit à l'Eglise paroissiale de saint Laurent. Après y avoir rendu leurs premiers hommages à celui que l'Ordre reconnoissoit pour son unique Souverain, on se rendit au bourg situé au pied du château saint Ange. A peine le Grand-Maître y put trouver une maison pour se loger ; ce n'étoient que des cabanes pour des pêcheurs, dans lesquelles les Commandeurs & les Chevaliers se disperserent. L'Isle-Adam se logea

dans le château : quelques jours après son entrée, il fut prendre possession de la capitale, située plus avant dans les terres, & environ au milieu de l'isle. Elle est appellée par Ptolomée *Melita*, du nom commun à toute l'isle ; d'autres la nomment *la Ville notable.* On prétend que cette capitale n'avoit pas treize cents pas de circuit ; c'étoit la résidence ordinaire de l'Evêque.

Villiers de l'Isle-Adam.

Le Grand-Maître, après y avoir fait reconnoître son autorité, parcourut toute l'isle, pour trouver un endroit sûr & commode, où il pût établir le Conseil & le corps entier des Chevaliers.

Nous avons dit que les deux plus grands ports étoient séparés par une langue de terre ou rocher, appellée le *Mont Scéberras*, qui les commandoit. Cette situation paroissoit très-commode pour fonder & y construire une nouvelle ville. Le Grand-Maître eût bien voulu, en cas que l'Ordre pût subsister dans cette isle, établir le couvent en cet endroit ; mais comme un pareil dessein, tout utile qu'il fut jugé, étoit au-dessus des forces de la Religion, il fallut dans ces commencements que le Grand-Maître & le Conseil se fixassent dans le château Saint-Ange, la seule place de défense qu'il y eût dans cette isle, & les Chevaliers s'étendirent dans le bourg qui étoit situé au pied de ce fort : ce fut leur premiere résidence. Cette bourgade

Villiers de l'Isle-Adam.

étoit sans fortifications, & commandée de tous côtés. Pour n'être pas surpris par des corsaires, l'Isle-Adam la fit enfermer de murailles; on y ajouta depuis des flancs avec des ressauts d'espace en espace, à cause de l'inégalité & de la pente du terrein. Le dessein du Grand-Maître n'étoit pas de s'arrêter long-temps en cet endroit: il vouloit, avant que de s'y fixer absolument, tenter l'entreprise de Modon, ville riche, peuplée, &, ce qui le flattoit le plus, peu éloignée de Rhodes, que la Religion auroit pu surprendre à la faveur de quelque guerre civile entre les Turcs, ou même, dans d'autres conjonctures, attaquer à force ouverte. En cas que l'entreprise de Modon manquât, & que la Religion fût réduite à rester à Malte, son projet étoit de construire une nouvelle ville sur cette pointe de rocher dont nous venons de parler, & qu'on appelloit le mont Scéberras. Mais les dépenses immenses que la Religion avoit faites depuis huit ans pour faire subsister en Italie les Rhodiens & les Chevaliers, ses différentes translations de Candie à Messine, de Messine à Civita-Vecchia, de là à Viterbe, de Viterbe à Nice, à Ville-Franche, & en d'autres places d'Italie, & même de Sicile, où les Chevaliers, pour subsister plus aisément, s'étoient dispersés avec la permission du Grand-Maître; tant de courses, de voyages,

de translation d'un peuple entier qui composoit cette colonie, avoient épuisé le trésor de l'Ordre, & ne permettoient pas à l'Isle-Adam de pouvoir exécuter un si grand projet. Tout ce qu'il voyoit même dans l'isle de Malte l'en dégoûtoit; la stérilité du terroir; le pain qu'il falloit, pour ainsi dire, aller chercher jusqu'en Sicile; la pauvreté des habitants; leurs manieres sauvages & grossieres; nulle place de défense si on étoit attaqué; de si tristes considérations l'affligeoient sensiblement, & rappelloient avec douleur dans son esprit le souvenir de Rhodes, abondante en grains, riche par son grand commerce, puissante par ses flottes & ses armements, & la capitale de cinq ou six autres isles ou places, dont la moindre étoit bien mieux fortifiée que Malte. Mais comme ce Grand-Maître avoit un courage & une grandeur d'ame supérieurs aux plus fâcheux événements, il prit généreusement son parti, &, sans perdre de vue l'entreprise de Modon, il donnoit tous ses soins à construire quelques maisons pour le logement des Chevaliers, afin de leur rendre le séjour de cette isle plus supportable. Ce fut de ce dernier établissement qu'ils prirent le nom de CHEVALIERS DE MALTE, au lieu de celui de Chevaliers de Rhodes, qu'ils avoient illustré par tant de grandes actions pendant plus de deux siecles.

Villiers de l'Isle-Adam.

DONATION
DE L'ISLE DE MALTE,

Faite par l'Empereur Charles-Quint à la Religion de S. Jean de Jérusalem.

Nous Charles V, par la clémence divine, Empereur des Romains, toujours auguste, Jeanne sa mere, & le même Charles, par la grace de Dieu, Roi de Castille, d'Arragon, de l'une & de l'autre Sicile, de Jérusalem, de Léon, de Navarre, de Grenade, de Tolede, de Valence, de Galice, de Majorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Minorque, de Géen, des Algarves, d'Alger, de Gibraltar, des isles Canaries, des isles des Indes, de la terre-ferme & de l'Océan, Archiduc d'Autriche, Duc de Bourgogne, de Brabant, &c. Duc d'Athenes & de Néopatria; Comte de Roussillon & de Céritania; Marquis d'Oripono & de Gocciano: Salut & amitié aux nobles Chevaliers de S. Jean de Jérusalem. Pour réparer & rétablir le couvent de l'Ordre & la Religion de l'Hôpital de saint Jean de Jérusalem, & afin que le très-vénérable Grand-Maître de l'Ordre, & nos bien-aimés fils les Prieurs, Baillis, Commandeurs, & Chevaliers dudit Ordre,

lesquels, depuis la perte de Rhodes, d'où ils ont été chassés par la violence des Turcs, après un terrible siege, puissent trouver une demeure fixe, après avoir été errants pendant plusieurs années, & qu'ils puissent faire en repos les fonctions de leur religion pour l'avantage général de la République Chrétienne, & employer leurs forces & leurs armes contre les perfides ennemis de la sainte Foi : par l'affection particuliere que nous avons pour ledit Ordre, nous avons volontairement résolu de lui donner un lieu où ils puissent trouver une demeure fixe, & ne soient plus obligés d'errer d'un côté ou d'autre.

Ainsi par la teneur, & en vertu des présentes lettres, de notre certaine science, autorité Royale, après de mûres réflexions & de notre propre mouvement, tant pour nous que pour nos successeurs & héritiers dans nos Royaumes, à perpétuité : Nous avons cédé & volontairement donné audit très-Révérend Grand-Maître dudit Ordre, & à ladite Religion de S. Jean de Jérusalem, comme fief noble, libre & franc, les châteaux, places & isles de Tripoli, Malte, Goze, avec tous leurs Territoires & Jurisdictions, haute & moyenne Justice, & tous droits de propriété, Seigneurie, & pouvoir de faire exercer la souveraine justice, & droit de vie & de mort, tant sur les hommes que sur les femmes qui y habitent, ou qui y habiteront ci-après à perpétuité, de quelque ordre, qualité & condition qu'ils puissent

être, avec toute autres raisons, appartenances, exemptions, privileges, rentes, & autres droits & immunités.

A la charge pourtant qu'à l'avenir ils les tiendront comme fiefs de nous en qualité de Rois des deux Siciles & de nos successeurs dans ledit Royaume tant qu'il y en aura, sans être obligés à autre chose qu'à donner tous les ans au jour de la Toussaint un faucon, qu'ils seront obligés de mettre entre les mains du Vice-Roi, ou Président qui gouvernera alors ledit Royaume, par des personnes qu'ils enverront avec de bonnes procurations de leur part, en signe qu'ils reconnoissent tenir de nous en fief lesdites isles. Moyennant quoi, ils demeureront exempts de tout autre service de guerre, ou autres choses que des Vassaux doivent à leurs Seigneurs. A la charge aussi qu'à chaque changement de regne ils seront obligés d'envoyer des Ambassadeurs à celui qui aura succédé, pour lui demander & recevoir de lui l'investiture desdites isles, selon que l'on a accoutumé d'en user en tel cas.

Celui qui sera alors Grand-Maître s'obligera aussi, tant pour lui qu'au nom de tout l'Ordre, lors de l'investiture, de promettre par serment qu'ils ne souffriront pas que dans lesdites villes, châteaux, places & isles, il soit jamais fait tort ni préjudice, ni injures à nos Etats, Royaumes & Seigneuries, ni à nos sujets, ni de nos successeurs après nous, par mer ni par terre; qu'au contraire ils seront obligés de leur donner du se-

cours contre ceux qui leur feroient ou leur voudroient faire du tort. Que s'il arrivoit qu'aucun de nos sujets de nos Royaumes de Sicile allassent se réfugier dans quelques-unes desdites isles inféodées, ils seront obligés, à la premiere réquisition qui leur en sera faite par le Vice-Roi, Président, ou premier Officier de Justice dudit Royaume, de chasser lesdits fugitifs, à l'exception pourtant de ceux qui seront coupables du crime de leze-Majesté, ou d'hérésie; voulant, quant à ceux-là, qu'ils soient pris à la réquisition du Vice-Roi, & remis entre ses mains.

De plus, nous voulons que le droit de patronage de l'Evêché de Malte demeure au même état qu'il est aujourd'hui, à perpétuité à nos successeurs dans ledit Royaume de Sicile, de sorte qu'après la mort de notre révérend Conseiller Baltasar Waltkirk, *Chancelier de l'Empire, qui a été derniérement nommé par nous audit Evêché, ou en autre cas de vacanse à l'avenir, le Grand-Maître & le Couvent dudit Ordre sera obligé de nommer au Vice-Roi alors de Sicile trois hommes capables & dignes d'un tel caractere, desquels un pour le moins sera pris de nos sujets ou de nos successeurs, & desquels trois, nous & nos successeurs après seront obligés d'en choisir un; lequel, après avoir été choisi, nommé, & mis en possession dudit Evêché, le Grand-Maître d'alors sera obligé de le faire Grand-Croix & de l'admettre dans les Conseils, comme les Prieurs & les Baillifs.*

Que l'Amiral de la Religion sera de la langue & nation Italienne ; & qu'en son absence celui qui commandera en sa place sera de la même langue & nation, ou pour le moins capable de cet emploi, sans être suspect à personne. Que tous les articles précédents seront convertis en loix & statuts perpétuels dans ledit Ordre en la maniere accoutumée, avec l'approbation & confirmation du Pape & du saint Siege ; & que le Grand-Maître de l'Ordre, aujourd'hui vivant, & ses successeurs à l'avenir, seront obligés à jurer solemnellement l'observation exacte des susdits articles, qui seront gardés à perpétuité dans ledit Ordre.

Que s'il arrivoit (ce que Dieu veuille) que ladite Religion vînt à recouvrer l'isle de Rhodes, & que pour cette raison ou autre elle fut obligée de quitter ces isles & places pour s'établir ailleurs, ils ne pourront transférer ou aliéner lesdites isles & places en faveur de qui que ce soit sans le consentement exprès & la permission du Seigneur de qui ils la tiennent en fief ; & au cas qu'ils le fissent sans son consentement, lesdites isles & places retomberont en notre puissance ou en celle de nos successeurs. Que ladite Religion pourra se servir pendant trois ans de l'artillerie & munitions qui sont présentement dans le château de Tripoli, à la charge qu'elle en fera un inventaire, & déclarera ne les tenir que pour la défense de cette place, & par prêt, & s'obligera de les rendre après lesdits trois ans ; à moins que par notre bon plaisir

& grace ſpéciale, nous ne trouvions à propos de leur en prolonger la jouiſſance.

Finalement, que les dons & graces que nous pouvons avoir accordés à quelques perſonnes particulieres deſdits lieux, à temps ou à perpétuité en fief, comme une récompenſe de quelque ſervice rendu, ou pour quelque autre conſidération, demeureront fermes & inviolables juſqu'à ce que le Grand-Maître & l'Ordre en jugera autrement, & alors ils ſeront obligés de donner l'équivalent en autre choſe aux légitimes poſſeſſeurs. Et afin d'éviter toutes conteſtations en des cas ſemblables, nous voulons qu'il ſoit choiſi deux arbitres, l'un par nôtre Vice-Roi de Sicile, & l'autre par le Grand-Maître, leſquels auront plein pouvoir de juger les différends, après avoir oui les parties; & en cas que leſdits arbitres ne puſſent convenir entre eux, que les parties conviendront d'un tiers pour l'entiere décifion du différend, & que juſqu'à la déciſion finale les poſſeſſeurs deſdits dons, rentes, dignités & honneurs en jouiront paiſiblement.

Sous les conditions ci-deſſus expliquées & ſpécifiées, & non autrement, chacune en particulier, & toutes en général, nous cédons & donnons en fief leſdites isles & places audit Grand-Maître & Ordre, en la maniere plus utile & plus entiere que l'on pourroit imaginer, & voulons qu'elles demeurent en leur pouvoir pour en jouir, les poſſéder, tenir, y exercer tous droits ſeigneuriaux, ſans y être troublés à perpétui-

té; ainsi nous donnons, cédons, & remettons audit Grand-Maître, Ordre & Religion, sous lesdites conditions, toutes les raisons, noms, actions réelles & personnelles, en la même maniere que nous les avons possédées jusqu'à présent, sans autre opposition. Voulons enfin qu'ils puissent faire valoir les raisons & droit que nous leur cédons, en toutes causes, tant en demandant qu'en défendant, dedans & dehors jugement, en la même maniere que nous l'avons fait, les mettant entiérement en notre lieu & place, sans aucune réservation pour nous, ni nos successeurs, que le seul droit de fief.

Pour cet effet nous ordonnons par ces présentes, & commandons en vertu de notre autorité, à toutes sortes de personnes de l'un & de l'autre sexe, de quelque qualité & condition qu'elles soient, qui sont habitants desdites villes, isles, terres, châteaux, ou qui y habiteront ci-après, de reconnoître ledit Grand-Maître, Religion, & Ordre de saint Jean de Jérusalem pour leur Seigneur, utile & feudataire, légitime possesseur desdites isles & châteaux, & qu'en cette qualité ils lui rendent l'obéissance que de fideles vassaux sont obligés de rendre à leurs Seigneurs, comme aussi l'hommage & le serment de fidélité pratiqué en semblables occasions. Ainsi dès le moment qu'ils leur auront prêté le serment de fidélité, nous les tenons quittes de tout autre serment qu'ils nous peuvent avoir fait, & par lequel ils demeuroient obligés envers nous ou nos suc-

cesseurs au Royaume de Sicile après nous, hors le serment de fidélité qui nous est dû par les feudataires.

A ces causes nous déclarons au très-illustre Prince d'Autriche, notre très-cher fils aîné, qui doit, si Dieu le permet, être notre successeur & héritier de tous nos Royaumes après notre mort, que Dieu veuille renvoyer bien loin, nous lui déclarons, en lui donnant notre bénédiction paternelle, que telle est notre véritable intention. Nous ordonnons de plus, & commandons, en vertu de notre puissance & autorité, à tous nos illustres, magnifiques, fideles & amés Conseillers le Vice-Roi, Capitaine-Général de la Sicile ultérieure, au Grand-Justicier & à son Lieutenant, à tous Juges de notre Cour royale, Maîtres des Comptes, Intendants de nos bâtiments, Trésorier, Conservateur de notre patrimoine royal, Procureur-Fiscal, à tous Gouverneurs de places, Commis aux ports, secrétaires, & généralement à tous nos Officiers & sujets de notre dit Royaume, & particuliérement des isles susdites, & de la ville & château de Tripoli, présents & à venir, qu'ils aient à obéir à notre présente donation & concession, en tous ses chefs, à peine d'encourir notre disgrace, & d'être condamnés à l'amende de dix mille onces d'argent, applicable à notre trésor.

De plus, nous donnons pouvoir à notre Vice-Roi d'aller lui-même en personne sur les lieux, d'y envoyer un ou plusieurs Com-

missaires qu'il trouvera bon de nommer en notre autorité en vertu des présentes, pour l'exécution de tout le contenu en elles, & faire tout ce qui sera nécessaire en faveur dudit Grand-Maître & Ordre, pour les mettre en possession réelle de tout ce que dessus, lui donnant pour cet effet tout pouvoir nécessaire en telles occasions de laisser la place vuide, & de la céder incontinent & sans délai audit Grand-Maître & Ordre, ou à leurs Procureurs ; & après les en avoir mis en possession, de les y maintenir & protéger, & leur faire rendre compte de tous fruits, revenus, rentes, gabelles, & de tous autres droits que nous leur avons cédés & donnés en la maniere susdite, en fief perpétuel.

Et pour mieux faciliter l'exécution de toutes ces choses, nous déclarons que nous dérogeons en tant que besoin à tous défauts de formalité, nullités, omissions qui se pourroient trouver dans les présentes, & voulons qu'elles soient exécutées, nonobstant toutes oppositions que l'on y pourroit faire, auxquelles nous dérogeons, en vertu de notre pleine puissance & autorité royale. En foi & témoignage de quoi nous avons fait expédier les présentes, scellées du sceau ordinaire de notre Royaume de Sicile. Donné à Castel-Franco le 24 Mars, indiction III, l'an de Notre Seigneur 1530, l'an 10 de notre Empire, & le 2 de nos Royaumes de Castille, de Léon & autres.

CHARLES.

ACTE DU SERMENT fait au Vice-Roi de Sicile par les Ambassadeurs de Malte le 29 Mai 1530.

NOus Frere Hugues de Copones, Enseigne & Capitaine-Général des galeres de la sainte Religion de Jérusalem, Frere Boniface, Baillif de Manoasta & Receveur-Général dudit Ordre, Procureurs & Ambassadeurs de l'illustrissime & Révérendissime Seigneur Frere Philippe Villiers de l'Isle-Adam, Grand-Maître de la sacrée maison de l'Hôpital de S. Jean de Jérusalem & de tout le couvent de l'Ordre, tant pour lui que pour ses successeurs dans sa charge, pour toute la Religion & pour nous-mêmes.

Très-excellent Seigneur Dom Hector Pignatello, Duc de Montéléone, Vice-Roi & Capitaine-général dans le présent Royaume de la Sicile ultérieure & isles adjacentes, comme représentant la personne de Sa Majesté Impériale & Catholique, Charles, & de la Reine Jeanne sa mere, Sérénissimes Rois de Sicile, nous jurons devant vous, & vous faisons le serment de fidélité or-

dinaire, & vous promettons devant Dieu, par la Croix de N. S. J. C. & sur l'Evangile que nous avons touché, tant au nom de ceux qui nous ont envoyés que pour nous-mêmes, de garder & reconnoître tenir en qualité de fiefs nobles, libres & francs, conformément aux conditions contenues dans l'acte de donation de Sa Majesté Impériale, des Sérénissimes Rois & de leurs successeurs après eux dans lesdits Royaumes, l'isle de Malte, Goze & la ville & château de Tripoli, qui ont été donnés depuis peu audit Grand-Maître; d'observer & garder tout ce qui est contenu plus amplement dans ladite donation & privilege. Fait en présence du Seigneur François Delbosc, Baron de Balida, Lieutenant de Roi dans la charge de grand-justicier de ce Royaume, & des magnifiques Dom Antonio di Bologna, Girolamo di Famia, Juges dans la grand'Cour, Jacques Bonanno, Maître des Comptes; Jerôme la Rocca, Lieutenant de Roi du Trésor, & plusieurs autres. Par ordre du très-illustre & très-excellent Seigneur Vice-Roi, moi Louis Sanches en ai dressé le présent acte de ma propre main.

Fin du Tome troisieme.

TABL

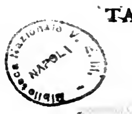




TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce troisieme Tome.

A

B

C

D

H

R

V

Fin de la Table du troisième Tome.

